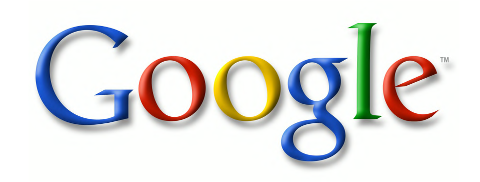
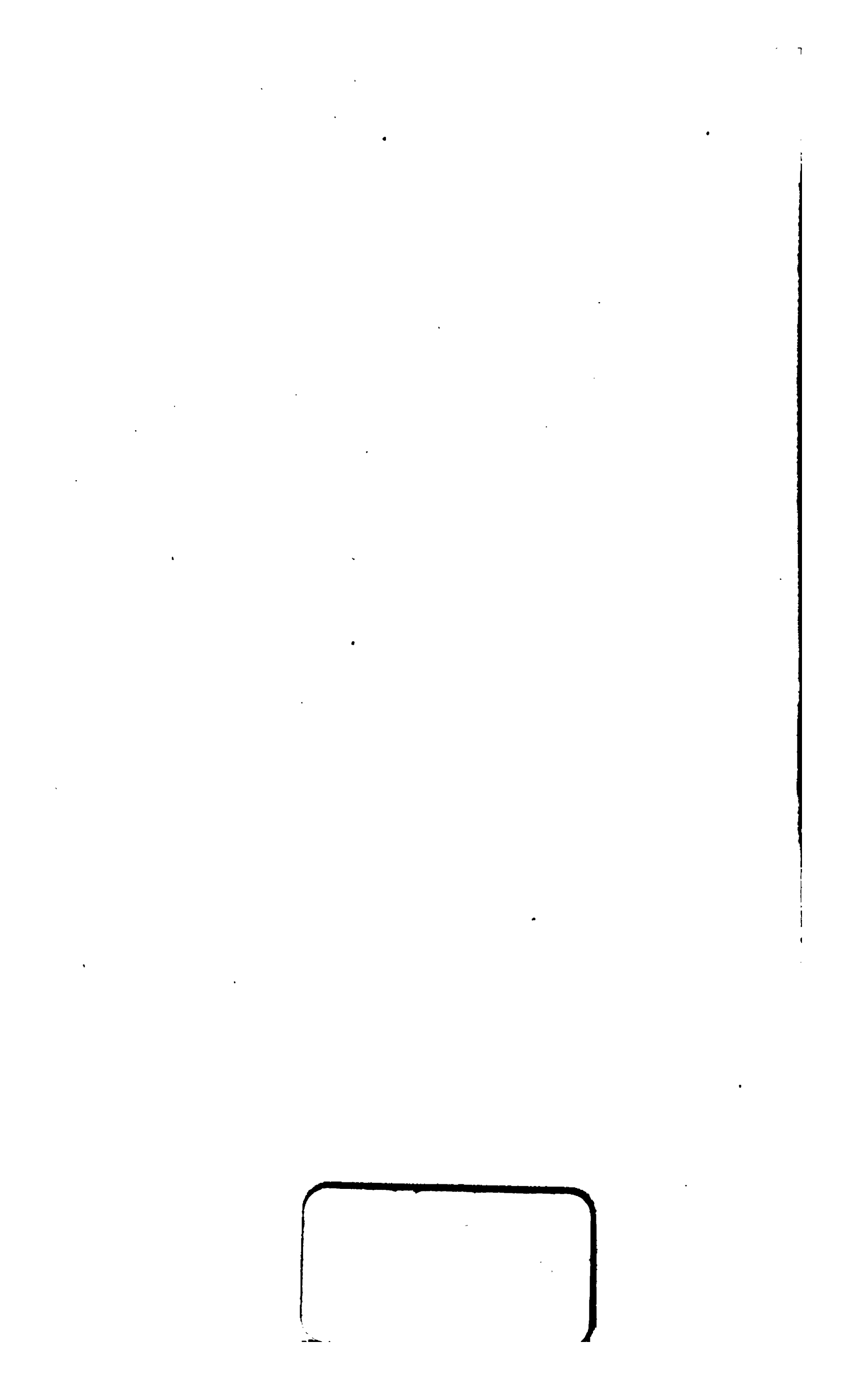

Google



NPO

Ruiz de [illegible]

TH

ALPH

THÉATRE

ALPHONSE ROYER



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1865

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

ALARCON

THÉATRE

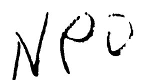
TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

ALPHONSE ROYER



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1865



THÉATRE

D'ALARCON

COULOMMIERS. — TYP. A. MOUSSIN ET CHARLES UNSINGER.

THÉATRE

D'ALARCON

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

DE L'ESPAGNOL EN FRANÇAIS

PAR

ALPHONSE ROYER



PARIS

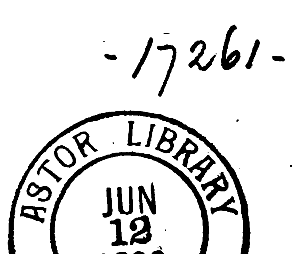
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1865


ASTOR LIBRARY
JUN
12
1893
NEW YORK

INTRODUCTION

Vers les dernières années du seizième siècle, parmi les passagers qu'amenaient en Espagne les galions du Mexique, débarquait un homme inconnu, de piètre apparence, jeune, court de taille, laid de visage, et bossu de la poitrine et de l'épaule.

Cet homme, né dans la province de Tasco de Mexico, et issu d'une famille noble, originaire du bourg d'Alarcon, de l'évêché de Cuenca, sur notre continent, avait nom DON JUAN RUIZ DE ALARCON Y MENDOZA.

Comme les *désespérés* d'Europe, selon l'expression de Cervantès, allaient aux Indes pour chercher fortune, celui-ci quittait les Indes pour l'Espagne dans la même intention. Il n'apportait avec lui ni cargaison d'épices, ni plans de réformes administratives à soumettre au gouvernement; c'était un simple poëte, un faiseur de comédies, un rêveur, qui prétendait lui chétif, pauvre, sans appuis, sans renommée, indien et contrefait, venir disputer les palmes du théâtre au génie naissant du grand Lope de Vega.

Nous ne savons rien des combats qu'Alarcon eut à soutenir contre la mauvaise fortune, car ni lui ni ses contemporains ne nous ont laissé de confidences à cet égard. Ce n'est qu'au moyen de quelques feuillets manuscrits ou imprimés, épars çà et là dans les archives et dans les bibliothèques de l'Espa-

gne, qu'on a pu retrouver quelques dates et quelques faits pour éclairer certains points de cette mystérieuse biographie du créateur de la comédie de caractère chez les modernes, du poëte qui précéda Molière dans cette voie, et à qui Corneille emprunta le sujet et les plus belles scènes du *Menteur*.

C'est à tort que quelques critiques ont cru pouvoir fixer à l'année 1620 l'arrivée du mexicain Alarcon y Mendoza, sur le continent espagnol. Don Juan Eugenio Hartzenbusch a inséré dans l'édition publiée par M. Rivadeneyra, un curieux document qui prouve la présence d'Alarcon à Séville vers la fin du seizième siècle. Ce document est intitulé : *Lettre à don Diego Astudillo Carrillo, où l'on rend compte de la fête de San Juan d'Alfarache, le jour de San Laureano.* C'est une espèce de récit satirique écrit en partie par Michel Cervantès. Or, on sait que Cervantès ne séjourna à Séville que jusqu'en l'année 1598. La lettre fait d'abord la nomenclature des poëtes et des étudiants qui s'apprêtent à figurer au tournoi burlesque et aux autres jeux destinés à fèter Sainte-Léocadie. Cette troupe d'écervelés part de la Tour de l'or de Séville et s'embarque pour le village de San Juan d'Alfarache ou d'Aznalfarache, au lever du jour. « A peine, dit la *Carta à don Diego*, le soleil commençait-il à ouvrir ses fenêtres, et la demoiselle aux yeux battus (la nuit) à fermer les siennes, à peine le laquais d'Apollon disposait-il les chevaux pour le coche de son maître, invitant par son exemple les galiciens de la terre à l'imiter, quand Alonzo de Camino, architriclin de la fête, chargea sur un grand cheval et sur un âne tranquille une caisse et deux paniers, garde-manger de nos estomacs, et cheminant lentement vers la berge du fleuve, il y trouva nos autres amis. »

Des barques, tapissées de fleurs et de feuillages pour tempérer l'ardeur du soleil, transportent la caravane joyeuse à sa destination ; elles suivent le fil du Guadalquivir et les méandres qu'il décrit, enfoncé entre ses deux rives ardues que bordent deux haies de saules. On attérit enfin sur la droite

du fleuve, au village de San Juan, que surplombe, soutenu par des terrasses massives, un vieux couvent auquel les pâles oliviers des mamelons voisins servent de cadre.

Les fêtes commencent ; on rit et l'on bouffonne, et pour augmenter l'hilarité de la foule, paraît enfin dans le patio Don Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza. Il figurait dans le tournoi sous le nom de prince de Chunga. Le poête, jeune alors, et son écuyer, étaient montés sur des chevaux de carton pareils à ceux que l'on emploie dans les fêtes du *Corpus Domini.*

Le bossu mexicain est cuirassé de carton doré. Des feuilles de roseaux flottent sur le cimier de sa *celada :* ses chausses sont de papier jaune, avec taillades de même, ornées du plus sonore clinquant qu'ait produit la Flandre et qu'ait vu l'Allemagne.

A côté de lui vient se placer un homme de la confrérie déguisé en chien, portant au cou un cartel sur lequel on lit ces mots : *así es mi dicha* (ainsi est mon bonheur).

Don Juan Ruiz combattit contre l'adjudant du tenant, et ils agirent si bien tous deux qu'ils reçurent deux paires de gants pour récompense, puis ils firent place à d'autres.

Voici ce que raconte tout au long la lettre à don Diego Astudillo Carrillo.

Avant cette entrée de la mascarade dans le patio d'Alfarache, Alarcon s'était d'abord présenté au public sous sa forme naturelle et sous sa qualité de poête, et il avait remis aux juges du concours quatre dizains composés comme tous les autres sur un sujet grotesque. Il avait pris pour texte une consolation adressée à une dame qui était triste, parce qu'elle transpirait beaucoup des mains, *porque la sudan mucho las manos.* Dans ces dizains, les blanches mains de la dame sont comparées tour à tour à la neige qui fond, aux fleurs qui distillent le parfum, au nectar qui substante la vie éternelle des dieux. L'auteur, dit la lettre à Don Diego Astudillo, demeura aussi satisfait d'entendre lire ses *decimas* que si elles eussent

été bonnes; mais les juges déclarèrent que : attendu qu'il avait dû plus suer pour les écrire que la dame qui lui avait fourni son sujet, ladite dame serait contrainte et forcée *á sudar con su autor lo que pareciere ir de mas á mas del uno al otro ;* et que si en faisant le compte, ledit Juan Ruiz de Alarcon restait débiteur, il suerait le reste à l'hôpital de San Cosme et San Damian, et qu'il serait nommé deux juges arbitres et un troisième en cas de litige.

Il nous faut maintenant descendre le cours des années jusqu'à 1611, pour retrouver trace d'Alarcon. A cette date un livre du marquis Caréaga paraît à Barcelone sous le titre de : *El desengaño de fortuna,* et ce livre contient à sa première page, un dizain écrit par *le licencié Joan Ruis de Alarcon, natif de Mexico.* Le dizain, comme le livre était approuvé par la censure depuis 1608. On suppose donc qu'Alarcon, a pu, à cette époque, habiter Valence ou Murcie, et l'on se fonde sur ce que les autres dizains qui, selon l'usage du temps, accompagnent le livre du marquis, sont tous de poëtes Valenciens.

En 1628, Alarcon est *rapporteur au conseil royal des Indes,* place assez lucrative, qu'il garda jusqu'à la fin de ses jours, et qui lui donnait dans le monde le rang auquel il avait droit par son talent d'abord, et aussi par sa naissance, quoiqu'il n'appartînt pas, paraît-il, à l'illustre souche des Alarcon, marquis de Trocifal, comtes de Torres-Vedras.

Le *Semanario erudito,* sous la date du 9 août 1639, renferme cette brève notice : « *Est mort don Juan de Alarcon, poëte renommé par ses comédies et par ses bosses, et rapporteur au conseil des Indes.* » Le registre de la paroisse de San Sebastian de Madrid contient l'acte mortuaire de notre poëte daté du 4 août 1639. Il appert de cet acte qu'Alarcon reçut les saints sacrements, et qu'il testa en présence de Luca del Pozo; qu'il laissa une somme pour dire cinquante messes aux âmes, et qu'il désigna pour exécuteurs testamentaires le licencié Antonio de Léon, rapporteur au même conseil, et le

capitaine Reinoso ; il léguait en outre aux pauvres de la paroisse cinquante réaux.

A cette paroisse de San Sebastian appartenaient également Cervantès et Lope de Vega. Alarcon demeurait tout près de l'église dans la rue des Urosas.

Avant d'analyser les œuvres du poëte que je présente aujourd'hui au public français, à la suite de Cervantès et de Tirso de Molina, je dois faire connaître quelques autres points qui se rattachent encore à sa biographie malheureusement trop incomplète, mais que de nouvelles découvertes peuvent enririchir d'un jour à l'autre.

Tous les critiques qui ont parlé d'Alarcon s'étonnent à bon droit des invectives que lui ont adressées ses contemporains, ses confrères en poésie et en littérature dramatique, d'autant que plusieurs de ces agresseurs l'avaient loué en d'autres occasions, et le premier de tous, Lope de Vega, dont le poëme intitulé : le *Laurier d'Apollon*, imprimé à Madrid en 1630, dit que l'auteur de nos comédies *unit le* GÉNIE A LA VERTU (1).

Quel qu'inconvenante que soit la violence des attaques auxquelles Alarcon se vit en butte, il faut se reporter à l'époque et au pays où l'exagération de la louange et de la critique fut toujours en usage. Ces épigrammes que l'on rimait dans certaines académies ou réunions et tournois littéraires étaient des plaisanteries dont personne ne se fâchait : on appelait cela un *véjamen*, un brocard. Nos poëtes du dix-septième siècle ne se ménageaient guère non plus entre eux, et cette petite pointe aristophanesque n'a jamais, que je sache, amené de conflits sérieux.

Je vais traduire ici quelques-uns de ces *brocards* pour en fournir une idée. Je dirai d'abord quelle circonstance les motiva : le roi venait de donner une fête de taureaux et de cannes dont le duc de Céa voulut perpétuer la mémoire; il chargea Alarcon de la raconter dans un poëme descriptif. Alarcon

(1) Lope de Vega. *El laurel de Apolo. Silva* 2.

qui était paresseux, s'adjoignit quatre de ses amis pour l'aider, et ils rimèrent entre eux le compte-rendu de la fête ; la critique rénnit tous ses traits contre le pauvre bossu, et elle l'en cribla sans pitié. Tirso de Molina ouvre la marche par ce dizain:

Don Concombre d'Alarcon
Poète entre deux soupières,
Dont les vers avec raison,
Craignent les sifflets sévères,
A fait la relation
Des fêtes que le roi donne.
J'attends l'interdiction
De ses vers (Dieu lui pardonne)
Aussi mal dits, en effet,
Que le poëte est mal fait.

La *decima*, ou le dizain de Montalban se termine ainsi :

Son vers est si mal tissu,
Dans sa piètre contexture,
Que l'on voit par la structure,
Qu'il est l'œuvre d'un bossu.

Puis, Gongora, le poète du *cultisme*, arrive à son tour, disant :

C'est un tailleur, non un poète,
Qu'on a choisi pour cette fête ;
Car pour coudre tous ses lauriers
Il a requis des ouvriers.
. . . .
Devant et derrière, ta taille
S'arme d'un bouclier d'écaille.
La tortue a bien tous tes traits,
Tu le fus et l'es à jamais.

Guevara ajoute :

. . . .
Pourquoi père des Matassins
Monter ainsi sur des échasses,
O chameau nain qui te prélasses
Sous le manteau des spadassins.
Pour récompenser ton négoce,

Puissent les cannes par essaims,
Comme cible cribler ta bosse.

Une seguidille manuscrite de la bibliothèque nationale de Madrid commence ainsi : c'est Lope de Vega qui est censé parler :

Juan Ruiz, roi des bossus,
Si je n'ai ta promesse,
De n'écrire plus pièce,
Bas la culotte ! Sus !
Levez-lui la chemise !
Soit bon gré,
Soit surprise,
Va ! je te fouetterai.

D'autres couplets de la même seguidille, ajoutent encore :

Un ami me rencontre,
Et dit m'apercevant,
Je ne sais s'il me montre
Le dos ou le devant.

Je suis un grand nageur,
Qui jamais ne se lasse,
Ma double calebasse
Soutient ma pesanteur.

Tout le reste est sur ce ton. Une *létrille* de Quevedo, va plus loin encore s'il est possible ; elle lui reproche d'avoir *la poitrine levée comme un faux témoignage, un estomac en forme d'occiput*, de ressembler, *vêtu à un peigne à chanvre, et nu, à une aiguille*; elle le traite de *poupée en haillons, d'écrevisse titrée, de fragment de poëte haut comme le sixième d'une vara.* C'est enfin, qu'on me passe le mot, un véritable catéchisme poissard débité à l'endroit de ce pauvre bossu comme en un jour de carnaval.

Alarcon ne répond pas à ces diatribes, et il aurait riposté certainement si l'usage n'avait pas autorisé ce genre de mauvaises plaisanteries. De son côté, Alarcon parle au vulgaire à peu près sur le même ton, quand il lui dit dans la préface de son premier volume : « C'est à toi que je m'adresse,

bête féroce ; à la noblesse, il n'est pas nécessaire ; elle se prononce plus en ma faveur que je ne le saurais faire moi-même. Ces comédies vont vers toi; traite les, ainsi que tu as coutume, non, selon la justice, mais selon ton caprice; elles te regardent avec dédain et sans peur, comme ayant déjà passé le péril de tes sifflets (1), et maintenant elles peuvent affronter celui de tes taudis. Si elles te déplaisent, je me réjouirai de savoir qu'elles sont bonnes, et sinon je serai vengé d'apprendre qu'elles ne le sont pas, en pensant qu'elles t'ont coûté de l'argent. »

En France, à la même époque, Desmarets n'imprimait-il pas, à la mode espagnole, en tête de sa comédie des *Visionnaires*, le quatrain suivant :

Ce n'est pas pour toi que j'écris,
Indocte et stupide vulgaire,
J'écris pour les nobles esprits,
Je serais marri de te plaire.

Lorsqu'Alarcon a besoin de parler sérieusement au public, il le traite d'une façon moins cavalière comme le témoigne la préface suivante qui ouvre le second volume de ses œuvres.

« Qui que tu sois ou mécontent ou bien intentionné sache que les huit comédies de ma première partie et les douze de cette seconde sont toutes miennes quoique d'aucunes soient devenues les plumes d'autres corneilles, comme le *Tisserand de Ségovie*, la *Vérité suspecte*, l'*Examen des maris* et d'autres encore, qu'on a imprimées sous le nom de divers auteurs. La faute en est aux éditeurs qui les donnent à qui bon leur semble, elle ne vient pas des auteurs à qui on les a attribuées et dont l'inadvertance dépasse ma sollicitude. Aussi ai-je voulu faire cette déclaration plus pour leur honneur que pour le mien, car il n'est pas juste que leur réputation pâtisse pour mon ignorance ; pourtant

(1) *Silvos pour Silbos et non Silvas* comme ont lu quelques traducteurs.

ne sois pas trop facile à condamner celles de mes comédies qui te paraîtront dignes de blâme; songe qu'elles ont passé par les bancs de Flandres, qui sont les bancs des théâtres de Madrid. Remarque qu'avec ce conseil je fais plus ton affaire que la mienne; si tu es méchant, tu en aquièreras la réputation et tu ne m'ôteras pas celle que j'ai conquise (sinon la renommée a menti), de bon poëte et celle de bon fonctionnaire à laquelle je prétends : *vale !* »

Alarcon a voulu certainement se représenter lui-même dans le bienveillant don Juan de Mendoza de sa comédie intitulé : *Las Paredes oyen* (les murs entendent), car il a donné à ce personnage l'un de ses prénoms et l'un de ses noms et l'a fait comme lui disgracié de la nature, mais d'un cœur aimant, bon et magnanime. Dans les *Faveurs du monde* c'est encore son nom et l'un de ses prénoms qu'il prête à son protagoniste Garci-Ruiz de Alarcon dont il fait également un homme plein de générosité, d'honneur et d'amour. Il y a là comme un indice de la vie inconnue de l'auteur. Tel que la chronique du temps nous l'a dépeint, ses affections ont sans nul doute rencontré bien des obstacles et des humiliations. S'il a pu toucher le cœur d'une femme, sa victoire a été le fruit d'une assidue persévérance et de combats intérieurs sans nombre. Aussi quand le héros de la comédie perd les faveurs du prince de Castille à cause de leur rivalité auprès de la belle Anarda il se console en partant pour l'exil à la pensée du bonheur qui lui est réservé, puisque l'amour de sa maîtresse équivaut à toutes les faveurs du monde; et qu'il l'estime plus haut que les tourments de l'ambition.

Don Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza publia la première partie de ses comédies à Madrid en 1628, en un volume qui contient les huit pièces suivantes : *Los favores del mundo* (les faveurs du monde), *La industria y la suerte* (l'industrie et le sort), *Las paredes oyen* (les murs entendent), *El semejante á si mismo* (le ressemblant à lui-même), *La cueva de Salamanca* (la cave de Salamanque), *Mudarse por mejorarse*

(changer pour trouver mieux), *Todo es ventura* (tout est chance), *El desdichado en fingir* (la feinte malheureuse).

Le second volume qui comprend douze pièces parut à Barcelone, en 1634. Il renferme les ouvrages suivants :

Los empeños de un acaso (les engagements d'un hasard), *El dueño de las estrellas* (le maître des étoiles), *La amistad castigada* (le châtiment de l'amitié), *La manganilla de Melilla* (l'intrigue de Melilla), *Ganar amigos* (acquérir des amis), *La verdad sospechosa* (la vérité suspecte), *El anticristo* (l'antéchrist), *El tejedor de Segovia* (le tisserand de Segovie), *Los pechos privilegiados* (les seins privilégiés), *La prueba de las promesas* (les promesses à l'épreuve), *La crueldad por el honor* (la cruauté par honneur), *El examen de maridos* (l'examen des maris).

Ces vingt comédies sont indubitablement d'Alarcon puisqu'il a pris le soin de les éditer lui-même. On lui en attribue sept autres sans preuves bien constatées. Elles sont intitulées : *Quien engana mas á quien. No hay mal que por bien no venga ou don Domingo de don Blas. La culpa busca la pena. Quien mal anda en mal acaba. Siempre ayuda la verdad. Las hazañas del marqués de Cañete;* enfin la septième de ces pièces réputées apocryphes est la première partie du *Tisserand de Ségovie* que les critiques espagnols contemporains s'accordent, malgré le mérite de l'ouvrage, à déclarer n'être pas d'Alarcon. Comme cette opinion n'a pas eu cours en France jusqu'à présent, je vais déduire les raisons que donne la critique moderne espagnole. Elle s'appuie d'abord sur le fait de la publication d'Alarcon lequel ne dit pas un mot d'une prétendue première partie de son drame. Si cette première partie eut existé ou il l'aurait publiée à son rang ou il l'aurait au moins mentionnée; c'est de toute évidence. Ensuite, on trouve des noms de personnages, des faits et des caractères qui sont tout autres dans les deux pièces. Enfin le style du premier ouvrage est de beaucoup inférieur à celui du second et décèle dans la manière une toute autre main. Cette première partie

du *Tisserand* aura sans doute été composée après coup, et pour la lier à la fortune de la seconde, le poëte [illegible] l'a terminée en faisant dire à son héros Fernando :

> *Pues no puede ser en esta,*
> *Dios me la de de mis agravios,*
> *En la segunda comedia.*

« Puisque cela ne se peut être dans cette comédie, Dieu me donnera ma vengeance dans la seconde. » L'intérêt de la première partie, quel qu'il soit, a dû rester puisé tous ses éléments dans les récits de la pièce primitive.

Les deux volumes d'Alarcon sont dédiés à son Mécène le très-excellent seigneur don Ramon Felipe de Guzman, duc de Medina de las Torres, marquis de Toral, marquis de [illegible]terio, comte de Parma Colleo et Valdorre, seigneur de la ville et des montagnes de Boñar, de la vallée de Curueño, du château d'Abiados, du conseil des [illegible], commandeur de Valdepeñas, grand chancelier des Indes, trésorier général de la couronne d'Aragon, capitaine des gentilshommes de la garde de la personne royale et sommelier du corps de S. M. le roi Philippe IV.

Les deux dédicaces sont très-brèves et quoique respectueuses dans les termes, elles n'ont pas la servilité que l'on peut reprocher aux dédicaces de cette époque. Celle du premier volume se termine ainsi : « Ces huit comédies, licites divertissements de mon loisir, honnêtes produits de la nécessité où me plaça le retard de mes espérances, que Votre Excellence les prenne sous sa protection ; quoiqu'il semble qu'après avoir passé par la censure du théâtre, un si puissant appui ne soit pas nécessaire, telle est l'envie qu'elles ont besoin pourtant d'être protégées. »

Le poëte qui eut l'insigne honneur de créer chez les modernes la première comédie de caractère et qui ouvrit à l'Espagne littéraire cette route nouvelle et morale qu'elle se garda bien de suivre, fut, de son vivant même, si vite et si complè-

tement oublié dans son propre pays, que sa comédie du *Menteur*, traduite en partie et en partie imitée par Corneille, fut de nouveau traduite du français en espagnol. On la représenta, réduite en deux actes sur toutes les scènes castillanes aux grands applaudissements de la foule qui jamais ne s'avisa de réclamer pour l'honneur de son compatriote.

Schlegel, Bouterwek et Sismondi, dans leurs fantaisies sur la littérature espagnole, ne prononcent pas même le nom d'Alarcon. Il faut penser qu'ils n'en avaient jamais entendu parler et qu'ils en étaient encore à croire que Corneille avait emprunté à Lope de Vega la belle comédie du *Menteur*. Ces grands critiques du reste, embrassaient trop de matières pour être bien instruits sur aucune. Ils lisaient trois ou quatre pièces d'un auteur et bâtissaient là-dessus leurs systèmes. Pour se faire une idée de la légèreté de leurs appréciations on n'a qu'à se rappeler ce que Schlegel a osé écrire sur Molière : il ne voit dans le Misantrope qu'une dissertation dialoguée n'amenant aucun résultat, qu'une action pauvre qui se traîne péniblement, et le *Tartufe, à quelques scènes près, n'est pas une comédie*, etc.

Quant à Signorelli, écrivain napolitain qui publia vers la fin du siècle dernier une histoire critique des théâtres, (1) il mentionne Alarcon mais c'est pour le confondre avec les auteurs de second ordre, Zamora, la Hoz et Bances de Candamo. Signorelli n'a lu dans toute l'œuvre du grand poëte espagnol qu'une pièce qui n'est pas de lui ou du moins qu'il n'a pas comprise dans son recueil, c'est le don *Domingo de don Blas* ou *no hay mal que por bien no venga.*

Les critiques de nos jours se sont montrés un peu moins dédaigneux. M. Ticknor dans son histoire de la littérature espagnole (en anglais), a consacré trois pages à Alarcon, (trois pages sur trois volumes c'est bien peu). Il loue la pièce intitulée *Ganar amigos*, et dans cette pièce le caractère de don

(1) Signorelli, *Storia critica de'teatri.* — *Tome 3*e.

Pedro de Luna ; il trouve que le Fernando du *Tisserand de Ségovie* a de la ressemblance avec le Karl Mohr des Brigands de Schiller, (à qui la faute !) La prédilection du critique américain est pour *La verdad sospechosa* pour *Las paredes oyen* et pour *El examen de maridos*, enfin pour les comédies de caractère. En cela je ne saurais le blâmer.

En France, Alarcon a été le sujet d'un examen sérieux. Avec le talent brillant qui le distingue, M. Philareste Chasles a analysé *Ganar amigos, La verdad sospechosa, El examen de maridos, La manganilla de Melilla* et le *Tejedor de Segovia.* M. de Puibusque, dans son histoire comparée des littératures espagnole et française avait déjà signalé les beautés du dramaturge mexicain. M. Ferdinand Denis avait fait mieux encore en publiant une traduction du *Tisserand.* Je dois mentionner aussi une imitation de ce beau drame, très bien adapté par M. Hippolyte Lucas au goût ou plutôt aux préjugés du théâtre français, et joué avec succès par Ligier. M. Antoine de Latour, qui a publié de si excellents livres sur l'Espagne ancienne et moderne, qui a si finement analysé Tirso de Molina, qu'il affectionne à bon droit, nous parlera sans doute aussi quelque jour d'Alarcon, et cet esprit ingénieux nous le fera mieux connaitre en l'analysant et en le comparant à ses rivaux et à ses imitateurs.

En Espagne, Alarcon a été discuté et loué suivant son mérite par les écrivains contemporains les plus considérables. Don Alberto Lista y Aragon rappelle que Calderon s'est souvent copié lui-même, que Moreto a des réminiscences de Tirso de Molina, et qu'Alarcon possède sur eux l'avantage de n'imiter personne et de ne jamais se répéter. La phrase qui suit exprime toute la pensée de don Ramon Mesonero Romanos... « Toutes ses comédies respirent une intention morale (chose si rare chez nos anciens dramaturges), toutes se distinguent par une admirable économie et par la simplicité de l'action, sans laisser pourtant d'être pleines d'intérêt, et toutes

sont si purement écrites qu'aucun autre poète ne pourrait en cela l'égaler. »

Dans son résumé historique de la littérature espagnole, don Antonio Gil de Zarate établit que, sans être aussi abondant que Lope ni aussi poète que Calderon, Alarcon a plus de profondeur, plus de goût, plus de correction et plus de philosophie. « Si les œuvres d'un auteur, dit-il, sont le portrait de son âme, sans doute celle d'Alarcon dût être belle, parce qu'en général le but de ses comédies est de blâmer le vice et d'encenser la vertu. Il se déclare le champion de la *vérité* en montrant que celui qui l'outrage arrive à la rendre *suspecte* dans sa bouche ; il flétrit le médisant, lui inflige un châtiment digne de sa langue vipérine dans *Las paredes oyen* (les murs entendent) ; ici il exalte la fidélité au serment dans *Ganar amigos ;* là il met en scène le plus noble désintéressement de l'amitié dans *El examen de maridos ;* dans la *Prueba de las promesas*, il démontre que les promesses doivent être sacrées ; partout enfin il fait voir des sentiments d'honneur, de délicatesse et de générosité. »

La première des qualités que tous s'accordent à reconnaître chez Alarcon c'est donc la recherche des caractères et du but moral dans l'action dramatique. C'était une grande nouveauté en effet dans un temps où les poètes les plus accrédités de l'Espagne ne s'occupaient que d'embrouiller les fils d'une pièce de cape et d'épée. Le grand Lope lui-même n'avait jamais imaginé autre chose ; il est vrai que celà suffisait pour sa gloire, qui était immense.

Chez le dramaturge méxicain, cette qualité n'apparaît pas toutefois comme le fruit de la méditation, ni comme la mise en œuvre d'un parti pris d'avance. Son instinct le conduisait dans cette voie, mais il se délectait parfois aussi comme un autre dans l'improvisation de la comédie d'intrigue, à deux ou trois actions entrecroisées, ornées de scènes de nuit, de duels sous les balcons, et richement saupoudrée de *gongorisme*. Je dis *parfois*, car ce style précieux qui engonçait

comme une fraise démesurée la littérature espagnole de cette époque n'était pas habituel à notre poëte. Il l'employait de temps à autre, et pour certains personnages; mais quand il s'y livrait, il devenait aussi pompeux, aussi empesé, aussi obscur que Gongora lui-même. On aura quelques exemples de ce style dans les pièces dont le présent volume donne ici la traduction fidèle.

On ne trouve à aucun degré dans les poëtes dramatiques espagnols, et moins dans Alarcon que dans tout autre, la mélancolie et l'abstraction qui sont l'une des richesses, et l'on pourrait dire le fond même du drame de l'Occident. Hamlet et Faust ne peuvent habiter que les régions où souffle la bise du nord, parmi les pins et les mélèzes, dont le feuillage sombre perce le rideau gris du brouillard; dans le drame espagnol il fait clair et chaud comme dans une plaine de la Castille ou de l'Andalousie. L'amour et l'honneur sont les deux cordes vibrantes que le vent brûlant de la passion agite à tout instant; l'excès est dans tout, dans les actions comme dans les paroles; l'exubérance du sentiment déborde comme celui de la politesse; le cœur d'un homme épris devient un *Etna*, l'objet qu'il aime un *séraphin humain*, les faveurs d'une femme sont un *ciel souverain*; on ne se dit pas le serviteur de quelqu'un mais son *esclave*, si l'on veut le remercier, au lieu de lui tendre la main on lui *baise les pieds*.

Cette exagération qui est dans l'essence même de la langue et du sol de l'Espagne, Alarcon, tout mesuré qu'il fût, n'y pouvait échapper absolument, mais il y tombe moins que les autres. Le monde qu'il met en scène est pris dans les idées de son temps et de son pays; à très-peu d'exceptions près, c'est toujours l'Espagne et les Espagnols de Philippe IV qu'il promène sous les ombrages du *Soto* de Madrid ou sous les balcons de ses dames voilées; c'est la passion ou la galanterie méridionale avec ses excès d'amour, d'honneur et parfois aussi de cruauté, quoiqu'il aborde rarement les sujets sanglants qu'affectionnait Calderon; mais quand il les aborde il

sculpte la figure vigoureuse du tisserand Pedro Alonso, la face de réprouvé de l'*Antechrist*, les deux Aulaga de la *Cruauté par honneur*. La plupart du temps il nous montre des cavaliers aimables et enjoués, des pères pleins de vertus et de noblesse, comme celui de la *Vérité suspecte,* qui est un modèle du genre. Les femmes d'Alarcon présentent des types plus variés, sinon plus tendres que celles de Lope de Vega. La Leonor de la pièce intitulée *Changer pour trouver mieux*, est tout autre que la doña Ana de Contreras des *Murs entendent;* la Theodora du *Tisserand*, la Jimena des *Seins privilégiés*, la Flor de *Ganar amigos*, l'Alima de la *Manganilla de Melilla*, la Inès de l'*Examen des Maris*, sont des compositions très-différentes les unes des autres, et qui toutes réunissent le charme à la vérité. Les suivantes et les valets sont spirituels, féconds en moyens, et plus mêlés à la vie réelle que les *graciosos* ordinaires du théâtre espagnol, lesquels souvent ne se trouvent là que pour donner la réplique à leurs maîtres.

Ce qui distingue la pensée d'Alarcon en général c'est la clarté; il est plus humain que lyrique; il voit l'être réel plutôt que l'être composé, ce qui fait que ses types ont un corps tangible, et qu'on ne saurait oublier quand on les a vus une fois Fernando Ramirez, le bandit de la sierra de Guadarrama, le marquis don Fadrique de *Ganar amigos*, don Beltran, le noble et généreux père du menteur don Garcia, Rodrigo Villagomez des *Pechos privilegiados*, Garci-Ruiz de *Los favores del mundo*.

Les belles scènes, les réparties vives et ingénieuses, les dialogues empreints de naturel et de tendresse, les récits charmants où le bonheur de l'expression relève encore la saveur de l'idée, abondent dans le théâtre d'Alarcon, et pas un auteur espagnol n'use d'un langage plus élégant, plus condensé et plus irréprochable. Si en passant il sacrifie au *cultisme* ou à la *préciosité*, croyez bien que c'est pour ne pas trop déchaîner contre lui les *mosqueteros* du parterre, que le grand

Lope avait habitués à cette pompe d'oripeaux. Le *patio* des théâtres de la Cruz et del Principe trouvait en effet notre Mexicain bien avare de *conceptos* et de tous ces enjolivements hyperboliques que la multitude goûtait par-dessus tout; aussi lui garda-t-il rancune pendant toute sa vie de sa sobriété calculée en cette matière, et il fallut les leçons du temps pour qu'Alarcon, découvert d'abord par Corneille dans le ciel poétique de l'Espagne, fut apprécié plus tard à sa juste valeur par le pays qu'il avait illustré de son génie.

Alarcon n'a rien innové quant à la partie mécanique de son art. Sa forme scénique est celle qu'ont imaginée ses devanciers, et que ses successeurs suivront jusqu'au jour où viendra la décadence du théâtre en Espagne par l'introduction de l'élément français, c'est-à-dire jusqu'à l'avénement de Philippe V. Cette forme, je l'ai dit ailleurs, a pour défaut l'abus des changements à vue et des *a parte*, le peu de souci de la vraisemblance, la trop grande complaisance des dénouements. De nos jours c'est le contraire qui arrive, la partie mécanique est irréprochable, les boites à surprises sont aussi bien préparées que si Robert-Houdin ou Hamilton y avaient mis la main; mais quant aux caractères, quant au but moral, quant à l'analyse philosophique, quant à la pensée, quant à la poésie, c'est de propos délibéré néant, ou à peu près.

Le théâtre complet d'Alarcon, celui qu'il publia lui-même, et le seul qu'il ait avoué, se compose donc de vingt pièces, toutes divisées en trois actes, et non en journées, et écrites pour la plupart en vers croisés, le premier rimant avec le quatrième et les deux autres entre eux. Celles dont j'offre ici au public la traduction sont au nombre de quatre. *La vérité suspecte*, *Changer pour trouver mieux*, *Acquérir des amis*, et *Le tisserand de Ségovie*. De ces quatre comédies *Le tisserand* seul a déjà été traduit, et très-bien traduit par mon ami Ferdinand Denis, à qui je demande pardon de refaire ce qu'il a si bien fait. Mais l'édition de ses *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal* est à peu près

épuisée, et d'ailleurs, voulant publier le théâtre d'Alarcon, il ne m'était guère possible de passer sous silence l'une des plus belles créations de mon auteur. Il y a du reste entre les deux textes que nous avons suivis des différences notables; celui que j'ai pris pour guide est le texte édité par don Juan Eugenio Hartzenbusch dans la collection Rivadeneyra. On sait que ces publications sont revues sur les éditions originales et sur les manuscrits.

Je n'ennuierai pas le lecteur d'un parallèle entre la *Vérité suspecte* d'Alarcon et le *Menteur* de Corneille; il reconnaîtra bien de lui-même les emprunts nombreux de notre grand tragique. Je ne doute pas qu'après la lecture de la comédie d'Alarcon, il n'approuve le poëte français d'avoir dit, avec l'honnêteté qui le caractérisait, qu'il donnerait les deux plus belles de ses comédies pour que le sujet du *Menteur* fut de son invention.

Changer pour trouver mieux, (*Mudarse por mejorarse*) m'a paru l'une des compositions les plus originales et les plus charmantes d'Alarcon; cette pièce est absolument inconnue en France et aucun critique, que je sache n'en a encore parlé.

Voici en quelques mots l'argument de cette comédie.

Léonor est une petite fille de province qui arrive de Séville à Madrid, chez doña Clara, sa tante, pour y attendre que l'occasion se présente de lui trouver un parti convenable. Elle a de la beauté, de la naissance, mais peu de fortune. La tante qui doit lui servir de Mentor, est une jeune veuve coquette qui se laisse courtiser depuis deux ans, par un jeune homme qu'elle adore. Celui-ci l'aime assez peu pour chercher à séduire la jolie nièce, qu'il regarde comme une proie certaine, et quand Léonor lui reproche d'oublier sa tante pour elle qu'il ne connait que d'hier, il lui répond : « Je change parce que je trouve mieux. » Léonor se sent d'abord attirée par les protestations d'amour de don Garcia et ils conviennent d'une ruse très-ingénieuse pour se parler et s'entendre par signes, même en présence de doña Clara. Ce moyen qui rappelle la comédie

de Calderon, intitulée *el secreto á voces*, s'en éloigne complétement dans le développement de l'action; ce n'est du reste qu'un des moyens de la pièce, ce n'en est pas le sujet. La petite fille très-prudente et pleine de tact pour se garder elle-même, a bientôt vu clair, malgré le penchant secret de son cœur, dans les sentiments et les pensées égoïstes de don Garcia et elle se gare d'une séduction dangereuse, dirigée par le simple instinct de sa conservation. Elle amène du même coup à lui offrir sa main et son titre, un marquis très épris de ses charmes et qui comptait aussi triompher à meilleur compte de son inexpérience. Aux reproches de don Garcia, furieux d'être ainsi joué par une enfant, elle répond naïvement, mais avec résolution : « Vous avez perdu l'occasion de me conquérir. — Comment cruelle? un si prompt changement? — J'ai changé pour trouver mieux. »

Et la servante Mencia s'empresse d'ajouter, résumant la moralité de l'action. « Elle le paye en sa même monnaie. »

Le lecteur suivra, je crois avec plaisir la marche de ce plan ingénieux; il remarquera la franchise et l'originalité des caractères; il appréciera surtout celui de la jeune Sévillane Léonor, fleur un peu hâtive, mais pleine d'une saveur piquante éclose sous les rayons du soleil andalou.

Je fais suivre la traduction de *Mudarse por mejorarse* de celle de *Ganar amigos*, (acquérir des amis), œuvre d'une grande moralité qui nous présente le développement du plus noble et du plus généreux caractère dans le personnage du chevaleresque marquis don Fadrique. « Corneille, dit M. Philarete Chasles, eut fait une belle tragédie de *Ganar amigos*, chef-d'œuvre héroïque d'Alarcon, dont le menteur est le chef-d'œuvre comique. Non-seulement la pièce est bien créee et intéressante, mais elle est simplement et puissamment écrite. Elle rappelle ces immenses feuilles des arbres des tropiques qui serviraient de lit à un enfant. »

Quoique basé sur l'héroïsme, ce drame excellent n'appartient nullement au genre admiratif. La sympathie ne nait pas

des belles maximes ni de la philosophie des mots, mais bien de l'action pressée et brulante, et du choc des passions les plus contraires. Dès l'entrée en matière, Fernando de Godoy qui vient de tuer un homme sans le connaître réclame la protection du marquis, et bientôt le marquis découvre que c'est le meurtrier de son frère qu'il a juré de protéger, et que de plus ce meurtrier pourrait bien être l'amant préféré de la femme qu'il aime. Il lui tint parole, cependant, et après l'avoir mis en sûreté hors de la ville, il le provoque parce qu'il refuse de s'expliquer et lui accorde la vie quand il l'a vaincu et quand il aurait pu le tuer selon la loi du duel.

Le généreux marquis veut ensuite éloigner de la cour son ami don Pedro de Luna pour le soustraire à une vengeance du roi, et l'ami interprétant mal sa pensée le perd au lieu de lui témoigner sa reconnaissance. Devant l'accusation d'un crime qu'il n'a pas commis, devant l'échafaud qui le menace la grande âme du marquis ne fléchit pas, et il ne veut pas que son sang soit racheté par celui de ses ennemis repentants, devenus ses amis les plus dévoués. Le roi intervient enfin pour dénouer l'action et pour récompenser l'héroïque persévérance de l'homme de bien qu'il a pu soupçonner un instant.

J'ai eu la fantaisie de traduire en vers cette belle comédie intitulée *Ganar amigos*, et je l'ai traduite en vers de huit syllabes, entremélées parfois de vers de dix comme dans l'original. J'ai pensé que malgré la répugnance de notre époque pour tout ce qui est vers, il était bon de reproduire, au moins une fois dans sa forme complète une comédie espagnole. Je me suis tenu aussi près que possible du texte et j'ai tâché de conserver dans les vers comme dans la prose, non-seulement le dessin mais la couleur de l'auteur que jai reproduit. Pour qu'une traduction atteigne son but, elle doit ne pas se borner au contour, mais bien accuser le relief qui est la vie. Le style d'Alarcon n'est pas celui de Cervantès ni celui de Tirso ; si je n'ai pas su marquer cette différence, je n'aurai pas rempli

toute ma tâche ; c'est là selon moi le critérium de toute traduction.

Le tisserand de Ségovie tranche bien sur le genre auquel appartient la pièce qui le précède. Le tisserand est la création la plus violente de notre poëte mexicain. Caractères, pensées, paysage, langage, tout y est abrupt et excessif. La vengeance, sentiment si cher à l'ancienne Espagne, y est savourée à longs traits ; comme elle se fonde sur une cause juste, elle s'élève presque à la hauteur d'une vertu, et en assistant à son accomplissement inflexible, le spectateur se sent entraîné vers l'héroïque bandit par une sympathie à laquelle il ne peut échapper.

Je termine ce volume par l'analyse détaillée de seize autres pièces formant le complément de l'œuvre de don Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza, afin que le lecteur français puisse avoir sous les yeux tout l'ensemble de son théâtre.

Il ne me reste plus maintenant, à la manière des auteurs castillans, qu'à demander pardon de mes fautes et à remercier la critique française et étrangère d'avoir bien voulu m'encourager dans la tâche un peu ingrate que j'ai entreprise en cherchant à faire connaître chez nous l'ancien théâtre espagnol. Je n'ai pas le dessein de mener cette tâche jusqu'au bout, mais j'espère que de plus jeunes et de plus habiles viendront à mon aide et que la France, grâce à leurs efforts, appréciera un jour cette vieille littérature dramatique de l'Espagne, source abondante où Corneille et Molière ont puisé, tronc robuste sur lequel leur main puissante a greffé ce théâtre français dont nous sommes fiers à si bon droit.

31 mars 1864.

LA VÉRITÉ SUSPECTE

COMÉDIE

PERSONNAGES

DON GARCIA.
DON JUAN DE LUNA.
DON FELIX.
DON BELTRAN.
DON SANCHO.
DON JUAN.
TRISTAN, gracioso.
UN LICENCIÉ.
CAMINO, écuyer.
UN PAGE.
JACINTA.
LUCRECIA.
ISABEL, suivante.
UN DOMESTIQUE.

La scène est à Madrid.

LA VÉRITÉ SUSPECTE

LA VERDAD SOSPECHOSA

ACTE PREMIER

Une salle dans la maison de don Beltran.

SCÈNE PREMIÈRE

DON GARCIA, en costume d'étudiant, UN LICENCIÉ, DON BELTRAN et TRISTAN.

DON BELTRAN. Sois le bienvenu, mon fils.

DON GARCIA. Donne-moi la main, seigneur.

DON BELTRAN. Comment te trouves-tu?

DON GARCIA. La chaleur de cet été brûlant et desséché m'a indisposé de telle sorte que je n'aurais pu la supporter si elle n'eût été tempérée par l'espérance de te voir.

DON BELTRAN. Viens donc te reposer, Dieu te garde. Quel homme nous reviens-tu? — Tristan!

TRISTAN. Seigneur...

DON BELTRAN. Voici un nouveau maître dont tu vas avoir soin. Dès ce moment, sois à Garcia. Tu connais à fond la ville et la manière d'y vivre.

TRISTAN. Je lui servirai de guide dans les choses importantes.

DON BELTRAN. Ce n'est pas un valet que je te donne, mais un conseiller et un ami.

DON GARCIA. Il tiendra cet emploi auprès de moi.

Il sort.

TRISTAN. Je suis votre humble esclave.

SCÈNE II

DON BELTRAN, LE LICENCIÉ.

DON BELTRAN. Seigneur licencié, venez dans mes bras.

LE LICENCIÉ. Je vous baise les pieds.

DON BELTRAN. Levez-vous donc. Comment êtes-vous?

LE LICENCIÉ. Bien, satisfait et honoré de mon seigneur don Garcia que j'aime à ce point que j'ignore comment je pourrais vivre sans sa compagnie.

DON BELTRAN. Dieu vous garde! Toujours en effet le seigneur licencié m'a prouvé qu'il était reconnaissant et sage. Je me félicite de l'exactitude de Garcia à remplir son devoir et suis heureux qu'il ait suivi comme il le devait vos raisonnables avis. C'est pourquoi, je vous l'assure, ma reconnaissance est telle que de même que j'ai obtenu pour vous une place de recteur (c'est peu pour l'amitié que je vous porte), je vous aurais donné, si je l'avais pu, une place dans le conseil du roi.

LE LICENCIÉ. Je m'en rapporte à votre bonté.

DON BELTRAN. Oui, vous pouvez bien le croire. Mais j'aime à penser que si avec mon aide vous avez su franchir ce premier échelon votre mérite atteindra, sans moi, le dernier.

LE LICENCIÉ. En tout temps et en tout lieu je serai votre valet.

DON BELTRAN. Puisque, seigneur licencié, vous allez abandonner le gouvernail de la barque de Garcia et que c'est à moi de la diriger, je voudrais seulement que vous fissiez une chose pour moi et pour lui.

LE LICENCIÉ. Seigneur, j'attends vos ordres avec joie.

DON BELTRAN. Vous devez d'abord me promettre de les exécuter.

LE LICENCIÉ. Je jure Dieu, seigneur, d'accomplir votre volonté.

DON BELTRAN. Je vous prie seulement de me dire une vérité. Je voulus, vous le savez, que le chemin des lettres que suivait Garcia le conduisit à la fortune, car pour un fils cadet comme lui il est certain que c'est la meilleure porte qui mène aux honneurs dans ce monde. Mais Dieu ayant rappelé vers lui don Gabriel, mon fils aîné, qui lui laisse son majorat, je déterminai qu'abandonnant cette profession, il viendrait à Madrid pour y résider, ainsi que c'est l'usage parmi les gentilshommes en Espagne, car il est bien que les maisons nobles consacrent leurs héritiers au service du roi. Comme don Garcia est déjà un homme qui peut se passer de précepteur et que je suis son guide naturel, comme mon amour paternel désire, avec juste raison, que s'il n'est pas le meilleur on ne le tienne pas pour le pire, je veux, seigneur licencié, que vous me disiez clairement, sans flatterie, ce que vous pensez (puisque vous l'avez élevé), de sa manière d'être et de son caractère, de sa vie et de ses occupations, et à quel genre de défauts il semble le plus incliner. S'il en a que je puisse amender, ne craignez, en me les dévoilant, de me causer du souci. Il doit avoir quelque vice ; que cela me déplaise, c'est évident, mais il me sera utile de le savoir quelle que puisse

être ma contrariété. Vous ne sauriez me donner une plus grande satisfaction ou me prouver mieux votre amitié pour Garcia, que par cette désillusion profitable, si je dois l'éprouver plus tard quand le dommage sera venu.

LE LICENCIÉ. Une si stricte précaution, seigneur, n'était pas nécessaire pour m'amener à accomplir ce que je regarde comme un devoir. Il est reconnu que lorsqu'un écuyer livre à un acheteur un cheval qu'il a instruit et dressé, s'il ne l'avertit pas de ses habitudes et de ses tics il prépare des accidents au cheval et au maître. Je dois vous dire la vérité, car en outre de ce que je vous ai promis, je vais vous offrir un breuvage que vous ne goûterez guère mais qui vous fera du bien. — Chez mon seigneur don Garcia toutes les actions ont la grandeur qui convient à sa haute naissance. Il est magnanime et brave, il est sagace et plein d'esprit, il est libéral et humain; quelquefois impatient. Je ne parle pas des passions propres à la jeunesse parce que leurs conditions changent avec l'âge. Mais il est un défaut, un seul, que j'ai découvert en lui et que malgré tous mes efforts je n'ai jamais pu corriger.

DON BELTRAN. Est-ce un défaut qui pourra lui nuire à Madrid?

LE LICENCIÉ. Peut être.

DON BELTRAN. Quel est-il? Parlez.

LE LICENCIÉ. Ne pas dire toujours la vérité!

DON BELTRAN. Jésus! quel vice affreux dans un homme que sa naissance oblige!

LE LICENCIÉ. Qu'il soit dans sa nature ou le résultat d'une mauvaise habitude, je pense, qu'avec la grande influence que vous avez sur votre fils, seigneur, et joignez à cela que l'âge l'a déjà rendu plus sage, ce vice se perdra.

DON BELTRAN. Si la branche n'a pu, quand elle était tendre encore, se redresser, qu'adviendra-t-il lorsqu'elle sera devenue un tronc robuste?

LE LICENCIÉ. A Salamanque, seigneur, ils sont jeunes, ils dépensent leur bonne humeur; chacun suit son penchant; ils font bon marché du vice, et parade des actions légères; ils se vantent de leurs folies; enfin l'âge accomplit son office. Mais nous pouvons espérer qu'il se corrigera à la cour où nous voyons en si grand crédit les écoles de l'honneur.

DON BELTRAN. Je me sens prêt à rire quand je vois combien vous ignorez ce qu'est la cour. N'y trouvera-t-il pas son maître dans l'art de mentir? A la cour fût-il le plus grand menteur, don Garcia rencontrera des gens qui lui feront mille mensonges chaque jour. Si celui qui ment occupe un rang élevé et s'il s'agit de choses où il va de l'honneur ou de la fortune de celui qu'il trompe, la faute n'est elle pas plus blâmable encore dans l'homme que son nom oblige à servir d'exemple au royaume? Laissons cela, car voilà que je deviens médisant.. Comme le taureau à qui une habile main a lancé le trait se jette sur le plus proche voisin sans reconnaître qui l'a frappé, ainsi moi dans la douleur que m'a causé cette nouvelle, j'ai passé ma fureur sur le premier que j'ai rencontré. Croyez-moi, si Garcia dissipait mon bien dans les folies de l'amour, ou s'il usait dans le jeu ses jours et ses nuits, s'il était d'un esprit remuant, enclin aux querelles, s'il s'était mal marié, s'il venait à mourir, il ne serait pas aussi condamnable qu'avec ce vice de mentir. Quelle vilaine chose! comme elle répugne à ma nature! c'est bien; ce que j'ai à faire c'est de le marier promptement avant que ce défaut vienne à être connu. — Je demeure très-satisfait de votre bon zèle et de vos bons soins, et vous suis obligé du service que m'a rendu votre aveu. Quand partez-vous?

LE LICENCIÉ. Tout de suite si je le puis.

DON BELTRAN. Vous ne vous reposerez pas un peu? vous ne chercherez pas quelque distraction dans la ville?

LE LICENCIÉ. Mon bonheur serait de rester auprès de vous, mais mon devoir me rappelle.

DON BELTRAN. Oui, je comprends : vous avez hâte de reprendre votre autorité. Adieu.

Il sort.

LE LICENCIÉ. Que Dieu vous garde! (A part.) La nouvelle a causé une douleur étrange au bon vieillard. Enfin le plus sage supporte aigrement une vérité qui le désabuse.

Il sort.

La Plateria ou la rue des Orfèvres.

SCÈNE III

DON GARCIA, TRISTAN.

DON GARCIA. Cet habit me sied-il bien?

TRISTAN. Divinement, seigneur. Honneur à l'inventeur de ce feuillage hollandais. Avec une fraise empesée quelle difformité ne cache-t-on pas? Je sais une dame à qui certain ami donna grand souci tant qu'elle le vit avec sa fraise, et un jour qu'elle l'aperçut sans elle, il perdit toute son affection, parce que certaines coutures, sur un cou jauni, annonçaient les restes d'anciennes écrouelles. Le nez s'était allongé, on voyait des oreilles longues d'une palme; la mâchoire semblait celle d'une vieille femme. Enfin le galant demeura si différent de ce qu'il avait coutume de paraître que celle qui l'engendra ne l'aurait pas reconnu.

DON GARCIA. Pour cette raison et pour d'autres, je voudrais qu'une ordonnance interdit ces sots *canjilones* (1). Outre qu'ils trompent leur monde, l'étranger avec sa toile de Hol-

(1) Ces fraises s'appelaient *Canjilones*, *cruches ou sceaux*, comme chez nous on les surnommait *plats à barbes*.

lande soutire l'argent de l'Espagne à notre détriment. Un petit col étroit, une *valona* siérait bien mieux au sage et plairait davantage à meilleur compte, et l'on ne verrait pas un galant tellement esclave de sa fraise, que pour n'en pas déranger les plis, il marche comme s'il était empalé.

TRISTAN. J'en sais un qui ayant l'occasion d'obtenir les bonnes grâces de sa bien-aimée n'osa pas aller la trouver de peur de chiffonner sa *cruche*. Ceci me confusionne ; chacun dit qu'on devrait en revenir aux *valonas*, et personne n'ose commencer.

DON GARCIA. Ne nous mêlons pas de gouverner le monde. Quoi de nouveau parmi les femmes ?

TRISTAN. Vous abandonnez le monde et vous voulez régir la chair ! celà est-il plus facile ?

DON GARCIA. C'est plus agréable.

TRISTAN. Vous êtes tendre.

DON GARCIA. Je suis jeune.

TRISTAN. Enfin, vous mettez aujourd'hui le pied dans un lieu où l'amour ne vit pas oisif. Les belles dames resplendissent sur le sol de Madrid, comme dans le ciel brillent les ardentes étoiles. Elles diffèrent par le vice et la vertu, par la condition, de même que leur influence, leur splendeur et leur grandeur varient. Je n'ai pas l'intention de ranger les señoras dans ce nombre ; ce sont des anges vers lesquels la pensée n'ose point s'aventurer. Je vous dirai seulement qu'elles sont, avec des âmes légères, humaines quoique divines, corruptibles quoiqu'étoiles. Vous verrez de belles mariées fort traitables et discrètes, que j'appellerai les planètes, parce qu'elles jettent plus de feu. Celles-ci, avec la conjonction de maris de bonne humeur communiquent aux étrangers une influence qui les rend généreux. Il en est d'autres dont les époux vont en commission ou qui sont surnuméraires dans les Indes ou

en Italie. Sur ce chapitre toutes ne disent pas la vérité; mille rusées feignent d'être mariées pour vivre librement. Vous verrez de belles jeunes filles, dont les mères prudentes ne quittent pas les promenades. Ce sont des étoiles fixes et les mères des étoiles errantes. Il y a une grande quantité de dames de la Toison qui parmi les courtisanes sont de la première grandeur. Elles sont suivies d'autres qui désirent les imiter; quoiqu'elles ne vaillent pas grand' chose, elles sont cependant préférables aux chercheuses d'aventures. Ce sont les étoiles qui donnent le moins de clarté; mais dans la nécessité vous devrez vous borner à leur lumière. La chercheuse d'aventures je ne la compte pas pour étoile; c'est une comète, pourtant sa lumière n'est point parfaite, et on ne sait où elle habite. Elle apparaît le matin faisant la chasse à l'argent, et après avoir atteint son but, elle s'efface tout-à-coup. Il y a des jeunes filles qui cherchent toutes les occassions pour se divertir, ce sont des feux follets qui ne durent que le temps qu'ils brûlent. Il est bon pourtant de remarquer, si vous allez vers ces étoiles, qu'elles sont peu stables, leur donna-t on plus qu'un Pérou. Vous savez, comme moi, que la Vierge est un signe, et que trois autres signes sont cornus, le bélier, le capricorne et le taureau. Ainsi, sans trop vous y fier, apprenez seulement une chose, c'est que toutes ces étoiles se tournent vers le même pôle : l'argent.

DON GARCIA. Tu es astrologue.

TRISTAN. J'ouïs parler de l'astrologie quand je sollicitais une place au palais.

DON GARCIA. Tu as été solliciteur?

TRISTAN. Oui, pour mon mal.

DON GARCIA. Comment es-tu arrivé à servir?

TRISTAN. Seigneur, parce qu'il m'a manqué la chance et

l'argent. Celui qui vous sert ne peut pourtant désirer un meilleur sort.

DON GARCIA. Laisse tes folies et regarde le marbre de cette main, le feu divin de ces yeux qui lancent des flèches de mort et d'amour.

TRISTAN. Vous parlez de cette dame qui passe dans ce coche ?

DON GARCIA. Quelle autre mérite une telle louange ?

TRISTAN. C'est vraiment le coche du soleil avec tout son entourage de rayons de feu et d'éblouissant écarlate.

DON GARCIA. La première femme que j'ai vue à Madrid m'a charmé.

TRISTAN. La première sur la terre !

DON GARCIA. Non, la première dans le ciel, car cette femme est divine.

TRISTAN. A chaque instant, vous en découvrirez de si belles que vous ne pourrez garder une opinion fixe. En ce pays je n'ai jamais été constant dans un amour ni dans un désir ; toujours celle que je vois me fait oublier celle que j'ai vue.

DON GARCIA. Quelles splendeurs peuvent éclipser celles de ces yeux ?

TRISTAN. Vous les regardez avec des lunettes qui font paraître les objets plus grands.

DON GARCIA. La connais-tu, Tristan ?

TRISTAN. Ne rabaissez pas ce que vous adorez pour divin. De si grandes dames ne sont pas pour les Tristan.

DON GARCIA. Enfin, quelle qu'elle soit, je l'aime et je la veux courtiser. Tu peux la suivre, Tristan.

TRISTAN. Contenez-vous, elle s'arrête à la boutique voisine.

DON GARCIA. J'y vais aller. Est-ce l'usage?

TRISTAN. Oui, ainsi que la règle que je vous ai dite que le pôle c'est l'argent.

DON GARCIA. J'ai de l'or.

TRISTAN. Cierra Espana! Vous portez César avec vous, — mais voyez si je me trompe en ce que j'ai dit, voyez, seigneur, si cette autre qui marche derrière elle n'est pas le soleil de son aurore ou l'aurore de son étoile.

DON GARCIA. Elle est belle aussi.

TRISTAN. La suivante n'est pas pire.

DON GARCIA. Ce coche est l'arc de l'amour; ce sont des flèches qu'il nous envoie. — J'y vais.

TRISTAN. Songez à mes avis.

DON GARCIA. Et c'est...

TRISTAN. Prière et argent.

DON GARCIA. Que mon sort dépende de cela!

TRISTAN. Et moi, pendant que vous causerez, je veux que le cocher me dise qui elles sont.

DON GARCIA. Parlera-t-il?

TRISTAN. Oui, puisqu'il est cocher.

SCÈNE IV

JACINTA, LUCRECIA et ISABEL.

Jacinta tombe, Don Garcia accourt et lui offre la main.

JACINTA. Dieu me protége!

DON GARCIA. Permettez que cette main vous relève, si je mérite d'être l'Atlas d'un tel ciel.

JACINTA. Vous devez être Atlas, puisque ce ciel vous l'avez touché!

DON GARCIA. Autre chose est d'y atteindre, autre chose est de le mériter. De quel prix est cette victoire d'atteindre à la beauté pour qui je brûle, si c'est une faveur que je dois au hasard et non à votre volonté? J'ai touché le ciel, mais, par

malheur c'est parce qu'il est tombé et non parce que j'ai monté jusqu'à lui.

JACINTA. A quelle fin veut-on mériter?

DON GARCIA. Pour réussir.

JACINTA. Réussir sans obstacles n'est-ce pas du bonheur?

DON GARCIA. Oui,

JACINTA. Pourquoi donc vous plaindre du bien qui vous arrive si votre bonheur est double, ne l'ayant pas mérité?

DON GARCIA. Parceque, comme l'affront et la faveur reçoivent toute leur valeur de la seule intention, vous ne m'avez rien accordé en me laissant toucher votre main malgré vous. Ainsi donc laissez-moi regretter au milieu de ma félicité d'avoir conquis la main sans l'âme et la faveur sans le consentement.

JACINTA. Si vous ignoriez alors ce que vous m'apprenez en ce moment, vous m'adressez un injuste reproche.

SCÈNE V

TRISTAN, LES MÊMES.

TRISTAN, à part. Le cocher a fait son office. Je sais qui elles sont.

DON GARCIA, à Jacinta. N'avez-vous jamais soupçonné mon amour?

JACINTA. Comment, puisque je ne vous ai jamais vu.

DON GARCIA. C'est donc en vain, mon Dieu, que depuis plus d'un an je suis fou de vous?

TRISTAN, à part. Un an! et il n'est arrivé que d'hier à Madrid!

JACINTA. Vraiment? plus d'un an! Je jurerais que je ne vous ai jamais vu de ma vie.

DON GARCIA. Quand, pour mon bonheur, j'arrivai ici des

Indes, la première chose que je vis ce fut votre ciel éblouissant, et quoique sur l'heure, je vous aie donné mon âme, vous l'avez ignoré parce que l'occasion m'a manqué de vous dire qui je suis.

JACINTA. Vous êtes indien?

DON GARCIA. Et telles sont mes richesses, en vous voyant que j'éclipse le Potose.

TRISTAN, à part. Indien?

JACINTA. Et êtes-vous aussi économe que les gens de votre pays?

DON GARCIA. Du plus avare l'amour fait un prodigue.

JACINTA. Si vous dites vrai, nous allons voir de belles fêtes.

DON GARCIA. Si l'argent peut prêter crédit à l'affection, ce sera peu, pour montrer mon amour, de vous donner un monde d'or comme vous me donnez un monde de désirs. Mais puisque mon pouvoir ne peut s'égaler à votre divine beauté ni à mon ardeur infinie, permettez au moins que ce magasin vous offre une preuve de ma galanterie.

JACINTA, à part. Je ne vis jamais un tel homme à Madrid. (bas à Lucrecia) Lucrecia, que te semble de cet Indien généreux?

LUCRECIA, de même à Jacinta. Qu'il est de ton goût, Jacinta, et qu'il le mérite.

DON GARCIA, s'approchant d'une boutique d'orfèvre. Prenez dans cette montre le bijou qui vous plaira.

TRISTAN, bas à son maître. Vous vous lancez beaucoup, seigneur.

DON GARCIA. J'ai la tête perdue, Tristan.

ISABEL, à part aux dames. Don Juan vient.

JACINTA. Je vous remercie, seigneur, de vos offres.

DON GARCIA. Songez que vous m'offenseriez en me refusant.

JACINTA. Vous vous trompez, cavalier, en pensant que je puisse accepter autre chose que vos prévenances.

DON GARCIA. Qu'ai-je gagné à vous donner mon cœur?

JACINTA. Que je vous ai écouté.

DON GARCIA. C'est beaucoup.

JACINTA. Adieu.

DON GARCIA. Adieu. Permettez-moi de vous aimer.

JACINTA. On peut aimer sans permission.

Les femmes sortent.

SCÈNE VI

DON GARCIA, TRISTAN.

DON GARCIA, à Tristan. Suis-les.

TRISTAN. Si vous regrettez, seigneur, de ne pas connaître l'adresse de la femme qui vous incendie, je la sais.

DON GARCIA. Alors ne les suis pas, une telle insistance pourrait la fâcher.

TRISTAN. «La plus belle se nomme Lucrecia de Luna : c'est celle que je sers ; l'autre dame qui l'accompagne, je connais aussi sa demeure, mais j'ignore son nom. » Telle fut la réponse du cocher.

DON GARCIA. Si Lucrecia est la plus belle, je ne veux pas en savoir davantage, puisque c'est celle à qui j'ai parlé et puisque c'est elle que j'aime. Comme l'astre du jour éclipse les étoiles, à celle qui m'aveugla je donne la victoire.

TRISTAN. Et à moi, celle qui a gardé le silence m'a paru la plus belle.

DON GARCIA. Quel bon goût!

TRISTAN. Il est certain que je n'ai pas voix au chapitre, mais j'apprécie tellement une femme qui se tait que cela suffit pour qu'elle me paraisse la plus belle. Ne par-

tageant pas votre avis, j'espère que le cocher m'apprendra où elle habite.

DON GARCIA. Et Lucrecia?

TRISTAN. Si j'ai bonne mémoire, il m'a dit à la Vitoria.

DON GARCIA. Ce nom va bien à l'heureuse sphère qui est l'ecliptique d'une telle lune.

SCÈNE VII

DON JUAN, DON FÉLIX, LES MÊMES.

DON JUAN, à don Félix. Musique et souper! Ah! fortune!

DON GARCIA, bas à Tristan. N'est-ce pas là don Juan de Sosa?

TRISTAN. Lui-même.

DON JUAN, à don Félix. Quel peut être l'heureux amant qui me cause tant de jalousie?

DON FÉLIX. Je crois que vous le saurez bientôt.

DON JUAN. Qu'un autre ait donné à ma maîtresse concert et souper sur l'eau!

DON GARCIA, s'avançant. Don Juan de Sosa!

DON JUAN. Qui êtes-vous?

DON GARCIA. Avez-vous donc oublié don Garcia?

DON JUAN. Vous retrouver à Madrid et sous ce nouveau costume?

DON GARCIA. Depuis que vous m'avez vu à Salamanque je suis tout autre.

DON JUAN. Vous avez meilleur air en cavalier qu'en étudiant. Vous venez vous fixer à Madrid?

DON GARCIA. Oui.

DON JUAN. Soyez le bien venu.

DON GARCIA. Et vous, don Félix, comment êtes-vous?

DON FÉLIX. Content de vous voir, par Dieu! vous arrivez bien.

DON GARCIA. Pour vous servir. Que faites-vous? De quoi parliez-vous?

DON JUAN. De certain concert et de certain souper que la nuit dernière un galant donna sur la rivière à une dame.

DON GARCIA. Concert et souper, don Juan? et la nuit dernière?

DON JUAN. Oui.

DON GARCIA. Un grand luxe? une grande fête?

DON JUAN. La renommée le dit.

DON GARCIA. Et la dame est très-belle?

DON JUAN. On m'affirme qu'elle est charmante!

DON GARCIA. Bien!

DON JUAN. Quels sont ces airs mystérieux?

DON GARCIA. C'est qu'en vantant ainsi la dame et le concert vous prodiguez vos louanges à ma musique et à ma maîtresse.

DON JUAN. Vous aussi, vous avez donné une fête cette nuit sur la rivière?

DON GARCIA. Je l'ai passée tout entière à cela.

TRISTAN, à part. Quelle dame? quelle fête? puisqu'il arriva hier à Madrid.

DON JUAN. Si récemment à Madrid vous savez déjà à qui donner une fête? L'amour vous a vite favorisé.

DON GARCIA. Il n'y a pas si peu de temps que je suis arrivé qu'un mois n'ait suffi pour me délasser.

TRISTAN, à part. Je jure Dieu qu'il arriva hier! Il a quelque projet.

DON JUAN. Par ma foi! je l'ignorais, sans cela je serais accouru vous rendre visite.

DON GARCIA. Jusqu'aujourd'hui je me suis tenu célé.

DON JUAN. C'est pour cela que je n'aurai rien su. Mais cette fête fut donc en effet magnifique?

DON GARCIA. Pour mon bonheur, jamais le Manzanarès n'en vit une plus belle !

DON JUAN, à part. La jalousie me trouble déjà. (Haut.) Sans doute l'épaisseur du petit bois vous a prêté son asile ?

DON GARCIA. Vous précisez de tels détails, don Juan, que je soupçonne que vous les connaissez comme moi.

DON JUAN. J'en sais quelque chose, mais je ne connais pas tout, quelqu'un m'en a parlé vaguement, mais de façon pourtant à éveiller en moi le désir d'entendre de vous la vérité ; un citadin oisif est nécessairement curieux. (A part.) Et un amant est jaloux.

DON FÉLIX, bas à don Juan. Voyez comme, sans que vous y songiez, le ciel vient vous dévoiler votre rival.

DON GARCIA. Écoutez donc le récit de la fête, je vous la conterai puisque c'est votre désir.

DON JUAN. Vous nous ferez une grande faveur.

DON GARCIA. Dans l'ombre épaisse que formaient les ormes du bosquet mêlée aux ténèbres de la nuit, on avait dressé une table carrée, bien nette et odorante, élégamment servie à l'italienne avec l'opulence espagnole. Les nappes et les serviettes façonnées en mille figures diverses, n'avaient à envier que la vie aux oiseaux et aux bêtes qu'elles représentaient. Quatre buffets, placés en regard de la table, portaient la vaisselle d'argent et de vermeil, les verres et les carafes. Dans tout le pré un seul arbre avait gardé ses feuilles, les autres avaient servi à construire six tentes de divers côtés. Quatre de ces tentes abritaient quatre chœurs ; une autre les hors-d'œuvres et le dessert ; la sixième les mets du dîner. Ma maîtresse arriva dans son coche, donnant de l'envie aux étoiles, de la suavité à l'air, et à la rivière de la joie. A peine le pied que j'adore eut-il transformé l'herbe en émeraudes, l'onde en cristal, le sable en perles, qu'éclatèrent en nombre

les fusées, les bombes et les roues; toute la région du feu descendit en un moment sur la terre. Ces lumières sulfureuses n'avaient pas encore cessé quand vingt-quatre flambeaux viennent obscurcir les étoiles. L'ensemble de hautbois joua le premier, après lui celui des violes à archet se fit entendre dans la seconde tente ; les accords des flûtes sortirent délicieusement de la troisième, et dans la quatrième résonnèrent les voix accompagnées par les guitares et les harpes. Pendant ce temps l'on servit trente-deux plats au souper, sans compter les hors d'œuvres et le dessert qui étaient presqu'en pareil nombre. Les fruits et les boissons contenus dans des plats et dans des coupes faits du cristal que donne l'hiver et que l'industrie conserve, sont couverts de tant de neige que le Manzanarès, en traversant le pré, croit qu'il chemine à travers la *Sierra*. L'odorat ne reste pas oisif pendant que le goût se récrée. Les suaves essences, les flacons et les cassolettes, les esprits distillés des aromates, des fleurs et des herbes font du pré de Madrid une région sabéenne, délicates flèches d'or de ce pré de diamants, et plus flexibles que le saule, le jonc et l'osier, lesquelles rappelaient à ma maitresse ma constance et sa cruauté. Il faut de l'or pour encadrer des dents de perle (1). Les quatre chœurs réunis commencent

(1) Voici le texte de cette phrase d'un gongorisme à peu près incompréhensible. Je n'ai pas la prétention de la traduire, mais d'en donner une interprétation admissible, pour laquelle j'ai pris conseil d'un des littérateurs les plus distingués et les plus savants de Madrid.

En un hombre de diamantes,
Delicadas de oro flechas,
Que mostrasen à mi dueño,
Su crueldad y mi firmeza,
Al sauce, al junco, y al mimbre,
Quitaron su preeminencia;
Que han de ser oro las pajas,
Cuando los dientes son perlas.

Le pré de Madrid comparé à un homme de diamants, les fleurs

[illegible] à franchir la voûte du ciel, si [illegible] pour que le commencement du jour [illegible] la fête.

DON JUAN. [illegible] cette fête avec de si [illegible] entendu que [illegible]

TRISTAN, à part. [illegible] Comment peut-il [illegible] à vaincre la vérité [illegible] !

DON JUAN, bas à don Félix. [illegible] !

DON FÉLIX, de même à don Juan. [illegible] ne vous donna pas tant [illegible] sur ce souper.

DON JUAN. [illegible] le temps et le lieu con[illegible] !

DON GARCIA. Que dites-vous ?

DON JUAN. Que le festin fut digne d'Alexandre le Grand.

DON GARCIA. Oh ! ce sont là des enfantillages improvisés. Donnez-moi un jour d'avance, je veux effacer dans l'admiration de l'univers les splendeurs des Grecs et des Romains.

Il regarde au dehors.

DON FÉLIX, bas à don Juan. Voici là bas Jacinta qui monte dans le coche de Lucrecia.

DON JUAN, de même à don Félix. Pardieu ! les yeux de don Garcia la suivent.

DON FÉLIX. Il est inquiet et préoccupé.

DON JUAN. Mes soupçons sont déjà vérifiés.

et les herbes devenant des flèches d'or, les dents de la dame assimilées à des perles encadrées ou serties d'or, c'est le *nec plus ultrà* du cultisme, et Gongora lui-même n'a rien écrit de plus subtilisé. Don Garcia, jeune homme à la mode, parle seul ce langage dans la pièce. Alarcon a voulu sans doute dans ce récit parodier le jargon des petits-maîtres de son temps.

DON GARCIA et DON JUAN. Adieu !

DON FÉLIX. Vous avez eu tous deux la même pensée.

Don Juan et don Félix sortent.

SCÈNE VIII

DON GARCIA, TRISTAN.

TRISTAN. Je ne vis jamais prendre congé d'une façon plus égale et plus résolue.

DON GARCIA. Ce ciel, premier mobile de mes actions, emporte ma raison après lui.

TRISTAN. Dissimulez et ayez patience. Se montrer trop amoureux est plus nuisible que profitable, et j'ai toujours vu que la tiédeur réussit. Les femmes et le diable cheminent par le même sentier ; les âmes damnées ils ne les suivent ni ne les tentent ; la certitude de les posséder fait qu'ils n'y songent point, et ils n'ont souci que de celles qui peuvent leur échapper.

DON GARCIA. C'est vrai, mais je ne suis pas maître de moi.

TRISTAN. Jusqu'à ce que vous connaissiez précisément la condition de la dame ne vous enflammez pas ainsi ; celui qui se fie aux apparences tombe souvent dans une mare en croyant fouler l'herbe trompeuse.

DON GARCIA. Puisqu'aujourd'hui tu sauras tout.

TRISTAN. Ceci est mon affaire. Et maintenant, avant d'aller plus loin, dites-moi, pardieu ! quel est le but de cette fiction que j'ai entendue, et en quoi elle peut vous aider ? Elle nous déshonore en nous obligeant à mentir. Vous avez dit à ces dames que vous étiez du Pérou.

DON GARCIA. C'est chose certaine, Tristan, que les étrangers sont les mieux venus auprès des femmes ; surtout s'ils sont des Indes, signe de richesse.

TRISTAN. C'est vrai, mais je crois le moyen mal trouvé, parce que finalement elles sauront qui vous êtes.

DON GARCIA. Avant qu'elles le sachent j'aurai ouvert la porte de leur maison ou celle de leur cœur, et ensuite je m'expliquerai avec elles.

TRISTAN. Vous m'avez convaincu, seigneur. Reste maintenant cette allégation que vous êtes à Madrid depuis un mois. Que prétendez-vous, puisque vous y arrivâtes hier?

DON GARCIA. Tu ne sais donc pas qu'il est de bon ton de se faire céler et de se reposer chez soi à la ville ou à la campagne.

TRISTAN. A la bonne heure, Mais maintenant ce festin?

DON GARCIA. J'ai feint de l'avoir donné, pour que personne ne crut que mon cœur fut susceptible d'envie ou d'admiration, passions qui déshonorent un homme. L'admiration c'est de l'ignorance comme l'envie est de la bassesse. Tu ne sais pas, lorsqu'arrive un colporteur de nouvelles, tout fier de pouvoir conter un exploit ou une fête, comme je lui ferme la bouche avec un conte tout pareil, et il est contraint de s'en retourner avec ses nouvelles dans le corps ou d'en crever.

TRISTAN. Bizarre invention, et stratagème périlleux! Vous serez la fable de la ville si votre jeu se découvre.

DON GARCIA. Celui qui vit sans passion, celui qui se contente de figurer comme un chiffre, et qui fait ce que font tous les autres, en quoi diffère-t-il de la bête? La grande affaire c'est d'être remarqué, peu importe le moyen. Que l'on vante partout mon nom et que quelques-uns médisent de moi. Pour gagner une renommée ne brûla-t-on pas le temple d'Ephèse? Enfin tel est mon goût, ce qui est la meilleure des raisons.

TRISTAN. Vous obéissez aux instincts de la jeunesse; mais à Madrid il faut plus de discernement.

Ils sortent.

Une salle dans la maison de don Sancho.

SCÈNE IX

JACINTA, et ISABEL avec leurs mantes, DON BELTRAN, DON SANCHO.

JACINTA. Une si grande faveur !

DON BELTRAN. L'amitié de nos familles ne date pas d'un jour, si vous vous en souvenez. Il n'est donc pas juste que vous blâmiez ma visite.

JACINTA. Si je m'étonne, seigneur, c'est que la grâce que vous nous faites passe ce que nous méritons. Pardonnez-moi ; ignorant le bonheur qui m'attendait chez moi, je me suis attardée à la *Plateria* en choisissant quelques bijoux.

DON BELTRAN. Vous donnez un heureux pronostic à ma pensée puisque vous achetez des bijoux, quand je viens pour vous proposer un mariage. — Don Sancho votre oncle et moi, nous avons imaginé, señora, de changer notre amitié en parenté, et j'espére (puisque le sage don Sancho dit qu'il s'en rapporte à votre décision), que ce projet se réalisera. Mon bien et ma noblesse étant connus, il suffit que la personne de Garcia vous plaise ; quoique le jeune homme soit arrivé hier de Salamanque à Madrid et que le brûlant Phébus l'ait incendié en chemin, j'oserai le présenter à vos beaux yeux, persuadé qu'il vous plaira de la tête aux pieds si vous lui accordez la faveur de vous baiser la main.

JACINTA. Ne prenez pas la peine de vanter devant moi l'alliance que vous m'offrez ; je vous estime à tel point que j'accorderais à l'instant mon consentement si je ne craignais de paraître (à raison du cadeau que vous me faites), une femme qui se décide trop facilement ; un consentement trop

brusque dans un cas de cette importance, indique peu de sens ou grande hâte de se marier. Il me semble, si vous n'approuvez qu'afin de ne rien compromettre, il faut pour que je le voie d'abord le faire passer là dans la rue. Si comme il peut arriver et comme cela se rencontre tous les jours, après en avoir causé, cet arrangement venait à se défaire, à quoi m'auraient servi ou quelle opinion donneraient de moi les visites d'un galant prenant les libertés d'un mari ?

DON BELTRAN. Si mon fils devient votre époux, je le tiendrai pour aussi heureux de posséder votre sagesse que votre beauté.

DON SANCHO. Celle que vous écoutez est un miroir de prudence.

DON BELTRAN. Vous avez raison de vous en rapporter à son jugement, don Sancho. Ce soir je passerai à cheval dans votre rue avec Garcia.

JACINTA. Je serai derrière cette jalousie

DON BELTRAN. Je vous prie de le bien examiner. Ce soir, belle Jacinta, je reviendrai savoir comment vous l'avez trouvé.

JACINTA. Tant d'impatience ?

DON BELTRAN. Ne vous étonnez pas de mon empressement, il est naturel puisque je suis venu avec le désir et que je m'en retourne tout séduit. Et adieu.

JACINTA. Adieu.

DON BELTRAN. Où allez-vous ?

DON SANCHO. Nous vous accompagnons.

DON BELTRAN. Je ne sortirai pas.

DON SANCHO. J'irai avec vous jusqu'à la galerie, si vous m'en donnez la licence.

Don Sancho et don Beltran sortent.

SCÈNE X

JACINTA, ISABEL.

ISABEL. Ce vieillard vous presse bien.

JACINTA. J'irais moi-même au-devant de ses vœux, puisque cette affaire importe tant à mon honneur, si l'amour ne me donnait un autre conseil. Quoique les empêchements que je prévois, puisque don Juan attend toujours l'habit (1), me forcent à admettre d'autres prétendants, comme je n'ai pas rompu avec lui malgré mon désir et que je l'aime encore, je tremble Isabel, quand je crois qu'un autre va devenir mon mari.

ISABEL. J'ai pensé que vous oubliiez déjà don Juan, voyant que vous admettiez d'autres hommages.

JACINTA. C'est la faute des circonstances : tu ne te trompais pas. Comme il attend l'habit depuis s ilongtemps et que s'il ne l'obtient pas il ne peut-être mon mari, je regarde ce projet comme abandonné. Ainsi pour n'en pas mourir je veux causer et me divertir puisque je me tourmente en vain ; je ne suis pas d'avis de m'opiniâtrer dans une pensée impossible. Peut être par aventure rencontrerai-je quelqu'un qui mérite que je lui donne ma main et mon âme.

ISABEL. Je ne doute pas qu'avec le temps il ne se présente un cœur digne de vous ; et si je ne me trompe, aujourd'hui le galant indien ne vous a pas déplu.

JACINTA. Amie, veux-tu que je te dise vrai ? Il m'a paru très-bien, tellement bien, que je te promets que si le fils de don Beltran était aussi spirituel, aussi gentilhomme et galant, je l'épouserais volontiers.

ISABEL. Ce soir vous le verrez avec son père.

(1) L'habit de chevalier de Calatrava.

JACINTA. Je verrai seulement ses traits et sa tournure. Son âme, ce qui importe le plus, il faudrait lui parler pour la connaître.

ISABEL. Parlez-lui.

JACINTA. Don Juan s'offensera s'il vient à en être instruit, et je ne me résigne pas à le perdre avant de savoir si je dois être l'épouse d'un autre.

ISABEL. Trouvez un moyen et songez que le temps presse et qu'il vous faut prendre une résolution. Don Juan joue ici le rôle du *Chien du jardinier*. Sans que don Juan l'apprenne, vous pouvez si vous le voulez, parler au fils de don Beltran; la ruse fleurit chez la femme comme dans son centre naturel.

JACINTA. J'imagine un moyen qui pourrait être utile pour le cas. Lucrecia est mon amie. Elle peut faire appeler don Garcia; je serai secrètement auprès d'elle à son balcon, et j'arriverai à mon but.

ISABEL. Votre esprit pouvait seul inventer ce moyen merveilleux.

JACINTA. Pars sur l'heure et dis mon projet à Lucrecia, Isabel.

ISABEL. J'y cours sur les ailes de vent.

JACINTA. Je ne lui donne qu'un moment, et ce moment est un siècle.

SCÈNE XI

DON JUAN, qui rencontre Isabel en entrant, JACINTA.

DON JUAN. Puis-je parler à ta maîtresse?

ISABEL. Un seul instant. C'est l'heure où mon maître don Sancho va venir dîner.

Elle sort.

DON JUAN. Jacinta puisque je te perds et que je me perds aussi, puisque...

JACINTA. Êtes-vous fou ?

DON JUAN. Qui pourrait demeurer dans son bon sens quand il s'agit de vous.

JACINTA. Contenez-vous et parlez bas, mon oncle est dans sa chambre.

DON JUAN. Vous ne pensez guère à lui quand vous allez souper au bord de l'eau.

JACINTA. Que dites-vous, avez-vous perdu l'esprit ?

DON JUAN. Quand vous trouvez le moyen de courir la nuit avec un autre, pour moi vous avez un oncle !

JACINTA. Courir la nuit, avec un autre ? Songez que, cela fut-il vrai, c'est une grande audace de me parler ainsi ; à plus forte raison, si c'est un rêve de votre imagination.

DON JUAN. Je sais que c'est don Garcia qui donna cette fête sur l'eau. Les feux qui éclairèrent l'arrivée de votre coche, Jacinta, et les flambeaux qui à minuit s'allumèrent dans le pré comme un soleil, et les quatre buffets garnis de vaisselle variée, et les quatre tentes peuplées d'instruments et de chanteurs, je connais tout et je sais traîtresse, que le jour te trouva sur la rivière. Dis aussi que c'est un rêve de ma folle imagination ; dis aussi que tu es libre de vivre de la sorte quand mon affront et ta légèreté m'obligent à te reprocher...

JACINTA. J'atteste le ciel !

DON JUAN. Trêve de mensonges... Tais-toi ; les excuses ne peuvent rien quand l'offense est avérée. Hypocrite, je connais mon malheur ; ne nie pas que tu ne sois perdue pour moi ; ta trahison m'a blessé, mais je suis heureux d'être désabusé. Si tu nies ce que j'ai entendu, tu avoueras au moins ce que j'ai vu ; ce que tu nies je l'ai lu aujourd'hui dans tes yeux.

Et son père? que venait-il faire ici? que t'a-t-il dit? La nuit te trouver avec le fils, le jour avec le père? Je l'ai vu; tu te disposes en vain à me tromper. Je sais que tes hésitations sont nées de ton inconstance. Mais cruelle! par le ciel! tu ne vivras pas heureuse. Que le volcan de ma jalousie te brûle et qu'il éclate, et que celui à qui je dois mon malheur te perde comme je te perds!

JACINTA. Es-tu dans ton bon sens?

DON JUAN. Je suis un amant au désespoir.

JACINTA. Reviens. Écoute; si la vérité vaut quelque chose, tu reconnaîtras tout de suite combien tu es mal informé.

DON JUAN. Je m'en vais. Ton oncle vient.

JACINTA. Il ne vient pas. Écoute, je veux te convaincre.

DON JUAN. C'est en vain, si tu ne m'accordes ta main.

JACINTA. Ma main? Voici mon oncle qui entre.

ACTE DEUXIÈME

Une salle chez don Beltran.

SCÈNE PREMIÈRE

DON GARCIA, en pourpoint, lisant un papier. TRISTAN et CAMINO.

DON GARCIA, il lit. « La gravité de la circonstance me force à sortir de la règle que m'impose ma condition. Votre Grâce saura tout cette nuit à un balcon que lui indiquera le porteur, avec d'autres choses qui ne se peuvent écrire. Que Notre-Seigneur vous garde, etc. » (Parlé.) Qui m'écrit ce billet?

CAMINO. Doña Lucrecia de Luna.

DON GARCIA, à part. Sans doute l'ange qui vit dans mon cœur. (Haut.) N'est-ce pas une belle dame qui, aujourd'hui, avant midi, se promenait dans la *Plateria ?*

CAMINO. Oui, Seigneur.

DON GARCIA. Heureuse destinée ! Par ma vie ! renseignez-moi sur cette dame.

CAMINO. Je m'étonne fort que sa renommée ne soit pas venue jusqu'à vous. Puisque vous l'avez vue, je m'abstiens de dire qu'elle est belle : elle est spirituelle et vertueuse ; son père est veuf et âgé. Elle héritera de deux mille ducats de rente.

DON GARCIA. Tu entends, Tristan ?

TRISTAN. J'entends, et cela ne me fâche point.

CAMINO. Quant à être bien née, il n'y a qu'à dire son nom : son père est Luna, sa mère fut une Mendoza, aussi purs qu'un corail. Doña Lucrecia mérite en effet un roi pour mari.

DON GARCIA. Amour, je te demande tes ailes pour m'élever jusqu'à un tel objet! Où habite-t-elle?

CAMINO. A la Vitoria.

DON GARCIA. Mon bonheur est certain. Dites-moi si c'est vous qui me guiderez vers ce ciel si plein de gloire?

CAMINO. Je pense à vous servir tous deux.

DON GARCIA. Je vous en serai reconnaissant.

CAMINO. Je reviendrai ce soir pour vous chercher, quand sonneront dix heures.

DON GARCIA. Portez cette réponse à Lucrecia.

CAMINO. Reposez-en Dieu!

Il sort.

SCÈNE II

DON GARCIA, TRISTAN.

DON GARCIA. Ciel, quelle félicité! Amour, quel est ce bonheur? Vois, Tristan, comme ce cocher a bien appelé la plus belle cette Lucrecia que j'aime. Il est certain que c'est celle à qui j'ai parlé qui m'envoie ce billet.

TRISTAN. Évidente présomption.

DON GARCIA. Pourquoi l'autre m'aurait-elle écrit?

TRISTAN. En fin de compte, vous sortirez bientôt de doute; puisque cette nuit vous la pourrez reconnaître en lui parlant.

DON GARCIA. Il est sûr que je ne m'y tromperai pas, car mon âme à gardé le doux son de la voix qui m'a tué.

SCÈNE III

UN PAGE, avec un billet. LES MÊMES.

LE PAGE. Ceci, seigneur don Garcia, est pour vous.

DON GARCIA. Ne restez pas ainsi.

LE PAGE. Je suis votre serviteur.

DON GARCIA. Couvrez-vous, par ma vie. (Il lit, à part.) « Je veux vérifier certaine chose importante, seul avec vous. J'attendrai à sept heures, à San Blas. — Don Juan de Sosa. » (Parlé.) Pardieu! un défi! Quel motif peut avoir Don Juan, puisque je suis arrivé d'hier, et qu'il est mon ami. (Au page.) Dites au seigneur Don Juan qu'il en sera ainsi.

Le page sort.

TRISTAN. Seigneur, vous changez de couleur, que s'est-il passé?

DON GARCIA. Rien, Tristan.

TRISTAN. Je ne puis le savoir?

DON GARCIA. Non.

TRISTAN, à part. C'est sans doute une nouvelle fâcheuse.

DON GARCIA. Apporte-moi mon manteau et mon épée. (Tristan sort.) Quel prétexte ai-je pu lui donner?

SCÈNE IV

DON BELTRAN, DON GARCIA, ensuite TRISTAN.

DON BELTRAN. Garcia...

DON GARCIA. Seigneur.

DON BELTRAN. Nous sortirons aujourd'hui tous les deux à cheval, j'ai une affaire à traiter avec vous.

DON GARCIA. Avez-vous d'autres ordres?

Tristan revient et met à don Garcia son manteau.

DON BELTRAN. Où allez-vous par ce soleil brûlant?

DON GARCIA. Je vais jouer chez le comte notre voisin.

DON BELTRAN. Je n'aime pas, qu'arrivé d'hier, vous vous alliez jeter à la tête de mille gens que vous ne connaissez pas, à moins que vous n'observiez avec beaucoup de soin deux

conditions, jouer argent comptant et compter vos paroles. Voilà mon avis, faites à votre guise.

DON GARCIA. Il est juste que je suive votre conseil.

DON BELTRAN. Faites seller un cheval à votre choix.

DON GARCIA. J'en vais donner l'ordre.

Il sort.

DON BELTRAN. Adieu.

SCÈNE V

DON BELTRAN, TRISTAN.

DON BELTRAN, à part. Ce que son précepteur m'a dit m'a fort contrarié. (Haut.) T'es-tu promené avec Garcia, Tristan?

TRISTAN. Seigneur, toute la journée.

DON BELTRAN. Sans tenir compte de ce qu'il est mon fils, si tu es toujours ce cœur fidèle que j'ai connu, dis-moi quelle impression il a produit sur toi?

TRISTAN. Quelle impression a-t-il pu me laisser en un temps si court?

DON BELTRAN. Tu es une langue prudente. Pour un esprit comme le tien, ce temps a suffi et au delà. Dis-le moi, par ma vie, sans flatterie.

TRISTAN. Don Garcia, mon seigneur, quoi, vraiment? Je dois parler puisque vous avez juré par votre vie...

DON BELTAN. De cette façon tu acquiers des droits éternels à ma reconnaissance.

TRISTAN. Il a un excellent esprit et des pensées ingénieuses, mais des caprices de jeune homme et une arrogance imprudente. Il est encore plein du lait de Salamanque, et ses lèvres ont gardé l'odeur contagieuse de cette troupe écervelée; aujourd'hui, dans l'espace d'une heure, il a fait cinq ou six mensonges.

DON BELTRAN. Est-il possible !

TRISTAN. Pourquoi vous étonner. Il est capable de faire pis. Ses mensonges sont si nombreux que quiconque peut l'y surprendre.

DON BELTRAN. Ah ! Dieu !

TRISTAN. Je ne vous dirais pas des choses si chagrinantes si vous ne m'y contraigniez.

DON BELTRAN. Je connais ta fidélité et ton dévoûment.

TRISTAN. Votre prudence, seigneur, saura me protéger si don Garcia apprend tout ceci.

DON BELTRAN. Fie toi à moi : perds, Tristan, toute crainte. Cours à l'instant faire préparer les chevaux.

Tristan sort.

SCÈNE VI

DON BELTRAN.

Dieu saint ! si vous permettez une telle chose c'est qu'il en doit être ainsi. Un fils unique, la consolation que le ciel donna sur cette terre à ma triste vieillesse, tout perdre en un jour! C'est bien ; les pères eurent toujours de pareils chagrins; ceux qui ont beaucoup vécu ont vu beaucoup de malheurs. Patience, il faut aujourd'hui, si je le puis, conclure son mariage. Je veux sur-le-champ remédier à ce dommage avant que sa légèreté connue de toute la ville, n'empêche les alliances que sa naissance peut me faire espérer. Par bonheur, les soucis de ce nouvel état le corrigeront d'un si vilain défaut. On se trompe si l'on pense que les querelles et les remontrances puissent jamais guérir un tel penchant.

SCÈNE VII

TRISTAN, DON BELTRAN.

TRISTAN. Sentant qu'ils vont sortir, les chevaux battent de leurs fers les cailloux de l'allée. Dans l'espoir d'une si grande fête, le *Fleur-de-Pêcher* s'amuse à essayer tout seul ses changements de pied, et le bai; qui veut être l'émule du maître qu'il porte, étudie avec une ardeur nouvelle son mouvement et son allure.

DON BELTRAN. Avise don Garcia.

TRISTAN. Il vous attend dans un si galant costume que toute la ville va croire que c'est le jour qui se lève.

Ils sortent.

Une salle chez don Sancho.

SCÈNE VIII

ISABEL, JACINTA.

ISABEL. Lucrecia a pris aussitôt la plume pour mettre à exécution votre projet ingénieux, et elle lui a écrit qu'elle l'attendrait cette nuit à son balcon pour traiter certaine affaire, afin que vous puissiez parler à don Garcia.

JACINTA. Lucrecia me rend un grand service.

ISABEL. Elle montre en toute occasion qu'elle est votre véritable amie.

JACINTA. Est-il tard?

ISABEL. Il est cinq heures.

JACINTA. Même en dormant, l'image de Don Juan me poursuit. Dans ma sieste d'aujourd'hui, j'ai rêvé qu'il était jaloux d'un autre galant.

ISABEL. Ah! madame, voici don Beltran, et avec lui le Péruvien!

Elle regarde par la fenêtre.

JACINTA. Que dis-tu?

ISABEL. Je dis que celui qui vous parla aujourd'hui dans la Plateria vient à cheval avec lui. Voyez-le.

JACINTA, regardant par la fenêtre. Par ma vie, tu dis vrai, c'est lui. Comprend-t-on cela?... Comment ce fourbe s'est-il donné pour Péruvien, s'il est fils de don Beltran?

ISABEL. Les prétendants attribuent toujours une grande influence à l'argent et par ce moyen il aura voulu trouver la porte de votre cœur. Il a dû s'imaginer qu'il lui serait ici plus profitable d'être Midas que Narcisse.

JACINTA. En disant qu'il m'a vue il y a un an, il a aussi menti puisque don Beltran assure que son fils arriva hier de Salamanque à Madrid.

ISABEL. A bien regarder, madame, tout cela peut être vrai. Il a pu vous voir alors, quitter Madrid et à présent revenir de Salamanque. Et quand il n'en serait rien pourquoi vous étonner que celui qui aspire à se faire aimer d'un objet de tant de valeur, s'appuie sur un mensonge pour donner du crédit à son amour? En outre je tiens pour avéré, si mon instinct ne me trompe pas, qu'il n'exagère point l'ardeur de sa passion; la visite que vous fit le père est une flèche partie de sa main. Ce n'est pas par hasard, madame, que le jour même où il vous voit et où il montre qu'il vous aime, son père vient demander votre main pour don Garcia.

JACINTA. Fort bien, mais, me semble-t-il, le temps qui s'est écoulé depuis que le fils m'a parlé jusqu'à la visite du père, est fort court.

ISABEL. Il a su qui vous étiez. Il a rencontré son père dans la Plateria, il lui a dit un mot, et le vieillard qui n'ignore pas

votre condition et qui adore justement don Garcia, est accouru aussitôt.

JACINTA. Enfin, advienne que pourra. Je me contente de ce qu'il m'offre. Le père me veut, le fils me désire. Prends le mariage pour fait.

La promenade d'Atocha.

SCÈNE IX

DON BELTRAN, DON GARCIA.

DON BELTRAN. Que vous en semble?

DON GARCIA. De ma vie je ne vis un meilleur animal.

DON BELTRAN. Belle bête!

DON GARCIA. Bien dressée, quelle gaieté! quelle ardeur!

DON BELTRAN. Votre frère don Gabriel, que Dieu lui pardonne, mettait toute sa joie en lui.

DON GARCIA. Puisque la solitude d'Atocha nous y invite, déclarez, seigneur, votre volonté.

DON BELTRAN. Vous diriez mieux mon chagrin. Etes-vous gentilhomme, Garcia?

DON GARCIA. Je me tiens pour votre fils.

DON BELTRAN. Et suffit-il d'être mon fils pour être gentilhomme?

DON GARCIA. Je le pense, seigneur.

DON BELTRAN. Quelle erreur! Celui-là seul qui agit en gentilhomme l'est. Qui donna naissance aux maisons nobles? Les illustres actions de leurs premiers auteurs. Sans tenir compte de la naissance, des hommes humbles dont les actions furent grandes ont illustré leurs héritiers. C'est la bonne et

la mauvaise conduite qui fait les mauvais et les bons. En est-il ainsi ?

DON GARCIA. Que les grandes actions donnent la noblesse, je ne le nie pas ; mais vous ne niez pas que sans elles la naissance la donne aussi.

DON BELTRAN. Si celui qui est né sans l'honneur peut l'acquérir n'est-il pas certain que par contre celui qui naquit en le possédant peut le perdre?

DON GARCIA. Il est vrai.

DON BELTRAN. Donc si vous commettez de honteuses actions, quoique vous soyez mon fils vous cessez d'être gentilhomme ; donc si vos vices vous déshonorent publiquement, le blason paternel importe peu, les illustres ayeux ne servent pas. Comment se fait-il que la renommée vienne apporter jusqu'à mes oreilles vos mensonges et vos fourberies dont s'étonnait Salamanque? Quel gentilhomme et quel néant ! Noble ou plébéien, si la seule accusation de mentir déshonore un homme que sera-ce donc de mentir réellement et de vivre sans honneur selon les lois humaines et sans me venger de celui qui m'a dit que je mentais ? Avez-vous l'épée si longue, avez-vous la poitrine si dure que vous croyiez pouvoir vous venger quand une ville tout entière vous le dit ? Se peut-il qu'un homme ait de si viles pensées qu'il devienne l'esclave de ce vice sans plaisir et sans profit? La jouissance retient les voluptueux ; le pouvoir de l'or domine les avares, la gourmandise les gloutons, l'oisiveté et l'appat du gain les joueurs; la vengeance l'homicide, la gloriole et la présomption le spadassin ; le besoin guide le voleur; tous les vices enfin portent avec eux plaisir ou profit, mais que tire-t-on du mensonge si ce n'est l'infamie et le mépris?

DON GARCIA. Qui dit que je mens a menti.

DON BELTRAN. Ceci est encore un mensonge. Vous ne savez démentir qu'en mentant.

DON GARCIA. Si vous ne voulez pas me croire...

DON BELTRAN. Ne serais-je pas un sot de croire que vous seul dites la vérité et que toute une ville a menti? Ce qui importe c'est de démentir cette réputation par vos actes, de penser que vous entrez dans un autre monde, de parler peu et vrai. Songez que vous êtes sous les yeux d'un roi si saint et si parfait que vos fautes ne peuvent trouver d'excuse dans les siennes; que vous vivez ici parmi les grands, titres et chevaliers, que s'ils connaissent votre vice ils ne vous garderont plus de respect, que vous avez une barbe au visage, une épée au côté, que vous naquîtes noble enfin et que je suis votre père. Je n'ai plus rien à vous dire. Cette réprimande, je l'espère, suffira pour qui a de la noblesse et de l'intelligence. Et maintenant, pour que vous sachiez que je veux votre bien, apprenez que je vous ai, Garcia, préparé un beau mariage.

DON GARCIA, à part. Ah! ma Lucrecia!

DON BELTRAN. Jamais mon fils, les cieux ne placèrent tant de qualités divines dans un objet humain, comme dans Jacinta, la fille de don Fernando Pacheco, de qui ma vieillesse attend de charmants petits-fils.

DON GARCIA, à part. Oh! Lucrecia! s'il est possible, je n'appartiendrai qu'à toi!

DON BELTRAN. Qu'est cela? Vous ne répondez pas?

DON GARCIA, à part. Je serai à toi, vive le ciel!

DON BELTRAN. Vous devenez triste? Parlez. Ne me tenez pas davantage en suspens.

DON GARCIA. Je m'afflige de ne pouvoir vous obéir.

DON BELTRAN. Pourquoi?

DON GARCIA. Parce que je suis marié.

DON BELTRAN. Marié ? Ciel ! Qu'est-cela ? Comment ? Sans que je le sache ?

DON GARCIA. J'y fus contraint et c'est un secret.

DON BELTRAN. Ah ! malheureux père !

DON GARCIA. Ne vous affligez pas. Quand vous connaîtrez la cause, vous tiendrez l'effet pour heureux.

DON BELTRAN. Achevez donc ; ma vie pend à un cheveu.

DON GARCIA, à part. C'est en ce moment que j'ai besoin de vous, subtilités de mon esprit ! (Haut.) A Salamanque, seigneur, existe un noble chevalier de la maison d'Herrera et qui porte le nom de don Pedro. Le ciel lui donna pour fille un autre ciel dont les joues empourprées sont deux soleils aux clairs horizons. J'abrége, en disant que toutes les qualités que peut départir la nature à une jeune fille, elle les a. Mais la fortune ennemie accomplissant sa loi de destruction et jalouse de ses mérites, la fit pauvre ; outre que sa famille n'est pas aussi riche que noble, deux frères naquirent avant elle au majorat. Un soir, en allant à la promenade, sur le bord de l'eau, je vis cette jeune fille dans son coche que j'aurais pris pour le char de Phaëton si le Tormès eut été l'Eridan (1), je ne sais qui donna à Cupidon les attributs du feu, mais moi je me sentis envahi par un froid subit. Qu'ont de commun avec le feu les inquiétudes et les agitations, l'absorption de l'âme, l'immobilité du corps? Il était dans ma destinée de la voir ; en la voyant d'être aveuglé par l'amour ; puis de la suivre dans mon ardeur. Je rencontrai un cœur de bronze. Je passai de jour dans sa rue ; j'y rôdai de nuit ; je lui peignis ma passion par des ambassades et des lettres jusqu'à ce qu'en-

(1) Le Tormès est une rivière d'Espagne, l'Eridan est le fleuve dans lequel fut précipité Phaïton, fils du soleil.

fin, compatissante ou subjuguée elle me répondit, car l'amour régne aussi sur les dieux. Je redoublai de prévenances et elle accrut ses faveurs jusqu'à me recevoir une nuit dans le ciel de sa chambre. Et quand mes ardents soupirs sollicitaient la fin de mon tourment et que je commençais à gagner ses bonnes grâces, j'entends son père qui s'approche ; le destin le poussait cette nuit, car telle n'était pas sa coutume. — Elle, troublée, audacieuse (femme enfin), me cache de force et presque mort derrière son lit. Don Pedro entra et sa fille, feignant une grande joie, l'embrasse pour cacher son visage pendant qu'elle reprenait ses couleurs. Ils s'assirent tous deux et le père, avec de prudentes recommandations lui proposa un mariage avec quelqu'un de la maison de Monroy. Elle, honnête autant que rusée lui répond de telle sorte qu'elle n'oppose pas de résistance à son père et qu'elle ne me cause nul souci à moi qui l'écoute. Là-dessus ils se séparèrent ; et déjà le vieillard était sur le seuil de la porte quand tout à coup... *Amen !* Maudit soit le premier qui inventa les montres ! Celle que je portais se met à sonner minuit. Don Pedro l'entendit et revenant vers sa fille. « D'où te vient cette montre, lui dit-il. » Elle répondit : « Elle m'a été envoyée pour la faire réparer par mon cousin don Diego Ponce, parce que dans son village il n'y a ni horlogers ni montres. — Donne-la-moi, reprit le père, je m'en charge. » Puis tout à coup doña Sancha, c'est le nom de la dame, court, la rusée, pour me l'ôter de la poche avant que la même idée ne vienne à son père. Je la tire moi-même de mon pourpoint et en la lui passant le sort voulut que la chaîne touchât un pistolet que je tenais à la main. Le chien tomba, le coup partit, doña Sancha s'évanouit au bruit, le vieillard épouvanté se mit à pousser des cris ; moi voyant mon ciel tombé par terre et ses deux soleils éclipsés, je crus ma belle morte par ma faute et que les balles de

mon pistolet avaient commis ce sacrilége. Désespéré, je dégainai mon épée avec rage; en ce moment j'aurais affronté mille ennemis. Pour me couper la retraite, comme deux braves lions ses deux frères armés se présentent escortés de leurs valets. La chose semblait facile, mais mon épée et ma fureur les dispersent tous; il n'est pas de force humaine qui empêche le destin de s'accomplir. J'allais franchir la porte comme un homme endiablé, quand un clou du verrou s'engagea dans les cordons de mon épée. Pour la dégager il fallut me retourner et pendant ce temps mes adversaires m'opposent un mur de rapières. Sancha retrouva aussitôt sa présence d'esprit, et pour éviter la triste fin que promettaient ces atroces événements elle poussa vaillamment la porte de la chambre où nous demeurâmes enfermés, pendant que les agresseurs restaient dehors. Nous barricadons la porte avec des malles, des caisses et des coffres, qui sont les remèdes dilatoires des ardentes colères. Nous pensions être forts mais nos féroces adversaires démolissent la muraille et rompent la porte. Voyant que malgré mes retards je ne puis éviter la vengeance d'ennemis aussi offensés et aussi bien nés, voyant à mon côté la belle compagne de mes disgrâces dont la terreur pâlissait les joues, voyant qu'elle partage mon sort sans qu'elle l'ait mérité et que son dévouement s'efforce de conjurer le destin; pour récompenser sa loyauté, pour mettre fin à ses craintes, pour éviter la mort et terminer nos souffrances, je me décidai à leur demander de conclure par un mariage de si funestes dissensions. Eux qui considèrent le péril et qui connaissent ma condition, acceptent après un court débat. Le père alla tout raconter à l'évêque et il revint avec l'ordre à tout prêtre de célébrer notre union. Elle eut lieu et cette guerre mortelle se changea en douce paix, en te donnant, mon père, la meilleure bru qui naquit du sud au nord de

l'Espagne. Nous tombâmes tous d'accord pour te cacher l'aventure craignant qu'elle ne fut pas de ton goût à cause de la pauvreté de Sancha. Mais, puisqu'il a fallu tout te révéler, dis si tu aimes mieux me voir mort que vivant et uni à une noble femme.

DON BELTRAN. Les circonstances de l'affaire sont telles qu'il m'y faut reconnaître la force de la destinée qui t'a donné cette compagne. Je ne te blâme que d'une chose c'est de m'avoir tu tout ceci.

DON GARCIA. Je craignais de te causer du chagrin.

DON BELTRAN. Si elle est de si bonne maison qu'importe qu'elle soit pauvre. Ce qu'il y a de pis c'est que je n'aie rien su; ayant engagé ma parole comment m'y prendre maintenant avec doña Jacinta ! vois dans quel embarras tu me mets! remonte à cheval et rentre sur-le-champ afin que cette nuit nous causions de tes affaires.

DON GARCIA. Je serai à tes ordres quand sonnera l'Angelus.

Don Beltran sort.

SCÈNE X

DON GARCIA.

Tout s'est passé heureusement. Le vieillard s'en va persuadé. Il ne dira plus que le mensonge est sans plaisir et sans profit, car je suis ravi qu'il m'ait cru et le profit c'est d'éviter un mariage contre mon gré. Il est plaisant qu'il me querelle pour mes mensonges et qu'il croie tous les mensonges que je lui débite ! comme on persuade facilement celui qui aime ! et comme un homme qui ne sait pas mentir est facile à duper. Mais don Juan m'attend déjà. (A quelqu'un au dehors.) Holà ! amenez mon cheval. Il me tombe tant d'aventures que je crois devenir fou. J'arrivai hier et dans un même instant me voici avec un amour, un mariage et un duel.

SCÈNE XI

DON JUAN, DON GARCIA.

DON JUAN. Vous avez agi en gentilhomme, don Garcia.

DON GARCIA. Qui pourrait, sachant ma naissance, soupçonner mon cœur? Mais allons au fait pour lequel vous m'avez appelé. Dites, quel motif avez-vous eu, je brûle de le connaître, pour m'envoyer cette provocation?

DON JUAN. La dame à qui, d'après votre aveu vous donnâtes la nuit dernière une fête sur l'eau est la cause de mon mécontentement, et il y a deux ans que mon mariage avec elle, quoique différé, est arrêté. Vous êtes à Madrid depuis un mois. De ce fait, ainsi que de vous être caché de moi pendant tout ce temps, je conclus que ma contrariété ayant été si publique vous ne l'avez pas ignorée et qu'ainsi vous m'avez offensé. Je dis tout ce que j'ai à dire; vous ne devez plus poursuivre la femme que j'aime depuis si longtemps, ou si par hazard ma demande vous paraissait mal fondée, remettons-nous en à nos épées et que la dame reste au vainqueur.

DON GARCIA. Je regrette que sans être mieux informé du cas vous vous soyez déterminé à m'amener ici. La dame de ma fête, don Juan de Sosa, vive Dieu! vous ne l'avez pas vue et vous ne pouvez l'épouser; c'est une femme mariée et elle est à Madrid depuis si peu de temps, que moi seul je sais que je l'ai pu voir. Et quand ce serait elle je vous donne ma parole de gentilhomme de ne pas la revoir ou de m'avouer un imposteur.

DON JUAN. Vous avez ainsi dissipé mes soupçons et je demeure satisfait.

DON GARCIA. Et moi je ne le suis pas. Vous m'avez provoqué, cela ne peut se passer ainsi. Vous étiez libre de me faire

venir en ce lieu, mais m'y ayant amené il est nécessaire, pour agir comme je le dois, que je n'en sorte que mort ou vainqueur.

DON JUAN. Songez que malgré la satisfaction que m'ont pu donner vos paroles, la colère laisse encore en moi la mémoire de mes soupçons.

Ils dégainent et se battent.

SCÈNE XII

DON FÉLIX, LES MÊMES.

DON FÉLIX. Halte-là, cavaliers ! je suis ici.

DON GARCIA. Qui vient arrêter mon bras ?

DON FÉLIX. Retenez vos vaillantes épées. Le motif de votre querelle n'existe pas.

DON JUAN. Je l'avais dit à don Garcia mais s'y croyant obligé par mon cartel il a tiré l'épée.

DON FÉLIX. Il a agi en gentilhomme plein de valeur et de résolution ; mais puisque vous voici arrêtés, faites moi la faveur de tendre la main et d'accorder votre pardon à un homme que la jalousie égara.

Don Juan et don Garcia se donnent la main.

DON GARCIA. C'est justice. Mais à l'avenir, don Juan, dans un cas aussi grave, retenez vos emportements. Essayez tous les moyens avant d'envoyer un cartel ; c'est folie de commencer par où l'on doit finir. (Il sort.)

SCÈNE XIII

DON JUAN, DON FÉLIX.

DON FÉLIX. Il est heureux que je sois arrivé a temps.

DON JUAN. Me suis-je donc en effet trompé ?

DON FÉLIX. Oui.

DON JUAN. De qui l'avez-vous su ?

DON FÉLIX. D'un écuyer de Lucrecia.

DON JUAN. Dites donc comment ?

DON FÉLIX. La vérité est que le coche et le cocher de doña Jacinta allèrent la nuit passée au bosquet du Pré, et qu'il y avait là une grande fête ; mais le coche avait été prêté. Le hasard voulut qu'à l'heure où la belle Jacinta alla rendre visite à Lucrecia, se trouvassent auprès d'elle deux *matadoras*, les premières de la quinte (1).

DON JUAN. Celles qui habitaient le Carmen ?

DON FÉLIX. Elles mêmes. Elles empruntèrent le coche de doña Jacinta et sous le voile de la nuit elles s'en furent à la rivière. Votre page, que vous aviez chargé de suivre le coche, voyant deux dames s'y placer dans l'obscurité et ne sachant pas qu'il y avait des visiteuses dans la maison, crut que c'étaient Jacinta et Lucrecia qui sortaient.

DON JUAN. C'est naturel.

DON FÉLIX. Il suivit le coche prestement et quand il le vit dans le Pré, au milieu de la musique et d'un souper, il le quitta et revint vous chercher à Madrid ; votre absence fut la cause de votre colère ; si vous vous étiez trouvé là l'erreur se serait dissipée.

DON JUAN. En effet de là vient tout le mal ; mais je suis si content de savoir que je m'abusais que j'accepte la souffrance passée.

DON FÉLIX. J'ai fait une autre découverte qui est ma foi bien plaisante.

DON JUAN. Parlez.

DON FÉLIX. C'est que ledit don Garcia débarqua hier de

(1) Au jeu de l'hombre, les trois cartes supérieures, se nomment *las matadoras*, *les tueuses*. On appliquait cette désignation aux petites maîtresses.

Salamanque à Madrid, qu'il se mit au lit en arrivant, qu'i dormit toute la nuit et que la fête et le festin qu'il nous a contés sont une pure invention.

DON JUAN. Que dites-vous?

DON FÉLIX. La vérité.

DON JUAN. Don Garcia serait un imposteur?

DON FÉLIX. Un aveugle le verrait. Une si grande variété de tentes, de buffets, de vaisselle d'or et d'argent, tant de plats, tant de chœurs d'instruments et de chanteurs, n'était-ce pas un mensonge patent?

DON JUAN. Ce qui me fait douter encore, c'est de trouver un menteur dans un homme si vaillant dont l'épée donnerait du souci à Hercule lui-même.

DON FÉLIX. Il tient probablement de l'habitude le mensonge et de la naissance le courage.

DON JUAN. Allons, je vais demander, Félix, mon pardon à Jacinta, et lui raconter comment ce menteur m'a pu rendre jaloux.

DON FÉLIX. A compter d'aujourd'hui, ne le croyez plus, don Juan.

DON JUAN. Ses vérités même seront à l'avenir des fables pour moi.

Ils sortent.

Une rue. Il fait nuit.

SCÈNE XIV

TRISTAN, DON GARCIA, CAMINO.

DON GARCIA. Que mon père me pardonne; j'ai été contraint à le tromper.

TRISTAN. L'excuse fut ingénieuse. Mais dites-moi qu'allez

vous inventer à présent pour qu'il n'apprenne pas que vous avez inventé ce mariage?

DON GARCIA. J'intercepterai les lettres qu'il écrira à Salamanque, et j'y répondrai moi-même de façon à entretenir le roman tant que je pourrai.

SCÈNE XV

JACINTA, LUCRECIA, ISABEL, à la fenêtre. DON GARCIA, TRISTAN et CAMINO, dans la rue.

JACINTA, à Lucrecia. Don Beltran est revenu avec cette nouvelle et bien désappointé, quand je commençais à me faire à l'idée de ce mariage.

LUCRECIA. Le fils de don Beltran est le faux indien !

JACINTA. Oui, amie.

LUCRECIA. De qui tiens-tu l'histoire du banquet ?

JACINTA. De don Juan.

LUCRECIA. Quand l'as-tu vu ?

JACINTA. Ce soir, et en me la contant il m'a fort contrariée.

LUCRECIA. Sa fourberie est grande! il mérite que tu le punisses sévèrement.

JACINTA. Il me semble que ces trois hommes s'approchent du balcon.

LUCRECIA. Ce sera don Garcia qui vient au rendez-vous ; voici l'heure.

JACINTA. Toi, Isabel, pendant que nous lui parlons, épie nos vieillards.

LUCRECIA. Mon père est en train de conter une longue histoire à ton oncle.

ISABEL. Je me charge de revenir pour vous aviser.

(Elle sort.)

CAMINO, à don Garcia. Voici le balcon où tant de bonheur vous attend.

Il sort.

SCÈNE XVI

DON GARCIA et TRISTAN, dans la rue, JACINTA et LUCRECIA, au balcon.

LUCRECIA, bas à Jacinta. Tu es l'héroïne de l'histoire, réponds en mon nom.

DON GARCIA. Êtes-vous Lucrecia ?

JACINTA. Vous êtes don Garcia ?

DON GARCIA. Je suis celui qui trouva aujourd'hui dans la rue des Orfèvres le joyau le plus précieux que fabriqua le ciel; celui qui, en vous épousant, vous estime un tel prix, qu'enflammé d'amour, il vous donne sa vie et son âme. Je suis enfin celui qui s'enorgueillit d'être à vous, et qui commence à vivre aujourd'hui parce qu'il est l'esclave de Lucrecia.

JACINTA, bas à Lucrecia. Amie, ce cavalier adore toutes les femmes.

LUCRECIA, de même à Jacinta. L'homme est enclin à tromper.

JACINTA, de même. Celui-ci est un grand fourbe.

DON GARCIA. J'attends, madame, les ordres qu'il vous plaira deme donner.

JACINTA. Ce que je voulais vous dire ne peut avoir lieu...

TRISTAN, à l'oreille de son maître. Est-ce elle ?

DON GARCIA. Oui.

JACINTA. Je vous avais préparé un beau mariage, mais je sais maintenant que vous ne pouvez vous marier.

DON GARCIA. Pourquoi ?

JACINTA. Parce que vous êtes marié.

DON GARCIA. Moi, marié ?

JACINTA. Vous.

DON GARCIA. Je suis garçon, vive Dieu ! Celui qui vous a dit cela, vous a trompée.

JACINTA, bas à Lucrecia. Vit-on un plus grand imposteur?

LUCRECIA, de même à Jacinta. Il ne sait que mentir.

JACINTA. Vous voulez me persuader une telle chose ?

DON GARCIA. Vive Dieu ! je suis garçon !

JACINTA, bas à Lucrecia. Et il le jure !

LUCRECIA, de même à Jacinta. Toujours ce fut la coutume du menteur ; doutant de son crédit, il jure pour être cru.

DON GARCIA. Si c'était votre blanche main que le ciel destinât à combler mon bonheur, faites-en sorte que je ne perde pas ce bien souverain, car je puis prouver facilement la fausseté de ce bruit.

JACINTA, à part. Avec quelle aisance il ment ! Ne semble-t-il pas qu'il dise la vérité ?

DON GARCIA. Je vous épouserai, madame, et ainsi vous me croirez.

JACINTA. Vous êtes homme à vous marier trois cents fois dans une heure.

DON GARCIA. Vous avez de moi bien mauvaise opinion.

JACINTA. C'est un juste châtiment. Je ne puis croire un seul instant celui qui m'a dit ce matin, qu'il était Péruvien, quand il est né à Madrid, celui qui étant arrivé d'hier, m'a affirmé qu'il était ici depuis une année, qui ayant avoué ce soir qu'il est marié à Salamanque, vient se dédire en ce moment, et qui, après avoir dormi toute la nuit dans son lit, raconte qu'il l'a passée sur la rivière donnant une fête à une dame.

TRISTAN, à part. Elle sait tout !

DON GARCIA. Ma gloire ! écoutez-moi !.., et je vous dirai la

vérité pure ; je sais par où le récit pêche : je passe sur les autres détails qui sont de peu d'importance pour arriver au mariage, qui est la grande affaire. Si vous étiez la cause de cette affirmation que j'ai faite que j'étais marié, Lucrecia, serait-ce une faute d'avoir menti?

JACINTA. Moi, la cause?

DON GARCIA. Oui, madame.

JACINTA. Comment?

DON GARCIA. Je veux vous le dire.

JACINTA, à part, à Lucrecia. Écoute, le fourbe va raconter de jolies histoires.

DON GARCIA. Mon père a voulu aujourd'hui me donner une autre femme. Mais moi, qui suis tout à vous, j'ai imaginé de trouver une excuse ; comme j'espère obtenir votre main, pour toutes les autres femmes je suis marié, pour vous seul je suis garçon ; et comme votre billet est venu m'encourager, j'ai placé en lui ma résistance à toute autre union. Tout s'est passé ainsi ; ce mensonge ne doit pas vous étonner puisqu'il prouve la vérité de mon affection.

LUCRECIA, à part. Mais s'il était vrai...

JACINTA, de même. Quelle bonne histoire et comme il l'a improvisée! (Haut à Garcia.) Mais, comment ai-je pu, en si peu de temps, vous donner tant de soucis? Vous m'avez à peine entrevue et déjà vous paraissez hors de vous! Vous ne me connaissez pas, et vous me voulez pour femme?

DON GARCIA. Aujourd'hui, pour la première fois, madame, votre grande beauté me frappa; encore en ce moment, l'amour me force à vous dire la vérité. Si la cause est divine, l'effet a dû être un miracle, le dieu enfant ne chemine pas avec des pieds mais avec des ailes. Dire qu'il vous faut du temps pour réduire une âme, ce serait, Lucrecia, nier votre divin pouvoir. Vous prétendez que sans vous connaître, je suis hors de

moi. Plaise à Dieu, que je ne vous eusse pas connue, pour faire plus encore en vous aimant ! Mais, je vous connais bien, je sais quelles sont vos qualités, que vous êtes une Lune sans éclipse(1), que vous êtes une pure Mendoza, que vous avez perdu votre mère, que vous êtes fille unique de votre père, dont le revenu passe mille doublons. Voyez si je suis mal informé ! Plaise à Dieu ! que vous fussiez aussi bien instruite sur mon compte !

LUCRECIA, à part. Il me donne presque du souci.

JACINTA. Enfin Jacinta n'est-elle pas belle, n'est-elle pas sage, riche et telle que l'homme le mieux né souhaiterait l'avoir pour épouse ?

DON GARCIA. Elle est sage, riche et belle, mais... mais, elle ne me plaît pas.

JACINTA. Enfin, parlez, quel est son défaut?

DON GARCIA. Le plus grand de tous : je ne l'aime point.

JACINTA. Je voulais pourtant vous marier ensemble, c'est le seul motif du rendez-vous que je vous ai donné.

DON GARCIA. Ce sera donc un vain désir. Don Beltran, mon père, m'ayant fait aujourd'hui la même proposition, je lui répondis que j'étais marié. Et si vous, madame, vous avez l'intention de me tenir le même langage, pardonnez-moi, pour ne vous point céder, j'irais me marier en Turquie. C'est la vérité, vrai Dieu ! Mon amour est ainsi fait, que j'abhore, ma Lucrecia, tout ce qui n'est pas vous.

LUCRECIA, à part. Hélas !

JACINTA. Me traiter avec une duplicité si évidente ! Répondez, manquez-vous de mémoire, ou avez-vous perdu toute honte? Comment, après avoir dit aujourd'hui à Jacinta que vous l'aimiez, le niez-vous à présent?

(1) Jeu de mots sur *Luna*, qui est le nom de famille de Lucrecia.

DON GARCIA, à Jacinta. Moi? vive Dieu! je n'ai parlé qu'à vous depuis une année, dans cette ville.

JACINTA. Le mensonge effronté peut-il aller jusque-là? Si vous osez mentir à propos des choses que j'ai vues, quelle vérité puis-je attendre de vous? Allez avec Dieu, et de moi, vous pouvez, dès à présent, penser que si je vous écoute une autre fois, ce sera pour me divertir, comme celui qui passerait l'ennui de ses loisirs à lire les fables d'Ovide.

Elle disparaît du balcon.

DON GARCIA. Écoutez, belle Lucrecia.

LUCRECIA, à part. Je reste confondue.

Elle disparaît.

DON GARCIA. Je perds la tête. La vérité a-t-elle si peu de crédit?

TRISTAN. Oui, dans une bouche qui ment.

DON GARCIA. Elle ne croit pas un mot de ce que je dis!

TRISTAN. Pourquoi vous étonner après lui avoir débité quatre ou cinq mensonges.'. Dorénavant, persuadez-vous que celui qui ment dans les petites choses perd tout crédit quand il dit vrai dans les grandes.

ACTE TROISIÈME

Une salle chez don Sancho.

SCÈNE PREMIÈRE

CAMINO, tenant une lettre, LUCRECIA.

CAMINO. Ce billet m'a été remis pour vous par Tristan, le confident de don Garcia, comme je suis le vôtre. Quoique son peu de bonheur l'ait réduit à la condition de valet, c'est un homme bien né ; il vous supplie de donner une réponse, et il jure que don Garcia est fou.

LUCRECIA. Chose étrange ! est-il possible qu'un homme aussi constant me trompe ? Le plus fidèle amant se lasse s'il n'est pas aimé, et celui-ci qui fait semblant d'aimer, persiste, quoique dédaigné !

CAMINO. Si l'on en peut juger par l'apparence, je jurerais que ses maux sont réels, puisque je les ai vus. Celui qui rôde nuit et jour dans votre rue avec tant de constance, celui qui épie avec tant d'attention vos jalousies fermées, celui qui vous voit vous retirer de votre balcon à son arrivée, sans jeter sur lui un coup d'œil, et qui pourtant demeure constant dans son amour, celui qui pleure, qui se désespère, qui me donne de l'argent parce que je suis à vous, ce qui est de nos jours le signe le plus concluant, je n'hésite pas à affirmer que c'est folie de prétendre qu'il ment.

LUCRECIA. On voit bien, Camino, que tu ne l'as pas entendu mentir. Plût à Dieu qu'il m'aimât ! S'il disait vrai, ses

souffrances auraient bientôt trouvé un port. Ses exagérations, quoique je n'y aie point cru, ont pu, au moins éveiller mes pensées, mais il est insensé de croire un menteur ; comme le mensonge n'est pas forcé et que chacun peut dire la vérité, l'espérance et mon propre amour m'obligent à croire que pour moi il peut changer ses habitudes. Et ainsi, par souci de mon honneur, s'il me trompe en me flattant et si son amour est vrai, je le croirai digne de mon affection, et tu me verras si clairvoyante sur le bien et le mal, que je ne me laisserai pas duper par ses fourberies, et que je rendrai justice aux vérités qu'il dira.

CAMINO. Je partage votre sentiment.

LUCRECIA. Tu lui confieras donc que dans ma cruauté j'ai déchiré son billet sans le lire ; et que c'est là toute ma réponse. Et aussitôt, tu ajouteras, comme de toi-même, qu'il ne doit pas désespérer, et que s'il tient à me voir, il aille ce soir à l'octave de la Magdalena.

CAMINO. Je cours.

LUCRECIA. Je mets mon espoir en toi.

CAMINO. Elle ne se perdra pas avec moi. Elle est sur le chemin (1).

Ils sortent.

Une salle chez don Beltran.

SCÈNE II

DON BELTRAN, DON GARCIA, TRISTAN.

Don Beltran présente une lettre ouverte à don Garcia.

DON BELTRAN. Avez-vous écrit, Garcia ?

(1) Jeu de mots sur *Camino*, nom du valet qui veut dire aussi *chemin*.

DON GARCIA. J'écrirai cette nuit.

DON BELTRAN. Je vous donne ma lettre ouverte afin qu'après l'avoir lue, vous écriviez dans le même sens à votre beau-père. J'ai résolu que vous iriez en personne chercher votre femme; c'est convenable; car pouvant l'amener vous même ce serait lui témoigner peu d'estime que de l'envoyer chercher.

DON GARCIA. Il est vrai; mais à présent mon voyage serait sans effet.

DON BELTRAN. Pourquoi?

DON GARCIA. Parce qu'elle est grosse, et jusqu'au moment où elle te donnera un heureux petit fils, il n'est pas prudent de compromettre sa santé sur un grand chemin.

DON BELTRAN. Je sais; dans cet état ce serait une folie de voyager. Mais comment ne m'as-tu pas dit cela, Garcia?

DON GARCIA. Parce que je l'ignorais. Dans le billet que je reçus hier doña Sancha m'apprend que sa grossesse vient d'être déclarée.

DON BELTRAN. Si elle me donne un héritier de mon nom, elle rendra un vieillard heureux. (Il lui reprend sa lettre.) Il faut que j'ajoute que je me rejouis de cet événement. Mais dis-moi, comment s'appelle ton beau-père?

DON GARCIA. Qui?

DON BELTRAN. Ton beau-père.

DON GARCIA. (A part.) Ici je m'embrouille. (Haut.) Don Diégo...

DON BELTRAN. Ou je me suis trompé, ou une autre fois tu l'as nommé don Pédro.

DON GARCIA. Je me souviens de cela; mais, seigneur, il porte les deux noms.

DON BELTRAN. Diégo et Pédro?

DON GARCIA. Que cela ne vous surprenne pas. Le chef de

la maison doit porter le nom de don Diégo ; avant d'hériter, mon beau-père se nommait don Pédro. Depuis on l'appelle tantôt don Pédro et tantôt don Diégo.

DON BELTRAN. Cela se voit en effet dans beaucoup de familles en Espagne. Je vais lui écrire.

Il sort.

SCÈNE III

DON GARCIA, TRISTAN.

TRISTAN. Cette fois il vous a mis dans un bel embarras.

DON GARCIA. Tu as entendu l'histoire ?

TRISTAN. Elle méritait d'être entendue. Celui qui ment a besoin de beaucoup d'esprit et d'une grande mémoire.

DON GARCIA. Je me suis vu pris.

TRISTAN. Tout cela aura une fin, seigneur.

DON GARCIA. Quand je connaitrai le bon ou le mauvais résultat de mon amour. Quelles nouvelles de Lucrecia ?

TRISTAN. J'imagine, quoiqu'elle se donne pour cruelle, que vous triompherez de Lucrecia sans la violence de Tarquin !

DON GARCIA. Elle a reçu mon billet ?

TRISTAN. Oui, quoiqu'elle ait recommandé à Camino de dire qu'elle l'avait déchiré ; il m'a fait cette confidence. Et puisqu'elle a accepté votre message, vos affaires ne vont pas mal, si je m'en rapporte à cette épigramme qu'écrivait Martial à Nevia : « J'ai écrit, Nevia n'a pas répondu ; pour le moment elle est cruelle, mais elle s'adoucira puisqu'elle a lu ce que je lui ai écrit. »

DON GARCIA. Je crois que Martial a raison.

TRISTAN. Camino est pour vous, et il promet de vous révéler les secrets du cœur de sa maitresse ; il tiendra sa parole

si vous tenez la vôtre; pour provoquer des aveux il n'y a pas de corde comme l'argent; et il ne serait pas mal de conquérir avec des présents cette ingrate, puisque l'amour tue avec des flèches d'or.

DON GARCIA. Je ne t'ai jamais vu si grossier dans tes jugements. Est-ce là une femme qui se puisse conquérir avec de l'argent ?

TRISTAN. Virgile dit que Didon s'énamoura du Troyen autant à cause de ses présents que par l'aide de Cupidon. Et c'était une reine!... Que mes grossiers jugements ne vous étonnent point : les écus triomphent des écus! les diamants combattent les diamants!

DON GARCIA. N'as-tu pas vu que l'offre que je lui fis dans la Plateria l'a offensée!

TRISTAN. Votre offre a pu l'offenser, seigneur, mais vos cadeaux non. Réglez-vous sur l'usage : dans ce pays on ne cassa jamais les bras ni les jambes à personne pour l'offre d'un cadeau.

DON GARCIA. Fais qu'elle consente et je veux lui donner un monde.

TRISTAN. Camino vous acheminera; car c'est là le pôle de cette sphère. Et pour que vous sachiez que votre amour est en bonne situation, elle lui a recommandé de vous dire, comme venant de lui, que Lucrecia allait aujourd'hui à la Magdalena, à la fête de l'octave.

DON GARCIA. Doux allégement de ma peine!.... Tu me donnes là des nouvelles qui vont me rendre fou!

TRISTAN. Je vous les donne peu à peu pour que le goût vous en reste plus longtemps.

Ils sortent.

sens s'éveiller ma jalousie. (A Camino.) Oh ! Camino combien je te suis reconnaissant !

TRISTAN, à Camino. Demain vous aurez un habit neuf.

CAMINO. Vous me portez bonheur.

DON GARCIA. Je veux, Tristan, me cacher quelque part d'où je puisse lire, sans qu'elle me voie, le papier qu'elle a sous les yeux.

TRISTAN. C'est facile si vous passez par la chapelle, vous arriverez derrière elle sans qu'elle vous aperçoive.

DON GARCIA. Bien parlé ! Viens !...

Don Garcia, Tristan et Camino disparaissent.

JACINTA. Lis tout bas, de peur de surprise.

LUCRECIA Tu ne m'entendras pas. Prends et lis toi-même.

Elle donne la lettre à Jacinta.

JACINTA. Cela me semble mieux.

SCÈNE VI

DON GARCIA et TRISTAN

Entrant par une autre porte et se trouvant derrière Jacinta et Lucrecia.

TRISTAN. Nous voilà bien arrivés.

DON GARCIA. Toi, Tristan, tu as de meilleurs yeux que les miens, tâche de lire.

JACINTA, lisant. « Puisque mes paroles d'amour n'ont point de crédit auprès de vous, dites-moi si les œuvres qui ne peuvent mentir obtiendront plus de créance. Si pour me faire croire, il faut, madame, être votre mari, et si c'est ainsi que j'obtiendrai vos bonnes grâces, je vous écris ici, ma Lucrecia, et je signe : *votre époux, don Garcia.* »

DON GARCIA. tout bas à Tristan. Vive Dieu ! c'est ma lettre !

TRISTAN. Comment ! ne l'a-t-ellle pas lue chez elle ?

DON GARCIA. Elle la relit pour mon bonheur et elle y trouve du charme.

TRISTAN. Vous êtes content de vous voir aimé.

DON GARCIA. Je suis heureux parce que je l'aime.

JACINTA. La lettre est brève et succincte. Ou il aime bien, ou il ment bien.

DON GARCIA, à Jacinta sans voir son visage. Tournez vers moi, madame, ces yeux dont les rayons me tuent.

JACINTA, bas à Lucrecia. Voile-toi puisqu'il ne t'a pas vue et qu'il va te désabuser.

Les deux femmes se voilent.

LUCRECIA (à part à Jacinta). Dissimule et ne me nomme pas.

DON GARCIA. Couvrez d'un voile transparent ce miracle des cieux, ce ciel des hommes. Ne puis-je arriver à vous voir, homicide de ma vie !... C'est donc comme homicide que vous cherchez asile dans cette église ? Si c'est mon trépas qui vous contraint à vous retirer ici, ne craignez rien ; la confusion des lois d'amour est telle que c'est le mort qui reste prisonnier et le meurtrier qui est libre. J'espère, mon bien, que vous compatissez à ma peine, si c'est le repentir qui vous a conduite à la Magdalena. Voyez comme l'amour me récompense mal de ce que j'ai souffert ; à moi, qui ai subi le tourment de votre cruauté, il m'enlève à cette heure la gloire de votre repentir. Ne me parlerez-vous pas, ma reine chérie ? Mes peines ne mériteront-elles pas votre pitié ? Vous repentez-vous par hasard de vous être repentie ? Remarquez, je vous prie, que vous m'allez tuer une seconde fois ; si c'est parce que vous êtes dans le saint lieu que vous voulez me frapper, songez qu'il ne protège pas le crime commis dans ses murs.

JACINTA, écartant son voile. Me connaissez-vous ?

DON GARCIA. Très-bien, par Dieu ! et si bien que depuis que je vous ai rencontrée à la *Plateria*, je ne me connais plus

moi-même; je vis plus en vous qu'en moi; depuis notre entrevue, je suis tellement transformé par vous que je ne sais plus qui je suis ni qui je fus.

JACINTA. On s'aperçoit que vous avez oublié qui vous étiez puisque ne vous souvenant plus que vous êtes marié, vous courtisez une autre femme.

DON GARCIA. Moi marié? Vous croyez cela?

JACINTA. Pourquoi nier?

DON GARCIA. Quelle folie! Ce fut pardieu une invention de mon esprit pour devenir votre mari.

JACINTA. Ou pour ne l'être pas; et si l'on vous reparle de cette union, vous vous marierez en Turquie.

DON GARCIA. Je jure Dieu de nouveau, qu'avec l'amour que vous m'avez inspiré, je serai marié pour toute autre femme et garçon pour vous.

JACINTA, à part à Lucrecia. Vois le désenchantement.

LUCRECIA, à part. O ciel! à peine ai-je dans le cœur une étincelle d'amour, et déjà elle y fait éclater des volcans de jalousie.

DON GARCIA. La nuit où je vous parlai à votre balcon, madame, ne vous ai-je pas tout raconté?

JACINTA. A mon balcon?

LUCRECIA, à part. Ah! elle me trahit!

JACINTA. Vous vous trompez. Vous m'avez parlé?

DON GARCIA. Sans doute.

LUCRECIA, à part. Vous lui accordez la nuit des rendez-vous et vous me donnez des conseils...

DON GARCIA. Et la lettre que je vous envoyai, la nierez-vous?

JACINTA. A moi une lettre?

DON GARCIA. Et je sais que vous l'avez lue.

LUCRECIA, à part. Voyez la fidèle amie!

JACINTA. Le mensonge peut passer pour une gentillesse quand il ne nuit pas; mais on ne saurait le souffrir quand il franchit cette limite.

DON GARCIA. Je ne vous ai point parlé à votre balcon, Lucrecia, il y a trois nuits?

JACINTA, à part. Moi, Lucrecia? Bien. Taureau nouveau, autre ruse. Il a reconnu Lucrecia, et il la courtise, c'est certain, mais il feint de m'avoir prise pour elle afin de ne la point chagriner.

LUCRECIA à part. J'ai tout compris. Ah! traitresse! elle l'a sans doute prévenu que la femme voilée c'était moi et elle veut me donner le change à présent en me faisant croire que s'il lui parle, c'est qu'il la prend pour moi.

TRISTAN, à don Garcia. A cause de celle qui est là près d'elle, elle doit nier qu'elle est Lucrecia.

DON GARCIA, de même, à Tristan. J'ai compris, si c'était à moi qu'elle voulut se cacher, elle aurait déjà voilé son visage. Mais comment, si elles ne se connaissent pas, parlent-elles ensemble?

TRISTAN. On voit souvent dans les églises des gens que le hasard rassemble et qui se parlent sans se connaître.

DON GARCIA. Tu as raison.

TRISTAN. Vous remédierez à tout en ayant l'air de vous être mépris.

DON GARCIA, à Jacinta. L'ardent amour qui me possède, madame, m'aveugle tellement que je vous ai prise pour une autre. Pardonnez; ce voile a causé mon erreur: comme le désir nous abuse facilement, chaque femme que je vois je me figure que c'est celle que j'aime.

JACINTA, à part. Il a compris mon intention.

LUCRECIA, à part. La rusée l'a prévenu.

JACINTA. Ainsi celle que vous adorez c'est Lucrecia?

DON GARCIA. Mon cœur, du moment où je la vis, fut en sa puissance?

JACINTA, à part, Très-bien.

LUCRECIA, à part. Se moque-t-elle de moi? N'ayons pas l'air de comprendre afin d'éviter un éclat.

JACINTA. Je pense que si Lucrecia était assurée de ce que vous dites, elle vous en serait reconnaissante.

DON GARCIA. La connaissez-vous?

JACINTA. Oui, c'est mon amie, à ce point que j'oserai dire que nos deux cœurs n'en font qu'un.

DON GARCIA, à part. Il est bien clair que c'est toi! Comme elle me dévoile finement son secret et son intention. (haut) Puisque le sort m'offre une si belle occasion, madame, et puisque vous êtes un ange, soyez la messagère de ma peine. Dites-lui ma constance, et pardonnez si je vous demande ce service.

TRISTAN, à part. C'est un service que rendent aujourd'hui volontiers les femmes de Madrid.

DON GARCIA. Priez la de ne pas être ingrate pour un si grand amour.

JACINTA. Faites qu'elle y croie et moi j'adoucirai sa rigueur.

DON GARCIA. Pourquoi ne croirait-elle pas que je meurs pour elle, puisque j'ai admiré sa beauté.

JACINTA. Parce que, si je dois parler vrai, elle ne vous tient pas pour véridique.

DON GARCIA. C'est pourtant la vérité, vive Dieu! tâchez de le lui persuader.

JACINTA. Qu'importe que ce soit la vérité si c'est vous qui la dites. La bouche qui ment est si blâmable que seulement en passant par elle, *la vérité devient suspecte.*

DON GARCIA. Madame...

JACINTA. Il suffit. Prenez garde qu'on ne nous remarque.

DON GARCIA. J'obéis.

JACINTA, bas, à Lucrecia. Es-tu contente?

LUCRECIA. Je te remercie de ta bienveillance.

Les deux femmes sortent.

SCÈNE VII

DON GARCIA, TRISTAN.

DON GARCIA. Lucrecia n'a-t-elle pas fait preuve de finesse? Avec quelle astuce elle a donné à entendre qu'elle ne voulait point être reconnue pour Lucrecia!

TRISTAN. Ma foi elle n'est point sotte.

DON GARCIA. Assurément, elle voulait se cacher de celle qui parlait avec elle.

TRISTAN. Il est clair qu'une autre cause ne pouvait l'obliger à nier une chose aussi évidente; elle n'a pas eu l'intention de nier que ce fut elle qui vous avait parlé à son balcon puisqu'elle-même a rappelé les points que vous aviez abordés dans votre conversation.

DON GARCIA. Elle a bien prouvé ainsi que ce n'était pas de moi qu'elle se cachait.

TRISTAN. C'est pour cela qu'elle a fait allusion à vos paroles en disant : « Si l'on vient à reparler de cette union, vous serez marié en Turquie. » Et cette conjecture est accréditée mieux encore par sa persistance à nier qu'elle soit Lucrecia, et à vous exposer ses propres sentiments sous le couvert d'une tierce personne en vous disant que Lucrecia vous paierait de votre amour si vous pouviez faire qu'elle y crut.

DON GARCIA. Ah! Tristan! comment puis-je l'amener à croire à mon amour?

TRISTAN. Voulez-vous l'épouser?

DON GARCIA. Oui.

TRISTAN. Eh bien, demandez-la en mariage.

DON GARCIA. Et si elle me refuse?

TRISTAN. N'avez-vous donc pas entendu ce qu'elle vient de dire: « Faites qu'elle vous croie et moi j'adoucirai sa rigueur.» Quelle plus grande preuve pouvez-vous attendre de son désir d'être à vous? Une femme qui reçoit vos lettres, qui vous parle à sa fenêtre a donné ce me semble assez de gages de l'affection qu'elle vous garde. La pensée que vous êtes marié est le seul obstacle qui l'arrête, et cet obstacle vous l'écartez en lui donnant votre main; c'est la meilleure réponse d'un gentilhomme comme vous; et quant aux preuves qu'elle vous demanderait dans sa frayeur d'être trompée, Salamanque n'est pas au Japon.

DON GARCIA. Il l'est pour celui qui aime. Les minutes sont des siècles pour moi.

TRISTAN. Ne trouverions-nous pas de témoins à Madrid?

DON GARCIA. Peut-être.

TRISTAN. C'est chose facile.

DON GARCIA. Je les vais chercher de ce pas.

TRISTAN. Je vous en fournirai un.

DON GARCIA. Et qui donc?

TRISTAN. Don Juan de Sosa.

DON GARCIA. Qui? don Juan de Sosa?

TRISTAN. Oui.

DON GARCIA. Il sait bien ce qui en est.

TRISTAN. Depuis le jour où il vous parla à la Plateria vous ne vous êtes pas rencontrés. Quoique j'aie toujours désiré savoir quel souci vous causa le billet qu'il vous fit remettre, je

ne vous l'ai jamais demandé depuis que je vous ai vu; vous fâcher et pâlir en refusant de me le confier; mais maintenant qu'elle se présente si naturellement, je crois, seigneur, que je puis renouveler ma question, puisque vous m'avez fait le secrétaire des archives de votre cœur et que cette fureur est évaporée.

DON GARCIA. Je veux te conter l'affaire. Je le puis, car je sais, pour l'avoir éprouvé, que tu gardes bien un secret et que tu es un homme prudent. A sept heures du soir, don Juan de Sosa m'écrivit qu'il m'attendait à San Blas pour un cas d'importance. Je ne dis rien car c'était un cartel; celui qui ne garde pas le silence sur ces affaires veut être empêché ou aidé, deux choses également honteuses. J'arrivai à l'endroit désigné où don Juan m'attendait avec son épée et sa jalousie, arme qui lui donnait l'avantage. Il me dit ce qu'il avait sur le cœur, je satisfis à sa demande et pour en finir nous tirâmes les épées. J'arrêtai mon moyen sur le champ et prenant l'avantage en gagnant sur son épée, je lui poussai une forte estocade. Un *agnus Dei* qu'il portait lui sauva l'existence, la pointe l'ayant touché, mon épée se brisa en deux morceaux. Il fit retraite sur ce grand coup, puis avec une rage terrible il me riposta par un coup de pointe, mais moi je l'arrêtai par la partie faible de son épée. Aussitôt, comme un si court espace l'essouffle, car il ne me restait plus qu'un tiers de mon infidèle épée, il se dégage en glissant le long du fer, et comme il se trouve rapproché de moi parce que je cherchais à gagner à cause de l'infériorité de mon arme, il me tire furieux un coup de taille à la tête. Je le parai à son départ et bas en l'amortissant avec mon fer. Ici fut le beau du jeu! je lui lançai un revers d'une telle vigueur que l'infériorité de mon épée me fit peu faute en ce moment, je lui ouvris sur la tête une palme d'estafilade, il tomba sans connaissance sur le sol et sans vie à ce qu'il me

parut. Je le quittai ainsi. Voilà ce qui s'est passé, et c'est pourquoi, Tristan, tu ne l'as pas vu ces jours derniers.

TRISTAN. Quel événement étrange! et s'il était mort?

DON GARCIA. C'est certain, car sa cervelle s'est répandue sur la terre.

TRISTAN. Pauvre don Juan!

SCÈNE VIII

DON JUAN et DON BELTRAN, causant bas ensemble, sans apercevoir don Garcia, LES MÊMES.

TRISTAN. Mais n'est-ce pas lui qui vient?

DON GARCIA. C'est incroyable.

TRISTAN. Vous me la *collez* aussi à moi? au secrétaire de votre âme (1)! (A part.) Pourquoi l'ai-je cru? connaissant toutes ses ruses? Mais qui ne tromperait-t-on pas avec des mensonges si bien trouvés?

DON GARCIA. On l'aura sans doute guéri avec des prières.

TRISTAN. Un coup d'épée qui lui rompit la cervelle? guéri en si peu de temps?

DON GARCIA. Tu es étonné? J'ai vu, moi, à Salamanque, des prières guérir un homme à qui on avait coupé un bras au ras de l'épaule et à qui on le recolla. En moins d'une semaine il redevint aussi sain et aussi entier qu'auparavant.

TRISTAN. C'es trop fort!

DON GARCIA. Celà on ne me l'a pas conté, je l'ai moi-même vu.

TRISTAN. En voilà assez.

(1) *Tambien à mi me la pegas?*

DON GARCIA. Sur ma vie, je ne retrancherai pas un mot de la vérité !

TRISTAN, à part. Comme personne ne se connaît ! (haut). Seigneur payez-moi mes gages en m'enseignant ces prières.

DON GARCIA. Ce sont des mots hébreux et comme tu ignores la langue tu ne saurais les prononcer.

TRISTAN. Et vous, vous la savez ?

DON GARCIA. Parbleu ! mieux que le castillan, je parle dix langues.

TRISTAN, à part. Et toutes ensemble ne suffisent pas à tes mensonges. Tu es plein de vérités mais il n'en sort pas une.

DON BELTRAN, à don Juan. Que dites-vous ?

DON JUAN. Il n'y a, si je ne me trompe, ni dame, ni gentilhomme de ce nom à Salamanque.

DON BELTRAN, à part. Ce fut sans doute une invention de Garcia, ne disons rien. (Haut). Vous avez enfin obtenu une riche commanderie de Calatrava.

DON JUAN. Croyez que je n'en suis pas moins votre serviteur. Veuillez m'excuser, si ayant à parler avec quelques personnes je ne vous reconduis pas jusque chez vous.

Il sort.

SCÈNE IX

DON BELTRAN, DON GARCIA, TRISTAN.

DON BELTRAN. Mon Dieu ! est-il possible que la nature de ce jeune fou ne m'épargne pas moi-même ! Quoi il me mentait pendant que je lui reprochais sa conduite ? Et que je l'aie cru si vite, en une aussi grave matière, connaissant sa réputation ? Mais qui aurait pu penser qu'il mentirait à l'instant même où

je le blâmais de ce vice! quel juge pourrait s'attendre à être volé par le larron dont il va prononcer la sentence?

TRISTAN, à don Garcia. Vous déterminez-vous à l'aborder.

DON GARCIA. Oui Tristan.

TRISTAN. Dieu vous assiste!

DON GARCIA. Père...

DON BELTRAN. Ne m'apelle pas ton père; infâme; appelle-moi ton ennemi. Celui qui ne me ressemble en rien n'est pas de mon sang, ôte toi de mes yeux. Par Dieu, si je ne considérais...

TRISTAN, à part à Garcia. Le flot monte jusqu'aux nues. Attendez une meilleure occasion.

DON BELTRAN. Ciel! quel est ce châtiment? Est-il possible qu'à un homme qui aime comme moi la vérité, vous ayez donné un fils de nature si opposée? Est-il possible que celui qui garde son honneur comme je le fais, ait engendré un fils d'inclinations si basses; que vous m'ayez enlevé dans sa fleur mon Gabriel, l'honneur et la vie de mon sang et de ma vieillesse? Ces choses, si on ne les considérait pas en chrétien...

DON GARCIA, à part. Qu'est-ce là?

TRISTAN, bas à son maître. Quittez la place. Qu'attendez-vous?

DON BELRTAN. Laisse-nous seuls, Tristan. Non, reviens, ne t'en vas pas; peut-être la honte de voir son infamie dévoilée devant toi, pourra-t-elle plus sur lui que le respect de mes cheveux blancs. Et quand cette honte ne le contraindrait pas à corriger ses fautes, leur divulgation du moins lui servira de châtiment. Dis, malheureux, quelle fin te proposes-tu? dis, insensé, que te revient-il de mentir ainsi sans pudeur? Et si tu obéis ainsi pour les autres à ton inclination, pourquoi ne te contiens-tu pas auprès de moi? Dans quel but as tu feint ce mariage de Salamanque si ce n'est pour ôter tout crédit à mes

paroles ? Comment oserai-je revoir ceux à qui j'ai annoncé que tu avais épousé doña Sancha de Herrera, puisque sachant que cette doña Sancha n'a jamais existé, ils me croiront complice de ton mensonge ? Comment me laverai-je de cette tache, puisque le mieux qui puisse arriver si je veux m'en défaire c'est de la rejeter sur mon fils ; et en proclamant que tu en fus la cause, il me faut publier moi-même ton infamie ? Si quelque souci d'amour t'obligeait à me tromper, quel ennemi craignais-tu, quel poignard était levé sur toi ? Tu n'avais à redouter qu'un père, qui est ton père enfin ! ce nom seul suffit pour t'apprendre que tes prières l'auraient attendri. Ce vieillard fut jeune aussi et il connaît la puissance de l'amour sur un jeune cœur !

DON GARCIA. Si tu connais cette puissance, elle sera mon excuse ; qu'elle m'aide à obtenir de toi mon pardon. J'ai cru que c'était montrer peu de respect que de ne pas t'obéir quand je le pouvais, c'est ce qui m'a poussé à te tromper. Ce fut une erreur, non, un délit ; ce ne fut pas une faute mais un effet de mon ignorance ; la cause ce fut l'amour, et toi, mon père, tu as dit toi même que cela suffit. Et puisque tu as connu le mal, sache la cause du mal par la bouche de celle-là même qui l'a causé. Doña Lucrecia la fille de don Juan de Luna est l'âme de ma vie ; c'est une femme bien née, héritière de sa maison ; pour qu'elle comble mon bonheur en me donnant sa belle main, il manque seulement ton consentement et le démenti de ce faux bruit de mon prétendu mariage.

DON BELTRAN. Non, non, Jésus ! tais-toi ! Veux-tu me tromper encore ? C'en est assez. Si tu disais que voici une lumière je croirais encore que tu me trompes.

DON GARCIA. Non, seigneur. Les actions sont la vérité pure, et Tristan en qui vous avez confiance témoignera pour moi.

TRISTAN. Oui seigneur, vous dites la vérité.

DON BELTRAN. Ne rougis-tu pas de celà? Dis, n'as-tu pas honte d'en être réduit à invoquer le témoignage de ton valet? C'est bien; je vais parler à don Juan de Luna et le ciel fasse qu'il te donne à Lucrecia; tu es un tel homme que c'est elle qui sera trompée. Mais d'abord je dois prendre mes informations à Salamanque; je crains d'avance qu'en me disant que tu m'as abusé, tu ne m'abuses encore. Quoique je susse la vérité avant de t'avoir vu, tu me l'as rendue suspecte rien qu'en la disant.

Il sort.

DON GARCIA. Cela s'est bien passé!

TRISTAN. Comment bien? J'ai cru un instant qu'on allait éprouver sur vous ces prières hébraïques avec lesquelles on guérit les bras coupés.

Ils sortent.

Une salle donnant sur un jardin chez don Juan de Luna. Il fait nuit. La salle est éclairée.

SCÈNE X

DON JUAN DE LUNA, DON SANCHO.

DON JUAN DE LUNA. Il me semble que la nuit s'est rafraichie.

DON SANCHO. Seigneur don Juan de Luna, à cause du voisinage de la rivière, il fait trop frais ici pour mon âge.

DON JUAN DE LUNA. Il sera mieux qu'on nous mette la table dans mon jardin et que nous soupions là à l'abri du vent.

DON SANCHO. C'est une bonne idée. Nous donnerons au Manzanarès une nuit plus tempérée; ces variations sont nuisibles à la santé.

DON JUAN DE LUNA, au dehors. Votre belle convive Lucrecia, soupera aujourd'hui au jardin.

DON SANCHO. Dieu veuille qu'elle soit heureuse, c'est un ange.

DON JUAN DE LUNA. Outre qu'elle n'est point sotte, et pour être aussi belle que vous la voyez, don Sancho, elle estime moins la vie que la vertu.

SCÈNE XI

UN VALET, LES MÊMES.

LE VALET, à don Sancho. Don Juan de Sosa est à la porte qui vous demande.

DON SANCHO. A une telle heure ?

DON JUAN DE LUNA. Ce sera une affaire urgente.

DON SANCHO. Faites entrer le seigneur don Juan.

Le valet sor

SCÈNE XII

DON JUAN DE SOSA, avec une lettre, DON JUAN DE LUNA, DON SANCHO.

DON JUAN DE SOSA, à don Sancho. Sans cette lettre je ne me serais jamais présenté devant vous ; mais j'ai perdu patience, mon amour ne m'a pas permis de vous cacher un instant la nouvelle qui me permet d'aspirer enfin à la possession de mon trésor. J'ai obtenu ma commanderie ; si vous vous souvenez de la parole que vous m'avez donnée, vous compléterez ma victoire en me faisant justice.

DON SANCHO. Vous avez récompensé ma foi, seigneur don

Juan, en ne perdant pas un moment pour m'annoncer une si heureuse nouvelle. Je vais la porter à ma belle Jacinta. Pardonnez si elle ne paraît pas elle-même, mais elle n'est pas en toilette.

Il sort.

DON JUAN DE LUNA. Le ciel vient en aide au mérite modeste, qui triomphe toujours. Il a pu y avoir retard mais non doute.

SCÈNE XIII

DON GARCIA, DON BELTRAN, TRISTAN, DON JUAN DE SOSA, DON JUAN DE LUNA.

DON BELTRAN. L'occasion n'est pas favorable pour lui parler; il a du monde et une affaire aussi grave veut être traitée seul à seul.

DON GARCIA. Avant tout, don Juan de Sosa nous servira de témoin pour ce qui concerne Salamanque.

DON BELTRAN. Pourquoi? Pendant que je dirai notre intention à don Juan de Luna, vous pouvez parler à don Juan de Sosa.

DON JUAN DE LUNA. Ami don Beltran!...

DON BELTRAN. Don Juan, mon ami!...

DON JUAN DE LUNA. A une pareille heure! Quelle visite inattendue!

DON BELTRAN. Elle vous dira que c'est l'amour qui m'amène.

DON JUAN DE LUNA. Heureuse celle qui a pu le mériter.

DON BELTRAN. Il faut me pardonner. Votre porte restée ouverte et l'amitié que j'ai pour vous, m'ont encouragé à entrer sans votre licence.

DON JUAN DE LUNA. Laissez les compliments, et dites-moi le sujet de votre venue.

DON BELTRAN. Je vais le faire.

DON GARCIA, à don Juan de Sosa. Un mérite si évident, seigneur don Juan, a pu être obscurci par l'envie, mais non vaincu. Croyez, pardieu ! que votre victoire m'a réjoui.

DON JUAN. Je crois votre noble cœur.

DON GARCIA, Jouissez de votre commanderie comme vous le méritez et comme je le désire.

DON JUAN DE LUNA. Lucrecia est si heureuse de cet événement que je pense avoir rêvé ce bonheur. Avec la permission du seigneur don Juan de Sosa, écoutez une parole, don Garcia. Don Beltran m'a dit que vous vouliez épouser Lucrecia ?

DON GARCIA. Mon âme, mon bonheur, mon honneur et ma vie sont dans sa main.

DON JUAN DE LUNA. Je vous l'accorde. Ma fille sait comme moi ce qu'elle acquiert, d'après ce qu'elle m'a dit de vous.

DON GARCIA. Pour vons remercier d'une telle faveur, je baise vos pieds, seigneur don Juan de Luna.

SCÈNE XIV

DON SANCHO, JACINTA, LUCRECIA, LES MÊMES.

LUCRECIA, à Jacinta. Enfin, après tant de traverses, tu vois s'accomplir ton espoir.

JACINTA. Si tu réussis comme moi, je serai tout à fait heureuse.

DON JUAN DE LUNA. Lucrecia s'avance avec Jacinta ; elle

ignore son bonheur auquel elle ne s'attend pas. Laissez-moi lui en donner la nouvelle.

DON BELTRAN, à part, à don Garcia. Voici don Sancho. Vois dans quelle situation je me trouve.

DON GARCIA. Un sage pardonne les erreurs de l'amour.

LUCRECIA, à don Juan de Luna. N'est-il donc pas marié à Salamanque ?

DON JUAN DE LUNA. Il inventa cette histoire pour que son père ne le contraignît pas à en épouser une autre.

LUCRECIA. S'il en est ainsi, ma volonté est la tienne ; et je suis heureuse.

DON SANCHO. Venez, nobles jeunes gens, présentez la main à vos joyeuses fiancées qui avouent leur bonheur en vous regardant tendrement.

DON GARCIA. Dorénavant mes actions témoigneront de ma véracité.

Don Garcia et don Juan s'approchent de Jacinta.

DON JUAN. Où allez-vous don Garcia ? Voyez donc là bas la belle Lucrecia.

DON GARCIA. Comment ? Lucrecia ?

DON BELTRAN. Qu'est-ce que celà ?

DON GARCIA, à Jacinta. Vous êtes mon trésor, madame.

DON BELTRAN. En voici bien d'une autre.

DON GARCIA. Si je me suis trompé sur le nom, je ne me suis pas mépris sur la personne. C'est vous que j'ai demandée en mariage, et c'est vous que mon cœur adore.

LUCRECIA. Et cette lettre, traître, écrite de votre propre main, ne dément-elle pas vos paroles ?

DON BELTRAN. Me faire un tel affront !

DON JUAN. Donnez-moi votre main, Jacinta, pour mettre fin à tout ceci.

DON SANCHO. Donne la main à don Juan.

JACINTA, à don Juan. Je suis à vous.

DON GARCIA, à part. J'ai perdu mon bonheur.

DON BELTRAN. Vive Dieu! Si tu n'épouses pas Lucrecia je t'arrache la vie!

DON JUAN DE LUNA. Je vous ai accordé Lucrecia et vous l'avez acceptée. Si votre folle inconstance vous a fait changer d'avis en un instant, je laverai mon déshonneur dans le sang de vos veines.

TRISTAN. Vous êtes le seul coupable. Si en commençant vous aviez dit la vérité, Jacinta serait à vous. Mais il n'y a plus de remède; pardonndez-moi et donnez la main à Lucrecia qui est aussi une charmante femme.

DON GARCIA. Je la lui donne puisqu'il le faut.

TRISTAN. Vous comprenez maintenant combien le mensonge est nuisible, et l'assemblée comprendra que dans la bouche du menteur la *vérité est suspecte.*

FIN DE LA VÉRITÉ SUSPECTE.

CHANGER POUR TROUVER MIEUX

COMÉDIE

Personnages :

DON GARCIA.
LE MARQUIS.
DON FÉLIX.
OTAVIO.
FIGUEROA, écuyer.
CLARA, veuve.
LÉONOR.
MENCIA, suivante.
RICARDO, gracioso.
REDONDO, gracioso.
UN VALET.
DEUX PORTEURS DE CHAISE.

La scène est à Madrid.

CHANGER POUR TROUVER MIEUX

MUDARSE POR MEJORARSE

ACTE PREMIER

Une rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON GARCIA, DON FÉLIX.

DON FÉLIX. La nièce est-elle enfin arrivée?

DON GARCIA. Elle est enfin arrivée; il est arrivé une femme divine, un séraphin humain.

DON FÉLIX. Auriez-vous changé de passion?

DON GARCIA. A peine l'eus-je vue, Félix, qu'elle fût en possession de toutes mes pensées.

DON FÉLIX. Et la tante? quoi? vous avez changé?

DON GARCIA. Elle a son juste châtiment. Qui ne prévoit pas le danger, ne doit accuser que sa présomption. Qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même quand il est blessé, celui qui met imprudemment une épée dans la main d'un fou. Si Clara veut être aimée, si elle s'enflamme pour moi, pourquoi a-t-elle fait venir chez elle une beauté si souveraine? Si dans la nuit

ténébreuse Diane déploie orgueilleusement sa chevelure, sa lumière paraît belle ; mais elle s'obscurcit, effacée par les rayons du soleil, aussitôt que resplendit la lumière pourprée de l'astre du jour. Avant d'avoir contemplé Léonor, je confesse que la divine splendeur de sa tante jetait sa clarté dans mon âme, mais, Félix, depuis que je l'ai vue, il faut que Clara me pardonne, c'eût été folie de laisser un si beau soleil pour une étoile.

DON FÉLIX. Doña Clara n'est-elle point belle ?

DON GARCIA. Vous ne l'avez jamais vue ?

DON FÉLIX. Jamais.

DON GARCIA. Si Léonor ne l'éclipsait, elle n'aurait point de rivales.

DON FÉLIX. Et puis nous dirons que les femmes sont légères !

DON GARCIA. Quand le changement d'amour se fonde sur une raison il devient un acte de sagesse. Il est une légèreté lorsqu'il se produit sans motif et par sa mobilité même.

DON FÉLIX. Enfin, que dit de cela votre nouvel amour ?

DON GARCIA. Léonor ignore jusqu'à présent le tourment qu'elle me donne ; pourtant si elle a deviné le langage de mes yeux, ils lui ont confié mes ennuis, et si la force de mon désir ne me trompe pas, ses regards me permettent de croire qu'elle a compris mon chagrin.

DON FÉLIX. Vous pourrez difficilement éteindre ce feu qui vous embrase puisque l'ennemi est dans la maison. Léonor demeurant toujours auprès de doña Clara, quand votre amour pourra-t-il s'expliquer avec elle ? Et en supposant que vous trouviez le moment de lui conter votre peine, comment l'engagerez-vous à vous répondre ? A quels moments la courtiserez-vous ? Sa tante ne surprendra-t-elle pas vos ruses les plus ca-

chées, si la passion vous rend jaloux, et si jalouse, elle vous épie?

DON GARCIA. La difficulté ne me décourage pas; un sentiment résolu rend faciles les choses impossibles. Plaise à Dieu que je sois aimé de Léonor! Si mon affection la touche, notre ennemie elle-même nous rapprochera; si Clara, qui m'aime, autorise mes visites, ce sera le moyen de voir Léonor. Enfin, il faudra bien que par artifice ou par hasard, une fois sur mille, je rencontre l'occasion de lui parler en tête-à-tête. Je vous demande de m'aider dans un projet que je médite.

DON FÉLIX. Votre désir est une loi que je m'engage à suivre.

DON GARCIA. Faites-la cour à Clara.

DON FÉLIX. Dans quel but?

DON GARCIA. Je prétends par cette rivalité redoutable éloigner ses yeux de ma passion; occupée de deux amours, elle me laissera plus d'occasions pour parler à sa nièce; ce sont des audaces de Mars, que détourner et affaiblir son adversaire en le forçant à tourner ses armes d'un autre côté.

DON FÉLIX. Subtile invention! mais sans effet en ce moment, car si Clara vous aime, à quoi sert-il que je me déclare?

DON GARCIA. Félix, si vous ne pouvez donner un autre cours à son affection, ne l'obligerez-vous pas par force à vous résister?

DON FÉLIX. Oui.

DON GARCIA. Je poursuis: placée entre nous deux, quand elle se défendra contre vous, elle m'oubliera, et me laissera parler à mon cher trésor. En outre, Clara découvrant que vous me trahissez, se félicitera, afin que je ne m'aperçoive de rien, de me voir occupé à parler à Léonor.

DON FÉLIX. Elle fuira un péril pour tomber dans un autre.

DON GARCIA. Et pour donner à cette ruse plus de force et de valeur, vous feindrez...

Ils parlent bas

SCÈNE II

REDONDO, LES MÊMES.

REDONDO, *à Don Garcia*. L'occasion manquée, ne revient pas, seigneur; le trésor de votre-amour est seul à la maison; à l'instant même la tante vient de sortir dans son coche.

DON GARCIA. Félix, je vous retrouverai plus tard.

DON FÉLIX. Je viendrai vous revoir, Don Garcia.

Ils sortent.

Une salle chez doña Clara.

SCÈNE III

LÉONOR, MENCIA.

LÉONOR. Dis-moi ce qui s'est passé avec le valet, Mencia?

MENCIA. Je crois que le souvenir de don Garcia vous donne du souci?

LÉONOR. S'il faut te parler vrai, cette préoccupation que tu me vois, je ne sais encore si c'est amour ou curiosité; je sais seulement qu'elle me fait songer. Réponds, Mencia, que t'a-t-il dit?

MENCIA. La conversation a roulé sur son maître et sur votre tante. Il m'a conté que son maître était amoureux de doña Clara...

LÉONOR. Tais-toi, je m'aperçois que ma préoccupation est de l'amour.

MENCIA. Mais, à quoi vous en apercevez-vous ?

LÉONOR. A peine m'as-tu dit que don Garcia aime ma tante, que j'ai senti dans mon cœur une douleur envieuse et une peine jalouse ; et la jalousie est la fumée du feu de l'amour.

MENCIA. S'il en est ainsi, le désenchantement vous sera profitable, parce que, señora, le mal qui commence se guérit plus facilement.

LÉONOR. Poursuis donc.

MENCIA. Arrêtez-vous, si vous voulez amortir la douleur que vous cause cette intimité entre don Garcia et doña Clara.

LÉONOR. Hélas !

MENCIA. Madame, en êtes-vous arrivée là ? Qu'est donc devenu votre indomptable cœur ?

LÉONOR. Laisse-moi.

MENCIA. Tout change : en un instant celui-ci vous a plu, et un autre en plusieurs années non. Vivent ceux que le ciel assiste ! Mais, madame, voici don Garcia.

SCÈNE IV

DON GARCIA, REDONDO, LES MÊMES.

DON GARCIA, à part, à Rodondo. Cause avec la suivante.

REDONDO, à part, à son maître. Plaise à Dieu que votre bonheur s'appuie sur l'aveuglement de Mencia.

DON GARCIA, à Léonor. Si l'on peut lire sur un visage le bien ou le mal, votre beauté me servira d'excuse pour vous demander comment vous vous plaisez à Madrid ?

LÉONOR. Très-bien, je vous remercie. Mais, seigneur,

REDONDO, à la suivante. Écoute Mencia, que te semble de Madrid ?

LÉONOR, à don Garcia. Pardonnez-moi, et songez que ma tante n'est pas à la maison.

DON GARCIA. Cette circonstance doit vous faire deviner pourquoi je suis venu. Señora, ce n'a pas été par hasard ; mon amour vient chercher un secours auprès de vous contre le feu qui m'embrase.

LÉONOR, à part. Quel ennui ! Il veut que je parle pour lui à ma tante. (Haut.) Si doña Clara se montre cruelle, elle a tort, par ma vie ; mais pour vous servir auprès d'elle je ne suis ni assez vieille ni assez savante.

DON GARCIA. Qui ne vous préfère à tout offense la beauté elle-même. Avez-vous pu croire, Léonor, à une telle démence de ma part, que vous ayant vue, je pusse penser à une autre? Non, señora, je ne suis pas ni d'un sang si barbare, et le soleil ne se lève pas si loin du toit où je naquis. C'est votre seule faveur que je brigue. En vous vit mon âme, aussi doucement embrasée que justement vaincue ; car la nature vous créa...

LÉONOR. Contenez-vous ; vous devenez trop hardi, et si je m'offense comme confidente de votre amour, je m'en scandalise en m'en voyant l'objet. Est-ce par hasard, l'usage à Madrid, don Garcia, de courtiser à la fois la tante et la nièce ?

DON GARCIA. Au moins est-il d'usage, quand il se présente une nièce aussi divine que vous l'êtes, d'oublier la tante pour la nièce.

LÉONOR. Mauvaise coutume.

DON GARCIA. Il ne faut pas la blâmer si elle existe.

LÉONOR. Pourquoi changerait-on ainsi ?

DON GARCIA. Pour trouver mieux.

LÉONOR. Mais la loi de la constance qui oblige-t-elle et que devient-elle si, rencontrer une femme plus belle est une excuse pour changer ? Être constant, n'est-ce pas trouver que l'objet

que l'on aime est le plus beau; pour aimer plus de beauté, la constance est-elle nécessaire? Celui-là est constant qui ne tient pas compte d'une autre conquête, fut-elle plus précieuse.

DON GARCIA. J'avoue, Leonor, que c'est là de la constance mais c'est aussi de la simplicité.

LEONOR. Ainsi l'on ne doit pas se fier à une personne sensée, si le changement s'excuse quand c'est pour trouver mieux.

DON GARCIA. Cela est clair.

LEONOR. Alors, comme je vous tiens, don Garcia, pour très-sensé, et que vous abandonnez ma tante parce que vous trouvez mieux en moi, veuillez me pardonner; je n'admettrai point votre amour avant de savoir s'il n'est pas dans la famille une autre nièce plus belle que je ne le suis.

Leonor et Mencia sortent.

SCÈNE V

DON GARCIA, REDONDO.

DON GARCIA, à Leonor, qui s'éloigne. Et comment pourrait-on rencontrer une beauté qui surpassât la vôtre, puisqu'en vous la nature a surpassé son pouvoir? Dites que je suis malheureux, et non pas que vous craignez que je change; l'amour confiant eut toujours plus de puissance que la beauté.

REDONDO. Vous parlez-vous à vous-même? Leonor vous a maltraité, parce que le joueur de mauvaise humeur brouille toujours les cartes.

DON GARCIA. Je ne sais si j'ai perdu ou gagné, je sais seulement que dans son esprit comme dans ses attraits j'ai

trouvé la prison de mon âme ; sa beauté et sa sagesse sont au même niveau.

REDONDO. Jolie affaire ! Alors si la belle est sotte ce n'est qu'une jolie fleur faite de papier teint, qui de loin flatte la vue, et de près n'est rien, parce que le parfum lui manque.

Ils sortent.

La promenade d'Atocha.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, OTAVIO, UN VALET.

LE MARQUIS. Est-il possible ? Vous, Otavio, à Madrid, sans m'en avoir avisé ? J'ignore comment vous pourrez me donner satisfaction de cet affront.

OTAVIO. J'avoue à Votre Seigneurie, marquis, que je suis arrivé si intraitable, que ça été courtoisie de ne vous point aviser.

LE MARQUIS. Avez-vous quelque ennui ?

OTAVIO. J'en ai de tels que j'en perds la tête.

LE MARQUIS. Alors j'ai bien deviné ! Vous avez des chagrins, Otavio, et vous ne les partagez pas avec moi ? Ou vous n'êtes plus mon ami, ou vous doutez que je sois le vôtre.

OTAVIO. Vos consolations les auraient-elles diminués ? Pouvons-nous partager les rigueurs d'une femme ?

LE MARQUIS. J'ai cru que des choses touchant l'honneur causaient votre souci. A Madrid, vous avez une passion si triste et si désespérée ! On voit bien que vous pratiquez les usages de l'Andalousie où vivent toujours les finesses d'Amadis ! Ici l'on se conduit mieux : on recherche plus le profit; non-seulement personne ne meurt d'amour, mais on n'en est pas même indisposé. Ici de belles fontaines versent pour

breuvage l'eau de l'oubli contre les fièvres d'amour ; et comme les malades s'en trouvent très-soulagés, le nombre de ces fontaines s'augmente tous les jours à Madrid. Non, Otavio, il ne plaise à Dieu qu'étant de vos amis, et passé maître dans cette science, je vous la laisse ignorer... (Au valet.) Dis, Leonardo, qu'on prépare une chambre pour Otavio.

OTAVIO. Seigneur...

LE MARQUIS. Le plus grand affront que vous me puissiez faire c'est de répliquer.

OTAVIO. Je vous baise les pieds.

LE MARQUIS. Ne croyez pas que j'aie oublié les années écoulées, quand à Séville nous n'étions qu'une âme et qu'une existence. Je veux voir, si je puis, Otavio, vous distraire et vous amuser en ma compagnie ; les bons conseils ont souvent triomphé de l'amour.

OTAVIO. Je n'en doute pas et je suis à vos ordres. Mais quelle est cette dame, marquis, qui sort de l'église d'Atocha ?

LE MARQUIS. Je crois que c'est doña Clara de Luna. Oui.

OTAVIO. Belle tournure et visage charmant.

LE MARQUIS. Doña Clara a tout ce qu'il faut pour être heureuse ; outre ce que vous voyez, elle est riche et ma parente.

OTAVIO. Ce titre augmente encore son prix.

LE MARQUIS. N'êtes-vous pas garçon ?

OTAVIO. Seigneur, j'ai vécu libre jusqu'à ce jour, si un esclave de l'amour a droit de parler ainsi.

LE MARQUIS. Écoutez ma proposition ; observez bien ma parente, si la veuve vous plaît, c'est moi qui vous marierai.

SCÈNE VII

DOÑA CLARA, en habit de veuve, à demi voilée par sa mante, FIGUEROA, qui l'accompagne, DON FELIX, qui la suit, LES MÊMES.

DON FELIX, à doña Clara. Ne mérite-t-il pas de savoir qui vous êtes, celui qui, en l'ignorant, madame, adore ce qu'il connaît de vous et souffre par ce qu'il aperçoit?

DOÑA CLARA, souriant. Tant d'amour en si peu de temps?

DON FELIX. Promptitude ou délai, madame, ce sont là des accidents proportionnés à la cause qui agit. Avec ses ardeurs tempérées le soleil ne produit-il pas les mêmes résultats que Jupiter Tonnant avec ses rayons vengeurs? Le navire n'achève-t-il pas aussi bien un long voyage bercé par une douce brise que poussé par un vent impétueux? La plume légère ne touche-t-elle pas la terre comme la pierre pesante? Puisque vous êtes un miracle sur notre globe, mon bien, pourquoi ne produiriez-vous pas des miracles?

DOÑA CLARA. Dois-je croire enfin à une si grande passion?

DON FELIX. L'immensité de mon amour est aussi vraie que la clarté du soleil.

DOÑA CLARA. Ainsi donc vous ferez pour moi, cavalier, ce que je vais vous demander?

DON FELIX. Quand vous me demanderiez ma vie!

DOÑA CLARA. Eh bien, je vous demande de me laisser en paix.

Elle sort avec Figueroa.

DON FELIX. Elle m'a joué. Qu'y puis-je faire? Elle m'a

imposé là un devoir difficile. Je la suivrai ; ne pas obéir est une délicatesse de l'amour.

Il sort.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, OTAVIO, UN VALET.

LE MARQUIS. Que dites-vous ?

OTAVIO. Elle tue de près, marquis, si de loin elle blesse. Je tâcherai que sa beauté me fasse oublier mon ingrate.

LE MARQUIS. S'il en est ainsi, je veux devenir le négociateur de ce mariage.

OTAVIO. Commençons par lui rendre visite, si vous le voulez bien, pour savoir où nous en sommes, afin que je n'aie pas à rougir du dénoûment, car celui qui attaque et ne reste pas vainqueur demeure avec sa honte.

LE MARQUIS. Bien dit : je veux vous aider, je vous conduirai chez elle ; si vous ne vous entendez pas, la visite du moins vous distraira.

Ils sortent.

Une salle chez doña Clara.

SCÈNE IX

LEONOR, MENCIA.

MENCIA. Quand lui-même il est venu vous supplier, quand votre cœur vous réduit à le chercher s'il ne revient pas, pourquoi résister, selon la vieille mode, au lieu de saisir l'occasion aux cheveux ?

LEONOR. Mais dis-moi, quelle différence fais-tu entre la

femme qui offre sa faveur et celle qui l'accorde sans résister à celui qui la prie? Celle qui ne la refuse pas à la première tentative aussi bien que celle qui l'offre montre la légèreté de son caractère. Je dois d'autant plus me tenir sur mes gardes que je n'ignore pas les anciennes assiduités de don Garcia près de ma tante.

SCÈNE X

DOÑA CLARA, FIGUEROA, LES MÊMES.

DOÑA CLARA, parlant à Figueroa à la porte. Enfin il a perdu ma trace?

FIGUEROA. Il l'a bien fallu lorsque entrée à San-Felipe vous vous êtes cachée dans la foule. Il est revenu pour trouver le coche; mais il ne s'est pas vu plus avancé, il lui avait aussi échappé.

DOÑA CLARA. Délivre-moi d'un importun.

Figueroa sort.

MENCIA, à Leonor. Doña Clara.

DOÑA CLARA. Ma Leonor, comment te trouves-tu? Es-tu déjà reposée? Viendras-tu voir aujourd'hui la *calle Mayor?*

LEONOR. Quand tu voudras. La seule fatigue qu'ait pu me donner le voyage c'est de retarder le bonheur de mon arrivée dans une aussi hospitalière maison. Je verrai aujourd'hui ce que tu appelles la huitième merveille.

DOÑA CLARA. Aujourd'hui tu oublieras l'Alaméda de Séville (1).

(1) L'Alameda était autrefois la promenade la plus fréquentée de Séville. On lui préfère aujourd'hui les places du Duc et de la Magdalena et les *Delicias de Cristina* près du Guadalquivir.

LEONOR. La calle Mayor! cette rue est-elle si grande qu'elle égale en effet son nom et sa renommée?

DOÑA CLARA. Je te dirai pourquoi on l'appelle ainsi.

LEONOR. Dis.

DOÑA CLARA. Philippe est le plus grand des rois, Madrid est sa capitale, et à Madrid la plus grande et la plus belle rue est la *calle Mayor*; il est donc juste qu'on ait nommé calle Mayor la plus grande rue de la ville qu'habite le plus grand des rois.

LEONOR. Ton explication est concluante.

SCÈNE XI

REDONDO, DOÑA CLARA, LEONOR, MENCIA.

REDONDO. Puisque j'arrive à temps, avec votre licence, je donnerai aussi mon interprétation.

DOÑA CLARA. Donne-la.

REDONDO. La calle Mayor, je crois qu'on l'appelle ainsi parce qu'on y doit garder le silence (1) depuis le plus petit jusqu'au plus grand, attendu qu'elle est hantée par des harpies volantes qui, au premier mot, condamnent un homme à payer des coiffures, des ceintures et des gants. Je sais même un ancien texte qui dit de cette rue : « Rue dans laquelle il est bien de se taire; à qui ne se tait il en cuit. »

DOÑA CLARA. Bonne extravagance!

REDONDO. Je vous la donne pour telle, et ne veux pas faire passer pour or ce qui n'est qu'humble métal. Mais je condamne votre mot, parce que si j'ai dit une extravagance, comment peut-elle être bonne? J'obtiens le plus grand suc-

(1) Jeu de mots sur *calle* (rue) et *callar* (se taire).

cès qu'on ait jamais atteint, puisque j'arrive à entendre louer les extravagances que je débite. Le mérite ne fait pas les heureux et les malheureux, puisque nous voyons des extravagances heureuses. Écoutez l'exemple que je vais vous citer. J'ai vu une comédie que les sages trouvaient excellente, rendre l'âme à la cinquième représentation, et j'en ai vu une autre qui contenait des milliards de folies triompher dans diverses villes quinze fois de suite, et ses partisans, vaincus par la force de la raison, disaient : « Ce sont des folies, mais elles sont amusantes. » Vous avez entendu un acteur célèbre sifflé par les *mosqueteros* (1) pour s'être trompé d'une syllabe, et vous auriez pu voir, ce carême passé, la ville affluer pendant quarante jours au théâtre, ivre de joie, rester immobile et bayer aux corneilles en voyant danser deux poupées et en entendant un vieux croasser comme un corbeau. Ce fut un succès si merveilleux que le malheureux acrobate fut obligé de se retirer après avoir fait en vain des miracles. Ainsi le plus sage ne doit pas chercher à bien faire pour réussir, puisque vous avez qualifié de bonne mon extravagance. Je n'ai pas prétendu subtiliser, mais réclamer la satisfaction de voir le rire s'échapper des prisons de marbre de votre bouche. C'est la plus belle récompense que je souhaite pour la nouvelle que je vous apporte de la visite prochaine de mon maître don Garcia.

DOÑA CLARA. M'a-t-il donc fait prévenir de cette visite?

REDONDO. Non, señora, mais je suis venu le premier pour vous avertir; comme je le précède toujours, j'ai voulu qu'aujourd'hui cela me fût bon à quelque chose.

(1) Les spectateurs du parterre.

SCÈNE XII

DON GARCIA, DON FELIX, LES MÊMES.

DON GARCIA, bas à don Felix. La meilleure manière de la tromper c'est de lui faire croire que vous me trompez.

DON FELIX. Vous me donnez une mission difficile.

DON GARCIA. Laquelle ?

DON FELIX. Feindre l'amour. (A part, en voyant doña Clara à visage découvert.) Mais n'est-ce pas là celle pour qui je meurs ? Vive Dieu ! il me fait l'amant supposé de celle que j'aime véritablement.

DOÑA CLARA, à part, regardant don Felix. C'est ce sot personnage ! Quelle contrariété ! C'était bien la peine de lui échapper.

DON GARCIA. Ma chère Clara...

DON FELIX, à part. Il a dit ma chère...

DON GARCIA. Ne vous étonnez pas de la présence de cet ami ; le cavalier que vous voyez est la moitié de moi-même ; don Felix, mon très-cher ami (c'est avec raison que je l'appelle ainsi), a été, depuis que je vous aime, le confident de mes secrets. Il a justement à vous parler d'une affaire qu'il vous dira lui-même. Entendez-le et donnez-lui votre confiance ; mon amitié est le moindre de ses titres à votre estime. Il suffit qu'il se nomme pour n'avoir plus besoin d'autre recommandation.

DON FELIX. Il ne me reste qu'une chose à ajouter, c'est que je suis tout à vous.

DOÑA CLARA. Je vous dois mille grâces, seigneur, pour les nouvelles que vous me donnez. L'amitié d'un si noble cava-

lier est un grand bonheur. (A part.) Je veux ainsi l'obliger à demeurer loyal.

DON GARCIA. Ecoutez-le en secret et pendant ce temps, divine Clara, je demanderai à votre nièce comment elle se trouve à Madrid.

DOÑA CLARA, bas à don Garcia. Ne me privez pas du plaisir de vous voir.

DON GARCIA. Ce qu'il a à vous dire ne veut pas de témoins.

DOÑA CLARA, à part. Si c'est une ruse, il est discret. (Aux domestiques.) Laissez-nous.

REDONDO. Mencia, Redondo te provoque à un tête-à-tête dans le corridor.

MENCIA. J'accepte.

Redondo et Mencia sortent.

SCÈNE XIII

DON GARCIA, parlant à Léonor, DON FELIX, parlant à doña Clara.

DON GARCIA, bas à Leonor. Ecoutez ce que l'amour a su imaginer et feindre.

DON FELIX, à doña Clara, de l'autre côté de la scène. Il faut que vous m'écoutiez jusqu'au bout ; je ne vous demande que cette grâce. La maison de Manrique, aussi illustre qu'ancienne, m'a donné mon nom et le sang qui m'anime. Trois mille ducats en rente bien hypothéquée me donnent une belle aisance, sinon un train princier. Aujourd'hui don Garcia de Lara, mon ami, me parla des grâces souveraines de votre charmante nièce. Je le priai, puisqu'il est si bien avec vous, de me conduire ici pour la voir. Il doit me servir de médiateur pour un mariage, afin que mon bonheur fasse envie aux galants comme sa beauté fait envie aux femmes. Il m'a laissé seul avec vous pour que je pusse vous aviser de ce projet, et il a

pris à part votre nièce pour l'en instruire de son côté. Mais voyez, belle Clara, à quoi nous conduit l'amour; tout ce dessein est simulé et ce désir est un mensonge. La vérité est... Ah! madame! ne vous fâchez pas si je vous dis que vous êtes le seul objet que mes yeux contemplent, qu'en vain vous m'avez dérobé aujourd'hui l'éclat de vos perfections, elles se découvrent comme les rayons du soleil, et j'ai imaginé d'acheminer vers vous mon bonheur par don Garcia, qui ne se doute de rien.

DOÑA CLARA. Taisez-vous.

DON FELIX. Madame.

DOÑA CLARA. Taisez-vous. Êtes-vous un Manrique? Je ne vous crois point, ceux qui portent un tel nom ne commettent pas de bassesses. Vous avez de l'amour pour moi et don Garcia est votre ami? Quelle trahison!

DON FELIX. Quel amour!

DOÑA CLARA. Quelle folie!

DON FELIX. Quelle félicité!

DOÑA CLARA. Ne songez plus, Felix, a un aussi injuste projet. Votre trahison je la considère pour cette fois comme une folie. (Elle lui donne un papier.) Cette note indique la position de fortune de ma nièce. Jetez-y les yeux, pendant que vous la lirez mon visage reprendra les couleurs que la contrariété lui a fait perdre. Donnez de la réalité à votre dessein simulé; si cette union vous convient je vous promets de vous seconder.

Don Felix lit le papier.

LEONOR, à don Garcia. Que dites-vous?

DON GARCIA. La vérité! C'est seulement pour lui cacher mon amour que j'ai chargé don Felix de la courtiser et de lui dire qu'il ne lui adresse sa demande que pour me tromper et qu'il m'a chargé d'intercéder en sa faveur auprès de vous.

Tel est le pouvoir de votre beauté, telle est l'invention de ce cœur aimant pour pouvoir vous parler secrètement sans éveiller sa jalousie.

DOÑA CLARA, à part. Voilà qui est bién! Comment aime-t-il à ce point celui qui l'offense pendant qu'il lui sert de médiateur auprès de ma nièce.

DON GARCIA, à Leonor. Que vous êtes ingrate! Un si ferme amour ne mérite-t-il pas une faveur?

LEONOR. Eh bien, si l'on n'accorde pas de faveur, est-ce à dire que l'on n'ait pas de reconnaissance?

DON GARCIA. N'est-ce pas clair?

LEONOR. Non; la faveur est un signe d'amour, et le bienfait peut provoquer la reconnaissance sans que l'on aime. Je vous suis reconnaissante de votre amour; j'en suis fière je ne le nie pas, mais c'est vouloir tirer de l'eau du feu que de me demander du retour.

DON GARCIA. Pas même l'espérance?

LEONOR. L'espérance je ne puis vous l'ôter.

DON GARCIA. Non: mais vous pouvez me la donner.

LEONOR. Celui qui n'a pas l'espérance, n'arrive pas. Je ne vous la donne point, mais que perdez-vous en la conservant?

DON GARCIA. Je gagne beaucoup. Mais, mon souverain trésor, puisque vous ne me donnez pas l'espérance, je ne vous demande qu'une chose et pour que vous me la promettiez je vous avertis que ce n'est pas une faveur.

LEONOR. Avec cette condition, parlez!

DON GARCIA. Craignant, señora, de ne pas toujours rencontrer l'occasion de vous parler comme à présent, surtout si Clara vient à soupçonner ma nouvelle douleur (c'est là une crainte prudente puisque l'amour ne sait point se taire), je

veux convenir d'un signe afin de m'entendre avec vous quand c'est à elle que je parlerai.

LEONOR. N'est-ce pas demander une faveur?

DON GARCIA. C'est vous demander un moyen puisque vous n'apportez pas de remède à ma peine.

LEONOR. Dites-moi, don Garcia, quelle plus grande faveur que de vous écouter ?

DON GARCIA. Aimer est une faveur, écouter est une courtoisie. Je vous donne le nom d'ingrate si vous me refusez cette grâce.

LEONOR. Eh bien, pour que vous ne disiez pas que je vous tyrannise en tout, va pour le signe, don Garcia.

DON GARCIA, ôtant son chapeau. Quand je parlerai la tête découverte, mes paroles s'adresseront à vous bien que je parle à votre tante. (Remettant son chapeau.) Quand je remettrai mon chapeau, mes paroles seront pour elle. Et, pour que vous, si cela vous convient, vous puissiez me répondre, ce que vous direz en couvrant votre belle bouche de votre gant, de votre éventail ou de votre mante, je saurai que c'est pour elle, et c'est vous-même qui parlerez quand vous ne poserez rien sur votre bouche.

LEONOR. Je vous comprends. Vous découvrir c'est signe que vous me parlez et quand je vous parle j'ai la bouche découverte.

DON GARCIA. Réglons-nous là-dessus; découverts nous parlons ensemble, et couverts non.

DOÑA CLARA, à don Felix. Que vous semble ?

DON FELIX. C'est un inventaire à vous rendre amoureux.

DOÑA CLARA. Pensez-y.

DON FELIX. Ce qui est dit est dit, señora.

DOÑA CLARA. Ne revenons plus sur ce sujet. (Appelant.) Don Garcia !

DON GARCIA, allant vers elle. Belle doña Clara.

DOÑA CLARA. C'est assez. Je vous préviens que je deviens jalouse de ma nièce.

DON GARCIA. La beauté de Leonor le mériterait si la vôtre et mon affection ne vous garantissaient ma fidélité. Ne vous étonnez pas du temps qui s'est écoulé ; je n'ai pu en quelques minutes bâtir avec des boules de neige un château de diamants.

DOÑA CLARA. Leonor n'approuve-t-elle pas un si beau plan ?

DON GARCIA. Elle résiste sans refuser, et elle écoute sans se laisser attendrir ; mais avec le temps, lorsqu'elle aura reconnu que celui qui prétend à sa main est sérieusement épris, j'espère qu'elle changera d'avis.

DON FELIX. Surtout si vous intervenez.

DON GARCIA. J'y mourrai, vive Dieu ! Felix, ou j'en arriverai à nos fins.

DOÑA CLARA, à Felix. Voilà de l'amitié !

LEONOR, à part. Cela vient bien à propos avec son projet.

SCÈNE XIV

FIGUEROA, LES MÊMES.

FIGUEROA, à doña Clara. Le marquis, votre cousin, vient vous visiter.

DOÑA CLARA. Fâcheuse obligation qui va nous interrompre.

DON GARCIA, à part. Injuste jalousie, comme tu me troubles vite. (Haut à doña Clara.) Recevez cette visite, et moi...

DOÑA CLARA. Ne partez pas, don Garcia.

DON GARCIA. Il ne serait pas courtois de gêner le marquis;

mais écoutez bien ce que je dis (il ôte son chapeau) la tête découverte et très-humblement à votre beauté.

LEONOR, à part. C'est à moi qu'il parle.

DON GARCIA. Pour que je devienne votre époux il ne manque qu'une chose, c'est que vous m'aimiez. Si vous ne le faites, prétendant que vous n'êtes pas assurée de ma foi, que vos doutes cessent avec ces paroles. Ne vous inquiétez pas de votre famille, cher trésor, puisque vous m'aurez pour appui.

DOÑA CLARA. Quand donc, Garcia, ai-je refusé de vous accorder ma main? Pourquoi me parlez-vous ainsi?

LEONOR, posant le bout de son éventail sur sa bouche. Je sais, moi, que ma tante ne demande qu'à devenir votre femme.

DON GARCIA. Vous vous cachez pour dire cela? Pourquoi ne le pas répéter, la figure découverte?

LEONOR, à part. Mon cœur brûle. (Elle ôte son éventail.) Si vous l'aimez mieux ainsi, je vous dis à visage découvert que ma tante vous paie de retour.

DON GARCIA. A la bonne heure. (A part.) Elle vient de se déclarer.

FIGUEROA, rentrant. Voici le marquis.

DON GARCIA. Adieu.

Il sort.

DOÑA CLARA. Revenez me voir, et je vous donnerai toute satisfaction.

DON FELIX, à demi-voix. Clara, adieu; et montrez-vous moins cruelle à ma peine.

Il sort.

DOÑA CLARA. Et vous, soyez plus fidèle ami et moins amoureux.

Figueroa sort.

SCÈNE XV

LE MARQUIS, OTAVIO, DOÑA CLARA, LÉONOR.

LE MARQUIS. Belle Clara...

DOÑA CLARA. Votre visite honore ma maison. Qu'est cela? C'est un miracle de vous voir, marquis.

LE MARQUIS. C'est vous qui êtes le miracle.

DOÑA CLARA. Flatterie! Vous voyez qu'elle me fâche.

LE MARQUIS. Je vous dis la vérité et vous le savez bien. Mais je vous présente Otavio, mon hôte, chère parente, c'est mon meilleur ami depuis qu'enfant j'ai quitté les champs de l'Andalousie.

OTAVIO. Je suis votre esclave, madame.

DOÑA CLARA. Ce sera une preuve d'estime, don Otavio, que de disposer de mon crédit.

LE MARQUIS. Je contemple avec admiration cet ange terrestre. Quelle est cette femme divine?

DOÑA CLARA. Doña Leonor, ma nièce, fille de don Juan, mon frère, qui mourut à Séville en m'instituant sa tutrice et en me donnant la curatelle de ses biens.

LE MARQUIS. Recevez mon compliment de condoléance pour la mort de votre frère, mais elle aura eu l'heureux résultat, belle Leonor de vous amener à Madrid; vous êtes ma parente, embrassez-moi.

LEONOR. Je suis vôtre.

Il l'embrasse.

LE MARQUIS. Quels doux liens!

OTAVIO. Si comme parent vous avez ce droit, je demande la même faveur puisque être compatriote c'est aussi une parenté. Soyez la bienvenue!

LEONOR. Pour vous servir.

LE MARQUIS à part. Quelle humilité! comme elle est belle, sérieuse et parfaite! Vénus est vaincue; la nature s'enorgueillit d'avoir placé sa puissance dans une si merveilleuse beauté!

DOÑA CLARA, à Otavio et à Leonor. Le marquis est distrait.

LEONOR, à part. Comme il me regarde!

OTAVIO. C'est une extase, il n'a pas coutume d'être discourtois.

LEONOR, à part. Quelque pensée l'absorbe.

DOÑA CLARA. Est-ce l'ennui, seigneur marquis, ou quelque chagrin qui vous cause cette distraction? Je suis étonnée de vous voir ainsi.

LE MARQUIS. J'ai été distrait?

DOÑA CLARA. Oui.

LE MARQUIS, à part. Me voici amoureux. (Haut.) Pardonnez-moi, un souci vient de m'assaillir avec une telle violence que sans que j'y puisse résister il s'est emparé de toute mon âme. Mais, señora, je vous promets que si je pouvais vous en dire la cause, vous seriez moins étonnée de mon émotion.

DOÑA CLARA. Sont-ce des chagrins d'amour? (Bas au marquis.) Vous regardez beaucoup Leonor.

LEONOR, à part. Il m'aime, si l'amour parle par les yeux.

LE MARQUIS. Je ne pense pas à l'amour, mais à des choses qui concernent l'honneur.

LEONOR, à part. Mon soupçon m'a trompée.

OTAVIO. Dites-nous, marquis, vos chagrins, et voyez si vous avez besoin de mon cœur ou du sang de mes veines. Auriez-vous une affaire d'honneur sans m'en vouloir parler?

LE MARQUIS, à part, à Otavio. Ah! Otavio! la bouche déguise avec art les souffrances de l'amour. C'est Leonor qui me trouble; j'ai nié, craignant que sa tante ne l'éloignât de

mes yeux, si elle devine ma pensée, et parce que j'ignore la condition de cette jeune fille.

OTAVIO, de même, au marquis. Vous avez plutôt agi en sage qu'en amoureux.

LE MARQUIS, de même. Je vais prendre congé sans rien dire de mon affection jusqu'à ce que je trouve une occasion meilleure.

DOÑA CLARA. Pourrait-on, marquis, remédier à votre chagrin ?

LE MARQUIS. Une pensée si cruelle trouble ma tête que je dois vous quitter à l'instant, et remettre à un autre jour l'affaire importante dont j'étais venu vous entretenir.

DOÑA CLARA. Votre présence sera toujours un honneur pour moi.

LE MARQUIS. Je vous félicite de nouveau, belle Leonor, sur votre arrivée.

LEONOR. Pour vous servir, seigneur.

LE MARQUIS. Pour me tuer ! puisqu'ici je laisse mon âme !

OTAVIO, bas au marquis. Est-ce bien vous qui vous moquiez de l'amour ?

LE MARQUIS, de même, à Otavio. J'ignorais jusqu'aujourd'hui que l'amour fut un dieu.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME

Une galerie chez doña Clara.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, OTAVIO.

LE MARQUIS. Comment vont vos chagrins ?

OTAVIO. Vous seul dissipez la nuit qui les enveloppe.

LE MARQUIS. Avez-vous pensé ce soir à doña Clara ?

OTAVIO. Mon roman d'hier est un nuage devant la lumière de ses yeux, et je me trouve dans cette disposition, que la faveur qu'elle m'accordera me comblera de joie, mais que sa rigueur ne me donnera pas grand souci.

LE MARQUIS. Quel est votre bonheur !

OTAVIO. Vous l'enviez.

LE MARQUIS. Oui. Je suis si tourmenté que j'envie tout le monde, comme tout le monde peut m'envier la cause de mon tourment. Cette nouvelle passion me traite avec tant de rigueur, qu'une nuit d'amour a été pour moi un siècle de l'enfer. Des sentiments contraires m'ont donné l'espérance au milieu des tourments et la crainte au milieu de la joie. O regards plus brillants que le soleil ! Puisse ce que j'ignore égaler ce que je vois et ce que j'aime !

OTAVIO. Ce que je puis vous assurer, c'est que l'Andalousie ne vit jamais une semblable vertu.

LE MARQUIS. C'est pourquoi je veux qu'elle soit à moi !.

Otavio, elle m'égale en noblesse, je n'en demande pas davantage.

OTAVIO. Vous êtes décidé à l'épouser?

LE MARQUIS. Veuille le ciel que la belle Leonor paye ainsi mon affection.

OTAVIO. Elle est pauvre.

LE MARQUIS. Plaise à Dieu qu'elle le fût davantagé pour augmenter mon espoir! J'ai plus de vingt mille ducats de rente en terres libres de dettes. Que pourrait me donner le ciel de plus en rapport avec à mes désirs, qu'une noble mère pour mes enfants, et pour moi une douce compagne?

OTAVIO. Mais si vous voulez l'épouser, demandez sa main; vous arriverez tout de suite au comble de vos vœux, puisque vous faites sa fortune.

LE MARQUIS. Que vous savez peu de l'amour! êtes-vous donc de ces amants qui disent qu'une faveur leur épargne des années? Qui commence par la fin, se prive, Otavio, du plaisir de combattre un dédain, de vaincre une froideur! Comme un vase étroit augmente la soif d'un buveur, le bonheur s'accroît par le désir. Le joueur, quand il brûle de voir la carte cachée n'éprouve-t-il pas plus de plaisir à la retourner lentement que s'il la vérifiait tout d'un coup? Le chasseur ne pourrait-il pas à peu de frais acheter le héron ou le lièvre léger, et pourtant il se fatigue à courir avec chien et faucon, estimant la victoire plus que la possession? Laissez-moi donc conquérir par l'amour la cruelle que je poursuis et qu'il me serait si facile pourtant de posséder par un mariage. Laissez-moi, puisque j'ai en mon pouvoir le remède à mes tourments, lire lentement dans ses yeux le bonheur que je convoite. Laissez-moi exalter l'amour que je ferai naître en elle, les faveurs qu'elle m'accordera, les douces paroles qu'elle me dira; songez que la possession n'est pas le

plus grand bonheur, que l'amour conquiert l'amour et la volonté la volonté. Je ne dois pas d'ailleurs, dans un cas si grave, prendre légèrement une résolution. Je ne dois pas non plus avoir la présomption que je serai accepté de Leonor ; que sais-je si une autre pensée n'occupe pas son cœur ? Et si je compte sur mon rang pour l'obtenir, ne peut-il pas arriver qu'un autre aussi bien né que je puis l'être ait subjugué son âme avant moi. Enfin, avant de se risquer dans une entreprise si hasardeuse, sonder le terrain est le moyen de ne pas errer.

OTAVIO. Je ne puis nier, marquis, que ce ne soit là une grande sagesse ; mais je croyais que l'amour vous donnait plus d'impatience,

LE MARQUIS. Otavio, vous ne comprenez pas. Cette sagesse est folie, et c'est justement parce que l'amour me presse que je marche avec la circonspection que vous voyez ; plus celui qui part veut abréger le voyage, plus il doit s'informer du chemin à la *posada;* c'est une grande inadvertance de se mettre en route avec le danger de se perdre pour éviter de s'arrêter un moment afin de questionner.

OTAVIO. Qu'est-ce donc ? Nous allons lui faire visite ?

LE MARQUIS. J'ai à voir Clara ; sous prétexte de lui parler de vos projets, je dirai les miens à Leonor.

OTAVIO. L'amour engendre les ressources.

LE MARQUIS. Et aussi les extravagances.

OTAVIO. Leonor est seule dans la galerie.

LE MARQUIS. Quel bonheur !

OTAVIO. Je me retire ; profitez de l'occasion que la fortune vous donne ; votre amour fera mieux son chemin dans un tête-à-tête, car les femmes craignent ordinairement les témoins.

LE MARQUIS. Soyez discret. (Otavio sort.) Amour aide les projets que tu m'as inspiré !

SCÈNE II

LEONOR, LE MARQUIS.

LEONOR, parlant à quelque valet dans la coulisse. Le marquis est arrivé jusqu'à cette galerie sans que vous l'ayez annoncé ?

LE MARQUIS. C'est moi qui suis coupable, señora.

LEONOR. Pardonnez, seigneur, et permettez-moi d'aller avertir ma tante.

LE MARQUIS. Permettez-moi de m'opposer à ce que vous priviez mes regards de votre présence ; et surtout quand ma patience a peine à contenir une si grande passion, lorsque trouvant l'occasion de vous dire mon tourment, l'amour me fait mieux sentir que mon cœur est pris. Je ne veux pas ici, bel ange, vous dépeindre l'excès de mon amour ; pour le connaître il suffit de savoir que je vous ai vue ; je ne veux pas vous dire que tout mon espoir, tout mon bonheur, tous mes tourments viennent de vous, puisque ces vérités vous les savez déjà ; les divinités connaissent les passions des mortels. Je ne veux pas, señora, vous dire que j'attends une récompense ; l'intérêt est une bassesse, l'attente une impertinence ; je demande seulement la permission de vous aimer ; j'estime à tel point vos vertus, Leonor, que mon cœur sera satisfait rien que de ne pas vous offenser.

LEONOR. Seigneur marquis, à tout ce que j'entends, je puis répondre que je suis doña Leonor de Tolède, et ainsi en ne vous accordant pas la permission de m'aimer, vous dire qui je suis, c'est indiquer à votre amour les limites qu'il ne doit point passer.

LE MARQUIS. Expliquez cet oracle ; je ne pénètre pas ses mystères. Ai-je excédé les égards que je dois à votre divine personne? Pourquoi opposez-vous votre qualité à qui vous allègue son amour, quand non-seulement ma foi ne vous nie pas le culte qui vous est dû, mais quand je vous vénère d'autant plus que l'aveuglement de mon amour est plus fort.

LEONOR. La femme qui oppose sa qualité à une déclaration d'amour, oppose à l'amour son honneur, et au désir son honnêteté ! Permettez-moi maintenant d'aller avertir ma tante de votre visite.

LE MARQUIS. Écoutez, señora ; comment se fait-il qu'étant le feu qui m'incendie vous me receviez avec tant de froideur?

SCÈNE III

DOÑA CLARA, LES MÊMES.

DOÑA CLARA. Qu'est-ce donc?

LEONOR, à part. Hélas !

DOÑA CLARA. Leonor, retire-toi dans ta chambre.

Leonor sort.

LE MARQUIS. Parente....

DOÑA CLARA. Mon cœur souffre de vous entendre me donner ce nom, seigneur ; vous vous seriez disculpé plus facilement en taisant ce titre ; mais quelle excuse est admissible quand vous me l'avez rappelé? Si vous me nommez votre parente, pourquoi vos actions démentent-elles ce nom? Comment si je suis votre sang préparez-vous mon déshonneur? Pourquoi courtisez-vous à mon insu ma nièce, dont l'honneur est sous ma garde? Il est clair que vous me faites une offense ; celui qui a d'honnêtes projets ne fuit pas les témoins.

LE MARQUIS. Voilà une bonne querelle ; mais il eût été

SCÈNE VII

REDONDO, avec une lettre, LES MÊMES.

DON GARCIA. Eh bien, Redondo, te voilà triste? qu'avons-nous?

REDONDO. Nous n'avons rien.

DON GARCIA. Est-ce une réponse?

REDONDO. Je pourrais bien répondre ce que répondit un valet, à qui son maître ordonna de porter, à cheval, un message. Le maître après l'avoir suffisamment attendu lui cria: « Holà! te voici de retour? » Et il répondit: « Je cherche la bride du cheval. » Mais à cette heure, le temps de la plaisanterie est passé, et nous ne devons pas mêler l'*alleluia* avec le *requiem*.

DON GARCIA. Parle donc.

REDONDO. J'épiais le moment de remettre ceci à Leonor... Le diable emporte ceux qui aiment des filles au pouvoir de tantes! Avez-vous jamais vu errer une vache dans les prés et sur les monts, avec son petit veau qui ne s'écarte pas un moment de son côté; eh bien Clara quitte encore moins votre Leonor. Heureux Adam qui put aimer sans belle-mère et sans tante!

DON GARCIA. Conte ce qui s'est passé: ne me mets pas au supplice.

REDONDO. Seigneur, elle me surprit dans la galerie caché derrière un pilier; elle me demanda ce que je faisais là, soupçonnant quelque chose à ce qu'il me parut; moi je lui répondis que j'étais l'amant de Mencia.

DON GARCIA. Se rassura-t-elle?

REDONDO. Qui peut lire dans la pensée? seulement elle

me dit qu'elle avait à vous parler à l'instant d'une chose grave.

DON GARCIA. Je crains qu'elle ne songe qu'à hâter son mariage.

DON FELIX. J'ai la même crainte.

DON GARCIA. Comment m'excuserai-je ?

DON FELIX. Faites-lui une querelle de jalousie.

DON GARCIA. Si à ma querelle elle répond par l'offre subite de sa main, comment l'éviterai-je ?

DON FELIX. N'attendez pas l'explication.

DON GARCIA. Une bouderie nuirait à mon projet, quand sous couleur de la voir, je veux voir la belle Sévillane.

DON FELIX. Un meilleur moyen.

DON GARCIA. Je l'attends.

DON FELIX. Supposez qu'on vous a dit d'elle quelque légèreté et que vous voulez vérifier la vérité du fait avant d'accepter sa main.

DON GARCIA. De qui pourrai-je feindre d'être raisonnablement jaloux ?

DON FELIX. Qui s'offre mieux que le marquis Arnesto, que nous vîmes en visite hier chez elle tous les deux ?

DON GARCIA. Vous dites bien.

DON FELIX Voulez-vous que je vous accompagne ?

DON GARCIA. Vous la verrez seul après moi afin de pouvoir, causant en tête-à-tête, mieux confirmer mes paroles en déposant comme témoin.

DON FELIX. Bien dit.

DON GARCIA. Adieu, ami.

DON FELIX. Amour sers ses projets !

Il sort.

REDONDO. Que ferai-je de ce papier ?

DON GARCIA. Entre avec moi et trouve un moyen de le remettre ; en lui est mon salut.

REDONDO. Vous verrez mon adresse.

DON GARCIA. Songe que l'affaire veut de la prudence et du secret.

REDONDO. Fiez-vous à moi, seigneur ; il n'est pas du Gange au Danube un serviteur aussi prudent que moi. Je serai plus secret et plus sournois qu'un récent ministre.

DON GARCIA. Étrange idée !

REDONDO. Etrange ? Est-il une personne plus inexorable, plus cruelle, plus intraitable, qu'un ministre la première année ?

DON GARCIA. Nous devons entrer sans bruit : peut-être aurai-je la chance de trouver Leonor seule, et de pouvoir lui parler.

Ils sortent.

Uu salon chez doña Clara.

SCÈNE VIII

DON GARCIA, REDONDO, entrant. DOÑA CLARA, sans les voir.

REDONDO, parlant à part à son maître. Clara est dans cette salle.

DON GARCIA. Trouverai-je une meilleure occasion ?

REDONDO. On se cogne toujours au doigt malade.

DON GARCIA. Écoute, j'ai une idée qui te fera parvenir jusqu'à Leonor, au fond de l'appartement et tu lui remettras mon billet.

REDONDO. Dites donc.

Ils parlent bas.

DOÑA CLARA, sans les voir. Amour, si tu es dieu, aie pitié de moi, et donne-moi la guérison puisque tu as causé la douleur ! Fais que don Garcia couronne d'une fin heureuse mon attente, et que sa légèreté ne m'ôte pas ma confiance en lui !

REDONDO, à part, à son maître. Magnifique idée ! Vite la main à l'exécution, je serai aujourd'hui le grec Sinon ! (Garcia feint une grande colère et lève son poignard sur Redondo.)

DON GARCIA. Vit-on une pareille audace ? Coquin éhonté !

REDONDO, fuyant. C'est fait de moi.

Il sort.

SCÈNE IX

DON GARCIA, DOÑA CLARA.

DOÑA CLARA. Seigneur, contenez-vous.

DON GARCIA. Téméraire, sois heureux de m'avoir échappé !

DOÑA CLARA. Trésor de ma pensée !...

DON GARCIA. Traîtresse, fermez ces lèvres trompeuses ; comme le feu croît avec le vent, vos cajoleries augmentent mes affronts. Quel crocodile trompeur, quelle sirène perfide caresse ainsi pour ôter la vie !

DOÑA CLARA. Qu'est-ce que cela ?

DON GARCIA. Vous le demandez ? En vain penses-tu, ennemie, nier tes trahisons : je sais que je t'ai perdue, et que tu as en secret favorisé ce marquis que tu nommes ton parent ; mais tu ne m'as pas trompé, ce n'est pas un parent, c'est un amant.

DOÑA CLARA. Écoute ! Pourquoi juges-tu si vite, pourquoi écoutes-tu si facilement des soupçons vains et non fondés, pourquoi ne vois-tu pas que ce même toit abrite un autre objet capable d'assujettir le cœur le mieux armé ? Si ton affection pour

moi t'a fait croire que seule je pouvais diriger la puissante main de l'amour, rappelle-toi que le ciel a placé dans les yeux honnêtes de Leonor, ma nièce, plus qu'un pouvoir humain, une vertu divine. C'est pour elle que brûle d'un ardent amour le marquis mon parent.

DON GARCIA. Que dis-tu ? Comment cela se peut-il ?

DOÑA CLARA. Je dis qu'il perd la tête pour Léonor, et que la première fois qu'il la vit, ravi par sa beauté, il resta subjugué à ce point que loin de pouvoir cacher son émotion, son âme la proclama par ses yeux.

DON GARCIA, à part. Qu'entends-je, ô ciel !

DOÑA CLARA. Croyez-vous que j'invente ?

DON GARCIA, à part. J'enrage de jalousie.

DOÑA CLARA. Encore aujourd'hui, et vous me croirez peut-être, je les surpris causant en tête-à-tête.

DON GARCIA. Taisez-vous !

DOÑA CLARA. Afin de vous prouver la vérité de ce que je dis, qu'elle même vous le raconte. (Elle appelle.) Leonor !

DON GARCIA, à part. Ah ! malheureux !

SCÈNE X

LEONOR, LES MÊMES.

LEONOR. Tu appelles ?

DOÑA CLARA. Que t'est-il arrivé avec le marquis ? Voyons, dis-le vite, don Garcia doute de mon amitié pour toi et pour lui.

LEONOR, à part. Témoignerai-je contre moi-même ?

DOÑA CLARA. Pourquoi hésites-tu ?

LEONOR. Je vais parler. Aujourd'hui le marquis venant te

faire visite, et me rencontrant comme je traversais par hasard la galerie, commença à me peindre sa passion.

DOÑA CLARA. Êtes-vous satisfait?

DON GARCIA, à part. La jalousie me brûle. (Il ôte son chapeau en parlant à doña Clara.) Plus vous prétendez me satisfaire et plus vous m'offensez, à quoi sert-il de me tromper?

LEONOR, à part. Ses flèches sont maintenant à mon adresse.

DON GARCIA. Pourquoi, cruelle, m'avoir élevé si haut pour une si grande chute? Vous m'ôterez la vie, ingrate, avant de m'accorder une faveur. Un tigre d'Hyrcanie m'aura déchiré avant que vous m'ayez écouté. Laissez-moi, perfide.

DOÑA CLARA. Attendez.

DON GARCIA. Que peut attendre celui qui désespère? Pourquoi forcer vos yeux à regarder celui qui cause vos ennuis? Qui mourut dans votre mémoire ne peut vivre en votre présence. Que le marquis jouisse en paix de tant de bonheur!

DOÑA CLARA. Revenez.

LEONOR. Restez.

DOÑA CLARA. Ma patience est à bout. Écoutez; ou je ne vous comprends pas ou vous ne m'entendez pas. Vous vous offensez de la réparation elle-même.

LEONOR, le retenant. En quoi ma tante est-elle coupable de l'amour du marquis?

DON GARCIA. Lâchez-moi. Vous me retenez, fourbe! comme vous avez vite appris la vie fausse et trompeuse de Madrid! Qui aurait cru qu'une fille si belle et si jeune aurait égalé ses fourberies aux minutes de sa vie?

LEONOR, à part. C'est moi qu'il attaque maintenant.

DON GARCIA. Plaise à Dieu que l'amour traversant d'une flèche vengeresse la neige de votre cœur, vous rencontriez quelqu'un qui vous trompe comme vous m'avez trompé!

Il sort.

SCÈNE XI

REDONDO, revenant. DOÑA CLARA, LEONOR.

REDONDO. Vive Dieu il a querellé tout le monde !

DOÑA CLARA, à Leonor. Ennemie, tu as été la cause de cet incendie. Ton hésitation à dire la vérité l'a porté à croire que tout cela était une invention et il m'a punie de ton sot embarras.

LEONOR. A merveille ! imite le taureau furieux ; celui qui t'a jeté le trait, s'enfuit ; venge toi maintenant sur moi qui suis le manteau. Ne te suffit-il pas de m'obliger, contrairement à ce que veut ma position, à risquer ma réputation pour satisfaire don Garcia, faut-il encore, ingrate, que tu me punisses parce que j'ai tardé à dire ce que j'aurais dû taire?

DOÑA CLARA. En quoi te compromet la recherche du marquis ?

LEONOR. N'est-il pas à craindre qu'en entendant parler des sollicitations du marquis on ne vienne à croire que ma légèreté a encouragé ses prétentions ?

DOÑA CLARA. A quelles lâches craintes te laisses-tu aller ! On voit bien que mes peines, Leonor, te sont tout à fait étrangères. Ne t'en vas pas ; je vais écrire à don Garcia.

REDONDO. Pour Dieu ! señora, je doute qu'il reste dans mon cœur assez de hardiesse pour oser lui remettre votre billet quand vous venez de le voir si irrité et si jaloux avec vous que sa colère jetait mille volcans de flamme par ses yeux ; et vous avez vu aussi que vous avez été le sanctuaire qui m'a préservé de sa fureur.

DOÑA CLARA. C'est vrai.

REDONDO.. Que voulez-vous ? une satisfaction.

DOÑA CLARA. Oui.

REDONDO. Permettez-moi, si vous vous fiez par hasard à ma foi, de vous donner un conseil.

DOÑA CLARA. Quand il souffre le malade ne songe qu'à la guérison et il aime le remède quelle que soit la main qui le lui apporte.

REDONDO. Eh bien, n'écrivez pas, vous, je crains que maintenant la flamme vorace de son chagrin ne réduise en cendres votre billet, señora, avant qu'il n'ait eu le temps d'y jeter les yeux. Que votre amour empressé n'engendre pas d'autres vengeances et d'autres rigueurs. Laissez le temps briser sa colère ; prenez exemple sur la forge ; quand le feu est ardent, l'eau augmente encore sa force. Que votre nièce lui écrive d'abord et que ses raisons tâchent d'apaiser peu à peu cette colère sans motifs ; en bonne médecine quand une humeur maligne prédomine, vous savez que pour l'évacuer on la prédispose d'abord avec des sirops.

DOÑA CLARA. Redondo a raison. Ma nièce, écris à don Garcia ; donne lui satisfaction, fais notre paix.

LEONOR. Tu fais tout pour me compromettre, mais la pitié que j'ai de ton chagrin me décide à t'obéir. Je vais écrire.

REDONDO, à part. J'ai eu là une bonne idée.

DOÑA CLARA. Pense, Leonor, que tu me sauves la vie.

LEONOR, à part. Ta prière va au-devant de mon désir.

Elle sort.

DOÑA CLARA. Redondo, je confesse que tu m'as rendu un grand service ; un tel conseil dans une pareille extrémité n'a pu naître que de ton esprit pénétrant.

REDONDO. Je me nomme Redondo, c'est-à-dire rond, et mon esprit est aiguisé (1).

Ils sortent.

(1) Jeu de mots sur *redondo* (rond) et *agudo* (pointu.)

Chez doña Clara.

SCÈNE XII

LE MARQUIS, RICARDO.

RICARDO. Don Felix l'a quitté à la porte, et comme un espion craintif don Garcia est entré à pas lents, regardant de tous côtés; il était accompagné d'un valet de confiance avec lequel il parlait clairement. Il partit enfin; mais il échappa lestement à ma vue; il paraissait triste et découragé. Le valet resta dans la maison; après plus d'une heure et demie il sortit; voilà ce que j'ai vu et ce qui s'est passé pendant que j'épiais ici.

LE MARQUIS. Hier don Garcia et aujourd'hui don Garcia! Je deviens fou! chaque jour don Garcia! c'est mal. Entrer à pas lents, sortir aussitôt plein de souci, le valet resté dans la maison... Pensées, vous êtes des pensées de mort!

RICARDO. En admettant que don Garcia soit un amant, vous ignorez encore s'il s'adresse à la tante ou à la nièce. Pourquoi donc vous abandonner à la douleur et désespérer si vite?

LE MARQUIS. Ricardo, dans ce qui m'arrive le pire est toujours certain.

RICARDO. Le sage prévoit toujours le mal, mais pour cela, seigneur, il ne le tient pas pour arrivé. La patience y remédie sans le désespoir; mourir de crainte est plutôt couardise que prudence. Informez-vous d'abord de la vérité de l'intention et ne perdez pas courage sans connaître le péril.

LE MARQUIS. Que tu dis bien! En effet, Ricardo, le meilleur conseiller pour un maître c'est un serviteur intelligent.

RICARDO. En celà je vous considère comme bien servi. Mais

voici l'écuyer de Clara qui vient à propos. Commencez par lui à vérifier vos soupçons.

LE MARQUIS. Parlera-t-il ?

RICARDO. S'il a du vice comme cela doit être, il ne vous cachera rien, surtout si en même temps que vous lui ferez la question, vous attaquez son cœur avec un doublon.

LE MARQUIS. Appelle-le donc.

RICARDO. Camarade.

SCÈNE XIII

FIGUEROA, Les Mêmes.

RICARDO. On a raison de dire que la fortune fuit celui qui la sollicite et cherche celui qui ne la cherche pas.

FIGUEROA. Pourquoi dis-tu cela ?

RICARDO. Le marquis désire savoir de vous certaines choses secrètes et ne doutez pas, si vous savez le satisfaire, que vous n'en retiriez un grand profit.

FIGUEROA. La plus large promesse ne vaut pas le plus léger don. Mais puisque le marquis est un si grand seigneur, il est juste que j'estime à un très-haut prix le plaisir de l'obliger.

RICARDO. Venez donc ; il vous attend.

FIGUEROA. Je suis un valet très-humble, tout à vos ordres, seigneur ; plaise à Dieu que je sois capable de vous servir.

LE MARQUIS. Couvrez-vous, par ma vie !

FIGUEROA. Que votre seigneurie me pardonne. Je suis très-bien ainsi.

LE MARQUIS. Par ma vie faites ce que je vous dis.

FIGUEROA, se couvrant. C'est par force. (A part à Ricardo.) Quels gens cérémonieux que ces grands seigneurs.

REDONDO, à part. Surtout quand ils ont besoin des gens.

LE MARQUIS. Votre nom s'il vous plaît?

FIGUEROA. Figueroa.

RICARDO. Une misère! Il est de la maison de Feria.

LE MARQUIS. C'est seulement là un surnom.

FIGUEROA. Les pauvres ne doivent pas être orgueilleux; il est gênant, quand on occupe une humble position, de ressembler à une mappemonde de noms et de surnoms. Même avec un seul j'ai bien de la peine à vivre; il y en a qui disent que je le possède sans droit; mais je laisse murmurer les médisants, car pardieu quand nous dormons nous sommes tous égaux.

LE MARQUIS. Enfin vous êtes un Figueroa?

FIGUEROA. Au moins l'on me nomme ainsi.

LE MARQUIS. Nous sommes parents.

FIGUEROA. Être à votre service sera mon plus bel éloge.

LE MARQUIS. Je dis que vous êtes mon parent et que vous le faites voir; votre façon d'agir dit clairement qui vous êtes.

RICARDO, à part. Comme il l'enlace.

LE MARQUIS. Pour Dieu! je suis joyeux de cette découverte parce qu'alors mon chagrin vous regarde aussi. Vous êtes aussi parent de doña Clara et vous prendrez comme moi à votre compte son affront.

FIGUEROA. Vous avez raison.

LE MARQUIS. Écoutez donc, s'il vous plaît, car notre honneur est en péril.

FIGUEROA. Voilà qui me touche. L'honneur en péril! Ce n'est rien. Parlez.

Ils parlent bas tous trois.

SCÈNE XIV

DON GARCIA, REDONDO, LES MÊMES.

RICARDO, bas au marquis. Seigneur j'ai peine à ne pas rire.

REDONDO, à don Garcia. Elle arriva toute troublée, mais moi, posant le doigt sur ma bouche je l'apaisai et je pus lui faire comprendre ma pensée ; elle a un esprit d'ange et comprend sans paroles. Je tirai de ma poche le billet...

DON GARCIA. Elle l'a lu ?

REDONDO. Allez un peu moins vite.

DON GARCIA. Comment ?

REDONDO. Ne demandez-vous pas d'abord si elle l'a reçu ?

DON GARCIA. Cela va sans dire.

REDONDO. Demandez-le toujours ; c'est nécessaire. Enfin je vous dis clairement qu'elle n'a pas voulu le recevoir.

DON GARCIA. Elle n'a pas voulu ?

REDONDO. Seigneur, non.

DON GARCIA. Qu'entends-je ! Et sais-tu pourquoi ?

REDONDO. La cause je ne la connais pas ; je sais qu'elle ne l'a pas voulu recevoir. Et comme nous disputions s'il était juste ou non de vous donner ce déplaisir, elle se mit à appeler sa tante. Je sortis après vous et il y eut entre elles une grande conférence pour savoir quel pouvait être la cause de votre bouderie. La tante résolut de vous écrire ; je lui dis qu'elle augmenterait votre mécontentement et qu'il était bon que l'excuse fut présentée par Leonor, une personne étrangère ayant plus de chance de calmer un jaloux. Mon avis prévalut et Leonor après une courte résistance entra dans sa chambre pour écrire et doña Clara pour lire ce qu'écrivait Leonor ; ainsi elle n'eut pas l'occasion de prier pour

son propre compte ; tout fut pour sa tante. Elles ne me donnèrent pas le billet ; croyant à notre invention elles décidèrent de l'envoyer par un écuyer. Je sortis et à peine eus-je posé le pied dans la rue que j'aperçus sous un auvant voisin un laquais du marquis, espionnant et cherchant à se dissimuler de crainte d'être surpris ; quand nous entrâmes je crois qu'il occupait le même poste.

DON GARCIA. N'en dis pas davantage.

REDONDO. Je ne dirai pas ce qui s'est passé avec lui ?

DON GARCIA. Que s'est-il passé ?

REDONDO. Qu'il m'a regardé et que moi j'ai fait de même. Je traversai fièrement la rue ; j'apprête mon manteau et mon épée et comme il ne m'adresse pas la parole je marche sur lui et je me venge en ne lui parlant pas.

DON GARCIA. C'est là ton exploit ?

REDONDO. Aurait-il été sage de lui chercher querelle au milieu de la rue ?

DON GARCIA. Cette prudence je la dois à ta poltronnerie. Hélas ! me voilà perdu ! Leonor, mon amour n'a fait que passer dans ton cœur ; né d'hier il meurt aujourd'hui. Ce fut contre l'ouragan une fleur naissante. Que ton affection était légère puisqu'elle est emportée par le premier vent ! Au moindre soupçon de la passion du marquis, tu as changé le feu en neige et la neige en feu.. Mais n'aperçois-je point le marquis ? Eloigne-toi.

REDONDO. Oui seigneur.

DON GARCIA. Je veux lui parler.

REDONDO. Serai-je le *Mira Nero* ou *celui qui ne se plaignait de rien*, comme dans la romance (1) ?

(1) Cette romance du XVe siècle décrit l'incendie de Rome par Néron. Elle est imprimée dans le *Romancero général* de M. A. Duran.

DON GARCIA. Tu es un sage.

REDONDO. Je réponds que je suis Redondo et je voudrais qu'on ne me fit pas tomber comme dans la romance.

LE MARQUIS, à Figueroa. Allez avec Dieu!

Figueroa sort.

SCÈNE XV

LE MARQUIS, RICARDO, DON GARCIA, REDONDO.

LE MARQUIS, à Ricardo. J'ai gagné l'écuyer par la vanité.

RICARDO. S'il faut parler vrai je crois que c'est par l'argent.

LE MARQUIS. Il a racheté mon âme de mille tromperies jalouses.

RICARDO. Enfin il dit qu'il y a deux ans que don Garcia aime doña Clara?

LE MARQUIS. Oui.

RICARDO. Et que votre charmante maîtresse, la belle Leonor n'a ni amour, ni amant jusqu'à présent?

LE MARQUIS. Oui, Ricardo.

RICARDO. Vous avez reconnu alors combien il était mauvais de se désespérer d'avance sans s'être d'abord informé de tout.

LE MARQUIS. Si bien que j'espère, Ricardo, que don Garcia que je croyais mon rival est pour l'avenir mon allié; amoureux tous deux de Clara et de Leonor nous formerons une ligue de nos soucis pour cette guerre d'amour.

RICARDO. Le voici.

LE MARQUIS. Je veux lui parler.

DON GARCIA. Seigneur marquis...

LE MARQUIS. Don Garcia.

DON GARCIA. Je vous cherchais. Nous avons à traiter entre nous certaine affaire.

LE MARQUIS. Je m'en réjouis; je venais aussi pour vous chercher parce que j'ai aussi une affaire avec vous.

DON GARCIA. Redondo, laisse-nous seuls.

REDONDO. Je le ferai avec plaisir; je crains d'être abattu puisque Dieu a fait de nous un jeu de quilles.

Il sort.

LE MARQUIS. Laisse-nous seuls, Ricardo.

RICARDO. Où vous retrouverai-je?

LE MARQUIS. Au palais.

Ricardo sort.

SCÈNE XVI

LE MARQUIS, DON GARCIA.

DON GARCIA. Marquis, j'attends que vous me disiez vos intentions.

LE MARQUIS. Je vous supplie, don Garcia, de me dire les vôtres.

DON GARCIA. Si vous ne commencez, nous passerons ici tout le jour.

LE MARQUIS. Puisque c'est votre désir, je me décide à commencer, car plus j'hésite à parler et plus je prolonge votre contrariété. Sachez, noble don Garcia, que la liberté sans bornes, l'orgueil indompté, la juvénile arrogance, qui me firent si longtemps fouler aux pieds les armes de l'amour, étant l'envie des galants et le souci des femmes, ont subi enfin le joug d'une peine qui me comble de joie et d'un bonheur qui me tue. Je vis les divins yeux de la belle Sévillane, doña Leonor de Tolède : je les vis enfin, il suffit. Puisque vous avez vu comme moi sa beauté souveraine vous en comprendrez les effets par la puissance de la cause. A peine la flèche dorée de l'amour eut-elle percé mon cœur que, par la même blessure, entra la jalousie dans mon âme. Deux fois, illustre Lara, je

vous trouvai chez elle et je songeais à vos mérites, à sa beauté et à ma disgrâce. Pourtant le ciel clément voulut me consoler et en me désabusant promptement, écarter de moi la tempête. Enfin je sais que depuis deux ans vous aimez doña Clara, je puis donc compter parmi mes amis celui que je croyais mon ennemi. Vous n'ignorez pas qu'elle est ma parente. Puisque vous entrez dans sa maison et que là se trouvent les deux joyaux que convoite notre espérance, aidons-nous ; que chacun prête à l'autre ce qui lui manque et livrons deux à deux cette bataille amoureuse. Soyez mon protecteur auprès de Leonor; je vous donne ma parole de faire tout mon possible pour vous procurer la main de Clara.

DON GARCIA. Je vous baise les pieds pour la grâce que vous m'accordez, marquis, et je m'offre à vous servir autant que je le puis; mais écoutez mon dessein et sachez pourquoi je vous cherchais et ma demande servira de réponse à la vôtre. Certain gentilhomme qui idolâtre Leonor et qui nourrit le doux espoir de l'épouser, ayant connaissance de votre amour et craignant une si puissante rivalité vous supplie par ma voix, marquis, d'avoir égard à l'ancienneté et à l'honorabilité de sa prétention puisqu'il s'agit pour lui d'un mariage. Quoique Leonor soit de bonne maison elle est de petite noblesse et pauvre; vous ne consentirez pas à l'élever jusqu'à vous qui attendez un plus heureux trésor, et vous ne pouvez la courtiser que dans un but illicite. Tel est le cas, marquis, et je lui ai juré de lui prêter mon aide; je suis gentilhomme; voyez si je puis manquer à un serment. Il m'est donc impossible de vous servir, je suis incapable de vous tromper; voilà ma réponse, j'attends la vôtre.

LE MARQUIS. Peut-on savoir quel est cet amant?

DON GARCIA. Il m'a demandé le secret.

LE MARQUIS. Si vous avez promis, ne me dites rien.

DON GARCIA. Que répondez-vous?

LE MARQUIS. Se désister d'une entreprise déclarée n'est pas digne d'un gentilhomme, surtout quand celui qui me le demande me cache son visage; dans ce cas je ne dois rien ni à la courtoisie ni à l'amitié. Alléguer la priorité ne suffit pas pour m'obliger; c'est un titre quand on possède mais non quand on espère; ce n'est pas le premier prétendant, mais le premier arrivé qui peut mettre à néant les prétentions d'autrui. Dire que vouloir se marier justifie sa demande parce que je dois avoir recours à des moyens illicites est trop préjuger, et c'est offenser Leonor que de supposer que je ne lui garde pas assez d'estime pour l'épouser.

DON GARCIA. Que dites-vous?

LE MARQUIS. Elle sera ma femme, et elle le sera quand même au lieu de mon titre je posséderais la couronne d'Espagne.

DON GARCIA, à part. Je suis perdu.

LE MARQUIS. Don Garcia, le trouble que trahit votre visage indique l'agitation de votre âme. Il semble que mes paroles fassent plus d'impression sur vous que n'en font d'habitude des choses où il s'agit d'un autre.

DON GARCIA. Marquis, les causes des autres, un cœur noble ne s'en charge pas ou il tient pour sienne la réussite ou la disgrâce.

LE MARQUIS. Ce sentiment est digne de vous, mais vous jouez un autre rôle auprès de doña Léonor. Elle est ma parente ainsi que doña Clara, vous êtes galant, elles sont jeunes et jolies, vos visites peuvent les compromettre; dès ce moment leur porte est interdite à vos pas et leur balcon à vos yeux.

DON GARCIA. Doña Clara est veuve, elle est maîtresse d'elle-même, et on traite d'un mariage entre nous.

LE MARQUIS. Faites-le sans l'aller visiter.

DON GARCIA. Vous n'êtes pas son parent si proche que sa garde vous soit commise.

LE MARQUIS. Le remède est pour tous comme le déshonneur, et les chefs de famille sont les protecteurs de leurs parents. Quand il en serait autrement, songez que je l'ai décidé ainsi et que cela suffit pour m'engager et mettre la vengeance à mon compte.

DON GARCIA. Vous songerez aussi, marquis, que si vous êtes marquis, je suis Lara, que comme moi vous avez une vie à perdre et que comme vous je porte une épée.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DON FÉLIX, retenant DON GARCIA.

DON GARCIA. Laissez-moi.

DON FÉLIX. Vous n'irez pas, vive Dieu !

DON GARCIA. Dois-je reculer devant le marquis ?

DON FÉLIX. Je dois risquer ma vie comme la vôtre, don Garcia, mais si en somme vous pouvez ne pas perdre Leonor, n'est-ce pas une folie d'aller la perdre à plaisir et vous avec elle ?

DON GARCIA. Un homme tel que moi doit-il se laisser soupçonner de lâcheté ?

DON FÉLIX. Il s'agit seulement de bien diriger les événements, don Garcia. Faisons en sorte que Leonor comble votre espoir; voilà la meilleure vengeance et le véritable courage. Si vous lui arrachez ce trésor vous atteindrez deux buts, montrer que vous ne le craignez pas et posséder celle que vous aimez. Celui qui obtiendra Leonor, celui-là sera le vainqueur; voilà l'affaire; le bon nageur est celui-là seul qui ne se dépouille pas de son vêtement.

DON GARCIA. Vous cherchez en vain des expédients; nous devons forcément nous rencontrer puisque voulant la fin je dois vouloir les moyens. Sans lui faire visite, sans la voir, sans la courtiser, sans lui parler comment puis-je la conquérir? Comment arriver à triompher d'elle ?

DON FÉLIX. N'avez-vous pas de fidèles amis? N'y a-t-il pas des messagers discrets? N'y a-t-il pas des médiateurs secrets? N'y a-t-il pas les messages et les lettres? N'y a-t-il pas les déguisements? Les espions? La nuit ne pouvez-vous parler à votre maîtresse sans querelles inutiles? Chercher l'inconvénient est une folie notoire; à la plus petite rivière il n'est pas de meilleur gué que le pont. Le marquis est puissant et vous non, quoique gentilhomme: je confesse la valeur de votre épée, et ce serait une offense déclarée que de vouloir vous empêcher si cela était indispensable, de vous battre corps à corps sur le pré. Je ne dis pas que le marquis songe à user de supercherie, il n'y a pas lieu de le soupçonner; pourtant il pourrait vouloir user de son pouvoir; car enfin un grand seigneur, vain de son titre peut colorer sa couardise par le respect de son rang, et quoique je doive confesser que votre noblesse est telle que le marquis ne peut raisonnablement vous fouler aux pieds, pourtant la supériorité de sa position et de sa fortune suffit pour qu'il puisse peut-être nous donner à entendre qu'il lui est licite d'agir ainsi. Donc vous fâcher est une folie, d'autant que tout n'est pas désespéré. Si vous ne pouvez autrement communiquer avec Leonor ce sera le cas de prendre une résolution et de risquer le tout.

DON GARCIA. Pourvu que mon honneur ne périclite pas je suivrai votre conseil.

DON FÉLIX. Fiez votre honneur à ma foi, don Garcia.

DON GARCIA. Imaginez donc un moyen pour que je puisse voir Leonor.

DON FÉLIX. Ne vous a-t-elle pas écrit?

DON GARCIA. Oui.

DON FÉLIX. Que dit de son amour ce billet?

DON GARCIA. Elle m'envoie des excuses. (Il lui remet une

lettre.) Lisez et songez qu'elle l'a écrit en présence de doña Clara sa tante.

DON FÉLIX, lisant. « Je suis très-fâchée de me voir si peu en crédit auprès de Votre Grâce, et mes excuses ne sauront détruire des soupçons mal fondés. Si l'on vous a trompé l'on vous détrompera. Ma tante est et sera tout à vous; elle s'en réfère aux actions qui justifieront la vérité de ses paroles. Et si avec cela Votre Grâce continue à demeurer mécontente, il demeurera prouvé qu'elle ne se retire pas par jalousie mais qu'elle prend des airs jaloux pour pouvoir se retirer; je me réjouirai de vous voir pour vous dire beaucoup d'autres vérités sans voile. »

DON GARCIA. Cela signifie que ces mots Leonor les dit pour elle quoiqu'elle parle de doña Clara, conformément à la convention faite entre nous.

DON FÉLIX. Se déclarant ainsi, elle vous dicte votre résolution puisqu'elle assure qu'elle sera tout à vous.

DON GARCIA. C'est bien cela.

DON FÉLIX. Elle sait spirituellement traduire sa pensée.

DON GARCIA. Ce fut une habileté que de placer le signe convenu dans la lettre sans en altérer le sens raisonnable.

DON FÉLIX. Esprit et beauté attendriraient un rocher.

DON GARCIA. Alors que ferai-je?

DON FÉLIX. Que reste-t-il à faire, si Leonor a déclaré son amour, sinon l'épouser.

DON GARCIA. Eh! n'est-ce rien?

DON FÉLIX. Il ne s'agit que de l'exécution puisqu'elle s'est déclarée.

DON GARCIA. Hélas! don Félix, c'est le plus difficile; dans les choses de cette importance, de la résolution à l'exécution, la distance est grande; et surtout avec une jeune fille honnête, timide et modeste qui doit trouver d'immenses inconvé-

niers à provoquer l'inimitié de sa tante et la médisance du monde. Ce qui me donne plus à craindre encore c'est de voir que dans l'occasion elle n'a pu se résoudre à recevoir une lettre.

DON FÉLIX. Je ne puis vous le cacher, mais il faut remarquer aussi que de la parole à l'action il n'y a qu'un pas. Elle a déjà dit oui ; donnons-lui le temps, le lieu et l'occasion d'agir, et nous éprouverons ainsi la réalité de son amour.

DON GARCIA. Vous dites très-bien.

DON FÉLIX. Je vous donnerai le moyen de vous trouver seul avec elle dans sa maison afin que vous puissiez fuir ensemble, si elle a dessein de vous tenir sa promesse, sans que le marquis s'aperçoive de rien.

DON GARCIA. J'attends de vous la vie.

DON FÉLIX. Votre bonheur est le mien. (A part.) J'arriverai ainsi au but de mon désir. (Haut.) Attendez chez vous que je vous avise.

DON GARCIA. J'y vais.

DON FÉLIX. Vous aurez aujourd'hui la preuve de mon adresse et de mon amitié.

Chez doña Clara.

SCÈNE II

LEONOR, MENCIA.

MENCIA. Songez à vous décider ou renoncez à être heureuse, car jamais la couardise ne conduisit au bonheur.

LEONOR. Je ne sais qu'elle est la souffrance qui m'agite, j'ai du courage dans la pensée et je tremble dans l'exécution. Je sens que je l'aime avec passion, et quand je

l'aperçois je n'ai pas même le courage de recevoir une lettre.

MENCIA. C'est cela qui m'étonne. Si vous avez dit à don Garcia : « Ma tante vous aime, » et cela avec le signe convenu, ce qui signifie que vous l'aimez, comment dans tout le reste êtes-vous si timide puisque chez une femme se déclarer est tout?

LEONOR. Les paroles sont si légères, Mencia, que du cœur elles montent facilement à la bouche ; et même quand on ne s'est pas encore prononcé, le voile du mensonge leur donne de l'audace. « Ma tante vous aime, » ai-je dit, et je crois que s'il m'eût fallu lui dire « je vous aime » je ne l'aurais pas dit. Tu ne dois donc pas t'étonner, comme d'une chose nouvelle, que je n'ose pas me décider à agir quoique je me sois décidée à parler. Mille fois il m'a pressée de recevoir un billet, et chaque fois je retirais de lui ma main ouverte. Tantôt la vue même du messager m'inspirait de la honte ; tantôt j'avais peur que quelqu'un ne me surprît. N'est-ce rien que de penser à l'opinion du monde, au mépris de sa famille, à l'affront de doña Clara? Là est la difficulté ; là la crainte coupe le voile de l'espérance et il pleut des montagnes de glace sur les flammes de l'amour.

MENCIA. Oubliez tout cela ; je pense que le ciel garde plus de bonheur à votre beauté.

LEONOR. Pourquoi me parles-tu ainsi?

MENCIA. La patience du marquis me fait espérer que vous passerez bientôt de Grâce à Seigneurie.

LEONOR. Quelle folie!

MENCIA. La folie consiste, votre noblesse étant égale, à croire que sa *grandesse* est supérieure à vos attraits.

LEONOR. Dans le prince le plus épris les mouvements passionnés sont les étincelles d'un éclair, qui brillent beau-

coup et durent peu. Quant au marquis, je ne crois pas, ni toi non plus, malgré ses affirmations, que son désir poursuive un but juste et honnête.

MENCIA. Figueroa affirme qu'il n'a pas d'autre intention.

LEONOR. Quel cas fais-tu de Figueroa ?

MENCIA. Il écrit des livres.

LEONOR. Le papier mène à mal.

MENCIA. Et dans ces livres il dit du mal de tout le monde.

LEONOR. Et tout le monde d'eux et de lui.

MENCIA. Il vit pourtant dans l'assurance... Mais voici votre tante.

SCÈNE III

DOÑA CLARA, LES MÊMES.

DOÑA CLARA. Laisse-nous seule, Mencia.

MENCIA, à part, à Leonor. Entrez en conseil.

Elle sort.

DOÑA CLARA. Leonor je pense que tu n'as pas oublié de quel sang tu sors ?

LEONOR. Je sais que mes ancêtres tiennent leur blason des Tolède et de Figueroa.

DOÑA CLARA. Tu comprends alors les nombreux devoirs que t'a légués ton père.

LEONOR. Je les comprends.

DOÑA CLARA. Tu sais, ma nièce, combien mon amitié désire, pour toi, une renommée sans tache et une heureuse fortune.

LEONOR. Je le sais et je t'en remercie.

DOÑA CLARA. Tu comprends alors que tu peux bien me confier tes secrets.

LEONOR. J'ai l'assurance que chez toi l'amitié passe avant la parenté.

DOÑA CLARA. Donc ne refuse pas à ton amie ce qu'elle veut te demander, surtout songe à ton honneur et songe que je ferai de même.

LEONOR. Laisse toutes ces précautions et explique-toi. (A part.) Qu'est cela ? Se doute-t-elle de ce qui se passe?

DOÑA CLARA. Je ne m'étonne pas que l'amour qui se plaît à faire séjour dans les jeunes cœurs ait touché le tien, non certes car je suis femme aussi et j'aime. Mais dis-moi, quelle place donnes-tu au marquis dans ton affection?

LEONOR, à part. Grâce à Dieu, nous sommes arrivées au port!

DOÑA CLARA. Dis : quelles espérances lui as-tu données, quelles faveurs a-t-il reçues de toi? Et lui, quel est son but? quel dessein annoncent ses paroles et font prévoir ses actions? Parle-moi clairement, nièce ; il y va de ton honneur.

LEONOR. J'ai si peu à vous dire que ce sera pour moi un bien faible effort. Il affirme qu'il veut m'épouser ; je ne le crois pas, et je ne lui ai donné ni faveur, ni espérance ; tout se borne à cela.

DOÑA CLARA. Eh bien, nièce de mes yeux, ne sois pas inconsidérée, l'espérance oblige et la foi captive. On donne un royaume à un roi à condition qu'il lui gardera ses franchises ; une fois armé du pouvoir qui pourra l'obliger à les respecter? L'amour entre dans un cœur en promettant le mariage et s'il ne tient pas sa promesse rien ne pourra l'en chasser. Pense que le marquis te trompe, et avec cela tu ne l'aimeras point ; celui qui trompe offense et l'offense engendre la haine. Pense que ton sang égale le sien, et cherche une honnête union ; entre gens de bien, le rang et la fortune ne sont pas une supériorité. Si son amour est véritable, si son désir est de t'épouser, la froideur et la prudence augmenteront sa flamme ; et

s'il cherche à te tromper, qu'il éprouve tes dédains, tu donneras ainsi de l'éclat à ton nom et un châtiment à sa mauvaise pensée.

LEONOR. Quoique je prise fort tes avis, je me sens presque honteuse à l'idée que tu peux croire que j'en aie besoin. Quels indices de légèreté as-tu donc vus en moi? De tels conseils ont une autre source que l'amitié.

DOÑA CLARA. J'ai vu que le marquis multiplie ses empressements et ses démarches et qu'il interroge les domestiques sur tes paroles et tes actions, se faisant l'espion de ta vie, l'argus de tes pensées. Comme ta garde m'est commise, tout cela doit exciter ma vigilance, surtout quand il s'agit d'un jeune oiseau dont les ailes savent voler à peine et peu habitué encore aux ouragans de la ville. Tu as peu connu de grands seigneurs dans ton pays; ici les étrangères courent risque de croire qu'un amant de qualité augmente leur considération.

LEONOR. Tes craintes sont prudentes, mais inutiles avec moi.

DOÑA CLARA. Je connais ton intelligence; mais les conseils, fussent-ils superflus, n'ont jamais fait de tort à personne.

SCÈNE IV

REDONDO, déguisé en femme voilée; puis MENCIA, FIGUEROA, LES MÊMES.

DOÑA CLARA. Mais qu'elle est cette femme? (Redondo remet une lettre à Leonor sans dire une parole.) Holà! laquais? Qu'est-ce que celà? Elle lui donne une lettre sous mes yeux? Vit-on plus grande audace? Holà!

Entre Mencia.

REDONDO. Silence, ne criez pas! Avez-vous peur d'une femme?

Il ôte son voile.

DOÑA CLARA. N'est-ce pas Redondo?

REDONDO. C'est Redondo.

DOÑA CLARA. Quel est ce déguisement?

REDONDO. Ah! madame, tout va mal; le monde est sans dessus dessous!

DOÑA CLARA. Comment Redondo? achève, dis-moi pourquoi tu t'es ainsi travesti?

REDONDO. Pour que le marquis, votre parent n'apprenne pas que je suis venu vous parler; car il a échangé avec mon maître des paroles très-fâcheuses au sujet de ses visites chez vous.

DOÑA CLARA. Il est fou de jalousie. (A Leonor.) Vois le tort que m'a causé le marquis en te courtisant, puisque leur rencontre a confirmé don Garcia dans sa première idée que j'étais le but de ses poursuites.

REDONDO, à part. Vous entrez bien dans l'intrigue.

DOÑA CLARA. Et que dit don Garcia?

REDONDO. A la belle et tendre fleur des Figueroas de Galice et des Toledos castillans, il répond dans ce billet, et vous madame, il vous prie de monter aussitôt dans votre chaise et d'aller l'attendre dans le coin le plus secret de San-Sébastian, où il veut vous conter ce qui est survenu, et trouver avec vous le remède au mal.

DOÑA CLARA, appelant. Holà! (Figueroa paraît et sort.) Préparez tout de suite ma chaise. C'est pour vous, ma nièce, que j'en suis venue-là.

LEONOR. Moi, tante? Quelle faute ai-je commise?

DOÑA CLARA. Lis pendant que je me dispose à sortir. Holà! ma mante. (Mencia sort.)

LEONOR, à part. Ce billet contiendrait-il le signe convenu entre nous ? (Elle lit.) « La lettre de Votre Grâce, je l'ai portée ouverte à mes lèvres et j'y réponds avec le même respect... » (Bas.) C'est bien, elle contient le signe.

DOÑA CLARA. Pourquoi t'arrêtes-tu ?

LEONOR. Je ne déchiffre pas, don Garcia écrit si mal.

REDONDO. C'est la mode des gentilshommes.

LÉONOR, lisant. « Je réponds que puisque Votre Grâce dit, sans se cacher, que sa tante est et doit être à moi, et que je ne désire pas autre chose, j'ai imaginé un moyen de vérifier ce que vous dites ; vous avertissant que si aujourd'hui manque l'exécution, demain l'occasion manquera. Que Notre Seigneur vous garde, etc. »

DOÑA CLARA. Comment, s'il est satisfait, a-t-il cherché querelle au marquis ? Et comment, lorsque, moi, je lui ai toujours offert ma main avec mon cœur, doute-t-il de ma résolution, fait-il des menaces et perd-il confiance ?

REDONDO. L'amour craint même quand il possède. (Mencia revient avec le manteau de sa maîtresse.)

MENCIA. La chaise est prête.

DOÑA CLARA, à Redondo. Va prévenir ton maître que je pars à l'instant. Adieu Leonor.

LEONOR. Que le ciel te protége.

REDONDO, à part à Leonor. Je me déroberai à votre tante ; il importe que je vous parle.

LEONOR. Tu ne pars pas?

REDONDO. Le temps de prendre congé d'un ange.

Doña Clara, Mencia et Redondo sortent.

SCÈNE V

LEONOR, seule.

Tantale cherche en vain le fruit qui échappe toujours à sa lèvre affamée, l'eau qui toujours excite et fuit sa soif. Mais moi, combattue par mes désirs, qui le croirait? moi-même, hélas! je retire ma main craintive quand elle va saisir le bonheur par moi souhaité. Crainte ou prudence si vous voulez m'ôter la vie, ce ne sera pas sans avoir vu la victoire déclarée. Cessez ou achevez-moi; celle qui sait se priver du bonheur saura mourir à la peine.

Elle sort.

SCÈNE VI

Chez le Marquis.

LE MARQUIS, OTAVIO.

LE MARQUIS. Depuis la tendre enfance, Otavio, nos deux âmes n'en font qu'une et notre amitié a cru avec les années; je pense que moi absent, vous sauriez tirer l'épée pour la défense de mon honneur.

OTAVIO. Jusqu'à ce que je rende la vie.

LE MARQUIS. L'occasion est venue, ami, où votre noble cœur peut ajouter encore à toutes les preuves qu'il m'a données.

OTAVIO. Je suis honteux, par Dieu! que vous mettiez tant de précautions à me donner vos ordres.

LE MARQUIS. Je vous sais gré de votre sincérité, mais il est juste, dans une circonstance si grave, de découvrir le feu caché sous la cendre et de rappeler les engagements. Si j'a-

vais eu à répondre à un défi, en vous plaçant à mon côté je vous aurais dit un seul mot : *Venez!* et j'aurais eu confiance; mais ce n'est pas sans cause que j'hésite, aujourd'hui que je prétends vous faire contrôler l'honneur d'autrui pour conserver le mien ; car je pense qu'un noble cavalier peut dans ce seul cas où l'honneur d'un autre est en jeu fermer l'oreille aux droits de l'amitié.

OTAVIO. Celui dont la langue insolente attaque la réputation d'autrui, mérite le plus dur châtiment, mais si la vôtre, marquis, peut souffrir de trop de circonspection, il est juste que mon amitié la préfère à tout.

LE MARQUIS. Sachez que je suis amoureux à ce point, que je veux me déclarer aujourd'hui à Leonor et mettre fin en l'épousant à ma souffrance. Vous qui, à Séville, l'avez connue dès le berceau, puisque j'ai déposé mon honneur dans vos mains, dites-moi sous le sceau du secret, si votre amitié se fie à ma foi, dites-moi si la réputation de Leonor a reçu quelqu'atteinte qui me force à suspendre mon mariage. Parlez-moi clairement, Otavio, sans vous inquiéter ni de l'affection que je lui porte ni de notre parenté. Je ne viens pas à vous comme un amant mais comme un homme d'honneur ; ne craignez pas de me désobliger, car je suis préparé à la désillusion. Imitez l'habile chirurgien qui, pour le bien du patient, a la pitié dans le cœur et la cruauté dans la main. Il dépend d'un mot de vous, Otavio, que j'accomplisse ma résolution ou que je réprime l'ardeur de mon amour. Parlez donc résolûment, averti que vous êtes, ami, que vous tenez dans vos mains mon honneur ou mon affront.

OTAVIO. Ce que je vous ai dit autrefois quand vous m'avez communiqué votre dessein, je vous le répète comme une vérité infaillible. Croyez que si telle n'était pas ma pensée, j'aurais dès le principe étouffé en vous l'étincelle sans laisser

se développer l'incendie ; je vous aurais montré l'écueil caché et je vous aurais laissé prendre une décision. Quoiqu'on ne doive donner un conseil que s'il est demandé, entre amis on peut le donner sans y être invité. En tous lieux où l'on a aimé, jamais réputation de jeune fille ne fut plus pure et plus honorée que celle de doña Leonor à Séville. Jouissez heureux de la huitième merveille de vertu, de sagesse et de beauté, gloire du monde et honneur de Castille.

LE MARQUIS. Ces mots rassurent mon honneur et mon amour se décide.

OTAVIO. Que Dieu égale votre félicité à vos mérites.

SCÈNE VII

RICARDO, LES MÊMES.

RICARDO. Une étrenne seigneur, pour la bonne nouvelle ! La gardienne vigilante qui vous empêche de voir votre belle est partie en chaise ; Leonor est demeurée seule.

LE MARQUIS. Résolu maintenant à l'épouser, Clara applaudirait à ma visite ; mais un cœur qui aime se réjouit d'une faveur dérobée. Je veux voir ma belle en tête-à-tête.

OTAVIO. Bien dit ; la résistance augmente le contentement et trop de liberté diminue le désir.

Chez doña Clara.

SCÈNE VIII

LEONOR, REDONDO.

LEONOR. Tu est revenu bien vite.

REDONDO. Je me suis caché sous une porte et je viens vous prévenir que doña Clara est partie.

LEONOR. Parle donc ; je suis troublée.

REDONDO. Jaloux et résolu à tout, mon maître chercha le marquis qu'il regarde comme votre amant et comme son rival; et feignant qu'un de ses amis sollicitait votre main, il le pria de se désister de sa poursuite commencée. Le marquis refusa ; il regarda même la demande comme une offense et ils se quittèrent fâchés. Mais comme le marquis continue à publier, aux dépens de votre réputation, ses soucis amoureux, mon maître, pour éviter le scandale qui pourrait en arriver s'ils en venaient aux mains tous deux, a imaginé avec don Felix de faire sortir de la maison doña Clara, sous un prétexte quelconque. Don Félix l'attend à San-Sebastian ; et caché près d'ici mon maître guette le retour de la chaise pour s'y placer par force ou par ruse et venir vous voir pendant que votre tante et don Félix sont dans l'église. Tel est le cas et voilà pourquoi mon maître vient par la rue en litière, porté par deux mulets raisonnables. Prenez, señora, une résolution pour la circonstance ; ne laissez point passer l'occasion à la tête chauve.

LEONOR. Hélas !

REDONDO. De quoi vous affligez-vous ?

LEONOR. Je brûle et je gèle à la fois.

REDONDO. J'entends des pas. C'est sans doute mon maître.

LEONOR. Je suis bien troublée.

SCÈNE IX

MENCIA, LES MÊMES.

MENCIA. Le marquis vient d'entrer à la maison.

REDONDO. Le marquis ? Corps du Christ !

LEONOR, à Redondo. Remets bien vite ta mante.

REDONDO. Dépêchez-le promptement ; songez que mon maître va venir et que s'ils se rencontrent il y aura un grand fracas !

LEONOR. Va le prévenir.

REDONDO. Bien dit.

LEONOR. Dis-lui de patienter un moment, que je vais renvoyer le marquis.

REDONDO. J'y vais, mais j'ai peur qu'en voulant le retenir nous n'arrivions à le presser.

Il sort.

SCÈNE X

LE MARQUIS, RICARDO, LEONOR, MENCIA.

LE MARQUIS. Belle Leonor...

LEONOR. Si Votre Seigneurie sait que ma tante n'est pas à la maison, il aurait été juste de ne pas lui donner ce chagrin, et si vous l'ignoriez, à présent que vous le savez, vous voudrez bien m'éviter une querelle avec ma tante qui pourrait m'attribuer la faute.

LE MARQUIS. Si vous consentez à m'écouter...

LEONOR. Que Votre Seigneurie me pardonne, qu'elle veuille bien remettre à une autre occasion ce qu'elle venait me dire et qu'elle excuse ma prudence impolie.

LE MARQUIS. Je suis entré en solliciteur et c'est une querelle qu'on me fait, Leonor? Quand on mendie une faveur, on peut bien se voir repoussé. Vous avez confessé, señora, que me renvoyer est une action impolie, je confesse à mon tour le tort que j'ai de ne vous pas obéir. Tort pour tort ; nous sommes quittes; si la sagesse vous fait agir, moi j'obéis à l'amour.

LEONOR. M'aimer, c'est me donner du chagrin.

MENCIA. Pour Dieu, laissez-le dire, et perdez votre temps à l'écouter au lieu de le perdre à disputer.

LEONOR. Parlez donc, pourvu que vous abrégiez.

LE MARQUIS. Je dirai seulement que je vous offre cette main, si je mérite que vous deveniez ma femme.

LEONOR. Qu'entends-je?

LE MARQUIS. Je n'en dis pas davantage; je désire vous obéir, et dans ce que j'ai dit je crois que tout est compris. A quoi songez-vous? Vous ne répondez pas?

LEONOR. Seigneur marquis, dans un cas si important, ne vous étonnez pas de l'hésitation que vous voyez; ce n'est pas sans raison que je résiste à votre désir, car le passé me fait douter de l'avenir. Si votre intention était de m'élever jusqu'à vous, pourquoi tant de mystère pour me parler de cela en l'absence de ma tante; n'était-ce pas pourtant la médiatrice naturelle, puisque tant d'honneur m'était réservé? Pour cette raison, je ne crois pas au bonheur qui m'arrive; et ce que je soupçonne a plus d'empire sur moi que ce que je vois.

LE MARQUIS. Vos doutes seraient sages, vos soupçons seraient justes si c'étaient là des promesses et non des actions. Si je vous épouse que craignez-vous? que pouvez-vous soupçonner quand votre main touche la vérité! si je vous ai courtisée comme amant c'était pour vous conquérir par l'amour plutôt que par un accord, ce n'est pas faute de l'avoir désiré que la première fois que je vous vis, j'hésitai à vous demander votre main. Oubliez donc de vains soupçons puisqu'en vous épousant je prouve la vérité de mes paroles.

LEONOR. Puisque je les accepte d'un cœur reconnaissant ne donnez pas à une si belle action l'apparence d'une faute. Traitez cette affaire avec doña Clara; les actions honnêtes ne fuient pas la lumière du jour.

LE MARQUIS. J'irai de ce pas la chercher, outre que cela est

si juste, vos caprices sont des lois pour mon amour. Mais vous, ne me donnez-vous pas un oui ?

MENCIA. Il a raison.

LEONOR. Je répète, marquis, que vous devez parler à ma tante.

LE MARQUIS. Que je sache votre volonté. Dites-la moi, mon bien, si toutefois cela ne vous déplaît pas.

LEONOR. Les femmes de ma qualité n'en disent pas davantage ; ainsi allez avec Dieu. Ne prêtons pas à la médisance, si quelque voisin vous a vu entrer.

LE MARQUIS. Mon honneur est à nous deux ; mais pour obtenir plus vite le souverain bonheur de mettre votre blanche main dans la mienne, je veux partir tout de suite. Où trouverais-je doña Clara ?

RICARDO. Un de ses gens m'a dit qu'elle était à San-Sebastian.

LE MARQUIS. Adieu donc, mon cher trésor.

RICARDO. Seigneur, voici la chaise de doña Clara.

SCÈNE XI

DEUX PORTEURS avec une chaise, DON GARCIA, caché dans la chaise, LES MÊMES.

LE MARQUIS. Si elle vient c'est que la fortune prend souci de mon amour.

LEONOR, à part. La chaise ! hélas ! Mencia, quel malheur ! je suis perdue.

MENCIA, à part. Je l'empêcherai si je puis. (Haut après avoir regardé dans la chaise). La chaise est revenue vide. (Aux porteurs.) Et la señora ?

UN PORTEUR. Elle est restée en prières à San-Sebastian.

LE MARQUIS. Qu'attendons-nous! montons en voiture, Ricardo, et vite à San-Sebastian.

Le marquis sort avec Ricardo et les porteurs.

SCÈNE XII

LEONOR, MENCIA, DON GARCIA, caché dans la chaise.

MENCIA. Comme cela s'est bien passé !

LEONOR. Le ciel a sauvé mon honneur, Mencia.

MENCIA. Vienne maintenant don Garcia, et qu'il joue son rôle de jaloux.

Don Garcia sort de la chaise.

DON GARCIA. Dites-moi, belle Leonor, pourquoi ces deux hommes courent-ils si vite à San-Sebastian ?

LEONOR. Le marquis va demander ma main à doña Clara.

DON GARCIA. Que dites-vous ?

LEONOR. Qu'il serait convenable de vous excuser auprès de moi de cette arrivée subite, puisque j'avais envoyé Redondo vous supplier d'attendre quelques instants.

DON GARCIA. Je suis désolé dans l'âme de vous avoir déplu, mais voyant cher trésor, que le marquis tardait tant, je n'ai pu y tenir: c'est une faute d'amoureux et de jaloux; mais puisqu'il y a eu seulement péril et non esclandre, parlons de l'importance de cette affaire. Le temps est court, l'occasion nous presse ; tenez, belle Leonor, la parole que vous m'avez engagée. Donnez-moi la main et entrez dans cette chaise. Vous hésitez maintenant ? maintenant vous reculez ?

LEONOR. Pardonnez ; vous avez perdu l'occasion de m'obtenir.

DON GARCIA. Comment, cruelle, avez-vous si vite changé ?

LEONOR. Pour trouver mieux.

MENCIA, à part. Elle le paie avec sa monnaie.

DON GARCIA. Ne suffit-il pas de me dédaigner, ingrate, sans m'outrager encore en me préférant le marquis?

LEONOR. Quoique vous soyez aussi bon gentilhomme nierez-vous la différence d'un grand bien à une petite fortune et du titre de Grâce à celui de Seigneurie?

DON GARCIA. Je ne la nie pas; mais comment avez-vous réalisé votre promesse si pour trouver mieux vous l'avez tenue à un autre? Comment me gardais-tu ta parole et ta constance si c'est moi seul que tu aimais quand tu ne songeais pas à trouver mieux? Celle-là seule est constante qui ne cherche pas l'occasion de s'élever davantage.

LEONOR. J'avoue, don Garcia, qu'elle est constante mais elle est simple.

MENCIA, à part. Toujours sa monnaie.

DON GARCIA. Votre beauté était la vie et la mort de mon espérance; récompensez ma délicatesse, ne punissez pas mon inconstance, ne trompez pas la confiance que j'avais placée dans ce ciel.

LEONOR. Ne croyez pas, don Garcia, que lorsque je parle ainsi, je châtie votre inconstance; j'avoue d'abord la mienne. Deux ans vous fûtes l'amant de doña Clara et je vous vis en un instant oublier pour moi ces deux années d'amour; ne vous étonnez donc pas, si après cela, j'oublie aujourd'hui pour le marquis votre passion née d'hier; et puis on éteint si facilement une étincelle qui n'a pas donné de flamme. J'ai d'ailleurs, don Garcia, des raisons plus sérieuses; si je vois une amélioration dans la position que m'offre le marquis j'aperçois avec vous des obstacles; vous êtes l'amant de ma tante, elle fit mal en vous donnant son affection. Mon changement n'est pas une faute, il mérite des éloges, au contraire; le changement est une vertu là où l'amour serait un crime.

DON GARCIA. Entendre de telles choses !

LEONOR. Telle est ma résolution. Maintenant, allez avec Dieu, allez vite, car le marquis va venir.

DON GARCIA. Plaise à Dieu, qu'avant de lui donner cette belle main que vous m'ôtez, avant qu'il ne vienne combler votre espérance, vous pleuriez à cause de lui la légèreté que je pleure à cause de vous, ennemie ! Plaise à Dieu qu'avant de vous voir mariée vous changiez encore et reveniez à moi ! Pourquoi vous réjouissez-vous de ma mort ? Pourquoi immoler votre préférence ? Songez qu'il est injuste, si vous avez de l'affection pour moi, d'acheter au prix de l'ambition un déplaisir éternel. Que votre propre malheur vous touche ; un époux qui n'est pas votre égal vous méprisera, tandis qu'un autre vous eut estimée. L'aveugle ambition vous pousse et vous trompe par l'appât d'un titre ; mariée à quelqu'un que vous n'aimez pas on vous appellera Seigneurie, mais vous serez malheureuse. J'accorde que vous l'aimiez, il vous traitera comme un maître ; vous aurez un titre et non pas un mari. Vous vivrez séparés. Votre logis le verra peu et il y viendra si tard qu'il tyrannisera votre sommeil.

SCÈNE XIII

REDONDO, LES MÊMES.

REDONDO. Encore ici, seigneur ? Prenez garde, le marquis et doña Clara ont quitté San-Sebastian et ils arrivent.

LEONOR. Pour Dieu ! allez-vous-en.

DON GARCIA. Cher trésor, ne pouvez-vous différer pour me rendre la vie ?

LEONOR. Ne voyez-vous pas un monde de difficultés ?

DON GARCIA. Señora triomphez-en pour qui vous adore.

LEONOR. Le marquis ne m'adore pas moins que vous.

DON GARCIA. Ah ! cruelle !

LEONOR. Partez, je vous en prie. Vous êtes gentilhomme, soyez courtois, ne nous perdons pas.

REDONDO. Le coche est arrivé, on vient. Cachons-nous, seigneur.

LEONOR. Malheureuse que je suis !

DON GARCIA. Que celui qui t'a perdue, Leonor, perde la vie.

LEONOR. Me faire tant de mal, n'est ni de l'amour, ni de la courtoisie.

DON GARCIA. Je suis Lara, perfide ; compte sur moi pour remédier à ton mal. Tu as changé de volonté, mais moi je n'ai pas changé de nature.

LEONOR. Tu prouves ta noblesse.

SCÈNE XIX

DOÑA CLARA, LE MARQUIS, DON FÉLIX, LES MÊMES.

LE MARQUIS, hors de lui. Don Garcia !

DON GARCIA. Ecoutez! j'étais allé à San-Sebastian pour voir doña Clara. Avant d'y arriver, je rencontrai quelqu'un qui m'annonça qu'elle sortait de l'église avec vous et que vous veniez tous deux pour conclure le mariage de Leonor. Je me hâtai, car je voulais être le premier à la féliciter, quoique je ne sois pour rien dans la négociation de cette affaire, et afin que dans un même jour, pour rendre la fête plus heureuse vous épousiez Leonor et moi sa tante.

LE MARQUIS. Je vous remercie de cette grâce et j'adresse mes félicitations à doña Clara.

DOÑA CLARA. Je suis toute à vous !

LE MARQUIS. Donnez-lui votre main, Garcia, comme je donne la mienne à Leonor.

DOÑA CLARA, à Leonor. Donne lui la main.

LEONOR, donnant la main au marquis. Je suis à vous.

DON GARCIA, à part. J'ai perdu l'espérance. Qu'y faire? Aimons celle qui nous aime! (A doña Clara.) Je suis à vous.

DOÑA CLARA. Mon amour est le prix de votre estime.

DON FÉLIX, à part. Mes chagrins commencent quand les leurs finissent. (Haut.) Conservez longtemps le bonheur des nouveaux mariés. (Au public.) Et ici, Sénat, l'auteur donne fin à la comédie ; si elle vous ennuie c'est le meilleur moyen.

ACQUÉRIR DES AMIS

GANAR AMIGOS

Personnages :

Le Marquis DON FADRIQUE.
DON FERNAND DE GODOY.
DON PÈDRE DE LUNA.
Le Roi DON PÈDRE-LE-JUSTICIER.
DON DIÈGUE.
DOÑA FLOR.
DOÑA ANA.
INÈS, suivante.
ENCINAS, valet.
RICARDO, valet.
UN SECRÉTAIRE.
UN JUGE.
UN AGENT DE POLICE.
UN VIEIL ÉCUYER.
UN CRIEUR.
GARDES, SOLDATS, AGENTS DE POLICE.

La scène est à Séville.

ACQUÉRIR DES AMIS

GANAR AMIGOS

ACTE PREMIER

Une rue.

SCÈNE PREMIÈRE

DOÑA FLOR, INÈS, avec leurs mantes.

DOÑA FLOR.

Que dis-tu ?

INÈS.

Mais je dis, madame,
Que c'est lui.

DOÑA FLOR.

Ciel sois mon appui !
Quoi ? don Fernand de Godoy ! Lui
A Séville ? Oh ! vois, pauvre femme,
Où la fortune te réduit !

A Inès.

Couvre-toi !

Les deux femmes se couvrent le visage de leur rebozo.

DOÑA ANA, apercevant don Fernand.

Ennuyeuse disgrâce !

Les femmes se voilent.

SCÈNE III

DON FERNAND, ENCINAS, LES MÊMES.

DON FERNAND, à Encinas.

Je veux lui parler face à face.

ENCINAS.

Approchez !

DOÑA FLOR, bas à Inès.

Inès, aide-moi
A distraire un peu mon amie,
Pendant que moi, de ce côté....

DON FERNAND, s'adressant aux femmes voilées.

Si le ciel à votre beauté
Égalait mon bien, sur ma vie,
Charmantes dames, je serais
Heureux en pareille occurence
Et libéral à toute outrance.

ENCINAS.

Les heureux seraient leurs attraits.

DON FERNAND.

Mais puisque vous êtes si belles
Que rien ne vaille auprès de vous
De ces marchands approchons-nous.
Acceptez quelques bagatelles.

Don Fernand cause bas avec doña Flor voilée.

ENCINAS.

Qu'est cela ? Jamais je ne vis

Mon maître, en pareilles largesses,
Vous faites miracles, déesses,
Et tout bas je vous applaudis.
De mon maître la destinée
Est d'être avare de son bien ;
Il donne, mais n'acceptez rien.

INÈS, riant.

Le bouffon a l'âme bien née.

ENCINAS, saluant.

Encinas tout court est mon nom.

DOÑA ANA, à part, regardant Fernand.

Ce beau cavalier, c'est le maître !
Je saurai bien qui ce peut être.
En lui que de séduction !

Haut, à Encinas.

Mon ami, tu m'as divertie,
Je voudrais ailleurs te revoir.
Je suis triste, mais j'ai l'espoir
D'être à la gaîté convertie.

ENCINAS.

J'entreprendrai la guérison
Si le cœur vous en dit, madame.

DOÑA ANA.

Soit ! souvent j'ai du noir dans l'âme.

ENCINAS.

A part.

Écoutez. Bonne occasion
De servir ici mon cher maître.

INÈS, à part.

Tout se dispose pour le mieux !

DON FERNAND, qui a reconnu doña Flor.

Cher trésor, mon bien précieux !...

DOÑA FLOR.

Mon Fernand, parle bas ! Peut-être
Cette Inès va nous écouter,
Et mon amie est bien légère.

DON FERNAND.

J'avais tout deviné, ma chère,
Et ne sachant sur qui compter,
Je feignis, abordant deux femmes,
D'ignorer qui je rencontrais.

DOÑA FLOR.

Mon Fernand, les amants discrets,
Savent garder l'honneur des dames.

DON FERNAND.

Mais pourquoi, connaissant mon cœur,
Me dis-tu de telles paroles?

DOÑA FLOR.

Ce ne sont pas des mots frivoles.
Souviens-toi de notre douleur
Quand à Cordoue, un soir, mon frère
A ce rendez-vous nous surprit.
Il te fallut comme un proscrit
Aux fureurs des miens te soustraire.
Pour éviter d'autres malheurs
Tu t'enfuis, la nuit, de la ville,
Jurant de ne revoir Séville
Qu'après deux ans, malgré mes pleurs;
Car à Séville, par prudence,
Nous nous rendions, mon frère et moi,
La cour l'habitait, et le roi
Y comptait faire résidence.

DON FERNAND.

Et toi, ma Flor, tu sais aussi

Que je t'ai tenu ma promesse.

DOÑA FLOR.

Ce que tu fis dans ta sagesse
Ne viens pas le défaire ici.

DON FERNAND.

Comment ?...

DOÑA FLOR.

En augmentant ma peine.
Je ne réclame presque rien
Un seul service, mon cher bien !

DON FERNAND.

N'exige pas, belle inhumaine
Que je renonce à mon amour.
Tu me trouverais inflexible,
Mais demande-moi l'impossible
Je te le promets en retour.

DOÑA FLOR.

Tu vas savoir, par ma réponse,
Que je ne demande pas tant.

DON FERNAND.

De ce silence inquiétant
Mon amour s'offense ; prononce !

DOÑA FLOR.

Mon frère est déjà cher au roi,
Sa faveur prépare la mienne ;
Pour que son crédit se maintienne
Il faut qu'on juge bien de moi.
Comme il importe à sa noblesse
Que le monde respecte en lui
La sœur dont il devient l'appui
Et que nul propos ne la blesse,
J'ai peur, et ce n'est pas à tort,

Que ton amour, par aventure,
N'engendre quelque conjecture
Qui pourrait rompre cet accord.
J'exige donc de ta justice
Le serment que tu te tairas,
Qu'à nul être tu ne diras
Nos amours d'un temps plus propice,
Que tu contiendras dans ton cœur
Le secret de tant de mystères,
Que de nos rêves solitaires
Toi seul connaîtras le bonheur.
Voilà ce que l'honneur exige
Et ce que commande l'amour.

DON FERNAND.

Je fais ce serment. A ton tour
Flor, es-tu contente ?

DOÑA FLOR.

Oui, te dis-je!

DON FERNAND.

A ma parole ainsi tu crois?

DOÑA FLOR.

Oui, dans ton sang j'ai confiance.

DON FERNAND.

Veux-tu me laisser l'espérance?

DOÑA FLOR.

Attends des jours meilleurs. Tu vois
Quels soucis à présent m'assiègent.

DON FERNAND.

Plus tard, comment nous rencontrer ?

DOÑA FLOR.

L'occasion peut se montrer
Quand les volontés la protègent.

Cherche-la ; moi de mon côté
J'aviserai.

DON FERNAND.

Ma Flor, ordonne
J'en jouirai sans que personne
Soupçonne la réalité.

DOÑA FLOR.

Adieu, Fernand!

DON FERNAND.

A ma constance
Songe, Flor, songe à ton devoir!
Je ne reviens que pour te voir
Après de si longs jours d'absence.

DOÑA FLOR.

Je suis encor ce que j'étais.

A part.

La circonstance est bien choisie.
C'est déchaîner la jalousie
Du marquis.

DON FERNAND, à lui-même.

Célestes attraits!
Qui dit que la femme est légère?
Elle est plus ferme qu'un rocher.

DOÑA ANA, à Encinas.

Ainsi, si tu veux me chercher,
(Cette ville t'est étrangère)
On me nomme Ana de Léon,
Ma famille est noble et puissante.

ENCINAS.

De vos pieds je baise la plante.

INÈS, bas à doña Flor.

Eh bien! partira-t-il ou non?

DOÑA FLOR, de même à Inès.

J'ai fait, Inès, tout le possible
Pour empêcher que le marquis
Prétextant de ses droits acquis
Ne fut aux soupçons accessible.

Les trois femmes sortent.

SCÈNE IV

DON FERNAND, ENCINAS.

ENCINAS.

Qu'en dites-vous ?

DON FERNAND.

Rien.

ENCINAS.

Comment ? rien ?

DON FERNAND.

Ne m'en parle pas davantage.

ENCINAS.

Nous profitons fort du voyage.

DON FERNAND.

Si j'apprends, écoute-moi bien,
Que quelqu'un connaît notre histoire
Ou le fait qui me fit partir
De Cordoue, oui, sans t'avertir,
Je te tue !

A part.

Acte méritoire
Qui m'assure tous mes secrets.

ENCINAS.

Que Barrabas pour moi réponde !
Vos manières je les connais,

Votre bras frappe, et puis après
Vous avertissez votre monde.

Ils sortent.

SCÈNE V

LE MARQUIS, RICARDO.

Nuit.

RICARDO.

Vous êtes hors de vous.

LE MARQUIS.

Mon cœur
Pourrait-il contenir sa joie !
Je tiens donc mon heureuse proie !
Elle connaîtra son vainqueur !
Cette nuit pleine de mystère
(O ciel ! assure mon bonheur)
Me livre la plus belle fleur
Dont le printemps orna la terre !
Cette nuit, de mon long tourment,
De mon amour ferme et fidèle,
Je verrai couronner près d'elle
La cons ance et le dévouement !
Quel bien pourrait dans cette vie
Égaler le plaisir divin
De triompher du fier dédain
Qui tenait notre âme asservie?

RICARDO.

Quand renoncerez-vous, seigneur,
A ces naïfs enfantillages ?

LE MARQUIS.

Tes avis seront-ils plus sages ?

RICARDO.

Je suis d'avis qu'il est meilleur
Pour vous, que la faveur royale
Place au premier rang à la cour,
De préférer à tant d'amour
Une femme qui vous égale.

LE MARQUIS.

Non, Ricardo. Tant que vivra
Pour mon bonheur mon jeune frère
Par devoir je lui sers de père,
De mes biens il héritera.
Ma vie entière à Flor la belle !
Pour ses yeux je voudrais mourir
Mais si je puis, sans recourir
Au mariage, être aimé d'elle,
De mon héritage pourquoi
Priver un frère que j'adore ?
Crois-moi, l'on est heureux encore
Sans donner sa main ni sa foi !

SCÈNE VI

DON FERNAND, très-troublé, l'épée nue à la main.
LES MÊMES.

DON FERNAND.

Ah ! si vous êtes gentilshommes
Prêtez faveur au malheureux
Que suit un sort malencontreux !
Troquons ici même où nous sommes
Nos deux manteaux, car celui-ci
Me signale aux gens de justice

Sauvez-moi, soyez-moi propice !

LE MARQUIS.

Où je suis, soyez sûr aussi.

DON FERNAND.

Je parle au marquis don Fadrique?

LE MARQUIS.

A lui-même.

DON FERNAND.

Votre secours
M'est un port sans plus de discours.

LE MARQUIS.

Contez-moi le cas. Je me pique
D'être digne de vos aveux.

DON FERNAND.

Donc, je viens de tuer un homme.
Tout le quartier veut qu'on m'assomme.
Ils me poursuivent furieux.

LE MARQUIS.

Ce fut une loyale affaire?

DON FERNAND.

Oui, corps à corps, combat égal.
Le malheureux fut mon rival.

LE MARQUIS.

S'il est ainsi, laissez-moi faire.

DON FERNAND.

Le ciel rende heureux tous vos jours!

SCÈNE VII

UN JUGE, portant une lanterne. AGENTS DE POLICE, LES MÊMES.

UN AGENT.

Voici des gens.

DON FERNAND, bas au marquis.

C'est la justice.

LE MARQUIS.

Ne craignez aucun préjudice.

LE JUGE.

Allez. Interrogez toujours.

L'AGENT.

Halte-là! Déclinez vos titres.

RICARDO.

L'homme à la lanterne approchez!
Est-ce là ce que vous cherchez?
Le marquis Fadrique, bélitres!

LE JUGE, au marquis.

Sans doute vous avez dessein,
Seigneur, armé par la colère,
De venger le trépas d'un frère
Dans le sang de son assassin.

LE MARQUIS.

Mon frère mort?... Quelle nouvelle?...

LE JUGE.

Pardonnez-moi si brusquement
Je vous dis cet événement.

DON FERNAND, à part.

Lui son frère! ô sotte querelle!

C'est l'offensé qui me defend !

LE MARQUIS, au juge.

Parlez !...

LE JUGE.

Deux personnes présentes
Dans la rue, et point médisantes,
Ont vu, d'un air tout triomphant
Un homme en manteau de parade
Parler à quelqu'un au balcon
De doña Flor.

LE MARQUIS, à part.

O ciel ! vit-on
Plus de malheur !

LE JUGE.

Battant l'estrade,
Don Sanche alors vint à passer.
Vrai ! c'était avoir peu de chance !
Les deux fers entrèrent en danse.
Corps à corps et sans se blesser
Les rivaux longtemps firent face
Jusqu'au moment où chacun vit
Le triste cas qui s'en suivit.
Le meurtrier quitta la place.
Remettez-vous de votre effroi.
Si dans les airs il ne s'échappe
En un tour de main je le happe.
Seigneur marquis, comptez sur moi.

DON FERNAND, à part.

Tout est fini !

LE MARQUIS.

Pierre par pierre,
Allez, fouillez tout le quartier !

UN AGENT, bas au juge.

Si j'ai bien mon bon sens entier,
Regardez un peu là derrière
Ce quidam ne paraît-il pas
De tout point ressembler à l'autre

LE JUGE.

Allons, va, tais-toi, bon apôtre!
L'homme dont nous suivons les pas
Viendrait-il chercher un refuge
Auprès du frère au désespoir?

L'AGENT.

L'air abattu qu'il laisse voir
Doit pourtant éclairer un juge.
La cape est de même couleur
Voyez...

LE JUGE, au marquis.

Que votre seigneurie
Me pardonne un mot, je l'en prie,
Puisque j'agis pour son honneur.
Celui qui la cape au visage
Est là debout, si plein d'émoi
Quel est-il?

LE MARQUIS.

Il est avec moi,
Ce n'est donc pas lui qui m'outrage.

DON FERNAND, à part.

Cœur généreux!

LE JUGE.

Je me trompais;
Excusez mon inadvertance.
Comme le cas est d'importance

Je vous quitte, allez tous en paix.

Le juge et les agents sortent.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, DON FERNAND, RICARDO.

DON FERNAND, à part.

Juste ciel ! voudrait-il lui-même
Venger son frère, et du péril
Dans ce seul but me sauve-t-il ?

RICARDO, à part.

Mon inquiétude est extrême.
Que fera le marquis, ma foi !

LE MARQUIS, à part.

Mon frère mort ! Flor, ma maîtresse,
Cause unique de ma détresse,
Et le meurtrier devant moi !...

Haut.

Ricardo, laisse nous.

RICARDO.

La crainte
Me fait présager un malheur.

Il sort.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, DON FERNAND,

LE MARQUIS, à lui-même.

O fortune adverse ! ô douleur !
Je reste brisé sous l'étreinte.
Une nuit qui laissait prévoir

Les félicités d'un archange !
Voir noyer ainsi dans la fange
Les feux d'un amour plein d'espoir !
Dissimulant ma jalousie
Il convient de vérifier.

DON FERNAND, à part.

Épée et cœur, sans rien nier
Parleront, dut-il me confondre !

LE MARQUIS.

Jeune hidalgo.

DON FERNAND.

Seigneur marquis.

LE MARQUIS, à part.

Hélas ! je ne sais si je vis !

Haut à Fernand.

Sommes-nous seuls ?

DON FERNAND.

J'en puis répondre.

LE MARQUIS.

Mon frère est mort de votre main.

DON FERNAND.

Ce fer vient de tuer un homme.
J'ignore comment il se nomme.
Mais le sort m'est trop inhumain
S'il faut que ce soit votre frère.

LE MARQUIS.

Ne vous excusez pas.

DON FERNAND.

La peur
N'a pas dicté ces mots, seigneur,
Je ne veux à rien me soustraire.
J'ai dit la simple vérité.

A vous-même ici j'en appelle,
Je me mis sous votre tutelle
Sachant le nom par vous porté.

LE MARQUIS.

Si vous prenez ce mot *excuse*
Pour un reproche, assurément
Vous vous trompez. L'aveuglement,
Qui sur mon compte vous abuse
Et vous fait croire que je veux
D'un ennemi tirer vengeance
Est pour mon honneur une offense.
Vous montrez, d'après vos aveux
Un doute qui doit peu me plaire.
De vous délivrer j'ai promis;
Quelque soit le forfait commis
Ce que j'ai dit je dois le faire.

DON FERNAND.

Seigneur, le sol que vous foulez
Je le presserai de ma bouche.

LE MARQUIS.

Levez-vous! Ce noble air me touche
Cavalier. Mes vœux sont comblés.
Point de remerciement, vous dis-je,
Ce que je fais en ce moment
C'est pour acquitter mon serment;
En payant personne n'oblige.
C'est pourquoi je vous avais dit
Point d'excuse. Ce mot implique
Pour celui qui d'honneur se pique
Que sans juger ce cas maudit,
Sans excuser la grave offense,
Il m'a suffi de m'engager

Par avance à vous protéger
Pour prendre ici votre défense.

DON FERNAND.

Rare exemple de loyauté !
Digne de votre sang illustre
De la cour l'honneur et le lustre....

LE MARQUIS.

Laissons les fadeurs de côté.
Dites maintenant qui vous êtes
Quel souffle alluma ces tempêtes,
Et quel motif vous a porté
A défendre à mon pauvre frère
L'approche de cette maison
Qu'habite Flor.

DON FERNAND.

Non, seigneur, non.
Quand je vous vois sombre et sévère
Je tais un nom trop malheureux.
Vous avez ouï l'aventure
Il ne sera dit, je vous jure,
Un mot de plus entre nous deux.

A part.

A Flor ainsi je tiens parole
Et malgré mes soupçons jaloux
Au secret promis entre nous
Sans plus de regrets je m'immole.

LE MARQUIS.

N'est-il pas juste...

DON FERNAND.

Monseigneur,
Vous êtes noble et je vous prie
De mettre en sûreté ma vie

Comme c'est promis sur l'honneur.
Vous avez juré de le faire
Et cela sans condition.
Me forcer à dire mon nom
Serait au serment vous soustraire.

LE MARQUIS.

Je demande et n'exige rien.
Il m'importe, en tout ce mystère,
De savoir comme à vous de taire.
Pour finir, rompons l'entretien,
Et suivez-moi. Vous serez libre
Sans plus rappeler ce serment
Que je tiendrai fidèlement.

DON FERNAND.

Je vous suis.

LE MARQUIS, à part.

Honneur ! que ta fibre
Est sensible en un cœur bien né !
Quand du soupçon et de la rage
Le cœur brisé subit l'outrage
A tes lois il est condamné.

Ils sortent.

SCÈNE X

Une salle dans la maison de don Diègue.

DON DIÈGUE, DOÑA FLOR, INÈS, portant un flambeau.

DON DIÈGUE.

Flor !

DOÑA FLOR.

Frère !

DON DIÈGUE.

Inès !

INÈS

Seigneur !

DON DIÈGUE, à part.

Silence !

Taisons ce secret, ô mon cœur !
Quand les tempêtes de l'honneur
Font naufrager la patience,
De discourir il n'est plus temps.
Comment vérifier mes doutes ?

DOÑA FLOR, à part.

Je suis tremblante !

DON DIÈGUE.

Inès, écoute
Entre ici.

INÈS.

Seigneur.

DON DIÈGUE.

Tu m'entends,
Va dans cette chambre.

INÈS.

Mon âme
Se remplit soudain de terreur.

Elle sort.

SCÈNE XI

DON DIÈGUE, DOÑA FLOR.

DON DIÈGUE.

Je pensais, Flor, que le malheur

Qui jadis te valut mon blâme
A Cordone, eût servi de frein
Pour éviter d'autres disgrâces;
Mais aujourd'hui tu te surpasses.
Cette nuit, à mon grand chagrin,
Ta légèreté fut la cause
Qu'un frère de l'ami du roi,
Brave soldat, mourût pour toi.
Le roi don Pèdre sait la chose,
Le frère du mort peut beaucoup.
Ne pleure pas, Flor, car tes larmes
Sont maintenant de vaines armes
Parle plutôt et dis-moi tout,
Afin que ton frère conjure
L'orage qui gronde amassé,
Et porte remède au passé.
Nous sommes seuls. Je te l'assure
Si je n'obtiens l'aveu loyal
Que je réclame, je te tue.
Lève donc ta tête abattue,
Au médecin, va, dis ton mal,
Au confesseur ouvre ton âme.
Si je n'ai tes aveux complets
Il me faut presser les valets,
Te donner le renom d'infâme;
Il vaut donc mieux secrètement
Me raconter toute l'affaire
Que de me laisser, moi, ton frère,
Agir inconsidérément,
Si comme chacun je t'accuse
D'avoir été l'occasion
D'un meurtre où se mêle mon nom.

DOÑA FLOR.

Daignez entendre mon excuse,
Mon frère, qui par votre amour
Pour une sœur, hélas ! trop chère
Fûtes toujours un tendre père
(Quoique j'en rougisse à mon tour,
Puisqu'un grand péril nous menace,
Mon devoir par vous m'est dicté,
Je dirai donc la vérité.)
Du passé reprenons la trace,
Nous vînmes donc dans ce pays
Dans cette somptueuse ville,
La gloire des cités, Séville....
Plût au ciel a qui j'obéis
Qu'avant d'admirer la merveille
De tant d'édifices si beaux ;
Jusqu'à l'empire des oiseaux
La Giralda, la tour vermeille
Avec sa sainte s'élevant,
Déesse des plaines célestes
Qui dans ses bonds pressés et lestes
Vire à tout caprice du vent ;
Plût au ciel qu'avant que la porte
De ce paradis ne s'ouvrit
Devant mes pas, le cœur contrit
Ta sœur, mon frère, hélas ! fut morte !...
C'est donc depuis ce jour fatal
Qu'a commencé cet incendie
Et tous les maux qui sur ma vie
Ont jeté ce deuil sans égal.
Je vis le marquis don Fadrique,
La terreur du maure vaillant,

Cet honneur du sol Castillan,
Ce triomphateur de l'Afrique,
Miroir des dames de la cour,
Des galants l'exemple et l'envie.
En tous lieux par lui poursuivie
Et séduite par tant d'amour
Je l'aimai. Si cela t'étonne,
Songe, mon frère, que ton cœur
Subit aussi l'attrait vainqueur
De done Ana. De sa personne
Je te vis épris, sans espoir,
Vers le ciel exhaler tes plaintes,
Laisse donc là, Diègue, tes craintes!
De l'amour tu sais le pouvoir.
De ses combats, dépouille opime,
Consacrée à ses fiers autels,
Succombant sous ses coups mortels,
Que peut la femme, humble victime?
Surtout quand son cœur est flottant
Entre la peur de la souffrance
Et le rêve de l'espérance
Qui l'asservit en l'enchantant.
Quand le marquis, amant timide
Et dominateur trop charmant

A part.

Pour le tromper ma bouche ment,

Haut.

Mêlait la menace perfide
A la promesse qui séduit,
L'ambition gagnait mon âme
Parlant avec des mots de flamme
Dans ce cœur à céder réduit.
Je crains une injuste vengeance

Contre mon honneur et ton sang.
Pourtant notre nom est puissant,
Il mérite assez l'indulgence.
Enfin, frère, point de courroux !
Pour fixer notre mariage,
L'autre nuit, chez moi, je crus sage
De lui donner un rendez-vous.
L'intérêt souvent nous inspire,
J'avais aposté trois témoins
Qui devaient, selon les besoins,
Répéter ce qu'il allait dire.
Je voulais qu'il fît le serment
De m'épouser, pour qu'en justice,
En cas de refus, de caprice,
Je pusse obliger mon amant.
Si j'obtenais cette promesse,
Soit qu'il voulût me la tenir,
Soit qu'il songeât à me trahir,
Je sauvegardais ma faiblesse ;
Si mon honneur devait périr
Le roi don Pèdre fait justice ;
Et j'avais, par mon artifice,
Deux appuis pour me secourir.
Telle fut, frère, ma pensée.
Donc, pendant cette obscure nuit
Je veillais, attentive au bruit,
Et sur ce balcon avancée,
Mes regards erraient ça et là
Redoutant de le voir paraître,
Lorsque soudain, sous ma fenêtre,
Un homme en manteau me parla.
Sa main me fait signe et je pense

Que c'est le marquis que je vois
Je ne reconnais pas sa voix.
Je m'enfuis. Un autre s'avance :
C'était le frère du marquis,
De l'amitié parfait modèle,
Qui, me soupçonnant infidèle,
Surveillait ainsi mon logis.
Les deux rivaux se reconnurent,
Une querelle alors survint,
Et chacun sait ce qu'il advint
Quand aux armes ils recoururent.
Ce fut don Sanche qui tomba.
D'un sort meilleur il était digne.
Je confesse ma faute insigne.
Mon frère, à tes pieds me voilà !
Que ce soit ton bras ou ma peine
Qui me tue, oh ! bénis mon sort,
Car le malheureux rompt sa chaîne
Et se délivre par la mort !

DON DIÈGUE.

Vit-on confusion pareille !
Mes malheurs passent mon espoir.
Ainsi, celui qui du devoir
Te détourne et qui te conseille
C'est le marquis. Donc, à présent,
Il me faut prendre ta défense
Contre sa vengeance et l'offense
Qu'il nous fit en te séduisant.
Oh ! mon Dieu ! quelle force humaine
Des bras de cette adversité
Me peut tirer en sûreté !
Oh ! de doute mon âme est pleine !

Non! il n'en sera point ainsi;
Mon honneur est mon héritage,
Un noble sang est mon partage
Et dans mon cœur il parle aussi.
Mais, dis-moi, quel fut l'homicide?

DOÑA FLOR.

Mes yeux ne l'ont point reconnu.

DON DIÈGUE.

Se peut-il?

DOÑA FLOR.

Le cas survenu
Fut si prompt! Quand je me décide
A parler, je ne cache rien.

A part.

Sur don Fernand je dois me taire,
S'il m'offense, il m'aime...

DON DIÈGUE.

Mystère
Incroyable! Es-tu franche, enfin?

DOÑA FLOR.

Si tu doutes de moi, je t'offre
D'appeler Inès, qui sait tout,
Ou bien encor, si c'est ton goût,
Prends cette clef, elle ouvre un coffre
Qui contient, entre autres billets,
Ceux que l'amoureuse tendresse
Du marquis à ta sœur adresse
Et qu'à tes yeux elle a soustraits..

Elle lui présente une clef.

DON DIÈGUE.

Donne, et songe que cette épée
Qui devrait te percer le sein,

Au fourreau demeure à dessein,
Afin que la foule trompée
N'aille pas croire que ce bras,
Au lieu de frapper un infâme,
Punit d'abord sur une femme
Un forfait digne du trépas !

DOÑA FLOR.

Si tu veux que ta sœur périsse,
Peu m'importe un pardon ici !
Ma douleur est un glaive aussi
Qui de moi te fera justice.

Ils sortent.

SCÈNE XII

Une campagne.

LE MARQUIS, DON FERNAND.

LE MARQUIS.

Séville est loin, et tout d'abord
Par moi votre fuite est couverte.
En cette campagne déserte
Votre liberté trouve un port.
D'ici pour gagner la frontière
Deux chemins s'offrent à choisir.
Là, voyez le Guadalquivir,
Ici la route cavalière !
Je pense qu'un départ si prompt
Vous laisse en un mince équipage.
Voyageant sans or ni bagage
Les périls pour vous s'accroîtront.
Veuillez accepter cette chaîne

Il lui donne une chaîne d'or.

Qui peut à vos besoins servir.

DON FERNAND.

Quand la néeessité de fuir
Une destinée inhumaine
Ne me dirait pas d'accepter,
Marquis, je le ferais encore
Parce qu'en ce bienfait j'honore
La main qui voulut m'abriter.

LE MARQUIS.

Enfin, j'ai tenu ma promesse.

DON FERNAND.

Vous avez fait plus que promis.

LE MARQUIS.

Lorsqu'à tout je me suis soumis,
Maintenant à vous je m'adresse.
Votre nom ! je veux le savoir
Je veux savoir tout ce mystère
Entre doña Flor et mon frère
Afin de régler mon devoir.
Il est trop juste, puisque d'elle
Dans cette nuit vint tout le mal,
Que moi l'offensé principal,
Je reste à ma cause fidèle.
Pour conclure il faut, entre nous,
Que je lui pardonne, coupable ;
Que je l'innocente, excusable.

A part.

Je contente mon cœur jaloux
Sans que mon amour se déclare.

DON FERNAND.

Votre noblesse, dans mon cœur
Fait naître en même temps, seigneur,

Un double sentiment bien rare,
La confiance et le soupçon.
Sachant que je vous fis offense,
Je redoute votre vengeance,
Et pourtant j'attends mon pardon,
Car je faillis par ignorauce.
Ainsi, vous me pardonnerez,
Ou mon secret vous l'admettrez
Comme étant ma seule défense.

LE MARQUIS.

Tenez-moi donc pour offensé,
Car vos paroles font comprendre
Que vous ne sauriez vous défendre
Contre un homme en mon rang placé.
C'est mettre en oubli ma justice.

DON FERNAND.

Et comment ?...

LE MARQUIS.

Voici la raison:
Toujours la satisfaction
De l'homme outragé protectrice,
Sur l'offense se mesura.
Vous m'avez privé de mon frère,
Battons-nous et dans cette affaire
Le ciel entre nous jugera !

DON FERNAND.

C'est juste.

LE MARQUIS.

Cacher qui vous êtes
Et vouloir par là m'échapper
N'est-ce pas vraiment m'inculper,
Croire à des vengeances secrètes,

Et dire que sur ma valeur
N'osant pas m'appuyer, je pense
Plus tard user de ma puissance
Pour poursuivre mon offenseur?

DON FERNAND.

C'est votre valeur, au contraire,
Qui m'oblige à me taire ainsi.
Je vous ai suivi jusqu'ici
Sans redouter votre colère,
Car je crois à votre serment.
Ma vie est à l'abri d'un piége
Votre parole me protége
Là comme ailleurs, assurément.

LE MARQUIS.

C'est interpréter ma promesse
Plus largement qu'il ne convient;
A Séville, il vous en souvient,
J'ai secouru votre détresse
Et vous-même avez confessé
Que non-seulement j'étais quitte
De mon devoir par ma conduite,
Mais que je l'avais dépassé.
Il est donc juste et raisonnable
De vous prononcer sous serment
Et d'en terminer promptement
Si votre cause est avouable.

DON FERNAND.

Laissez-moi baiser votre main;
Si je dois succomber par elle,
La mort me sera moins cruelle
Que dans votre cœur un chagrin;
Si je vous tue, à ma victoire

Je verrai chacun applaudir,
Car j'aurai vaincu, sans mentir
Un héros tout couvert de gloire.
Et je dis mon nom à présent :
Don Fernand Godóy de Cordoue.

LE MARQUIS.

A votre valeur, je l'avoue,
Je reconnais un noble sang.

DON FERNAND.

Je l'ai bien montré dans ma lutte
Avec don Sanche. Contre vous
Si le sort tourne son courroux
Je dirai, plaignant votre chute,
Que j'ai dans cette même nuit
Éteint les deux yeux de l'Espagne.
Maintenant, Dieu vous accompagne !
Ce que vous vouliez je l'ai dit.

LE MARQUIS.

Il reste à conter l'aventure
De mon frère et de doña Flor.

DON FERNAND.

Que puis-je vous apprendre encor ?
Vous savez la mortelle injure
Qus me fit don Sanche, et comment
Il périt par excès de zèle :
Flor est pure autant qu'elle est belle,
Mais si j'eusse été son amant,
Croyez-vous qu'étant gentilhomme
Près de vous je la trahirais
En vous révélant ses secrets,
Moi que pour prudent on renomme ?

LE MARQUIS.

Si je jure d'être muet ?
N'ai-je pas votre confiance ?

DON FERNAND.

Cela ne suffit pas, je pense,
Seigneur, pour me rendre indiscret.

LE MARQUIS.

Notez que vous taire fait naître
Plus qu'un soupçon. Vous avez peur,
Non pas pour vous, mais pour l'honneur
De Flor...

DON FERNAND.

Le mien suffit peut-être.
De Flor ne pensez pas de mal
Pour cela ; plus que mon silence,
Marquis, votre discours l'offense,
Et pourtant vous êtes loyal.
Trêve donc à ce verbiage ;
Mon sein devient dès ce moment
Un sépulcre de diamant.

LE MARQUIS.

Eh bien ! Sans tarder davantage,
Ce diamant je le romprai
Avec ce fer, amant farouche !
Ce que me cache votre bouche,
Dans votre cœur je le lirai !

Ils se battent.

DON FERNAND.

J'admire le bouillant courage
Dont le ciel, marquis, vous doua.

LE MARQUIS, à part.

Toujours la jalousie est là,

Le dépit augmente ma rage.

DON FERNAND, combattant toujours et pressé par son adversaire.

Je suis votre égal en valeur,
Mais votre vigueur est plus grande.

LE MARQUIS.

Il est juste que Dieu défende
Mon droit.

Il pousse Fernand qui tombe à terre.

DON FERNAND, à terre.

Ah ! vous êtes vainqueur !

LE MARQUIS, lui mettant l'épée sur la gorge.

Parlez ! le sort vous est contraire.
Avec Flor, que s'est-il passé ?

DON FERNAND.

Au silence je suis forcé.

LE MARQUIS.

Hâtez-vous ! Que voulez-vous faire ?
Car à vous tuer je suis prêt.

DON FERNAND.

Avec moi mourra mon secret.

LE MARQUIS, lui tendant la main.

Levez-vous donc, exemple rare
De force et de discrétion !
De l'honneur illustre blason,
De noblesse miroir bizarre,
Vivez ! le ciel ne permet pas
Qu'un si valeureux gentilhomme
Pour un fait qui s'explique, en somme,
De moi reçoive le trépas.
Gardons-nous mutuelle estime.
De votre main mon frère est mort.
Je vous ai vaincu tout d'abord,

Je pouvais vous tuer sans crime,
Je fais plus en vous pardonnant,
Car je triomphe de moi-même.
Si, poussant l'affaire à l'extrême
Je vous eusse tué, Fernand,
On eût ignoré ma vengeance,
Car l'obscurité nous couvrait.
Mon honneur me force en effet
A rechercher votre présence ;
Mais la nuit, j'ai pu ne rien voir ;
J'ignore votre nom ; personne
Ne saura que je vous pardonne,
Car alors, viendrait le devoir.
Adieu ! Non-seulement j'oublie
Mais je reste votre obligé
Si celui que j'ai protégé
Veut me tendre sa main amie.

DON FERNAND.

Avec mon âme, prenez-la.
Que l'amitié soit éternelle
Entre nous. J'y serai fidèle.

LE MARQUIS.

Allez avec Dieu ! Me voilà
Demeuré seul sur cette terre.
Je vous estime en un point tel
Que malgré le chagrin mortel
Où me plonge la mort d'un frère,
Quoi que ce coup inattendu
D'un grand cœur ait privé l'Espagne,
J'accepte l'ami que je gagne
Pour le frère que j'ai perdu.

ACTE DEUXIÈME

Une salle dans l'alcazar de Séville.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, LE MARQUIS, DON PEDRE.

LE ROI.

Marquis, quand du coup qui vous frappe
Je venais pour vous consoler,
Il me faut de moi vous parler,
Car ma douleur à flots s'échappe.
Vous perdez un frère adoré,
Et moi, l'ami pur et sincère
Qui soumit l'africaine terre
Et vainquit le Maure abhorré.
Oui, je chérissais votre frère
Dont la valeur me défendit
Quand le mien que le ciel maudit
Me fait injustement la guerre.
Mais avez-vous de l'agresseur
Trouvé la trace ? son supplice
Satisfera seul ma justice
Et pourra soulager mon cœur.

LE MARQUIS.

Son nom reste jusqu'à cette heure
Un mystère pour tous, mais moi,

Puisque du ciel telle est la loi
Et que le frère qne je pleure
Tomba dans un duel loyal,
Je voudrais ici voir paraître
Pour qu'il servit le roi mon maître
Cet heureux et vaillant rival.
Celui qui put vaincre don Sanche
Mettrait sans doute aux pieds du roi
L'empire turc en désarroi.
Ainsi pour le pardon je penche
Et je vous demande à genoux
Malgré la douleur qui m'accable
D'absoudre pour moi le coupable
Que moi je gràcierai pour vous.

Il met un genou en terre.

LE ROI.

Une telle action est fille
Du dévouement le plus entier.
Levez-vous mon grand écuyer !

LE MARQUIS.

Je veux baiser la terre où brille,
Sire, la trace de vos pas.

LE ROI.

A s'acquitter le roi commence,
C'est une faible récompense
Pour le don de pareils soldats.

LE MARQUIS.

Votre cœur trop généreux paye,
Seigneur, même l'intention.

LE ROI.

Ajoutez encore à ce don,
En preuve d'une amitié vraie,

Le droit funèbre, et par surcroit
Les Alcabalas de Cordoue. (1)

LE MARQUIS.

Payer ainsi, c'est, je l'avoue,
Donner bien plus que l'on ne doit.
Mais, dites-moi, sire, de grâce
Si le coupable a son pardon.

LE ROI.

C'est bien.

LE MARQUIS, à part.

Juste décision.

DON PEDRE, à part.

Quel cœur! Haut. Marquis le ciel vous fasse
Vivre mille ans!

LE MARQUIS.

Ce que donna
Le roi dans sa faveur insigne
Plus que moi vous en étiez digne
Seigneur don Pèdre de Luna.

LE ROI.

Don Pèdre, je vais à la chasse
Oublier des maux affligeants,
Faites prévenir tous mes gens.

DON PEDRE.

Ce sont les devoirs de ma place.

Il sort.

(1) Droit sur tout ce que l'on vend.

SCÈNE II

LE ROI, LE MARQUIS.

LE ROI.

Sommes-nous seuls ?

LE MARQUIS.

Oui, majesté.

LE ROI.

A votre amitié bien connue
Je dirai la vérité nue.
Selon ce qui m'est rapporté
Comptant sur son outrecuidance
Et de ma faveur trop gonflé,
Marquis, don Pèdre a violé
Le respect de ma résidence.
Il est entré dans mon palais
La nuit, et d'une noble femme
Il a souillé, comme un infâme,
L'honneur et le nom. Cet excès
Veut que son sang coupable coule.
Ma justice l'a condamné,
Mais étant un homme bien né
Il doit mourir loin de la foule.
Il a des parents, des amis
Sans nombre, une mort ferait naître
Mille adversaires qui peut-être
Se joignant à nos ennemis
Leur prêteraient leur assistance.
Pour cela, vous sachant discret

Je vous ordonne en grand secret
D'exécuter notre sentence.

LE MARQUIS.

Mais...

LE ROI.

Obéissez seulement;
Je vous sais tout à mon service
Et vous connaissez ma justice.

Il sort.

SCÈNE III

LE MARQUIS.

O rigueur !... cruel jugement,
Qui sur l'iniquité repose !
Les ennuis dont l'amour est cause
Les punir aussi durement !
Et choisir pour vengeur du crime
Contre un délinquant par amour
Celui qui se voit dans ce jour
Plus coupable que la victime !
Qu'au moins il trouve un protecteur
Dans son juge, dans son complice,
Quoique l'arrêt de son supplice
Ait un roi puissant pour auteur!
Cherche mon cœur, dans ta sagesse
Comment, sans lui désobéir
Et sans cruellement sévir
Je pourrais avec quelqu'adresse
Ajourner ce dur châtiment,
Sans, à mon roi, faire une offense.

Le temps viendra pour sa défense
Apporter quelque changement
Dans l'esprit du roi qui l'adore ;
Ou quelque fait inattendu ,
Détournant le fer suspendu,
Peut venir le sauver encore.

Appelant.

Ricardo !

SCÈNE IV

RICARDO, LE MARQUIS.

RICARDO.

Seigneur !

LE MARQUIS.

Que dit-on
Dans Séville de ma disgrâce ?

RICARDO.

Vous êtes plaint dans chaque classe.
De l'homicide on tait le nom,
Mais on sait que Flor fut la cause
Du malheur...

LE MARQUIS.

Ricardo, tais-toi.
Et sur ta vie, épargne-moi
Son nom...

RICARDO.

Qu'est-ce donc?

LE MARQUIS.

Je t'impose
Sur elle un silence complet.

RICARDO.

Quel coup nouveau peut vous atteindre?

LE MARQUIS.

Je veux l'oublier sans la craindre.
Ne me remets plus de billet
De cette traitresse infidèle.

RICARDO.

De ce changement, par ma foi,
Je rends grâce à Dieu! Quant à moi
Vous n'ignorez pas que mon zèle
Dès longtemps vous le conseilla,
Et de songer à la fortune
Dont la faveur est opportune.
Chacun vous jalouse déjà.
Mais puisque la chaîne est rompue,
Afin de n'y point revenir,
Écoutez!

LE MARQUIS.

Dis!

RICARDO.

J'ai souvenir
D'une aventure survenue
A Cordoue et qui fit du bruit.
Doña Flor jadis fut surprise
Par son frère (dont chacun prise
La valeur). Elle avait, de nuit,
A Fernand de Godoy qui l'aime
Donné rendez-vous.

LE MARQUIS.

C'est assez!
Depuis lors deux ans sont passés.
Écartons le souvenir même

D'un amour qu'il faut oublier.
Puisque la fortune contraire
M'enleva mon malheureux frère
Je veux un jour me marier,
Laisser mon nom, mon héritage,
Au fils que Dieu me donnera.
Doñe Inès d'Aragon, déjà
Par la grâce de son visage
M'a frappé; je veux aspirer
A sa main ; sa beauté discrète
Peut fixer une âme distraite,
Et s'il m'est permis d'espérer
Jamais mortel sur cette terre
N'aura par la faveur des cieux
Conquis un bien plus précieux.

RICARDO.

Je vous approuve.

LE MARQUIS.

Le mystère
Est de trop ; je prétends prouver
Qu'à tout repentir je renonce.
Prends cette clef, et pour réponse
A doña Flor, pour la braver,
Brûle ses lettres insensées.

RICARDO.

J'ai hâte de vous obéir.

LE MARQUIS.

Que leurs cendres soient à plaisir
Comme ses serments dispersées.

Ricardo sort.

SCÈNE V

DON DIÉGUE, LE MARQUIS.

DON DIÈGUE, à part.

Il est seul, bonne occasion

Haut.

De lui parler, Marquis, je baise
Vos pieds.

LE MARQUIS.

Don Diègue.

DON DIÈGUE.

N'en déplaise
A votre juste affliction
Le chagrin presse ma parole.
Je ne surfais pas ma douleur;
Aujourd'hui le même malheur
Tous deux nous frappe et nous immole;
Vous perdez un frère, je perds
Une sœur. Plût au divin juge
Que comme vous j'eusse un refuge!
On sait par nos destins divers
Que la perte de l'existence
Affecte moins un noble cœur
Que le trépas de son honneur.
Quand du fond de ma conscience
Je vous considère, vrai mur
De justice, et trop rare exemple
De loyauté, que l'on contemple,
Je me dis : cet homme si pur
Qui pour chacun est l'honneur même
Pourquoi m'a-t-il déshonoré?

Marquis, votre frère expiré
Appelle sur nous l'anathème,
Mais l'amour avoué par vous
De mon déshonneur est la cause.
Je sais ce que peut et ce qu'ose
D'un homme puissant le courroux.
Vous savez ma valeur peut-être,
Tous deux du roi nous connaissons
La rigueur aux moindres soupçons.
Marquis faites-moi donc connaître
La conduite que vous tiendrez.

LE MARQUIS.

Seigneur don Diègue en témoignage
De mon véridique langage
J'appelle les cieux vénérés.
Ils diront ma douleur amère
Quand j'appris que d'un bruit menteur
J'étais la cause et non l'auteur.
Pour prouver mon regret sincère
J'avisai Flor tout aussitôt,
Et donnai l'ordre à la justice
De rester de tout spectatrice,
J'ordonnai de ne dire mot
De votre sœur quoique sa vue
Me rappelât ce froid débris
Qui glaçait d'horreur mes esprits.

DON DIÈGUE.

Votre conduite m'est connue
Acceptez mon remerciement.

LE MARQUIS.

Tels sont les faits. La force humaine
N'y peut rien ; le destin nous mène.

J'ai confessé sincèrement
Ma faute et si votre indulgence
Comprend les choses de l'amour,
Je me flatte qu'à votre tour,
Vous oublierez votre vengeance,
Si je trouve un moyen sensé
Qui pour l'avenir vous rassure
Et qui referme la blessure
Que vous a faite le passé !

DON DIÈGUE.

Je le veux bien.

LE MARQUIS.

Mon amour cède,
Don Diègue, à votre honneur discret
Mon caprice à votre intérêt.

A part.

Ne plus voir Flor c'est le remède
Que j'avais d'avance trouvé,
Mon ennemi je le remplace,
En lui cédant de bonne grâce,
Par un ami bien éprouvé.

Haut.

Comme cavalier je vous donne
Parole que non-seulement
J'oublie un si doux sentiment
Mais que Flor n'entendra personne
Lui parler jamais en mon nom,
Que je ne recevrai point d'elle
Rendez-vous, message, nouvelle ;
Si de ses mains j'ai quelque don,
Je veux sur l'heure le lui rendre.
Du roi j'obtiendrai quelqu'édit

Pour augmenter votre crédit.
Sa faveur, si Dieu veut m'entendre,
Sur vous si bien rayonnera
Que votre clarté de l'orage
Dissipant soudain le nuage,
L'honneur de Flor resplendira.

DON DIÈGUE.

Merci, seigneur, de votre zèle.
Dans ma foi je suis raffermi
Et je demeure votre ami.

LE MARQUIS.

Au serment je serai fidèle.

DON DIÈGUE.

Pour vous montrer combien mon cœur
Se confie à votre noblesse,
Ces témoins de votre faiblesse
Et du discrédit de ma sœur

Il lui donne des lettres.

Prenez-les, que le ciel me garde,
Quand j'accepte ici vos bienfaits
D'en mettre en doute les effets,
Et d'être plus que vous en garde.

LE MARQUIS.

D'un ami le vrai dévoûment
Vous paiera cette confiance.

DON DIÈGUE.

Et le mien par cette alliance
Vous est acquis absolument.

Ils sortent.

SCÈNE VI

Une rue.

ENCINAS.

Que le diable soit de Séville,
De toutes ses confusions :
Et par quelles illusions,
Dans les dédales de la ville,
Don Fernand depuis plus d'un jour
Échappe-t-il à notre vue
Sans qu'une recherche assidue
Nous l'ait fait trouver? C'est la cour !
Rien n'y change. Je sais un homme,
Un joueur ; quand dans un tripot
Il a tiré de quelque sot
En façon d'emprunt, une somme
Dans un autre bouge, il s'en va
Comme s'il passait en Turquie ;
Si quelque dupe à lui se fie,
De sa bourse il l'allégera;
Il poursuit son pélerinage
Et n'épargne aucun bon endroit,
Sur chacun percevant son droit,
Puis il revient avec courage
A son premier bouge enfumé.
Les joueurs changent de repaire.
Il n'y trouve plus le compère
Que son savoir-faire a plumé
S'il le trouve, par ses entrailles
Il jure que c'est un oubli,

Ou bien il dit d'un ton poli
Que vieille dette a des écailles.

SCÈNE VII

DON FERNAND, en costume de voyage, ENCINAS.

DON FERNAND, à part.

Lui ! devant le logis de Flor !
Ce n'est pas, certes, bon indice
Et je crains quelque préjudice.
Haut.
Hidalgo !

ENCINAS.

Voyons ! qu'est-ce encor ?

DON FERNAND.

Un homme curieux d'apprendre
Si c'est ici votre maison.

ENCINAS.

Seigneur ! ai-je bien ma raison ?
Est-ce vous que je viens d'entendre ?

DON FERNAND.

Tais-toi ! ne me connais-tu pas ?

ENCINAS.

Très-bien, mais grâce à mes oreilles,
Car mes yeux ne voient pas merveilles
Ce ne sont plus vos traits, hélas !
Que ce déguisement vous change !

DON FERNAND.

Tant mieux ! car pendant quelques jours
Dans l'intérêt de mes amours
Je me dois cacher,

ENCINAS.

C'est étrange !
Ainsi de moi vous méfier !
M'abandonner dans ma tristesse
Et me brûler la politesse !
Oserez-vous me rudoyer
Si de la ville de Cordoue
Je médis et des Cordouans ?

DON FERNAND.

Tu te trompes quand tu prétends
Critiquer ma conduite. Avoue
Que pendant l'enquête qu'on fait
Ce serait un trait de folie
De jouer sottement ma vie
En me montrant, quand le seul fait
De mon amour déjà m'exile.
Ainsi je veux savoir de toi
Ce qu'on dit de Flor et de moi,
Et quels sont les bruits dans Séville.

ENCINAS.

Ne vous trouvant plus au matin
Je sortis, je vous le confesse,
Pour vous faire dire une messe ;
Je vis le public incertain,
Tout effaré de l'aventure,
Bâtissant mille sots propos,
Accusant Flor de tous les maux,
Et rappelant bien haut l'injure
Que vous fîtes à son honneur
Dans Cordoue autrefois, seigneur,
Si l'on ne l'a pas poursuivie,
C'est pour autre cause pourtant.

On sait, c'est le point important,
Que le marquis sauva la vie
Au meurtrier et qu'il l'aida
Dans sa fuite, et qu'au roi lui-même
Il demanda, faveur suprême,
Un pardon qu'on lui concéda.
Certains disent avec mystère
Que ce fut par son ordre exprès
Et pour servir ses intérêts
Qu'on donna la mort à son frère,
Car de Flor il était jaloux;
Cette opinion, l'entrevue,
L'a confirmée et répandue.
Tel est le vrai point, entre nous,
Où les choses sont arrivées.
Quant à moi, je vous apprendrai
Que, confus et désespéré
De tant d'inutiles corvées,
Sans trouver trace de vos pas,
Pressé de plus par la détresse,
Je visitai votre maîtresse
Pour lui conter mes embarras.
Je la trouvai triste et pensive ;
Son noble frère avait posté
Des laquais de chaque côté
Dans une attitude offensive.
Don Diègue entra ; près de sa sœur
Il me rencontra, plein de crainte,
Mais pour la ruse et pour la feinte
Lorsque survient un agresseur,
Rien ne vaut, seigneur, une femme,
Flor répondit, sans s'effrayer,

Que je cherchais comme écuyer
A me placer près d'une dame,
Étant sans maître en ce moment.
Elle affirma me bien connaître
Et dit qu'en me voyant paraître
Elle s'était subitement
Rappelé l'enfant de Cordoue
Qui jadis partageait ses jeux.
Le ciel, par un hasard heureux,
Voulut que sans faire la moue
Le frère m'acceptât pour tel.
Ce titre de compatriote
Flattant presque peu sa marotte,
Je fus admis dans le castel.
Enfin, je porte la casaque
De Don Diégo de Padilla
Mais à vos ordres me voilà
Pour la défense ou pour l'attaque.

DON FERNAND.

Le marquis a sollicité
Du roi mon pardon?

ENCINAS.

On l'assure.

DON FERNAND, à part.

Comment envers cette âme pure
Puis-je être jamais acquitté ?

A Encinas.

Du roi quelle fut la réponse ?

ENCINAS.

D'un air sévère il dit : «C'est bien ! »
Ainsi de lui ne craignez rien.

DON FERNAND.

Est-ce mon pardon qu'il prononce ?
Enfin te voilà le valet
De Don Diègue ?

ENCINAS.

Oui, j'en ai la mine,
Mais à vous servir je m'obstine
Si la chose ne vous déplait.

DON FERNAND.

Poursuis pour détourner le doute.

ENCINAS.

Merveilleuse précaution.

DON FERNAND.

Et pour que ta position
Soit moins précaire, tiens, écoute,
Prends cette chaîne.

ENCINAS.

Est-elle en or ?

DON FERNAND.

Tu le vois bien.

ENCINAS.

Au misérable,
La défiance est pardonnable.

DON FERNAND.

Si je dis d'où vient ce trésor...,

ENCINAS.

Gageons qu'il vous vient d'une femme.

DON FERNAND.

D'un homme qui sauva mes jours.

ENCINAS.

Comment seigneur ?

DON FERNAND.

Rentre toujours
A ce logis qui te réclame,
Va savoir si Flor peut venir
Me parler à sa jalousie.

ENCINAS.

De stupeur j'ai l'âme saisie,
Vous vouliez la fuir, la punir...

DON FERNAND.

C'est vrai, mais j'ai changé d'idée.

ENCINAS.

Eh bien, entrez dans la maison,
J'en forme seul la garnison.
Quand vous l'aurez persuadée,
Quittez Flor et tâchez de fuir
Car le frère n'est pas commode
Et peut nous traiter à sa mode.
D'espion, je vais vous servir.

DON FERNAND.

O mon ennemie adorée,
Je brûle et tremble de te voir !
Je ne crains que ton désespoir
Lorsque mon âme est torturée !

Ils sortent.

SCÈNE VIII

Une salle chez don Diègue.

DOÑA FLOR, peu après DON FERNAND.

DOÑA FLOR.

Du marquis, pas un mot, mon Dieu !
Pas de visite ! est-il possible ?

Est-ce jalousie irascible ?
Est-ce une vengeance, un adieu ?
Qui vient là ?

DON FERNAND.

Flor ! un misérable,
Que la mémoire du passé,
Au fond de l'enfer a placé
Et qui pourtant n'est pas coupable.

DOÑA FLOR.

Fernand !

DON FERNAND.

Ne me connais-tu plus ?
Ainsi tant de jours de souffrance
Sont payés par l'indifférence !
Ainsi, reproches superflus !
Un cœur noble joint le mensonge
A l'oubli de la loyauté !
Pourquoi taire la vérité ?
Prolongeant mon pénible songe,
Pourquoi, lorsque je te revis,
Plus constant, plus épris encore,
Au malheureux fou qui t'adore
Ne pas donner un sage avis ?
Dans sa douleur on se repose.
La rigueur c'est de la pitié.
Si de notre ancienne amitié
Ton âme eut gardé quelque chose
Tu m'aurais alors prévenu
Pour épargner au moins ma vie,
Ou pour ne pas te voir suivie
Par le cri d'un cœur méconnu.
Fis-tu mieux par tes tromperies

De me jeter dans ces périls?
Tes serments d'alors où sont-ils?
Ton âme pour les fourberies
Était née, et tu ne pouvais
Agir autrement, étant femme.

DOÑA FLOR.

Non, je n'accepte pas ce blâme.
La querelle que tu me fais
C'est afin d'étouffer ma plainte.
Si tu m'avais fidèlement,
Perfide, tenu ton serment,
Mon cœur serait libre de crainte,
Et nous verrions peut-être encor
Revivre nos belles journées;
Mais tu changeas nos destinées,
Le serment fait à doña Flor,
Oui, tu le violas, parjure!

DON PERNAND.

Cela n'est point!

DOÑA FLOR.

Non par des mots,
Mais par des actes. Tes complots
Pour mieux ébruiter l'injure,
Ton duel, tes soupçons jaloux,
Ne valent-ils pas des paroles?

DON FERNAND.

Laisse-là les raisons frivoles.
Pour cacher tes torts, entre nous,
Tu m'en prêtes en vain, perfide.
Je me battis, cachant mon nom,
Je risquai par discrétion
Des jours qu'un rival intrépide

Voulait m'ôter pour m'arracher
Le secret que je voulais taire.
Je restai muet pour te plaire,
Que viens-tu donc me reprocher?

DOÑA FLOR.

Quand tu vis cette résistance
Il te fallait fuir le danger,
La nuit eut pu te protéger,
Tu ne perdais rien par l'absence.

DON FERNAND.

Souviens-toi de quel sang je suis!
Mon serment m'a dicté ma tâche.
Je dois être discret, non lâche.
Tel est le but que je poursuis.
Qu'importait-il que tout le monde
Ignorât mon nom et mes traits?
Moi-même, je me connaissais.
Le crédit sur l'honneur se fonde.
Si tu comprenais mieux mon cœur
Tu jugerais mieux ma conduite.
Où me cacher après ma fuite?
Où trouver l'estime et l'honneur?

DOÑA FLOR.

De tout je t'aurais tenu compte
Si pour moi tu l'avais tenté.

DON FERNAND.

Mais, ignorant la vérité,
On n'aurait connu que ma honte!
Toi-même tu m'aurais blâmé
De cette action condamnable;
Car toujours le malheur m'accable!
Et le monde étant informé

Que le galant qu'on vit paraître
Sous ton balcon, était celui
Dont ton cœur acceptait l'appui,
C'était te diffamer. Peut-être
On t'eut reproché cet amour
Pour un lâche, pour un indigne.
Vois mes raisons, l'affront insigne
Qui te perdait, Flor, sans retour.
Vois comment aujourd'hui les peines
Naissent pour moi de tes erreurs.
Oui tu causas tous mes malheurs
Et contre moi tu te déchaînes!
Si tu m'avais gardé ta foi,
Si d'un autre amant occupée,
Dédaignant ma flamme trompée,
Tu n'avais bravé toute loi,
Je n'aurais pas vu ma ruine!

DOÑA FLOR.

Un autre amant?

DON FERNAND.

Que tu chéris!
Qui garde tes balcons fleuris,
Qui se bat pour son héroïne!

DOÑA FLOR.

Un homme puissant dédaigné
Change son amour en colère.

DON FERNAND.

Dans la crainte de me déplaire
En vain tu prends l'air indigné,
Loin de moi, va-t'en, fière ingrate,
Tigre, serpent, je suis venu

Pour voir ta conscience à nu;
La mienne en mille feux éclate,
J'accuse et maudis tes forfaits
Et tes mensonges hypocrites.
Pour punir selon ses mérites
Ton âme vile, je devrais
Rompre le serment qui me lie,
Je le garde quoiqu'offensé,
Quand par un effort insensé
Ton cœur obligé le renie;
Et moi reniant nos amours,
Pour n'entendre plus tes paroles,
Tes faussetés, tes hyperboles,
Je te dis adieu pour toujours.

DOÑA FLOR.

Toi, de mes maux la cause unique,
Va-t'en! que l'écho de ton nom
Ne vienne plus de ma maison,
Ingrat, souiller le seuil pudique!

DON FERNAND.

Oses-tu d'ici me chasser?
Mon nom offense ton oreille,
Ma présence, ô rare merveille,
Aujourd'hui semble te blesser.
Dussé-je y perdre mille vies,
Je serai l'ombre qui te suit
Et le fantôme qui, la nuit,
Vient t'effrayer lorsque tu pries.
Ainsi je me venge et réponds
Par une poursuite obstinée
Aux défis de la destinée!

DOÑA FLOR.

Prends bien garde à tes actions
Ou je saurai...

SCÈNE IX

ENCINAS, LES MÊMES.

ENCINAS.

C'est votre frère.

DOÑA FLOR.

Sors, Fernand !

DON FERNAND.

Non, j'attends ma mort
Et la tienne !

ENCINAS.

Le joli sort
Pour nous trois !.. señora si fière
Rentrez dans votre appartement
Vous, seigneur, dans ma chambre, vite !

DOÑA FLOR.

Hélas ! quand du ciel que j'irrite
Par un fatal aveuglement
Obtiendrai-je un seul jour, une heure
De repos, de félicité ?

DON FERNAND.

Oh ! quand le ciel dans sa bonté
S'il faut que par tes mains je meure
Me donnera-t-il un seul jour
A l'abri de ton inconstance !

ENCINAS.

Ah ! seigneur ! Don Diègue s'avance.

DON FERNAND.

Qu'il vienne punir mon amour !
J'aime mieux qu'il prenne ma vie
Que de la perdre par sa sœur.

ENCINAS.

Croyez-moi, vivre est le meilleur,
Finissons-en donc je vous prie.

Ils sortent.

SCÈNE X

Une salle chez doña Ana.

DOÑA ANA, INÈS.

DOÑA ANA.

Chère Inès, Flor te fait défaut?

INÈS.

Je ne puis en votre présence
M'apercevoir de son absence.

DOÑA ANA.

C'est payer l'amitié d'un mot.

INÈS.

Mais je crains que Flor ne s'ennuie
Toute seule, et j'en ai pitié.

DOÑA ANA.

A l'aimer je suis de moitié!

INÈS.

Sa beauté fait partout envie.
Mais le marquis vous vient déjà.

SCÈNE XI

LE MARQUIS, LES MÊMES.

DOÑA ANA.

A sa parole il est fidèle.

LE MARQUIS.

Joyeux et fier, je mets mon zèle
A vous servir.

DOÑA ANA.

Et pour cela
Seigneur marquis je vous rends grâce.

LE MARQUIS.

J'attends vos ordres absolus,
Ordonnez et n'hésitez plus,
Belle señora, le temps passe.
J'ai mis à profit les instants
Et souhaite que le service
Qui nécessite mon office
Soit pour vous des plus importants.

DOÑA ANA.

La noblesse et la courtoisie
Que chacun en vous reconnaît,
Seigneur, d'un appel indiscret
Excuseront la fantaisie,
Et pour cela même je crois,
Qu'appréciant la circonstance,
Vous me prêterez assistance
Dans le péril que jentrevois.
Doña Flor qui toujours vous aime
Et qui pleure votre abandon

Vous voyant fuir de sa maison
Sans que de vous un billet même
Vienne adoucir son triste sort,
De tous ses chagrins vous accuse,
Et sa pauvre âme, que j'excuse,
Demande un refuge à la mort.
Moi qui l'estime et qui l'adore,
Moi qui crois à sa loyauté,
A fléchir votre cruauté
Je prétends travailler encore.
Permettez-lui de vous revoir
Car vous êtes noble, elle est femme,
Et moi je supplie et réclame
Pour une amie au désespoir.

LE MARQUIS, à part.

Hélas ! Flor, le ciel qui nous juge
Sait que cet amour imposteur
Qui met en pièces mon honneur
A ma haine ôte tout refuge.
J'ai juré... Maudit l'imprudent
Qui pour fuir la présente peine,
Donne l'avenir et s'enchaîne !

Haut à Ana.

Sur le possible me fondant,
J'ai promis ; mais à l'impossible
Je ne puis pas être tenu.

DOÑA ANA.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS.

Je dis...

Il lui parle bas.

SCÈNE XII

DON DIÈGUE ET ENCINAS s'arrêtant à la porte sans être vus.
LES MÊMES.

ENCINAS, bas à don Diègue.

Venu
Pour doñe Ana, cette insensible !

DON DIÈGUE, de même à Encinas.

Silence ! le marquis est là !

ENCINAS.

Et nous voici dans un beau piége.

DON DIÈGUE.

Leur distraction nous protège.
Écoutons ce qu'il lui dira..

LE MARQUIS, haut à doña Ana.

A présent vous savez, madame,
Ma résolution.

DOÑA ANA.

Comment ?

LE MARQUIS.

C'est vouloir fondre un diamant
Que me prier, oui, par mon âme !

DOÑA ANA.

Ne me repoussez pas, seigneur,
A tant d'amour il faut vous rendre.

DON DIÈGUE, toujours au fond du théâtre.

Juste ciel ! ai-je pu l'entendre ?
J'en ai trop vu pour mon honneur !

LE MARQUIS.

Doñe Ana, trève de prières.

LE MARQUIS.

Oui, sur mon âme
Elle a beaucoup de droits, madame.
Mais, sans parler de cet amour,
Je voudrais vous quitter contente.

DOÑA ANA.

Ce refus étant le premier,
Marquis, il sera le dernier.

LE MARQUIS.

Señora, c'est tromper l'attente
D'un ami digne de pardon,
Et j'approuverais votre plainte
Si la mort pouvait par la crainte
M'arracher un semblable don.

Il sort.

SCÈNE XIII

DOÑA ANA, INÈS, ENCINAS.

DOÑA ANA.

Rigueur inflexible !

ENCINAS, s'avançant.

Dieu garde
Doñe Inès, vos jours précieux !

INÈS.

Encinas ! Quoi, toi dans ces lieux ?

ENCINAS.

Près du marquis je suis de garde.

INÈS.

Tu le sers ?

ENCINAS.

Valet favori.

DOÑA ANA.

De don Fernand quelle nouvelle,
Encinas ?

ENCINAS, allant à la porte du fond.

Mon maître m'appelle.

Feignant de parler au dehors.

J'y vais, seigneur ! — Maître chéri,
Il ne peut de moi, je vous jure,
Se passer pendant un instant.
Pardon ! au revoir. Il m'attend.

Il sort.

DOÑA ANA.

Pour cette plaisante figure
Le marquis aura pris du goût.

INÈS.

Oui, sans doute à sa seigneurie
Il plaît par sa bouffonnerie.

Elles sortent.

SCÈNE XIV

Une salle dans l'alcazar royal.

DON PÈDRE.

Il veut me parler tout à coup,
Lui que le bruit public désigne
Comme l'homme qui doit, dit-on,
Épouser Inès d'Aragon.
A mon avis, c'est mauvais signe ;
Car tandis qu'il lui fait la cour,

Moi, le rival qu'elle préfère,
J'enveloppe dans le mystère
Et ses faveurs et mon amour.
S'il allait soupçonner la ruse ?
Grand Dieu ! Mais le voici qui vient.

SCÈNE XV

LE MARQUIS, DON PÈDRE.

LE MARQUIS.

Ah ! don Pèdre !

DON PÈDRE.

Un souci me tient,
Marquis, pardon si je m'abuse.
De votre part, ce rendez-vous
Indique-t-il qu'ici je puisse
Vous obliger par un service ?

LE MARQUIS.

L'amitié qui règne entre nous
Veut mutuelle confiance.
Il vient d'arriver un courrier
De Grenade ; un noble guerrier,
Un général plein de vaillance,
Don Miguel Carabée est mort
Et d'occuper ce poste insigne
Votre personne seule est digne.
J'ai voulu vous parler d'abord,
Afin de savoir par vous-même
Si je puis proposer au roi
De vous investir de l'emploi.

A part.

Par cet habile stratagème
Je veux le sauver du trépas.

Pendant ce temps la destinée
Peut, contre lui moins acharnée,
Cesser de poursuivre ses pas.

DON PÈDRE à part.

Devancer ainsi ma demande,
Moi, qui jamais ne l'obligeai !
Quand du roi le mieux protégé
Doit solliciter chaque offrande !
Méfions-nous, pourquoi veut-il
Que de Séville je m'absente ?
Il croit qu'Inès est innocente
Et n'entrevoit aucun péril ;
Sans doute il craint mon influence ;
Tout près d'être jaloux de moi,
Il veut en m'éloignant du roi,
Couper le fil de ma puissance.

Haut.

Je suis reconnaissant, marquis,
De ce témoignage d'estime,
Mais de ce prix illégitime
S'offenseraient les droits acquis
De mille vaillants gentilshommes
Qui par l'épée et le talent
Vainquirent le Maure insolent.
Demeurons ainsi que nous sommes.
Je vis content, désabusé,
Et ne veux dans mon indolence
Ni plus d'or ni plus de puissance
Tenez-moi donc pour excusé.

LE MARQUIS, à part.

Haut.

Il se perd ! Le bien du service

Veut pourtant...

DON PÈDRE.

Tant de bons soldats
Dont l'Espagne fait plus de cas
Rempliront bien mieux cet office.

LE MARQUIS.

Qui donc?

DON PÈDRE.

Ballen.

LE MARQUIS.

Son devoir.
Sur l'heure en Aragon l'appelle.

DON PÈDRE.

Marmelejo...

LE MARQUIS.

J'ai la nouvelle
Que pour la France il part ce soir.

DON PÈDRE.

Eh bien, Don Francisco d'Estrade.

LE MARQUIS.

Il est infirme et déjà vieux.

DON PÈDRE.

Don Fernand de Manrique.

LE MARQUIS.

Au mieux
Avec l'infant Henri. Bravade
Que tout cela!... Pèdre acceptez
De cet emploi l'offre amicale.
Gardez bien la faveur royale.

DON PÈDRE.

A voir comme vous m'y portez,
Il semble que c'est votre affaire.

LE MARQUIS.

Vraiment vous m'avez deviné,
Et l'ami que Dieu m'a donné
Absorbe ma pensée entière;
Oui, je suis jaloux de son bien
Comme si c'était le mien même.

DON PÈDRE.

Marquis, c'est prouver que l'on aime.
Mais j'adopte peu ce moyen.

LE MARQUIS.

Réfléchissez, je vous conseille...

DON PÈDRE.

Vous faites le mystérieux.

A part.

Tant d'amitié m'ouvre les yeux;
Dans mon cœur le soupçon s'éveille.

Haut.

Pour vous étonner tout à fait
Je réponds : votre avis est sage,
Mais moi je cherche mon dommage.

LE MARQUIS, à part.

Son aveuglement est complet.
Mais plus il s'empresse à sa perte,
Plus je dois veiller sur ses jours.
Cœur épris se trompe toujours.

DON PÈDRE.

Est-il autre chose ?...

LE MARQUIS.

Non, certe !
Adieu ! mais je vous dis encor
Réfléchissez.

DON PÈDRE, à part.

Sa basse envie
Veut me perdre, mais, sur ma vie,
C'est moi qui le perdrai d'abord.

LE MARQUIS, à part.

Je le sauverai quoiqu'il fasse,
Et je finirai ses ennuis.
Je ne serai plus qui je suis,
Ou du roi j'obtiendrai sa grâce.

ACTE TROISIÈME

Une rue. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

DON DIÈGUE, ENCINAS.

DON DIÈGUE (1).

Celui là seul qui connaît d'où tu sors,
Qui sait juger ton cœur sous ces dehors,
Ton rare esprit et ton expérience,
T'accordera, comme moi, confiance.

ENCINAS.

C'est augmenter mes obligations.

DON DIÈGUE.

L'amour nous guide et nous réussirons.

ENCINAS.

Son écuyer m'attend, exact à l'heure,
L'or ouvrira cette chaste demeure.
Quand je leur eus départi les doublons
J'étais la fleur au milieu des frêlons.
Si je donnais à l'un d'eux une pièce,
L'autre louchait aussitôt de liesse,
Mais le coquin à qui je racontai
Notre complot pour la nuit projeté,

(1) Ici comme partout je continue à suivre le mètre de l'original.

Comme un joueur pipé dressa l'oreille,
Je vous l'amène.

Il sort.

DON DIÈGUE.

O nuit ! viens et conseille
Celui qui veut se venger du dédain
De doñe Ana !... Dans sa chambre soudain
Et sous le nom du marquis qu'elle adore,
Je veux entrer quand la nuit dure encore,
Et par ma ruse assurer le succès,
Si mon amour ne peut trouver accès.
Il faut chercher remède à ma démence.
Il est passé l'instant de la clémence,
Et qui me blâme, oublie assurément
Ce qu'il ferait avec un cœur aimant.

SCÈNE II

ENCINAS revenant avec UN ECUYER, DON DIÈGUE.

ENCINAS, à l'Écuyer.

Et puisqu'enfin vous connaissez notre homme,
Vous allez là prendre une belle somme,
Mais sachez l'obliger.

L'ÉCUYER.

Comment? mes jours
Seront trop peu pour servir ses amours.
Il a la main ouverte et libérale
Et s'est acquis l'estime générale.

ENCINAS.

Avancez donc ?

L'ÉCUYER.

C'est le marquis ?

ENCINAS.

C'est lui.

L'ÉCUYER.

Qu'ordonnez-vous, monseigneur, aujourd'hui?

DON DIÈGUE.

J'espère tout de ton obéissance,
Espère ma faveur...

L'ÉCUYER.

Sans réticence
Éprouvez-moi par mes œuvres.

DON DIÈGUE.

Eh bien,
Dis, ta maîtresse est-elle au lit?

L'ÉCUYER.

De rien
Nul ne saurait se douter, car Morphée
De la maison qui dort fait un trophée.

DON DIÈGUE.

Et serait-il vraiment bien hasardeux
De pénétrer dans sa chambre tous deux?

L'ÉCUYER.

Que prétendez-vous donc?

DON DIÈGUE.

Retiens ta langue,
Je te fais grâce, ami, de la harangue.
Dirige-moi, va, je réponds de tout.

ENCINAS, à l'écuyer.

Il faut mener l'affaire jusqu'au bout,
Puisque de tout il répond. Bonne chance.

L'ÉCUYER.

Je crains...

ENCINAS, bas à don Diègue.

Le char à trop grincer commence,
Il faudrait l'oindre.

DON DIÈGUE, bas à Encinas.

Je n'ai plus un sou,
Et toi ?

ENCINAS.

Pardieu ! j'ai là l'or du Pérou.
Il prendra bien peut-être cette chaîne,
D'un ancien maître, hélas ! dernière aubaine.

Il donne à son maître la chaîne, et celui-ci la donne à l'écuyer.

DON DIÈGUE.

Je paie ainsi ma dette à qui me sert.
Prends cet à-compte.

L'ÉCUYER.

O noble homme disert !
Que ne vaincrait une telle éloquence ?
Suivez mes pas; surtout faites silence.

DON DIÈGUE, à lui-même.

Oui j'éteindrai la lumière en entrant.

ENCINAS.

Dieu nous assiste en un péril si grand !

DON DIÈGUE, à l'écuyer.

Si par hasard tu vois la valetaille
Vouloir entrer pour me livrer bataille,
Menace-les de moi, retiens-les tous..

L'ÉCUYER.

Chacun d'entre eux voudrait mourir pour vous.

Ils sortent.

Une salle dans l'Alcazar.

SCÈNE III

LE ROI, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Dans cette occasion personne
Comme don Pèdre de Luna,
Ce héros que Dieu vous donna
Et que l'armée affectionne,
Ne peut commander vos soldats.
Si je fais le compte des autres,
Je ne trouve parmi les nôtres
Que généraux dans les combats
Engagés à votre frontière ;
Je ne vois pas d'autre guerrier
Pour ceindre à mon roi le laurier
Qu'il faut qu'à Grenade on conquière.

LE ROI.

Les ordres que je vous donnai
Est-ce ainsi qu'on les exécute ?

LE MARQUIS.

Supposer que je les discute
C'est blesser mon cœur étonné ;
Mais en si grave circonstance
J'ai dû vous consulter deux fois.

LE ROI.

Votre pitié, je la conçois,
Je blâme votre inadvertance.

LE MARQUIS.

Vous voulez qu'il meure en secret ;

Vous pouvez donc, sire, comprendre
Qu'il faut parfois savoir attendre
Pour voir remplir un tel souhait.
Si j'ai retardé c'est prudence
Et non manque de dévouement.
L'ordre était juste assurément,
Mais il est de toute évidence
Que parfois la juste rigueur
A la raison d'État s'immole.

LE ROI.

C'est vrai.

LE MARQUIS.

Croyez-en ma parole,
Cette raison d'État, seigneur,
N'eut jamais plus grande éloquence
Que dans ce cas spécifié,
Car un coupable châtié
Qui satisfait votre vengeance
Ne vaut pas un royaume acquis,
D'autant qu'à rien l'on ne renonce,
C'est différer une réponse,
Ce n'est pas un pardon conquis:
Et puis le délit, par l'absence,
Cesse là-bas, profite ici;
Il n'est aucun dommage ainsi
A laisser dormir cette offense.

LE ROI.

En voyant la vive amitié
Qui d'un absent défend la cause
Ma sévérité se repose,
Vous avez vaincu ma pitié;
Donc que don Pèdre aille à Grenade,

Je le nomme mon général
Plutôt pour votre cœur loyal
Que pour son mérite maussade.

LE MARQUIS.

C'est la plus insigne faveur,
C'est la plus riche des offrandes
Que je doive aux bontés si grandes
De votre majesté, seigneur.

LE ROI.

Levez-vous, mon grand majordome.

LE MARQUIS.

Je suis votre esclave.

LE ROI.

Je veux
Toujours vous avoir sous mes yeux.
Le Justicier l'on me nomme;
Pour que ce nom soit mieux porté,
Je veux, à l'honneur de l'Espagne,
Que votre clémence accompagne
En tous lieux ma sévérité.

SCÈNE IV

DON PÈDRE, LES MÊMES.

DON PÈDRE, à part.

Quand il aura quitté la place,
Tout seul au roi je parlerai.
Oui, marquis, je me défendrai,
Puisque votre orgueil me menace,

LE MARQUIS.

Don Pèdre vient...

DON PÈDRE.

A vos genoux,
Permettez, ô roi que je tombe.

LE ROI, le relevant.

Mon général!

DON PÈDRE, à part.

Oh! qu'il succombe
Cet homme rampant et jaloux!

LE ROI.

Partez à l'instant pour Grenade
Votre épée est utile là.

DON PÈDRE, à part.

Le coup attendu le voilà.
Silence, ici point de bravade,
Paraissons heureux et content.

Haut au roi.

Je veux baiser vos pieds augustes,
Recours du faible espoir des justes.

VOIX, au dehors.

Holà! femme! arrête un instant.

SCÈNE V

DOÑA ANA, LES MÊMES.*

DOÑA ANA.

Un juste roi doit aux peines souffertes
Tenir sa porte et son oreille ouvertes.
Roi catholique, roi sage et prudent
Vengeur du crime, et défenseur ardent

* Ce morceau est, comme dans l'original, en vers de dix syllabes.

De notre honneur, toi qui ferme et sévère
Fais respecter la loi que l'on révère,
Je suis, Seigneur, done Ana de Léon.
Mon blason porte une bande, un lion.
Frêle rameau de cet arbre funeste
Que foudroya la colère céleste,
Fernand de Castre, un héros castillan,
Terreur du Turc et du Maure vaillant
Me donna l'être et me fit orpheline,
Me confiant à la bonté divine,
Trop jeune alors pour savoir gouverner
Un cœur hélas! prêt à s'abandonner.
'ignore encor quelle étoile fatale
Fit naitre en moi la pensée infernale
De demander au Marquis son soutien
Et cet Atlas d'un royaume chrétien
Vint pour me perdre et non pour m'aider, sire !
Je l'appelai, lui-même il peut le dire,
Pour un sujet qui m'était étranger ;
Comment aurai-je entrevu le danger,
Qu'il méditait mon déshonneur, l'infâme!
Il prit congé, cachant au fond de l'âme
Son noir dessein, avec art apprêté
Par un valet de son or acheté.
Quand brille au jour la rigoureuse épée,
Dans tant de sang par votre main trempée,
Qu'il la rougit de la pointe au pommeau,
De mon honneur, je vois-là le bourreau
Et, vous présent, sur sa coupabl tête
Le châtiment du crime qui s'arrête.
Déjà la nuit, couvrant la trahison,
D'un lourd sommeil me versait le poison

Quand le marquis ouvrit ma chaste porte
Contre le choc de son or trop peu forte.
Ceux des valets qui ne sont pas vendus
Il les menace, et tous fuient éperdus.
Jusqu'à mon lit il se glisse dans l'ombre,
Que ne fut-il mon tombeau ce lit sombre,
Un marbre froid laissant lire au passant
Mon triste nom écrit avec du sang !
Je me sentis dans ses bras enlacée.
Tout aussitôt par la frayeur glacée
Pleine de doute et de confusion
Je demandai secours, protection.
Personne, hélas ! à ma voix ne se lève,
Le Marquis seul d'une voix basse et brève
Me dit : « Je suis don Fadrique » et voyant
Qu'à lui je veux me soustraire en fuyant,
Il me retient par la force et m'outrage.
Pour désarmer son impudique rage
J'essaie en vain la menace et les pleurs,
J'invoque en vain vos royales rigueurs,
Dernier appel de ma pudeur mourante.
Ni les tourments d'une femme expirante
Ni sa fureur, ni ses pleurs, ni ses cris,
Ne peuvent rien non plus que ses mépris.
Mon faible corps cède à la violence ;
Ma voix se meurt trompant ma vigilance,
Et s'il m'en faut dire plus à présent,
Seigneur, ma honte parle en se taisant.
Ce vil Marquis dans la nuit m'abandonne,
Mes doigts crispés ne saisissant personne,
Je reste seule à pleurer mes malheurs,
Blasphémant Dieu, demandant des vengeurs.

Sire, à vos pieds, je viens crier : justice !
Qu'en votre cœur d'autant plus retentisse
Ce triste appel que le crime est plus grand,
Et l'offenseur plus noble et plus puissant
Sire, le ciel frappe et réduit en poudre
Les hauts rochers que préfère la foudre;
De votre fer faites jaillir les feux
Sur ce géant envahisseur des cieux;
Il méprisa votre justice austère,
Elle suffit pour en purger la terre.

LE MARQUIS.

Par les lauriers dont votre front
Est couronné, je jure, sire,
Que tout ce qu'elle vient de dire
Est faux de tout point...

DOÑA ANA.

Mon affront
Avec son titre est en balance!

LE ROI.

Rassurez-vous, car mon pouvoir
Se fonde ici sur le devoir
Et rien n'endort ma vigilance.
Holà ! ma garde !

LE MARQUIS.

Croyez-moi,
Sire...

LE ROI.

Marquis, on vous accuse
Aux juges portez votre excuse.

SCÈNE VI

LES GARDES, LES MÊMES.

LES GARDES.

Qu'ordonnez-vous ?

LE ROI.

De par le roi
Prenez le marquis ; qu'on l'enferme
A la tour !

DON PÈDRE, à part.

Je l'emporte enfin
Et la vengeance est dans ma main !
De son fol orgueil c'est le terme !
Je dois faire croire à présent
Que le marquis par jalousie
A son frère arracha la vie.

LE MARQUIS.

Done Ana, c'est là le présent
Que me fait votre âme perverse ?

DOÑA ANA.

Comment oseras-tu nier ?
Est-ce donc te calomnier ?

LE MARQUIS.

La folie en ses discours perce.

DOÑA ANA.

Sa puissance est tout son espoir.

LE MARQUIS.

Je prouverai mon innocence.

DOÑA ANA.

Je prouverai ce que j'avance.

Ils sortent.

Une rue.

SCÈNE VII

DON DIÈGUE, ENCINAS, vêtu en frère de l'ordre de Saint-François, avec des lunettes.

ENCINAS.

Cet habit me fait-il valoir?

DON DIÈGUE.

Juge combien je t'apprécie.
Quand ta mort peut sauver mes jours,
Comptant sur toi comme toujours,
A ta discrétion je fie
Mon nom, ma vie et mon honneur.

ENCINAS.

Je viens d'une très-noble race
Dont Cordoue a gardé la trace.
Vous savez en outre, seigneur,
Que de mille cas difficiles
Je sortis honorablement.
En outre ce déguisement
Et mon absence sont utiles
Dans les dangers où je vous vois.
Si je suis pris soyez tranquille,
Croyez qu'au bourreau de Séville
Je me livrerai mille fois
Avant que je vous compromette.

DON DIÈGUE.

Nos existences sont en jeu.

ENCINAS.

Quelle fut votre erreur, mon Dieu!

Pourquoi donc agir en cachette?

DON DIÈGUE.

Bien plus que toi je fus surpris
Car j'ignorais la résistance
De done Ana que par avance
Je croyais livrée au Marquis.
Ma main s'égara sur l'albâtre,
Ma lèvre à la sienne s'unit,
Je bravai fureur et dépit
Dans mon ardeur opiniâtre.
Ayant sur le sein un poignard
J'aurais je crois agi de même.

ENCINAS.

La bouchée est chère à l'extrême.
Patience et point de retard !
Adam en mangea bien une autre
Et ne s'en trouva pas plus mal.

DON DIÈGUE.

Enfin de ce secret fatal
Jusqu'à présent resté le nôtre,
Du lien qui t'engage à moi
Personne encore ne se doute.
Vis caché, mon cœur ne redoute
Rien alors pour moi ni pour toi.

ENCINAS.

Le cas importe ; et que la chose
Retombe alors sur le Marquis.

DON DIÈGUE.

Avec son nom, s'il est requis
Bien moins que nous le fait l'expose.

ENCINAS.

L'innocence le sauvera.

DON DIÈGUE.

Pour nous ce sera la prudence,
L'industrie et la Providence.

ENCINAS.

Oui le ciel nous protégera.
Adieu ! Fray Bartholo vous quitte;
Bénissez le saint voyageur.
Mais j'entends la voix du crieur
Au milieu d'un bruit insolite.

SCÈNE VIII

UN CRIEUR, au dehors, LES MÊMES.

LA VOIX DU CRIEUR, au dehors.

« Le roi, notre seigneur, promet deux mille ducats à qui livrera Juan Encinas, natif de Cordoue, et à lui-même s'il se présente les lui accorde avec le pardon de tous ses délits et fait défense à tous de lui donner secours ou asile sous peine de la vie. Ordonne que cet édit soit crié. »

ENCINAS.

Que dites-vous, seigneur, du cri
Et des deux mille?

DON DIÈGUE.

Ils ont grand'hâte.
De peur que cela ne se gâte
Loin de ces lieux cherche un abri.

ENCINAS.

Deux mille ducats et ma grâce !
Pardieu ! seigneur, c'est bien tentant.

DON DIÈGUE.

Que dis-tu ?

ENCINAS.

Si je puis pourtant
Pêcher la somme, et par l'espace
M'envoler dans ma liberté
Qui dira qu'il soit préférable
De vivre en moine misérable,
Fugitif, proscrit, tourmenté ?
Pardon ! la faute est réparable
Je vais vous rendre tous vos dons.

Il fait mine de se déshabiller.

DON DIÈGUE, l'en empêchant.

Es-tu fou ?

ENCINAS.

Moi je me cuirasse
Contre la misère vorace,
La justice et les abandons.

DON DIÈGUE.

Est-ce le fait d'une âme honnête ?

ENCINAS.

Charité commence par soi
Et ma grâce ?...

DON DIÈGUE.

Encinas, eh quoi ?
Tu crois à la promesse faite ?

ENCINAS.

Voulez-vous en nier l'effet ?

DON DIÈGUE

Oui.

ENCINAS

C'est la parole royale ;
C'est la loi.

DON DIÈGUE.

Mot que rien n'égale,
La loi c'est le roi qui la fait.

ENCINAS.

Mais lorsqu'en public il s'oblige
Il enchaîne sa volonté.
Je suis résolu. Liberté !
Liberté !

Il fait mine de se déshabiller.

DON DIÈGUE l'arrêtant.

Ton discours m'afflige.
Puisqu'à toi j'ai pu me fier
Il faut donc, cruel. que je meure ?

ENCINAS.

Vous voilà bien sot à cette heure.

DON DIÈGUE.

Comment ?

ENCINAS.

Pour vous mystifier
C'était une plaisanterie.

DON DIÈGUE.

Ce sont là de fort mauvais tours.
Mais je n'ai rien cru. Dis toujours.

ENCINAS.

On accuse de ladrerie
Ces pauvres diables de valets,
Gens de rien, sans valeur aucune.
Les sots seuls leur gardent rancune.
Avons-nous des sens moins complets ?
Les maîtres ont-ils une autre âme ?
Ne vit-on pas plus d'un seigneur
Avoir moins de noblesse au cœur

Que ces serviteurs que l'on blâme?
C'est le plus ou le moins d'argent
Qui fait ou grandeur ou bassesse,
Qui fait qu'on sert dans la détresse
Ou qu'on est un maître exigeant.
La fortune fait la distance
Où la nature n'est pour rien
C'est pour cela qu'en bon chrétien
Je gémis quand je vois qu'on tance
Sur le théâtre, les laquais ;
On les fait fuir, on les fait craindre.
Vive Dieu ! c'est trop nous étreindre
Et malgré ces méchants paquets
J'ai vu des lions en livrée
Et des poules en beau pourpoint.

DON DIÈGUE.

Très-bien dit. Ne querelle point,
Va t'en et quitte la contrée.

Don Diègue sort.

ENCINAS.

Adieu ! si jamais vous mourez
Je viens vous tenir compagnie.
Maintenant ma tâche est finie
Les valets sont régénérés,
Je suis aujourd'hui leur Pélage.

SCÈNE IX

INÈS, DON FERNAND, ENCINAS.

INÈS, à Encinas.

Frère, écoutez !

ENCINAS, à part.

Malheur à moi !

Inès et Fernand !

DON FERNAND.

Calme-toi

Et dis-nous quel est ce message

Que l'on crie. Eh vite ! réponds.

INÈS.

Il est sourd ou fou.

ENCINAS, à part.

Pas de chance !

Je vais tout droit à la potence

Si je suis reconnu.

DON FERNAND.

Voyons !

D'Encinas n'est-ce pas l'image ?

ENCINAS, à part.

C'est fait !

INÈS.

N'est-ce pas une erreur ?

C'est Encinas !

ENCINAS.

Pour mon malheur,

Le diable s'est mis du voyage.

Partons, un mot me trahirait.

Il sort en se signant.

SCÈNE X

INÈS, DON FERNAND.

DON FERNAND, à Encinas qui sort.

Arrête !

INÈS.

Attends.

DON FERNAND.

Fuite très-digne
Qui prouve sa dévotion.
Par peur de la tentation,
Pour ne point parler il se signe,
J'aurais pourtant, je crois, juré
Qu'Encinas venait d'apparaître.

INÈS.

Moi de même.

DON FERNAND.

Auprès de son maître
Pourquoi ce visage effaré?

INÈS.

Plus tard nous saurons l'aventure.

DON FERNAND.

Poursuivez.

INÈS.

Le pauvre marquis
Accusé de meurtre est requis
De répondre à cette imposture,
On dit qu'il sauva l'assassin,
Qu'ensuite, pour cacher le crime,
Celui-ci devint sa victime.

DON FERNAND.

Jamais il n'eut ce vil dessein.

INÈS.

Bref, il court un péril extrême
Et c'est don Pèdre de Luna
Qui contre lui se déchaîna

Et convainquit le Roi lui-même.

DON FERNAND.

Il est au camp ?

INÈS.

Non, le combat
Prit fin par la fuite du Maure.

DON FERNAND.

Quelles étrangetés encore
Me contez-vous ?

INÈS.

Mais ce débat
Fit un scandale dans Séville.
D'où venez-vous pour l'ignorer ?

DON FERNAND.

D'ici j'ai dû me retirer.
Les chagrins cuisants fuient la ville.

INÈS.

Si c'est Flor qui les a causés
Renoncez-y, sur votre vie !
Car le Marquis quoiqu'il l'oublie
Règne sur ses sens abusés.

DON FERNAND,

J'ai cru jusqu'ici que son frère
Était l'amant de Doña Flor.

INÈS.

Le meurtre le fit croire. — Encor
Adieu ! dussé-je vous déplaire
Tous mes instants sont au malheur.

DON FERNAND.

Comptez toujours sur moi !

INÈS.

J'y compte.

Elle sort.

SCÈNE XI

DON FERNAND.

Dans ce péril, sans fausse honte
Qu'avons nous à faire, ô mon cœur ?
Celui qui m'a donné la vie
Par moi souffre et meurt en prison.
Je perds Flor par sa trahison.
Mais lui, contre moi sans envie,
En quoi m'offensa-t-il, vraiment
S'il ne connut point ma tendresse ?
De nous servir dans la détresse
Tous deux nous fîmes le serment.
A sa parole il fut fidèle,
Je dois donc mourir aujourd'hui
Plutôt qu'être vaincu par lui
Dans le devoir qu'il me rappelle.

Il sort.

Une salle dans le Palais.

SCÈNE XII

LE ROI, UN SECRÉTAIRE.

LE ROI.

C'est justice.

LE SECRÉTAIRE.

Songez, seigneur,

Qu'un homme d'un si grand mérite,
Sur un soupçon, sans preuve écrite,
Ne peut subir ce déshonneur!

LE ROI.

Ne vous bercez pas de ce doute.
Quand un grand devient importun
Soupçon et preuve, c'est tout un.
Quel témoin suit la droite route
Quand il faut ainsi s'exposer?
Et puis, pesez bien les indices
Et les causes accusatrices.
Sur deux chefs on les peut baser.
On prouve que dans ce jour même
Où chez Ana vint le marquis
Les valets lui furent acquis
Par son libéral stratagème.
Et puis la lourde chaîne d'or
Qui lui fit ouvrir cette porte
Était à lui : la chose importe.
Trois témoins l'affirment encor.
En outre, c'est la voix publique
Qui condamne en lui le tyran
Et le veut déchu de son rang.
Cette sévérité s'explique.
Le peuple, pour justes qu'ils sont,
Hait les favoris de son maître;
Si l'occasion vient à naître
Le premier il les frappe au front.
Jugez alors si ma vengeance
Doit poursuivre le délinquant,
Et punir ce cas trop fréquent
Qu'autorisa mon indulgence.

A part. Pour éclaircir la vérité
Il convient d'être inexorable,
Mais je saurai s'il est coupable
Par le moyen que j'inventai.

Haut au secrétaire.

Écoutez-moi.

Il parle bas au secrétaire, qui sort.

SCÈNE XIII

DON PÈDRE, suivi de soldats portant des bannières mauresques. Bruit de tambour. — LE ROI.

DON PÈDRE.

Du roi je baise
Les nobles pieds.

LE ROI.

Quoi! vous ici,
Don Pèdre de Luna?

DON PÈDRE.

Voici
La fortune africaine. Il plaise
Au Roi la voir à ses genoux.
Aux Grenadins la renommée
Apprit, sire, que votre armée
Pleurait son chef mort sous leurs coups.
On leur cacha mon arrivée.
Croyant le camp sans général,
Ils l'attaquèrent pour leur mal,
Avec leur valeur éprouvée.
Croyant vaincre, ils furent défaits.
Grenade est vôtre avec sa terre;

N'étant plus utile à la guerre,
Je reviens pour servir la paix.

LE ROI.

Un si profitable service
A droit d'être récompensé.
Pour suivre un dessein commencé
Je veux que votre main s'unisse
A celle d'Inès d'Aragon.

DON PÈDRE.

Le prix passe mon espérance.

LE ROI.

Et la dot, dans cette occurrence
Ne sera pas un moindre don.

DON PÈDRE.

Quelle est-elle ?

LE ROI.

C'est votre vie.

DON PÈDRE.

Ma vie ! ô ciel ! seigneur ! Comment ?

LE ROI.

Allez visiter promptement
Le Marquis ; je vous y convie.
Dites-lui de vous expliquer
Votre faute et sa grandeur d'âme.

DON PÈDRE.

Apprenez-moi quel est le blâme...

LE ROI.

Je vois, sans plus vous critiquer,
Que si je nomme ici le crime
Je ne saurais plus pardonner.

DON PÈDRE.

Le Marquis peut tout décliner

SCÈNE XV

DON DIÈGUE, DON FERNAND.

DON DIÈGUE, sans voir don Fernand.

Encinas pris! Oh! c'est ma perte!
Car sans doute il confessera.....
Mais c'est don Fernand que voilà.

DON FERNAND.

L'occasion qui m'est offerte
Je la cherchais.

DON DIÈGUE.

Que voulez-vous?

DON FERNAND.

Écoutez-moi. La destinée
Contre le marquis obstinée
L'écrase aujourd'hui sous ses coups.

DON DIÈGUE.

Je sais.

DON FERNAND.

Il m'a donné la vie,
Je lui dois en retour mon sang.

DON DIÈGUE.

Oui, c'est d'un cœur reconnaissant,
Mais, moi, comment suis-je partie
En ceci?

DON FERNAND.

L'on a constaté
Que cet arrêt de mort inique
Peut d'une façon juridique
Être par le roi rapporté.

Si l'on prouve qu'à son service
Cet Encinas ne fut jamais.
Pour moi, pertinemment je sais
Qu'il tenait près de vous l'office
De laquais le jour du délit.
Je sais que dans ce temps votre âme
Brûlait d'une secrète flamme
Pour done Ana ; d'où le conflit
Dont à mes yeux tout vous accuse.

DON DIÈGUE.

Qui peut dire?....

DON FERNAND.

Oh ! soyez prudent
Et réprimez ce zèle ardent.
Pour vous épargner toute excuse
Sachez que je vis de mes yeux
Encinas sous l'habit d'un moine,
Vous parler. Oh ! par saint Antoine !
Il me trompa, le fourbe, au mieux
Car j'ignorais toute l'histoire.
Quand je l'appris, je fus fixé.
Que ferez-vous ainsi pressé ?
La chose est à présent notoire,
Le Marquis ne doit point souffrir
Pour votre action indiscrète
Qui ne restera plus secrète ;
Encinas pris n'ayant pu fuir
S'en va tout confesser.

DON DIÈGUE, à part.

Que faire ?
La faute est grave assurément,
Je connais le ressentiment

De la belle : elle est femme et fière
Et le Roi fait justice à tous.
Je vois donc ma nef misérable
Dans cette tempête effroyable
Sombrer sous un ciel en courroux.
De l'amour aveugle folie !

DON FERNAND.

Don Diègue, réprimez le cours
De ces inutiles discours.
Disposez un cœur qui s'oublie,
Quand il voit tout espoir perdu,
Quand tout augmente sa détresse,
De la nécessité qui presse
A faire malgré lui vertu.

DON DIÈGUE.

Comment ?

DON FERNAND.

Si vous êtes coupable,
Pourquoi cherchez-vous à nier,
Quand Encinas est prisonnier ?
Avant que sa voix vous accable
Faites donc ce que je ferai.
Pour une conduite si belle
Brillant d'une gloire immortelle
Notre nom sera vénéré.

DON DIÈGUE.

Ce que vous ferez, vous ?...

DON FERNAND.

Oui, moi.

DON DIÈGUE.

A commencer je vous invite.
Que tant de valeur me profite.

DON FERNAND.

Venez.

DON DIÈGUE.

Je vous suis sans effroi !

A part.

A la force, il faut que je cède.

DON FERNAND.

De l'amitié gage éclatant
Sers d'exemple au monde inconstant !

Ils sortent.

Une prison.

SCÈNE XVI

LE ROI et LE SECRÉTAIRE au dehors, regardant par une fenêtre donnant sur la prison.

LE SECRÉTAIRE.

Don Pèdre qui nous vient en aide,
Est près du marquis à présent.

LE ROI.

A cette fénêtre secrète
Prêtons une oreille indiscrète,
Je veux les entendre causant ;
Et vous, faites ce que j'ordonne.

LE SECRÉTAIRE, sortant.

J'obéis.

LE ROI.

Je pénétrerai
Ainsi ce secret espéré.

SCÈNE XVII

LE MARQUIS, DON PÈDRE, LE ROI, caché.

LE MARQUIS.

A l'ordre que le roi me donne
Mon devoir me dit d'obéir ;
Je romprai donc ce long silence.
Le roi sait que par violence
La nuit vous osâtes franchir
Du palais royal la clôture,
Et pour motifs à lui connus,

A part.

(Ces propos seraient mal venus
Puisqu'on doit taire l'aventure),
Il voulut que secrètement
On vous fit périr et l'office
M'en échut ; cruel sacrifice
Dont fut troublé mon cœur aimant.
Je cherchai donc à prendre terme
Pour pouvoir plus tard vous sauver.
Dieu qui voulait vous préserver
Maintint mon âme droite et ferme,
Et fit que dans ce même instant
Le bâton de chef de l'armée
Fut vacant. Votre renommée
Permit à votre ami constant
D'offrir au roi votre service.
Je triomphai de son refus,
De vous-même, inquiet, confus,
Mais sauvé par mon artifice.

DON PÈDRE.

Il suffit : le ciel abusé
Devrait ici trancher ma vie.
Mais d'abord que je remédie
Au dommage que j'ai causé.
Marquis, écrasez la vipère
Qui, réchauffée en votre sein,
Exécuta ce noir dessein
Dont le souvenir m'exaspère.
Pardonnez, grand et noble cœur,
Symbole de l'amitié pure,
Miroir de bonté que j'adjure,
Pardonnez, généreux vainqueur !
Croyant que c'était par envie,
Que loin du soleil de la cour
Vous m'écartiez, et sans retour,
Je fis le crime que j'expie.
Du vice tel est le pouvoir,
Que l'âme par lui rabaissée
Peut tuer avec la pensée,
Croyant accomplir un devoir !

SCÈNE XVIII

DON FERNAND, DON DIÈGUE, DOÑA FLOR, LE MARQUIS, DON PÈDRE, LE ROI, à la fenêtre.

DON FERNAND, restant près de la porte et parlant à part à don Diègue.

Attendez que don Pèdre sorte.

DON PÈDRE, sans voir les nouveaux venus.

Ni la fortune ni le temps
N'abattront mes efforts constants.

Je vous ouvrirai cette porte.
Je vous dois l'honneur de mon nom,
Existence, titre et victoire,
Et par vous j'arrive à la gloire
D'épouser Inès d'Aragon.
Il faut donc que je vous délivre ;
Il faut que vous viviez par moi.

LE MARQUIS.

Et quels sont vos moyens ?

DON PÈDRE.

Du roi
Je tiens cette bague. — A me suivre,
Marquis, il faut vous préparer.
Le roi jugera ma conduite,
Et si j'assure votre fuite,
C'est moins trahir que m'honorer !

LE ROI, à part.

J'approuve la délicatesse
Et blâme la déloyauté.

DON PÈDRE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS.

En vérité
Ce serait braver Son Altesse
Et nous perdre à plaisir tous deux.
Don Pèdre, si l'on vous arrête,
Afin de sauver votre tête,
Je dois reparaître en ces lieux,
Sans cela, je me déshonore
Et je suis ingrat envers vous ;
D'ailleurs, dans peu de temps pour tous,
Mon innocence qu'on ignore,

Doit apparaître en son éclat,
Et me préserver par l'absence
C'est avouer mon impuissance
A sortir pur de ce débat.

DON PÈDRE.

Pourtant, votre mort est certaine.

LE MARQUIS.

Et qui pourrait m'en affranchir,
Si le roi ne veut pas fléchir ?
Sur vous, il tournerait sa haine.
Je n'en serais pas moins perdu.

DON PÈDRE.

N'est-il donc pas d'autres royaumes,
Pour vos blessures d'autres baumes ?
Vous voyant chez lui descendu,
Don Enrique serait en joie
Et l'Infant vous protégerait.

LE MARQUIS.

Dieu m'évite ce dernier trait !
Quand je vois cette terre en proie
Aux malheurs d'un combat sans fin
Que je mette en doute moi-même
Ma loyauté, ce bien suprême,
Pour un motif futile et vain,
Que je fasse à mon roi la guerre
Pour éviter un châtiment
Non. Car mieux vaut assurément
Une mort injuste et vulgaire
Qu'une vie exempte d'honneur

LE ROI, à part.

La belle âme !...

DON PÈDRE.

Marquis ! que faire ?
Si dans ce jour votre misère
Drame sanglant tout plein d'horreur
Rencontre une funeste scène ?

LE MARQUIS.

Que faire, don Pèdre ? Mourir !...
Si le ciel se plaît à souffrir
Que l'innocent porte sa peine.

SCÈNE XIX

LE SECRÉTAIRE et DOÑA ANA, LE MARQUIS, DON PÈDRE, DON FERNAND, DON DIÈGUE, DOÑA FLOR, près d'une porte, LE ROI, en vue derrière la fenêtre.

LE SECRÉTAIRE.

Marquis, montrez la fermeté
D'une âme grande et généreuse,
Une sentence rigoureuse
Mais qu'approuve Sa Majesté
Veut qu'à la mort on vous apprête.
Songez, Marquis, au lendemain :
Done Ana prendra votre main,
Le bourreau prendra votre tête.

LE ROI, à part.

S'il refuse cette union
Il démontre son innocence.

LE MARQUIS.

Je mourrai par obéissance,
Mais nul n'a de droit sur mon nom.
J'attends que le bourreau paraisse ;

Mes jours sont au fer inhumain,
Je dispose seul de ma main.

DOÑA ANA.

Infâme !

LE SECRÉTAIRE.

La foule se presse.
L'échafaud déjà vous attend.

LE MARQUIS.

Pourquoi retarder le supplice ?
Allons ! remplissez votre office.

Don Pèdre et don Fernand s'approchent.

DON PÈDRE.

Arrêtez !

DON FERNAND.

Dieu qui nous entend
A vous justifier commence.

DON DIÈGUE.

Le coupable seul doit périr.

LE SECRÉTAIRE

Qui donc est-il? Qui doit mourir !

DON FERNAND ET DON DIÈGUE.

Nous deux !

DON DIÈGUE.

C'est moi dont la démence,
Dont l'amour aveugle ét fatal
Osa par cette ruse infâme
Vous déshonorer, noble femme.
Que sur moi retombe le mal !
D'Encinas vous voyez le maître,
Il ne fut jamais au marquis ;
Don Fernand, Doña Flor, requis
De témoigner le font connaître.

DON FERNAND.

Je le jure !

DOÑA FLOR.

Moi comme lui !

DON FERNAND.

Et pour éclairer votre haine
C'est moi qui remis cette chaîne
A ce valet qui s'est enfui;
Le marquis me l'avait donnée
La nuit où son frère périt,
Il sauva les jours du proscrit
Et l'offense fut pardonnée.
Bien plus, cet ami généreux,
M'assura dehors un asile ;
Son âme est à ce point virile
Qu'avec la mort devant les yeux
Il garde le secret encore.
Voilà tout ce que je lui dois,
Je dénonce donc à vos lois
Ma faute que chacun ignore,
Je m'accuse pour le payer.
Qu'entre nous deux le roi décide,
Car c'est moi qui suis l'homicide
Moi seul, et je laisse crier
Cette foule ingrate et menteuse
Qui, sans vergogne et sans remord,
Impute au marquis cette mort.
Dans cette occurrence douteuse,
Je viens, j'affirme et dis mon nom !
Don Sanche m'avait fait offense
Par son insolente défense,
De me montrer sous le balcon

TOUS.

Le roi !...

DON PÈDRE.

Racontez
Cet événement, secrétaire.

LE ROI.

Je sais tout !

DON PÈDRE.

Montrez à la terre
Pur soleil aux nobles clartés
Les rayons de votre puissance.
Tous quatre sur un échafaud
Nous allons monter s'il le faut,
Ou vous sauverez l'innocence.

VOIX, au dehors.

Entrez !

LE ROI.

Qu'est-cela ?

SCÈNE XXI

GARDES, ENCINAS, LES MÊMES.

UN GARDE.

Le valet
Que nous avions l'ordre de prendre,
Encinas. Il a dû se rendre.
Gardant un silence complet
Aux questions dont on le presse
Il ne répond que « je me tais ! »

DON DIÈGUE.

J'approuve fort ce que tu fais
Mais sans profit m'est ton adresse;
Tu peux dire la vérité,
J'ai confessé déjà ma faute.

ENCINAS.

Grâce au scrupule que l'on m'ôte
J'avoue aussi par loyauté
Que don Diègue seul fut coupable
Du déshonneur de done Ana;
D'après l'ordre qu'il m'en donna
Du rôle soutenant la fable
Je trompai toute la maison.

DON FERNAND.

Dis aussi quel lien m'attache
A doña Flor.

ENCINAS.

Pour qu'on le sache,
A l'honneur de votre blason,
Trois ans de votre amour secrète
Votre cœur sut nourrir les feux
Sans que Flor, malgré vos aveux,
Cessât d'être pure et discrète.

DON PÈDRE.

Tout est bien clair. Que la pitié
Maintenant, seigneur, vous inspire.

DOÑA FLOR, à doña Ana.

Pardonne à mon frère en délire
Pour preuve de notre amitié.
Votre union, ton indulgence,
Te rendront dès demain l'honneur,

Quand des lois toute la rigueur
Ne t'apporterait que vengeance.

DOÑA ANA.

Si don Diègue m'offre sa main
Seigneur roi, moi je lui pardonne.

LE MARQUIS.

Moi je ne poursuivrai personne ;
J'aurai tout oublié demain.

LE ROI.

Héros que nul danger n'arrête,
Honneur et gloire de ce sol.
En vous, le soleil espagnol
Comme en des miroirs se reflète ;
Je me pique aussi de grandeur,
Il faut que ma voix retentisse,
Je dois à tous faire justice
Et récompenser la valeur.
Celui qui dans un art s'illustre
Obtient pour la première fois
Le pardon écrit dans nos lois
Ce n'est pas le droit que l'on frustre.
Mieux vaut conserver à l'État
Un grand coupable utile au monde
Que commettre l'erreur profonde
De châtier son attentat.
Quel art peut donner à l'Espagne
Un plus beau fruit que la vertu ?
Par vous mon bien s'est donc accru
Du trésor qui vous accompagne.
Il faut payer ce que je dois
A votre loyal sacrifice ;

Prenez le pardon pour justice
La liberté paîra vos droits.

LE MARQUIS.

Le ciel accroisse votre empire !

DON FERNAND.

L'envie expire par vos mains.

DON PÈDRE.

Soyez l'idole des humains.

DON DIÈGUE.

Que votre gloire augmente, sire!

LE ROI.

Don Diègue, devenez l'époux
De done Ana. Que Flor choisisse
Selon son cœur et son caprice.
Ainsi son honneur est absous.

DOÑA FLOR.

Seigneur, le marquis fut la cause
Des murmures qu'on entendit ;
A mon amour il prétendit ;
Mon honneur sur lui se repose.

LE MARQUIS.

Ma main n'est pas une faveur,
Moi, Flor, je vous l'eusse donnée
Pour payer dans cette journée
Ma dette à ce généreux cœur.

ENCINAS.

Moi, je requiers le bénéfice
Du beau droit par le roi cité.

LE ROI.

Tu l'acquis par ta loyauté :
Ici le pardon est justice.

ENCINAS, au public

Puisque l'auteur, pour te servir,
A devant toi jeté le masque
Étant noble, public fantasque,
Contre lui ne vas pas sévir.

LE TISSERAND DE SÉGOVIE

COMÉDIE

Personnages :

Le Roi DON ALFONSO.
DON FERNANDO RAMIREZ (Pedro Alonzo).
GARCERAN DE MOLINA.
Le Comte DON JUAN.
Le Marquis SUERO PELAEZ.
CHICHON, gracioso.
FINÉO, valet.
TEODORA.
DOÑA ANA RAMIREZ.
FLORINDA, suivante.
DON JUAN.
CORNÉJO, JARAMILLO, CAMACHO, — Brigands.
UN GUICHETIER.
UN PASSANT.
UN ALGUAZIL, UN PAYSAN, UN AUBERGISTE.
UN PAGE.
PRISONNIERS, BRIGANDS, PAYSANS, VALETS.

L'action se passe à Ségovie et aux environs de Guadarrama.

LE TISSERAND DE SÉGOVIE

EL TEJEDOR DE SEGOVIA

ACTE PREMIER

Une rue. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DON JUAN, FINÉO, VALETS.

FINÉO. La maison que vous voyez, seigneur, est la sienne.

LE COMTE. C'est une bien humble chaumière pour la beauté ui a conquis mon amour !

FINÉO. En lui rendant un tel hommage vous élevez bien aut son humilité et sa condition.

LE COMTE. Frappe à cette porte.

FINÉO. Avez-vous en effet résolu d'entrer pour la voir ?

LE COMTE. Oui Finéo. L'amoureuse passion qui m'embrase e souffre pas un plus long retard.

FINÉO. Prenez garde à ce que vous allez faire ! Votre père étant le favori du roi, on contrôle avec plus de soin toutes vos actions.

LE COMTE. Tes conseils sont perdus, car je suis tellement

aveuglé par l'amour que si mon âme crie au feu mes sens ne peuvent que se dégager de cette flamme qui fait de ma poitrine un Etna, sans que je songe à mon salut, à la raison, à ma réputation. J'ai souci du rang que j'occupe et des devoirs qu'il m'impose; mais, quand le roi le saurait, il sait aussi que je suis jeune. Mon père seul est chargé de gouverner; les choses étant ainsi, puisque je ne suis pas ministre, ma conduite n'est ni si folle ni si coupable qu'elle m'empêche malgré mon aveuglement et pour arrêter les reproches, de chercher le remède à un tel incendie.

FINÉO. Un seul de ses regards vous a donc aveuglé?

LE COMTE. Tellement que s'il n'y avait pas eu tant de monde à l'audience quand elle parla à mon père, ma folie aurait fait là ce que tu vois ici, et tombant à ses genoux j'aurais adoré sa beauté. Je fis beaucoup puisque j'emprisonnai mon désir, me fiant, Finéo, à toi et à ton zèle. Je t'ordonnai de la suivre, tu l'as suivie et tu m'as informé qu'elle était libre et non mariée. Cela étant ainsi, on n'a pas à critiquer ma passion comme inégale et ce n'est pas pour cette cause que l'on jalousera ma faveur et mon crédit.

FINÉO. Oui, mais vous pourriez, seigneur, puisqu'il s'agit d'une femme de condition commune, vous arranger pour qu'elle vint vous voir.

LE COMTE. Que tu sais peu des choses de l'amour! Sache donc qu'en commençant à aimer on commence aussi à estimer, et quand on estime la beauté que l'on convoite on commence à se décourager. Dans cette humble maison, Finéo, je vois déjà un palais; la femme qui l'habite est déjà reine de ma volonté. A peine commençai-je à aimer que je commençai à tenir mon rang pour peu de chose et que je désespérai d'obtenir cette femme. Vois si je pourrais, Finéo, montrer du dédain en l'envoyant chercher, puisqu'en la ve-

nant chercher moi-même je crains encore. Frappe à cette porte.

FINÉO. Je vous obéis.

Il frappe à la porte.

LE COMTE. C'est bien ; un serviteur doit avertir mais il n'a pas à conseiller.

SCÈNE II

TEODORA, à une fenêtre, LE COMTE et FINÉO.

TEODORA. Qui est là?

LE COMTE. Un homme, belle Teodora, qui veut vous parler.

TEODORA. De quelle part?

LE COMTE. De ma part.

TEODORA. Et qui êtes-vous?

LE COMTE. Je ne puis le dire tout haut ; ouvrez la porte et vous verrez qui je suis.

TEODORA. Veuillez me pardonner, mais c'est impossible à présent.

Elle quitte la fenêtre.

SCÈNE III

LE COMTE, FINÉO, LES VALETS.

FINÉO. Écoutez. — Elle a fermé à la fois les fenêtres et ses oreilles.

LE COMTE. Finéo, ou il faut que mon désir s'accomplisse ou j'en perdrai la raison.

FINÉO. Mais, seigneur, cela va mal ensemble, être fou et être sage. Entrons par la force.

LE COMTE. Arrête ; je crois qu'on ouvre la porte.

FINÉO. Celui qui sort est un homme sans manteau.

LE COMTE. Je veux l'observer, Finéo.

FINÉO. La crainte ou l'intérêt lui feront dire la vérité !

SCÈNE IV

CHICHON, sans manteau et portant une jarre, LES MÊMES.

FINÉO. Hidalgo.

CHICHON, à part. Malheur à moi ! la justice était là. (Haut.) Qui va là ?

FINÉO. N'importe. Approchez.

LE COMTE. Où vas-tu ?

CHICHON. Moi, seigneur, je vais chercher du vin, comme vous voyez, pour mon maître.

LE COMTE. Qui est-il ?

CHICHON. Pedro Alonzo, un tisserand ; et moi, je suis son apprenti.

LE COMTE. Est-il l'amant de cette femme ?

CHICHON. Il l'est ou cherche à l'être.

LE COMTE, à part. Vit-on un homme plus malheureux ? (Haut.) Dis ton nom.

CHICHON. On m'appelle Chichon.

LE COMTE. Va-t'en en paix.

CHICHON, à part. Je crois que le souper de ce soir profitera peu à mon patron.

Il sort.

SCÈNE V

LE COMTE, FINÉO, VALETS.

FINÉO. Que résolvez-vous, seigneur ?

LE COMTE. Frappe en feignant d'être ce garçon ; entre, ès que le tisserand s'en aille et au besoin tue-le.

FINÉO. O ciel, songez...

LE COMTE. Je suis furieux ; si l'amour me rendait fou que ra-ce si la jalousie vient s'y joindre ? Un homme de basse ndition doit-il être mon rival ?

FINÉO. C'est pour cela qu'il vous faut changer de résolu-on ; certain homme de sens a dit qu'on ne peut aimer une mme dont le mari vous déplaît. Pensez à un tisserand tout rbu qui jouit présentement de l'amour de votre Teodora et us ne songerez plus à votre amour.

LE COMTE. Et toi, fais-toi l'idée d'un abîme dans lequel je ûle, et tu comprendras comment c'est cela même qui aug-ente mon ardeur. Frappe de nouveau ; il faut en finir, une lie furieuse envahit mon cœur.

FINÉO. Fatal empire de l'amour !

Il frappe.

SCÈNE VI

TEODORA, à la fenêtre, LE COMTE, FINÉO, VALETS, ensuite DON FERNANDO.

TEODORA. Qui est là ?

FINÉO. Chichon. (Teodora quitte la fenêtre.) C'est fait.

LE COMTE. Je cacherai mon visage, tu peux la disposer sans que je me fasse connaître.

Il se cache le visage dans son manteau.

FINÉO. C'est prudent. On a ouvert.

LE COMTE. Entrons donc.

Teodora sort avec une lumière et don Fernando en pourpoint, avec épée et rondache.

TÉODORA. Malheur à moi ! Qui est-ce ?

FINÉO. N'ayez pas peur, ce sont des amis que vous voyez.

DON FERNANDO. Et que prétendez-vous ici à une telle heure, cavaliers, cette maison ayant un maître ?

LE COMTE, à part. Je me sens embrasé de colère.

FINÉO. Nous voulons que vous nous laissiez seuls avec Teodora.

DON FERNANDO. Pour Dieu, hidalgos, vous êtes bien mal informés sur mon compte. Si vous êtes gens d'honneur, songez au peu de raison que vous montrez ; quand même je me serais trouvé ici par hasard, je me verrais dans l'obligation, ayant barbe au visage et une épée pendue au côté, de ne pas commettre une lâcheté semblable. Mais si cette femme est mienne et si elle doit devenir mon épouse, comment puis-je l'abandonner sans mourir d'abord ?

FINÉO. Et celui qui s'est engagé dans une telle entreprise, comment pourrait-il s'en désister ?

DON FERNANDO. En se soumettant au joug de la raison, car le plus grand exploit c'est de se vaincre soi-même.

LE COMTE, bas à Finéo. Pourquoi vas-tu te lancer dans les arguments et les raisonnements quand je me meurs d'amour? Décide-le à s'en aller sans discuter davantage.

FINÉO. Pedro Alonzo, il en doit être ainsi.

DON FERNANDO. Cela ne sera pas.

FINÉO. Un gentilhomme aurait seul le droit de répondre de la sorte et non un misérable tisserand.

DON FERNANDO. Une telle demande qui offense la raison et

a loi ne saurait être faite que par un tyran ou par un homme sans pudeur.

FINÉO. Vilain !...

TEODORA. Hélas ! Pour l'amour de Dieu, contenez-vous et écoutez.

DON FERNANDO. Vive Dieu !

LE COMTE, à part. Mon autorité est nécessaire ici. (Haut.) Pedro Alonzo, arrêtez, c'est moi qui suis là.

Il se découvre.

DON FERNANDO. Est-ce le comte ?

LE COMTE. Je suis le comte.

DON FERNANDO. Cet exploit est-il digne des héroïques trophées de votre race !

LE COMTE. Il suffit, audacieux. Qu'est cela ? A moi vous me parlez sur ce ton ? Quelle confiance vous abuse ? Éloignez-vous à l'instant.

DON FERNANDO. Seigneur...

LE COMTE. Allez, vilain, finissez !

DON FERNANDO. Traitez-moi autrement et songez que quoique tisserand je vaux autant...

LE COMTE. Quelle audace ! Tu me parles ainsi, à moi ? (Il lui donne un soufflet.) Tuez-le !

TEODORA. Ah ! ciel !

DON FERNANDO. J'ai tout enduré jusque-là.

Tous deux mettent l'épée à la main.

TEODORA. Est-il une femme plus malheureuse ?

LE COMTE. Meurs !

Ils se battent.

DON FERNANDO. Vous allez voir que ce n'est pas le rang qui triomphe mais le cœur et l'épée.

Il force le comte et ses valets à reculer et les poursuit.

UN VALET, derrière le théâtre. Je suis mort.

TEODORA. Hélas ! que faire ?

SCÈNE VII

CHICHON, sans manteau et avec sa jarre, TEODORA.

CHICHON. Madame, quelle est cette confusion ? quel est ce bruit ?

TEODORA. Chichon, mon malheur seul a tout causé. Emmène-moi bien vite d'ici, il est arrivé un grand dommage.

CHICHON. Je l'ai bien vu, mais je ne puis y remédier. Où dois-je vous conduire ?

TEODORA. Chez quelqu'ami où j'évite la rigueur et le châtiment du comte.

CHICHON. Je ne sais où, car c'est grand péril que de placer la femme sous le pouvoir d'autrui. Votre beauté me donne mille craintes. Une fois en tête-à-tête avec vous il n'y a plus d'ami, et les cheveux blancs eux-mêmes deviennent des javelots. Mais je me réclamerai d'un ambassadeur.

TEODORA. Tu dis bien.

CHICHON. Là, en sûreté, vous garderez la bonne et la mauvaise fortune de mon maître.

TEODORA. Allons.

CHICHON. Bénis soient, *Amen !* ceux qui les premiers inventèrent les palais des ambassadeurs pour les coquins de bien !

Ils sortent.

Une prison.

SCÈNE VIII

GARCERAN, prisonnier, DON JUAN.

DON JUAN. Je dis qu'à mon idée la véritable raison qui vous tient dans cette geôle n'est pas celle qu'on donne à entendre ; il y a une cause plus grave et pour la cacher, Garceran, ils prêtent cette couleur à l'injure qu'ils vous font.

GARCERAN. Hélas ! je le comprends bien. Je sais bien, hélas ! que Clariana est la cause du mal que je souffre. Je sais qu'en me retenant ici leur intention est de me tuer, parce que, étant qui je suis, m'enfermer dans la prison publique c'est ne pas me cacher qu'il s'agit de rigueur, de fureur et de vengeance.

DON JUAN. La faveur de son père donne tant d'orgueil au comte, qu'il veut venger sa jalousie comme un outrage.

GARCERAN. Je trouvai des enchantements sur les lèvres de cette belle villageoise qui efface la clarté du soleil, je trouvai les foudres dans ses yeux ; elle me déroba mon âme, don Juan ; le comte me vit en conversation avec elle ; il dissimula sa jalousie, mais je sus lire dans son cœur en contemplant la pâleur mortelle de son visage ; et il prétend mettre fin à ses soupçons en prenant ma vie, bien employée, belle Clariana, si c'est pour toi que je la perds !

DON JUAN. Garceran, cette galanterie est digne d'un chevalier errant. Le nécessaire et l'important c'est de penser à votre tête.

GARCERAN. Comment ?

DON JUAN. En cherchant quelque moyen d'éviter cette

bourrasque par la fuite ; car, enfin, ce n'est qu'en vivant que l'on triomphe et que l'on arrive à tout.

SCÈNE IX

DON FERNANDO, enchaîné et les mains prises dans des menottes, CHICHON, GARCERAN, DON JUAN, parlant bas et sans voir les nouveaux venus.

DON FERNANDO, à Chichon. Teodora a-t-elle été très-chagrinée ?

CHICHON. Tellement que si ses larmes eussent été du vin il y en aurait eu copieusement pour toute l'assistance.

DON FERNANDO. Maudite soit sa manie de solliciter, maudits soient les services de son père qui l'incitèrent, pour mon malheur, à aller parler au marquis ! c'est là que prit naissance l'amour du comte.

CHICHON. Elle donne à entendre qu'elle veut parler au comte en votre faveur.

DON FERNANDO. Elle a dit une telle chose ? Elle prétend payer de mon offense la grâce de mon ennemi ? Je lui donnerai mille coups de poignard, par le ciel ! si j'apprends qu'une seconde fois elle a prononcé son nom.

CHICHON. Êtes-vous dans votre bon sens ? quand vous voyez vos mains attachées et vos pieds dans des fers, vous menacez encore ?

DON FERNANDO. Penses-tu par hasard que l'on m'exécutera demain ?

CHICHON. J'imagine, seigneur, qu'auparavant vous sortirez d'ici et que vous ferez la figue à tous vos ennemis, mais ce sera avec la langue et suspendu en l'air.

DON FERNANDO. Tais-toi, niais. Apporte-moi deux cordes

t un marteau et je me réveillerai demain, avec toi, dans la maison de l'ambassadeur.

CHICHON. Comment ?

DON FERNANDO. Ne demande pas comment, apporte vite ce que je te dis, Chichon, et ne réplique pas.

CHICHON. Je cours et ne réplique point.

Il sort.

GARCERAN, à don Juan. Cela m'importe.

DON JUAN. Je risquerai la vie pour vous servir, puisqu'on dit que la prison est la pierre de touche de l'amitié.

Il sort.

SCÈNE X

DON FERNANDO, GARCERAN.

DON FERNANDO, s'avançant. Seigneur Garceran.

GARCERAN. Que vois-je ? Pedro Alonzo ? Quel grave délit avez-vous donc commis pour qu'on vous ait mis les menottes et les fers ?

DON FERNANDO. La renommée ne vous l'a-t-elle pas dit ?

GARCERAN. Non.

DON FERNANDO. La nuit dernière un seigneur me fit un grave outrage ; il avait l'avantage d'être accompagné de trois hommes ; mais ma bonne fortune voulut que je commençasse son châtiment en donnant d'abord la mort à deux d'entre eux, et si la justice n'était arrivée j'aurais de même traité les autres. Il plut alors sur moi plus d'agents de police que le vent du sud ne décharge de grêle par un jour brûlant d'été. Ils me saisirent et ensevelirent mes pieds dans de doubles fers. Selon l'antique usage, les prisonniers me demandèrent la bienvenue, mais moi avec le restant de ma colère passée, je

casssai la tête à quatre ou cinq, armé d'un morceau de bois, ce qui fit accourir les guichetiers au bruit et me mettant les menottes ils arrêtèrent mes folies.

GARCERAN. Étrange événement.

DON FERNANDO. Que cela ne vous étonne point ; un homme d'honneur insulté est un taureau blessé qui, pour se venger, passe sa fureur sur les manteaux, quand il n'a pu atteindre ceux qui les portent. Mais vous, seigneur Garcéran, Votre Grâce est-elle en péril? Est-elle mortelle la maladie qui vous a conduit dans ce sépulcre de vivants?

GARCERAN. Mes maux sont tels que le destin ne me garde la vie qu'afin de me faire mourir plusieurs fois.

DON FERNANDO. Ne vous affligez pas, car moi, si Votre Grâce le veut bien, je me charge de vous mettre en liberté avant que l'aube baigne les champs de sa douce rosée.

GARCERAN. Plaisantez-vous?

DON FERNANDO. J'accomplirai ce que j'annonce; dites-moi ce que vous décidez et laissez le reste à ma charge.

GARCERAN. Vous rendrez la liberté à un captif, la vie à un mort.

DON FERNANDO. Taisez-vous donc, soyez prêt cette nuit et attendez-moi dans l'infirmerie.

GARCERAN. Ma volonté et ma vie seront à vous si, comme vous le dites, je les reçois de vos mains; croyez que j'en ferais autant pour vous; je vous aimai dès que je vous vis, parce que je retrouvai dans vos traits l'image, le portrait vivant de cet infortuné Fernando Ramirez; nous fûmes les deux plus intimes amis que l'on vit jamais.

DON FERNANDO, à part. Qui aurait pu leur révéler des secrets si cachés? Mais le silence est nécessaire où le péril est si grand! (Haut.) N'est-ce pas celui qu'on trouva dans Madrid

percé de coups de poignard, le fils du noble Beltran Ramirez qui mourut supplicié et qui était alcaïde de Madrid ?

GARCERAN. Lui-même.

DON FERNANDO. Que Dieu découvre la vérité; la renommée a toujours dit qu'on mit à mort l'alcaïde par envie et non pour ses crimes.

GARCERAN. Je donnerais ma vie pour défendre cette vérité !

DON FERNANDO. Vous êtes un noble cœur, et croyez que si le sort me favorise, vous ne trouverez pas en moi, si vous le voulez, un moindre ami que dans Fernando.

GARCERAN. Je vous en donne ma parole et voici ma main.

DON FERNANDO. Je vous estime comme je le dois.

SCÈNE XI

CAMACHO, CORNEJO, JARAMILLO, LES MÊMES.

CAMACHO. Puisque Pedro Alonzo l'assure et que son courage est connu, il sortira d'ici comme il l'a annoncé.

CORNEJO. Camacho, je me range de ton avis.

JARAMILLO. Il vaut mieux se montrer pour ce qu'on est que de supplier ces suppots de l'enfer. — Il est là.

CAMACHO. Parlons-lui. — Ami Pedro !

DON FERNANDO. Oh ! Camacho !

CAMACHO. J'ai fait part de votre projet à Cornejo et à Jaramillo qui disposent de tous les braves. Plus de vingt sont prêts à vous aider et à vous suivre.

DON FERNANDO. Eh bien, liberté, camarades ! La fortune aide les audacieux. Rachetons le péril par le péril ; tant d'hommes ne doivent pas dépendre d'une plume qui comme elle fend l'air veut couper, Parque inéxorable, le fil de nos existences.

ne donne point d'audience sans que je sois présent ; l'amitié et la bienveillance qu'elle a pour moi m'assurent de tous ceux qui l'environnent, car ceux-là seuls qui me plaisent plaisent au roi. En outre, le tisserand, qui sait ce que je puis, doit s'observer et craindre la rigueur de la justice s'il déclare qu'il a osé croiser le fer avec moi ; ceci serait pour lui plus dangereux que le meurtre qu'il a commis.

FINÉO. La chose est évidente.

LE COMTE. Comment va Claudio ?

FINÉO. La blessure a ouvert la porte à la vie, si le chirurgien ne ment pas.

LE COMTE. Pauvre diable !

FINÉO. Pauvre Arnesto qui, mort sans confession, a payé pour la faute d'autrui ! Mais dites-moi, seigneur, cet événement a-t-il calmé votre ardeur pour Teodora ?

LE COMTE. Finéo, mon amour n'est pas raisonnable ; il faut qu'elle soit à moi ou le chagrin me tuera. La flèche était empoisonnée puisqu'une seule blessure a produit tant de mal.

FINÉO. Et Clariana, que dirait-elle si elle le savait ?

LE COMTE. La crainte est l'aiguillon de l'amour ; il se refroidit dans la sécurité. Cette nouvelle passion m'incendie ; il n'est pas de cœur épris qui ne change le bien qu'il possède contre celui qu'il désire.

FINÉO. Mais si vous la perdez sans regret, pourquoi seigneur, vous occupez-vous avec tant de rigueur de Garceran, parce qu'il a parlé à Clariana ?

LE COMTE. Je ne venge pas mon amour, mais mon honneur ; Garceran m'a offensé en aimant une femme que j'ai aimée. Ajoute que Clariana était alors toute ma joie, que je n'avais pas encore vu la lumière divine de Teodora. Mais mon père s'avance. Pars vite et informe-toi de cette belle in-

SCÈNE XII

UN GUICHETIER, LES MÊMES.

LE GUICHETIER. Qu'est-ce que cela ?

CAMACHO. Pedro Alonzo qui est tombé du haut de cet escalier. Le diable emporte les menottes et les fers !

JARAMILLO. Il vaudrait mieux tout de suite tuer un homme.

CORNEJO. Il s'est brisé la tête.

LE GUICHETIER. Portez-le à l'infirmerie.

GARCERAN, *à part.* Cet homme a plus de courage qu'on ne urait en attendre d'un tisserand ; et si je n'avais vu de mes ux Fernando mort, j'affirmerais que c'est lui-même.

CORNEJO, *à part.* Le tisserand est un démon.

CAMACHO. Le guichetier a avalé celle-là.

Ils sortent.

Un salon chez le marquis.

SCÈNE XIII

LE COMTE, FINÉO.

FINÉO. Cet événement a causé un grand scandale dans Séovie, et il n'est pas douteux que cette arrestation du tisseand ne vous ait fait du tort.

LE COMTE. Je ne pouvais l'empêcher sans tout faire conaître, et d'ailleurs la jalousie ne pardonne pas. Cet homme st si violent, si brave et si audacieux, que libre et offensé il ût pu me faire un mauvais parti. Au reste il est mieux où il aiera sa folie ; si le peuple en murmure, pourvu que le roi e sache rien, peu importe. Sa Majesté, tu ne l'ignores pas,

dont il est environné ; mais que, lorsqu'il commence à pencher, ces branches qui faisaient sa gloire deviennent un poids qui vient hâter sa chute ? Ne vous cite-t-on pas mille histoires, mille exemples ? N'avez-vous pas vu Beltran Ramirez gouverner le royaume, et ensuite sur une scène funeste les rayons de sa faveur réduits en fumée par l'envie ? Eh bien, quelle folle confiance vous donne l'audace d'irriter par vos excès les justes vengeances de cette ville ? Un homme est près de sa femme, et vous, irrité et arrogant, vous l'insultez après la lui avoir enlevée ! Plût au ciel que, comme il vengea son outrage sur vos deux valets, il vous eût puni vous-même en vous ôtant la vie !

LE COMTE. Seigneur.

LE MARQUIS. Ne cherchez pas d'excuse. Réprimez vos excès ou, par la vie du roi, si vous ne le faites, je vous enfermerai dans un château d'où vous ne sortirez que lorsque le temps ayant couvert de neige votre tête, l'ardeur de votre sang se trouvera calmée.

Il sort.

LE COMTE. Les menaces et les conseils qui s'adressent à un insensé seront sans effet, tant que vous ne m'aurez pas rendu la raison en me rendant Teodora.

Il sort.

La prison.

SCÈNE XV

DON FERNANDO, avec un marteau et des cordes dans sa ceinture, GARCERAN, CAMACHO, CORNEJO et JARAMILLO portant une lumière.

DON FERNANDO. Maintenant, mes amis, que la nuit a plongé nos surveillants dans un profond sommeil, que le courage ré-

ille nos desseins ! Quelqu'un peut-il rompre ces menottes ?

CAMACHO. Rompre avec la main du fer trempé, Pedro lonzo, c'est une vaine tentative.

DON FERNANDO. Dire que cet alcade, me voyant blessé et alade, a refusé de m'ôter mes fers !

CAMACHO. Même mort, vous lui feriez peur.

CORNEJO, essayant de rompre les menottes. C'est en vérité jeter es boules de cire contre un mur d'acier.

GARCERAN. Et vouloir les briser à coups de marteau c'est uiner notre espérance ; le bruit éveillerait les guichetiers.

DON FERNANDO. Quel malheur ! Puisque j'ai des dents, pourquoi chercher un autre moyen ? Doit-on regarder à deux oigts pour sauver le corps tout entier ? (Il s'arrache les pouces vec les dents, et jette les menottes ; on enveloppe chaque main avec n linge.)

GARCERAN. Qu'avez-vous fait ?

CAMACHO. Il s'est arraché les dernières phalanges des ouces.

GARCERAN. Je contemple en vous un autre Scevola. Mais les ers...

DON FERNANDO. Peu importe des obstacles aux pieds ; dès que je puis user de mes mains je ne suis plus prisonnier. Donnez-moi un couteau.

CAMACHO, lui présentant un couteau. Prends !

DON FERNANDO. Celui qui abandonnerait l'entreprise, qu'il se regarde comme mort de ma main.

CORNEJO. Tous jurent de vous seconder, de vous suivre et de vous obéir.

DON FERNANDO. Maintenant, amis, tirez de leurs couches les malades ; en superposant ces lits nous pourrons arriver jusqu'au toit, et rompant une planche avec ce marteau, nous ouvrons une porte par laquelle tous, libres de la prison, joui-

ront de la vue du ciel; et ces cordes ensuite seront une échelle au vent par laquelle nous descendrons dans la rue.

GARCERAN. Commençons donc.

DON FERNANDO. Même s'il a reçu l'onction dernière, un seul malade ne doit rester ici pour raconter ce qui s'est passé. Que chacun se sauve et tuons ceux qui ne pourraient pas nous suivre. Nuit protége par ton silence une si juste révolte contre d'injustes tyrannies!

Ils sortent.

Une cour dans la maison d'un ambassadeur.

SCÈNE XVI

FINÉO, CHICHON.

FINÉO. Ceux qui songent à leur profit ne doivent s'occuper que de flatter le pouvoir. Vive le vainqueur, c'est un bon refrain! Le comte, ton maître, ami, perd la tête pour Teodora. Tu le sais, c'est pourquoi je m'explique si clairement avec toi. Hier nous avons placé des espions dans la prison; ils t'ont vu avec Pedro Alonzo et ils t'ont suivi jusqu'à la maison de l'ambassadeur; d'où je conclus que cette maison abrite le soleil qui tient embrasé le cœur du comte. Aide-le à conquérir les bonnes grâces de Teodora. L'aube commence à luire, si tu veux nous servir, appelle-la tout de suite, je veux lui parler, Chichon, avant que personne puisse la voir; et, pour te donner un à-compte sur la récompense qui t'attend, prends cette chaîne que le comte t'offre par ma main comme un gage d'amitié.

CHICHON. Tu as parbleu prêché avec tant de succès que j'imagine que si Calvin t'eût entendu, il eût abandonné son

erreur, et l'épilogue aurait produit son effet sur un taureau ou sur un tigre, puisqu'il a fermé prudemment le discours avec une clef d'or. Je m'en rapporte à ta parole, à la valeur et au pouvoir de ton maître pour faire au mien cette déloyauté. Mais puisqu'aujourd'hui Fernando doit mourir, je le quitte pour ne pas lui être infidèle et j'entre au service du comte.

FINÉO. Et moi, au nom de mon maître, Chichon, je t'accepte, je tiens de lui des pouvoirs si amples que ce que je fais sera bien fait.

CHICHON. Frappons donc à cet appartement que tu vois; c'est là que se tient Teodora, attendant des nouvelles de l'infortuné tisserand.

Il frappe à la porte.

SCÈNE XVII

TEODORA, à demi-vêtue, LES MÊMES.

TEODORA. Qui est là ?

CHICHON. Deux serviteurs du comte mon maître.

TEODORA. C'est Chichon.

CHICHON. Le décorum ne veut pas que je réponde au nom de Chichon ; depuis que je sers le comte je me nomme don Chichon.

TEODORA. Tu sers le comte ?

CHICHON. Je vous dois ce bonheur, Teodora, votre bonté fut ma médiatrice afin que je fusse plus tard votre médiateur. Si cela vous étonne, soyez assurée que je ne suis pas le seul à qui le métier d'entremetteur ait fait pousser les plumes du favoritisme. Le comte mon maître, qui vous adore aveuglément, veut faire de vous, femme d'un tisserand, une grande dame. Pedro Alonso doit devenir aujourd'hui la vile proie d'un bourreau.

SCÈNE XVIII

DON FERNANDO, GARCERAN, CAMACHO, CORNEJO, JARAMILLO, AUTRES PRISONNIERS, LES MÊMES.

DON FERNANDO. Grâce à Dieu à qui il plut de nous délivrer!

CHICHON, à part. Je suis perdu, c'est Pedro, s'il m'a entendu il me tuera. Malheureux Chichon! Dès ce moment je quitte le *don* et retourne à mon premier état.

TEODORA. Est-il bien possible que je te voie en liberté?

DON FERNANDO. Oui, Teodora.

FINÉO. Je cours ici un grand péril.

Il sort.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, moins FINÉO.

DON FERNANDO. Amis, puisque le ciel a voulu, en sa pitié si généreuse, que les effets répondissent à nos intentions, il convient que nous nous consultions et que nous arrêtions à l'instant le moyen de conserver cette précieuse liberté. Et quoiqu'il nous semble que nous soyions ici en sûreté, parce que les maisons des ambassadeurs jouissent d'exemptions notoires, quelquefois pourtant, par raison d'État, quand la sûreté l'exige, ils consentent eux-mêmes à ce que leurs privilèges soient violés. Cela peut d'autant mieux arriver que mon adversaire étant le favori du roi, l'ambassadeur cherchera à se le rendre le plus favorable possible. Pour cela donc, et voyant que cet asile n'est pour nous qu'une prison pénible puisqu'elle gêne notre liberté, mon avis est que nous partions

tous ensemble de Ségovie où l'on parlera de nos exploits. Nous sommes nombreux, mais plus nombreux encore sont ceux qui, tremblant pour les suites de leurs délits, se disposent à nous suivre. Dès prisons voisines, ou par force ou par adresse, nous ferons sortir les criminels, et de tous ces gens nous formerons une armée qui puisse terrifier nos ennemis et nous donner sûreté. En occupant les âpres défilés de cette montagne, leurs roches inexpugnables nous serviront de murs et de tours. Nous dépouillerons les voyageurs, et nous enlèverons aux petits villages leur argent, leurs provisions et leurs joyaux. Les offensés pourront enfin se venger; il est certain que le temps nous en donnera l'occasion et que notre force nous assurera la victoire.

CAMACHO. Je suis de cet avis.

CORNEJO. Qui ne vous suivrait pas?

JARAMILLO. Nous pensons tous de même.

CHICHON. Bon! vive Dieu! ils jettent le manche après la cognée! Chichon, c'est le chemin de la potence.

DON FERNANDO. Et vous, seigneur Garceran, que dites-vous?

GARCERAN. Que j'ai d'autres desseins, car je ne suis pas encore en possession de ma liberté et je vis prisonnier du caprice d'une femme: puisque votre cœur n'ignore pas le dur empire de l'amour, je ne doute pas que vous ne reconnaissiez que c'est là une cause suffisante; mais, si ma personne ne vous suit pas, croyez que mon âme, qui confesse qu'elle vous doit la vie, se souviendra éternellement de sa dette et que si je le puis je vous le prouverai un jour par mes actions.

DON FERNANDO. Je me fie à votre sang.

GARCERAN. Que vos bras valeureux obtiennent autant de bonheur que le mérite votre courage.

Il sort.

SCÈNE XX

LES MÊMES, moins GARCERAN.

CHICHON. Moi, seigneur, qui n'ai tué personne et qui me trouve bien à Ségovie, moi qui entrai chez vous pour apprendre de vos mains de tisserand à conduire des navettes et non des lances, je veux maintenant régler nos comptes. Vous m'avez donné trois ducats c'est à quoi se monte le prix de mes trois mois de service; je vous ai cassé une marmite, deux assiettes et un miroir; par contre j'ai acheté de mes deniers les cordes et le marteau.

DON FERNANDO. Traître!

CHICHON. Calmez votre colère.

Il court vers la porte.

CAMACHO. Il gagne la rue.

CHICHON. Vous êtes nombreux ici; si vous voulez vous battre un à un je vous attends sur la place près de la potence.

CAMACHO. Il choisit un champ clos prudent.

Chichon se sauve.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, moins CHICHON.

DON FERNANDO. Traitons à présent de choses sérieuses; nommons un capitaine que tous reconnaissent. Sans tête point d'ordre, et sans ordre la confusion et la ruine sont inévitables, comme nous le montrent les histoires.

CAMACHO. Qui sera le chef sinon vous?

CORNEJO. Qui pourrait lutter avec vous de valeur?

JARAMILLO. Tous vous nomment pour leur capitaine.

DON FERNANDO. Que tous donc sur cette croix (il met ses igts en croix) étendent la main droite et jurent de m'être lèles et obéissants sous peine d'une mort ignominieuse.

TOUS, étendant la main. Nous le jurons.

DON FERNANDO. Il nous faut à présent trouver des arquebuses, des épées, des boucliers, des hoquetons. Que chacun e pourvoie comme il le pourra. Toi, Teodora, que dis-tu de out ceci ?

TEODORA. Que je te suivrai dans les lieux les plus reculés, ı ton côté, éclipsant la renommée des amazones.

DON FERNANDO. Oh ! exemple de constance, honneur des femmes ! Tu me paies ce que tu me coûtes ; et moi si ton beau visage m'accompagne, je vaincrai le monde entier. Allons, amis, apprêtons-nous, l'aurore ne doit pas se lever sans que nous foulions les rochers de Guadarrama.

CAMACHO. Allons !

TOUS. Allons !

DON FERNANDO. Comte, mon ennemi, le monde et toi vous connaîtrez bientôt la valeur du tisserand de Ségovie !

ACTE DEUXIÈME

La sierra de Guadarrama.

SCÈNE PREMIÈRE

DON FERNANDO, CAMACHO, CORNEJO, JARAMILLO, vêtus en brigands avec des masques à la main. TEODORA, en habits d'homme. AUTRES BRIGANDS.

CAMACHO. Déjà, illustre capitaine, quatre-vingts hommes vaillants et bien armés obéissent à un signe de ta forte main. Ta compagnie deviendra une brillante armée avec chaque jour qui s'écoule, car il n'est pas un bandit, un offensé, un malfaiteur qui ne veuille te servir ; ce sera bien autre chose quand le bruit de tes exploits se sera répandu.

DON FERNANDO. Si tous les délinquants me choisissent pour capitaine, mon armée dépassera en nombre celle de Cyrus. Pourtant, amis, sachez qu'à la guerre c'est plutôt l'ordre que le courage qui fait triompher ; c'est plutôt la ruse que la force. Et ainsi quand on saura à n'en pas douter que tant de gens armés occupent le passage de Guadarrama, le roi enverra pour nous arrêter tant de monde que nous ne pourrons résister aux efforts de ses soldats ; je crois que vous devez occuper toute la sierra, éparpillés en petites troupes divisées par cinq ou par six, assez peu distantes l'une de l'autre pour pouvoir s'entendre afin de s'entraider si l'occasion le demande ; de sorte qu'en toutes circonstances ne paraissent que les hommes nécessaires au succès de l'entreprise ; cela importe en

ntre pour qu'aucun sentier ne reste par où puisse s'échap-er un voyageur. Tant que l'on croira que nous sommes en etit nombre on ne fera nul cas de nous et on ne songera pas nous prendre.

CAMACHO. C'est bien pensé.

DON FERNANDO. Dans la sierra, nous devons choisir ncore un endroit que jamais le pied d'un homme n'ait foulé, qui nous abrite contre la neige et le vent, et qui sera le ogement commun où nous nous réunirons la nuit. Les emmes, cachées là, prépareront la nourriture de tous et dans e lieu, cela importe, se tiendront les conseils.

CAMACHO. Attention; voici un voyageur.

DON FERNANDO. Que deux hommes vous accompagnent, Camacho, sur le chemin et amenez-le ici.

CAMACHO. Allons tous les trois.

Camacho, Cornejo et Jaramillo sortent.

DON FERNANDO. Que les autres se cachent.

Les autres brigands se retirent.

SCÈNE II

DON FERNANDO, TEODORA.

DON FERNANDO. Toi Teodora, te trouves-tu bien d'être la femme d'un brigand? Tu es accoutumée à des larcins de plus de valeur; on le lit dans tes yeux, à qui l'amour donne pour dépouilles tant d'âmes et tant d'existences.

TEODORA. Tu as blessé ma constance, cher époux, par une telle question; le mal ne peut se prendre à moi tant que je suis à ton côté.

Ils mettent tous deux leur masque.

SCÈNE III

CAMACHO, CORNEJO et JARAMILLO, masqués. Ils entrent amenant un Alguazil, LES MÊMES.

L'ALGUAZIL. Si vous êtes humains, prenez ce que je possède, mais laissez-moi la vie! Songez que la cruauté avilit le courage!

CAMACHO. Marche et tais-toi!

DON FERNANDO. Dis qui tu es!

L'ALGUAZIL. Un alguazil pour mon malheur.

CAMACHO, bas. Tu pourrais dire pour le mien, si j'étais en ton pouvoir, mais Dieu merci, c'est ici que je reçois ta visite.

DON FERNANDO. Qu'y-a-t-il de nouveau dans Ségovie?

L'ALGUAZIL. On ne parle d'autre chose que du tisserand Pedro Alonzo.

DON FERNANDO. Que dit-on de lui?

L'ALGUAZIL. Mille mensonges que la renommée accrédite en les enveloppant dans une vérité.

DON FERNANDO. C'est un grand criminel?

L'ALGUAZIL. Les âges présents et passés n'ont pas vu un plus grand scélérat en Castille.

CAMACHO, à part. Sa propre langue chauffe la fournaise qui doit le dévorer.

DON FERNANDO. Parle-t-on de l'arrêter? La justice fait-elle des préparatifs?

L'ALGUAZIL. Elle promet deux mille ducats à qui le livrera vivant.

DON FERNANDO. C'est un projet en l'air. J'ai reçu l'avis qu'il a passé en Andalousie et s'est allé mettre sous la pro-

ection des Maures. Si l'on ne se dépêche pas davantage, il a la vie sauve.

L'ALGUAZIL. Les bannières barbaresques qu'on lève en ce moment à Tolède pour porter la guerre en Castille, causent un bien autre souci.

DON FERNANDO. Et toi, en ce moment, où vas-tu et pourquoi voyages-tu ?

L'ALGUAZIL. Pour m'informer secrètement si Garceran de Molina n'est pas caché dans Madrid ; c'est le comte don Juan qui m'envoie.

DON FERNANDO. Combien as-tu d'argent ?

L'ALGUAZIL. Peu.

DON FERNANDO. N'as-tu donc pas volé ces jours-ci?

L'ALGUAZIL. L'office est bien peu lucratif ; la ville est ruinée ; il n'y a que les pauvres qui commettent des délits, les gens riches ne pèchent pas ; c'est l'avarice et non la vertu qui les corrige et les tient dans le devoir. Pour ne pas risquer son argent, il n'est pas un homme insulté qui se batte. Ils arrangent leurs différends comme des femmes. Quand nous en surprenons un pour son malheur avec sa maîtresse, de peur d'encourir l'amende, il mourrait plutôt que de récidiver. Jamais on n'arrive à prélever sa dîme ; si l'on se décide à en exécuter un, ce sont aussitôt des prières, des pourparlers, des médiations. Et, pour finir, les plus simples oiseaux se comportent avec tant d'habileté que ce sont eux que chassent le moins les oiseaux de rapine.

DON FERNANDO. Je dois donc gagner des pardons en t'enlevant ce que tu as enlevé. Ne me cache pas un seul réal, il t'en coûterait la vie.

L'ALGUAZIL. En vous remettant cette petite bourse, cette chaîne et cette bague, je vous donne tout ce que j'ai. (Il lui donne les objets indiqués.)

CORNEJO. Allons! maintenant le manteau et le pourpoint, vite!

L'ALGUAZIL. De bien bon cœur.

CAMACHO. Et après cela la vie! (Il lève sur lui le poignard.)

DON FERNANDO. Ne le tue pas.

CAMACHO. Il fut la cause de mes malheurs; c'est lui qui m'a arrêté!...

DON FERNANDO. S'il avait mandat de justice, il ne t'a pas fait une injure en t'arrêtant, et c'est à tort que tu le punirais.

CAMACHO. Ne suffit-il pas qu'il soit alguazil?

DON FERNANDO. Cela ne suffit pas; je suis las depuis longtemps de ceux qui ont en horreur les agents de la justice. N'en faut-il pas par hasard? Ne faut-il pas des hommes pour cet emploi? Voudrais-tu qu'il n'y eût personne pour arrêter quand il y a tant de gens pour forfaire? S'il suffit de leur office pour les brouiller avec toi, quelle meilleure garantie en leur faveur que de voir se maintenir au milieu de tant d'ennemis ceux que tant de bouches accuseraient pour la faute la plus légère! Va-t'en, ami!

CAMACHO. Je voudrais seulement lui couper une oreille.

DON FERNANDO. Pas même un cheveu. Quiconque marche en ma compagnie doit employer sa valeur à de plus nobles exploits.

CAMACHO. Il suffit que tu l'ordonnes.

L'ALGUAZIL. Vivez les années du phénix! Mais puisque vous exercez si noblement la pitié, donnez-moi seulement de quoi manger jusqu'à Madrid!

CAMACHO. Puisque nous lui laissons la vie, qu'il parte à l'instant sans demander son reste. (Il lui remet sa baguette d'alguazil.) Que cette baguette de joueur de gobelets te tire d'af-

dire ; on te laisse les ongles, on ne t'empêche pas de les manger.

L'alguazil sort.

SCÈNE IV

UN PAYSAN, LES MÊMES.

LE PAYSAN, chantant.

La plus laide des filles
De qui claquent les os,
Me semble un jeu de quilles
Dedans un sac enclos.

CAMACHO. Arrête vilain !

LE PAYSAN. Je m'arrête, mais vous n'arrêtez rien.

DON FERNANDO. Comme cela, tu n'en seras que plus en sûreté. Où vas-tu ?

LE PAYSAN. Je viens de voir ma sœur qui se mariait à Guadarrama, et je m'en retourne à mon village.

DON FERNANDO. D'où es-tu ?

LE PAYSAN. De Villar, hameau distant de deux lieues de Ségovie, au pied de cette montagne.

DON FERNANDO. Y a-t-il dans ton hameau quelqu'un qui passe pour riche ?

LE PAYSAN. Seigneur, je ne sais pas. *Bourrique ?* la plus estimée est celle de Blas Chaparron, parce que c'est un brave étalon.

DON FERNANDO. Je dis : *pour riche.*

LE PAYSAN. Un homme riche ! dans un hameau quelle richesse peut-on trouver ? Il y a seulement une femme à qui tout zagal bien élevé fait la cour pour sa propreté et pour sa beauté, et l'on dit tout bas dans l'endroit qu'elle a beaucoup de bijoux.

CAMACHO. Et cette paysanne est-elle mariée ?

LE PAYSAN. Seigneur, elle... elle dit qu'elle est demoiselle.

CAMACHO, Comment est son nom ?

LE PAYSAN. Clariana.

DON FERNANDO. Avec qui habite-t-elle ?

LE PAYSAN. Avec une servante qu'elle a.

CAMACHO, à part. Voilà un butin accommodé de façon à me donner de l'appétit... (Haut.) Enlevons cette femme, capitaine.

DON FERNANDO. Quoi ! tu l'aimes déjà ?

CAMACHO. Où manquent les femmes quel plaisir peut-on trouver ?

DON FERNANDO. Bien parlé.

CAMACHO. Ce vilain pourra nous servir de guide.

DON FERNANDO. L'auteur du jour cache déjà dans l'humide Océan son coche radieux. En partant tout de suite nous serons couverts par le silence de la nuit et nous arriverons à temps.

CAMACHO. Vilain, guide-nous vers ton village !

LE PAYSAN, à part. Cette fois, Clariana, ta virginité va être obligée de parler vrai.

Ils sortent.

Chez le comte, à Ségovie.

SCÈNE V

LE COMTE, FINÉO.

LE COMTE. J'ai ainsi imaginé, Finéo, le remède à mon mal.

FINÉO. Avec quelle étrange rigueur vous poursuit un désir sensé !

LE COMTE. Je ne sais quel philtre j'ai bu par les yeux ; il est violent qu'en un seul instant je perdis la tête pour cette mme ; la guérison est impossible enfin, et j'arrive à le mprendre ; ou la posséder ou mourir, il n'y a pas de mi-eu !

FINÉO. On fera ce que vous ordonnerez.

LE COMTE. Que Chichon entre et puisque je ne puis atteindre le but de mon espérance, qu'elle serve du moins à tromper mes chagrins.

Finéo sort.

SCÈNE VI

CHICHON, LE COMTE.

CHICHON. Je viens vous prêter hommage de valet, et je suis si fier de cet honneur que je crois que j'en vais enfler.

LE COMTE. Puisque tu m'aimes tant, je te reçois avec plaisir ; d'où es-tu ?

CHICHON. Seigneur, je suis natif de Barriga.

LE COMTE. Y a-t-il donc un village de ce nom ?

CHICHON. Je m'étonne que vous ignoriez cela ; Barriga est la première patrie de l'homme. Mon nom en vient (1). Il arriva que Mencia (qu'elle soit heureuse !), étant une demoiselle de bonne race, vint à trébucher et la chute fut telle que bien qu'elle fût tombée sur un matelas, il lui resta au ventre une enflure. Cette enflure s'accrut, et à ceux qui lui demandaient ce que c'était, Mencia répondait que c'était une bosse. En effet elle me mit au monde, et les voisins la voyant guérie

(1) *Barriga* signifie ventre enflé et *chichon* veut dire *bosse*, ce qui donne lieu aux jeux de mots du gracioso.

si vite et devinant que c'était moi qui étais la bosse, me désignaient en riant et en disant : « Eh ! voilà la bosse de Mencia, » et le nom m'en est resté.

LE COMTE. Tu es plaisant.

CHICHON. D'aujourd'hui je commence à être heureux ; puisque je sors d'apprentissage et de chez un tisserand où j'étais las de travailler pour un si mince salaire, toujours dansant des pieds et des mains.

LE COMTE. Sais-tu, puisque tu veux entrer à mon service, à quoi tu t'obliges ?

CHICHON. A des fatigues mal payées, à des gages plus mal payés encore, à être ponctuel et fidèle un mois ou deux, et les suivants à dire comme les autres valets beaucoup de mal de vous.

LE COMTE. Je sais que tu n'agiras pas de la sorte, car tu seras mon favori.

CHICHON. Quelles sont les qualités qui me vaudront cette faveur ?

LE COMTE. Mon affection te la promet.

CHICHON, à part. Favori sans l'avoir mérité ? Messieurs, des pieds à la tête, tenez-moi pour entremetteur. (Haut.) Teodora s'est enfuie.

LE COMTE. Ce fut un caprice passager dont le souvenir me contrarie sans me donner de souci ; ton esprit doit me servir à présent dans un cas plus grave.

CHICHON. Ordonnez donc.

LE COMTE. Tu dois t'emparer du tisserand et de Teodora.

CHICHON. Prenez garde.

LE COMTE. Dans la montagne avec d'autres scélérats, ils sont devenus des bandits renommés et ils terrorisent le pays.

CHICHON. Et je dois les prendre ?

LE COMTE. Ségovie donne deux mille ducats, et le roi t'accordera à ma sollicitation une baguette d'alguazil ; tu rendras ainsi à Sa Majesté, Chichon, un grand service, tu procureras au royaume un grand bénéfice et moi tu me flatteras sensiblement.

CHICHON. Si la renommée vous a dit par hasard que j'étais vaillant, elle a pardieu menti, car je suis très-prudent. Qui sait s'exposer ainsi, ayant un gosier, un cœur et quatre muscles, lesquels sont si délicats, qu'en voyant à l'un d'entre eux le moindre petit trou, la vie s'en va avant le temps par la blessure, laissant vide notre pauvre corps ? Pour l'instant, la maille de la toison est assez solide ; mais ce qui achève de me décourager c'est de penser qu'avec un navet l'homme le plus faible la peut percer d'outre en outre.

LE COMTE. Tu dois agir par l'adresse et non par la force, Chichon, c'est pour cela que j'ai fait choix de ta personne ; comme tu as été son serviteur, il a confiance en toi, et la ruse consiste en cela.

CHICHON. Eh bien, si elle consiste en cela, fiez-vous à mon esprit et à ma loyauté.

LE COMTE. Écoute encore.

Entre un page.

LE PAGE. Sa Majesté attend Votre Seigneurie.

LE COMTE, à Chichon. Reste ici ; tout à l'heure je t'en dirai davantage.

Le comte et le page sortent.

SCÈNE VII

CHICHON.

Contagion des cours, le trouble fait chanceler mes pieds ; à peine ai-je vu les portes de ce palais que mon aveugle ambi-

tion trébuche dans une trahison contre le maître que j'ai servi. Mais, pourquoi dis-je une trahison, s'il faut absolument exécuter ce qu'ordonnent le roi et le comte, qui est mon maître aujourd'hui? Le tisserand peut bien me pardonner si pour deux mille ducats et une baguette d'alguazil et pour la privauté d'un tel seigneur, j'oublie mes devoirs envers lui; pour bien moins Judas vendit le Christ. Il est vrai qu'il était rouge.

Il sort.

Une chaumière. — Chez doña Ana, à Villar. — Nuit. — Une lampe allumée.

SCÈNE VIII

DOÑA ANA et FLORINDA, vêtues en paysannes.

DOÑA ANA. Florinda, j'en suis venue à ce point que je n'ai plus de patience pour souffrir.

FLORINDA. A une si juste douleur je ne puis apporter aucun soulagement.

DOÑA ANA. Après tant de constance un changement si soudain! Après tant d'espoir une si dédaigneuse tiédeur! Ce sont des choses...

FLORINDA. Est-il possible qu'un homme se refroidisse ainsi dans son amour! Malheur hélas! à la femme qui se fie à lui!

SCÈNE IX

GARCERAN, vêtu en laboureur, LES MÊMES.

GARCERAN, à part. Je trouve la porte ouverte comme mon amour le désirait. Oh! vérité, quiétude et sécurité de la vie

du village ! (Haut.) O ma gloire ! Un jour bienheureux a ramené cette nuit où je viens te visiter. Je ne crains plus la mort ; que je meure près de toi si je dois te perdre !

DOÑA ANA. Qu'est cela ? Est-ce vous Garceran ?

GARCERAN. C'est un homme qui ne regarde sa vie comme bien acquise que s'il la perd pour vous, et qui la consacre à votre beauté, origine de ses maux et de son bonheur.

DOÑA ANA. Garceran, on excuse l'audace d'un amour que l'on partage ; mais si, reconnaissant qu'il n'obtiendra jamais sa récompense, il méprise à ce point le péril, c'est une affection téméraire, un mouvement déraisonnable.

GARCERAN. C'est pour cela que l'amour est insensé ; celui qui aime faiblement risque peu.

DOÑA ANA. Inutile flatterie ! je ne vous accepte pas pour amant et vous ne voudriez pas épouser une paysanne.

GARCERAN. Mon véritable amour...

Bruit extérieur.

FLORINDA. Madame, j'entends des pas.

DOÑA ANA, à part. Hélas ! si c'était celui que mon cœur adore ? malheur à moi ! je suis perdue. (Haut.) Songez à ma réputation et à votre vie ! Entrez dans cet appartement obscur ; il y a une porte ouvrant sur le jardin.

GARCERAN. Pour votre réputation je consens à ce que mon courage sorte d'ici.

DOÑA ANA. Vite !

GARCERAN, à part. Pourquoi, sort cruel, prolonger une vie dont tu détruis le bonheur ?

Il sort.

SCÈNE X

DON FERNANDO, CAMACHO, CORNEJO et JARAMILLO, tous masqués, DOÑA ANA, FLORINDA, GARCERAN, caché.

DOÑA ANA. Qui vient là? Ah! malheureuse!

DON FERNANDO. Retenez votre voix où cette épée l'éteindra dans votre poitrine.

DOÑA ANA. Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

DON FERNANDO. Êtes-vous Clariana?

DOÑA ANA. Oui.

DON FERNANDO. Donnez la clef de vos bijoux.

DOÑA ANA. Donne, Florinda, cette clef sur-le-champ!

Florinda sort avec Camacho.

GARCERAN, à part et caché. Oh! brigands infâmes! Que vais-je faire? S'ils respectent sa beauté elle ne perdra pas sa réputation pour perdre son or, mais elle la perdrait si l'on savait qu'à une pareille heure je suis auprès d'elle.

DON FERNANDO. Que vois-je? Vive le ciel! si ma sœur était vivante, je croirais que c'est elle-même qui est là devant mes yeux. Mais cela ne peut pas être puisque sous mes regards elle a rendu à la mort ses pâles dépouilles.

Florinda revient avec Camacho qui porte un coffret.

CAMACHO. Voici les joyaux et l'argent.

DON FERNANDO. Toutes deux maintenant, sans ouvrir la bouche, cheminez ou bien vous verrez le cruel visage de la mort.

Garceran sort de sa cachette, l'épée nue à la main.

GARCERAN. Vous insultez une femme! Vous perdez le respect pour un ange!

Les trois bandits veulent fondre sur lui, Fernando les retient.

DON FERNANDO. Arrêtez amis : n'est-ce pas Garceran?

GARCÉRAN. Lui-même.

DON FERNANDO. La main d'ami que je vous ai donnée ne saurait vous offenser. — Remettez au fourreau vos épées!

GARCERAN. Quel est celui qui use d'une telle noblesse envers moi?

DON FERNANDO. Votre ami. (Il se démasque.) Me reconnaissez-vous?

GARCERAN. Oui, Pedro; un noble cœur ne saurait oublier celui qui lui a donné la liberté et la vie.

DON FERNANDO. Eh bien, Garceran, dites-moi, Clariana est-elle par hasard la cause de vos malheurs? Est-ce là la beauté qui vous valut des maux si étranges?

GARCERAN. L'événement montre bien que Clariana est le feu dans lequel je me consume.

DON FERNANDO. N'oubliez pas que le comte n'épargne ni ruse ni diligence dans les ordres qu'il a donnés pour la recherche de votre personne. J'ai rencontré dans la sierra divers espions dépêchés contre vous aux pays d'alentour et même plus loin. Si, comme le papillon recherche la lumière où il doit se brûler, l'amour de Clariana vous retient dans le même péril, exposé au même feu, fuyez la prison et la peine, et emportez la chaîne avec vous. Enlevons Clariana; j'ai à peu près cent hommes courageux et soumis à mes ordres; ma renommée augmente chaque jour ma forte bande. Si vous voulez profiter d'eux et de moi, vous pouvez facilement dans la sierra défier le comte et le monde entier.

GARCERAN. Si, comme j'accepte votre conseil, la belle Clariana voulait s'y conformer, quel sort serait plus heureux que le mien? Son caprice, ami Pedro, est la loi de ma volonté, l'étoile qui me guide.

DON FERNANDO. Vous aime-t-elle?

GARCERAN. Si elle me rendait mon affection, de quoi aurais-je à me plaindre?

DON FERNANDO. Eh bien, comme châtiment de son injuste rigueur, que la force obtienne ce que la volonté refuse. Proposez-lui ce projet et qu'elle rachète sa vie et vos peines.

GARCERAN. Mon beau trésor, pardonnez si un amant qui désespère d'adoucir votre indifférence conquiert vos charmes par la violence. Je dois vous emmener avec moi.

DOÑA ANA. Que dites-vous, Garceran?

GARCERAN. Je dis que je meurs; et puisque je n'ai plus l'espoir de vous convaincre ne vous étonnez pas et n'accusez pas mon amour s'il prolonge sa vie par une action grossière.

DOÑA ANA. Vous me verrez brisée en mille pièces avant de me voir dans vos bras.

DON FERNANDO. Enfin cela doit être, belle Clariana; et puisqu'on ne vous laisse pas le choix vous avez tort d'hésiter.

DOÑA ANA. Vous dites que vous m'aimez, Garceran? vous dites que vous êtes gentilhomme? quel cœur de chêne est le vôtre? quel être grossier offense la femme dont il prétend se faire aimer? quelle victoire, quelle palme veut obtenir un amour injuste d'une volonté contrainte; une âme sans la volonté, un corps sans l'âme? Et si vous connaissez l'honneur, comme le donne à croire votre illustre sang, pourquoi tentez-vous de m'enlever le mien par une action infâme? m'insulter est-ce donc m'aimer?

DON FERNANDO. Ta résistance est vaine. L'honneur d'une villageoise n'est-il pas rehaussé si elle prend pour amant un tel gentilhomme?

DOÑA ANA. Et si par hasard mes vêtements vous ont trompés, si par hasard je l'égalais en noblesse, j'espère que vous

auriez pitié de moi et que vous prêteriez une oreille compatissante à mes malheurs.

DON FERNANDO. Dieu me soit en aide! je lutte contre mille soupçons. Parle, en t'écoutant je suis prêt à te protéger si tu vaux plus par ce que tu caches que par ce que tu laisses voir.

DOÑA ANA. Rompons donc ici les verrous du secret, si je ne puis me délivrer d'un si grand péril qu'en me faisant connaître. Écoutez-moi : j'espère, si vous n'avez pas des entrailles d'acier, que vous serez pitoyables, si ce n'est pour mon sang, du moins pour mes infortunes. Cette vile écorce, ces rudes habits sont les nuages qui recouvrent le soleil et la sertissure de l'or. Ce n'est pas la première fois que les fiers combats de la fortune obligent à des déguisements. Mon nom est doña Ana Ramirez, mon père fut Beltran Ramirez Alcalde de Madrid. Sa malheureuse histoire, il ne convient pas que je vous la raconte, mais la renommée lui donne une existence immortelle. Écoutez la mienne ; seule elle suffit pour émouvoir des pierres. Quand le sort caressait d'un vent suave et faisait prospérer mon illustre maison, le comte don Juan me courtisa ; c'était un seigneur puissant, un brillant cavalier ; mais, bien que je l'aimasse, mes actions ne démentirent en rien ma noblesse. C'est pourquoi il me signa une promesse de mariage pour me rendre plus facile à ses vœux. La roue de la fortune vint alors à tourner; on sait comme elle répartit ses dons dans son aveuglement. Mon père innocent mourut sur un échafaud, lamentable victime de l'infâme envie. Mon frère Fernando, dont la fin misérable attendrirait des cœurs de diamant, apprenant que le comte était amoureux de moi et craignant qu'il ne me déshonorât, me fit prendre un poison pour me tuer afin que plus tard on ne pût me flétrir. Mais celui qu'il avait choisi pour ministre de ses cruautés prit

pitié de moi, et employant pour me préserver, d'énergiques antidotes qui devaient diminuer la force du poison, il me fit présenter par mon frère la liqueur mortelle, remède impuissant contre les malheurs. Je la bus ; et, me plongeant dans une torpeur qui semblait la fin de ma vie elle put ainsi me sauver. Aussitôt mon frère quitta ma maison pour aller chercher le trépas que la Castille connaît. Moi, sous le poids de telles infortunes et voyant l'affront de mon sang illustre, je continuai de laisser croire à ma mort et pour mieux me cacher je quittai Madrid ; je changeai de nom et d'habits. Mais tant de dures peines, de si cruels désastres ne suffirent pas pour m'empêcher d'aimer le comte ; l'adversité, au contraire, me le fit chérir davantage et je cherchai dans son souvenir un remède à mes souffrances. Le chagrin et la crainte, mon honneur et ma famille perdue me ramenèrent vers mon amant devenu mon dernier asile. Je me découvris à lui quand il pleurait ma mort en poussant vers le ciel des cris lamentables. Avec de nouvelles promesses il parvint à me rassurer ; il me trompait alors, si autrefois il m'avait dit la vérité ! Et ainsi mon amour et mes maux firent de lui le maître de mon âme. La cour vint à Ségovie ; sous ces habits de paysanne je suivis mon amant adoré, et lui pour me voir plus librement voulut que j'habitasse ce petit hameau. Déjà sept fois s'est renouvelé l'été, fondant les neiges de la sierra, depuis qu'il paie mon amour par des promesses ; c'est la punition de qui hasarde comme je l'ai fait son plus précieux bien. Telles sont mes aventures, telles sont ma condition et ma naissance. Si de semblables malheurs vous émeuvent, protégez-moi par humanité, ou, si vous êtes sans pitié, tuez-moi, car la mort est le port des malheureux !

DON FERNANDO. Tu serais doña Ana ?

DOÑA ANA. Mes infortunes le disent assez !

GARCERAN. Les siècles n'ont pas vu un événement plus étrange.

DON FERNANDO. Avoir livré ton honneur à ce comte astucieux !

DOÑA ANA. Mes malheurs en sont la cause et non ma légèreté.

DON FERNANDO, à part. Quelles machinations as-tu formées, quelles intrigues as-tu ourdies, vile fortune, constante seulement pour me persécuter ! Je me sens prêt à tirer mon sang de son cœur, mais il vaut mieux chercher le moyen de sauver son honneur avant de châtier sa faute. (Haut.) Veuillez me pardonner, Garceran, mais il faut que vous protégiez doña Ana.

GARCERAN. C'est mon désir ; je fus obligé envers son père et son frère, et j'eus pour eux une amitié telle, que, quoique mon amour soit bien grand, je mourrai avant d'enfreindre la loi qu'elle m'impose.

DON FERNANDO. Ces sentiments sont dignes de votre nom. Toi, belle doña Ana, écoute-moi en secret. (Ils s'éloignent un peu.) Tes adversités m'ont ému comme si tu étais de mon sang ; je dois, quant à présent, te cacher qui je suis ; défendre ton honneur, je pense que cela suffit pour te prouver la sincérité de mes paroles et pour que tu songes à me payer ce bienfait par un autre service.

DOÑA ANA. Si je vous dois l'honneur, il n'est pas d'obstacles que je ne surmonte pour vous.

DON FERNANDO, à part. Il ne convient pas que je lui dise mon projet, car elle aime le comte et un cœur aimant ne garde pas un secret ; il faut user d'adresse. (A doña Ana.) Doña Ana, je veux me placer sous la protection du comte pour qu'il m'obtienne du roi le pardon des fautes graves que m'a fait commettre ce métier que je méprise. Et pour cela je veux que

la voix de sa renommée nous amène tous trois pour augmenter le nombre de ses bandits.

CAMACHO. Nous pouvons nous démasquer.

Ils se démasquent.

CHICHON. N'est-ce pas Camacho?

CAMACHO. Oui, c'est moi.

CHICHON. Et Cornejo?

JARAMILLO. Et Jaramillo.

CHICHON. Et mon maître?

CAMACHO. Il est resté là-bas avec sa chère Teodora. Mais les voici tous deux.

SCÈNE XIII

DON FERNANDO, TEODORA, vêtue en homme, LES MÊMES.

CORNEJO. Nous avons, capitaine, trois soldats de plus.

DON FERNANDO. Chichon! te voilà tombé dans mes mains!

CHICHON. Oui, mais c'est parce que j'ai voulu me faire de vos mains un bouclier contre la persécution qui menace ma tête à cause de la fidélité que je vous garde. Recevez aussi en votre amitié ces deux hommes; je vous ferai tout à l'heure un ample récit de nos aventures.

PREMIER HOMME. Fuyant devant le sort, je viens vous demander secours pour faire trembler l'enfer lui-même sous un tel capitaine.

CHICHON. Cet ami a plus de six meurtres sur la conscience.

FERNANDO. Six!

CHICHON. Deux en duel, corps-à-corps, et les quatre autres à l'improviste.

DEUXIÈME HOMME. Le ressentiment d'un homme puissant

et non sa valeur, m'oblige à chercher un refuge dans votre brave compagnie.

CHICHON. Cet autre que vous voyez, abandonne un majorat à cause d'un soufflet qui lui a dépeuplé toute la bouche, ce qui le fait sentir mauvais.

DON FERNANDO. Avec d'aussi vaillants soldats je me vois déjà conquérant d'autant de royaumes qu'en visite la belle lumière du soleil.

CHICHON. Pour mon bonheur n'est-ce pas ma patronne que j'aperçois ?

TEODORA. Oui, Chichon.

CHICHON. Qui pourra se défendre contre un si joli brigand ?

SCÈNE XIV

UN VOYAGEUR, LES MÊMES.

LE VOYAGEUR, chantant au dehors.

Sont sortis de Ségovie,
Quatre hommes de mâle vie;
Pèdre Alonze était l'un d'eux.
Le second de ces fâcheux
Porte le nom de Camache.
Le troisième est un bravache
Dont Jaramille est le nom.
Cornejo le fanfaron
Complète et conclut la liste.
Chacun est peu moraliste,
Tuant son homme au besoin
S'il le trouve en quelque coin.
Tous quatre rompant leur chaîne,
De nuit ont gagné la plaine
Au grand souci des gardiens.
Bien vite Pèdre et les siens
Aux rochers de Guadarrame
Ont fui la rage dans l'âme,
Et chacun d'eux deviendra

Épervier de la sierra.
Déserte est la Mancébie (1)
Jarandina (2) perd la vie,
Les hachas (3) sont sans abri
Les plumes n'ont plus qu'un cri.
Les varas sont en bourrasque,
Contre cette bande en masque,
C'est à qui fulminera.
Malheur à qui tombera
En l'occurrence où nous sommes
Aux mains de ces pêcheurs d'hommes;
S'il aime à rire, il rira
Et bien plus il dansera
Mais en l'air et sans discorde,
Au son d'une seule corde.

CHICHON, chantant aussi.

Puisses-tu perdre les yeux,
O chanteur malicieux.

DON FERNANDO. Celui-là ne nous craint pas puisqu'il passe par la sierra calme et chantant.

CHICHON, chantant. *Sans doute il n'a pas un sou...*

DON FERNANDO. Vous trois suivez-le et l'amenez ici; sa petite chanson me plaît et je désire l'entendre tout entière. Je crois que c'est un courrier à pied et je veux voir ses lettres; elles me seront peut-être utiles.

CAMACHO. Allons !

CHICHON. Il vous a entendus et ses pieds ont des ailes.

DON FERNANDO. Suivez-le et ne manquez pas de l'atteindre, dussiez-vous aller jusqu'au bas de la montagne que fertilisent les eaux de la Guadarrama. Pour qu'il fuie avec tant de

(1) La *Mancébia* ou *Manfla* désigne la confrérie des bandits.
(2) *Jarandina* a le même sens.
(3) Les *hachas* sont les femmes des voleurs, en argot de Bohème.

èreté et qu'il se garde avec tant de précaution, il faut 'il porte quelque chose de valeur.

Camacho, Cornejo et Jaramillo, sortent.

SCÈNE XV

N FERNANDO, TEODORA, CHICHON et LES DEUX FAUX BRIGANDS.

:HICHON, regardant au loin. Homme es-tu lièvre ? es-tu chè- :? es-tu une boule gonflée par le vent ? Il franchit les ro- ›rs en volant, et du bond qu'il appuie sur l'un il passe à ıtre si légèrement que ses pieds sont de liége ou que les :hers sont de laine.

DON FERNANDO. Ceux qui lui donnent la chasse sont les fils vent ; il tente en vain de s'échapper.

CHICHON. On ne l'aperçoit déjà plus.

DON FERNANDO. En attendant qu'ils reviennent avec la prise, rmets, joyau de mon âme, que celui qui t'adore repose sa te sur tes genoux.

TEODORA. Asseyons-nous et repose-toi un moment de tant ı fatigues et de veilles.

odora s'assied ; don Fernando quitte son arquebuse et repose sa tête sur les genoux de Teodora.

CHICHON, à part aux deux hommes. Voilà une superbe occasion, nis ; ses camarades sont si loin qu'ils ne peuvent le secourir ; oi je lui jetterai ce petit manteau sur la tête, et vous, ôtez- ii ses armes ; vous baillonnerez Teodora ; menacez-là de tuer si elle crie.

PREMIER HOMME. Bien parlé. Viens et agis !

CHICHON. Allons, courage ! je sens que je tremble des pieds la tête. (A part.) Que ne peux-tu, vile avarice, sur l'humanité?

Il s'approche de Fernando avec son manteau.

DON FERNANDO. Qu'est-ce que cela, Chichon?

CHICHON. Seigneur je remarque qu'il est dûr le lit que vous offre ce rocher et je veux que ce manteau serve de tapis sinon de matelas à vos épaules.

DON FERNANDO. C'est inutile; les rochers me connaissent et ils sont moelleux, comparés aux souffrances que j'endure.

CHICHON. Quelles souffrances? Avez-vous accouché? Moi il n'y a que cela qui me fasse peur.

PREMIER HOMME, à part à Chichon. Que fais-tu, Chichon? A cette heure le courage te manque?

CHICHON, à part aux deux hommes. Ne vous étonnez pas; il m'a lancé un regard qui aurait fait trembler l'enfer. Mais cette fois il faut que l'exploit s'achève.

Il revient comme pour lui jeter le manteau sur les yeux.

DON FERNANDO. Tu t'entêtes encore, Chichon?

CHICHON. Seigneur, les rayons du soleil vous donnent dans les yeux et je cherchais à vous faire de l'ombre.

DON FERNANDO. Comme te voilà complaisant! Depuis quand me soignes-tu ainsi, Chichon?

CHICHON. C'est plus nécessaire que jamais, votre vie et votre santé nous sont d'une grande importance.

DON FERNANDO. N'aie plus tant de soin de moi.

CHICHON. Je ne puis vous obéir, car vous êtes mon protecteur.

PREMIER HOMME, à part à Chichon. Chichon, tu as peur chaque fois que tu approches.

CHICHON. Oui, camarade, la mort a si mauvais visage!

PREMIER HOMME. Eh bien, nous le saisirons nous deux, et toi empare-toi de Téodora!

CHICHON. Cela va; j'oserai l'affronter en combat singulier.

(Les deux hommes jettent le manteau sur la tête de Fernando et s'emparent de lui.)

DON FERNANDO. Ah! traîtres!

TEODORA. Qu'est-ce que cela?

CHICHON. C'est ta mort si tu parles!

PREMIER HOMME. Ne résiste pas si tu ne veux pas que nous uvrions une porte à ton âme!

DEUXIÈME HOMME. Attache-lui vite les mains. (On lui attache s mains par derrière avec la corde de l'arquebuse.)

PREMIER HOMME. Telle est la fin de qui suit une telle route, 'edro Alonzo!

CHICHON. Pardonnez-nous, c'est l'ordre du roi.

DEUXIÈME HOMME. Attachez-le bien.

PREMIER HOMME. Les mains attachées avec la corde de l'ar-uebuse, ce sera un Hercule s'il la casse ou s'il se délie.

DEUXIÈME HOMME. Mettez-vous en route.

PREMIER HOMME. Cette dague servira d'éperon s'ils sont ents à marcher.

CHICHON. Mon Dieu! comme il braille! Patience, Pedro! Enfin, qui mal commence mal finit!

ACTE TROISIÈME

La salle d'une hôtellerie.

SCÈNE PREMIÈRE

UN VOYAGEUR, UN AUBERGISTE, portant une lampe allumée.

LE VOYAGEUR, entrant. Hôtelier! hé! hôtelier!

L'AUBERGISTE. Imbécile! je sais bien mon nom. (Il pose la lampe sur une petite table.)

LE VOYAGEUR. Nous vous attendons.

L'AUBERGISTE. Cet autre, qui entrait dans une galère pour ramer, disait la même chose.

LE VOYAGEUR. Nous avons la pépie.

L'AUBERGISTE. Puissent l'avoir tous ceux qui maugréent contre moi!

LE VOYAGEUR. Y a-t-il de quoi souper?

L'AUBERGISTE. Vous aurez une anguille de mer roulée.

LE VOYAGEUR. Des plaisanteries à moi? purgatoire des voyageurs!

L'AUBERGISTE. L'anguille de mer a des arêtes et non des plaisanteries.

LE VOYAGEUR. Quelle sainte naïveté! c'est pour cela que vous passez pour un nigaud.

L'AUBERGISTE. Le métier le requiert; mais vous qui parlez avec tant de malice, qui êtes-vous?

LE VOYAGEUR. Je suis tailleur.

L'AUBERGISTE. Moi aubergiste, nous pouvons aller de pair; mais d'où venez-vous ?

LE VOYAGEUR. Du somptueux Alcazar qui se mire dans les glaces que ce ruisseau dérobe à la sierra pendant les chaleurs de l'été.

L'AUBERGISTE. Ce palais de délices est celui de Pedro de los Cobos.

LE VOYAGEUR. Le comte don Juan s'est retiré là mélancolique et soucieux (on le dit hypocondriaque); mais d'autres affirment que son père le punit de cette façon pour quelques folies de jeunesse. J'étais allé pour l'entretenir d'une certaine affaire.

SCÈNE II

CHICHON et LES DEUX FAUX BRIGANDS, DON FERNANDO et TEODORA, les mains attachées derrière le dos.

CHICHON. Cette *venta* est à deux lieues de Ségovie, reposons-nous-y un peu et apaisons notre faim, puisque nous voici en sûreté.

PREMIER HOMME. Bien dit.

CHICHON. Hôte, *buon giorno* (1).

L'AUBERGISTE. Si le *Bochorno* soufflait ici, vous n'auriez pas si chaud dans la montagne.

CHICHON. *Oste* (2).

L'AUBERGISTE. Je vous brûle ?

CHICHON. Y a-t-il quelque chose à manger?

(1) Chichon parle ici italien et donne lieu au lazzi de l'aubergiste qui entend *Bochorno*, vent d'Est.

(2) Chichon continue à parler italien. *Oste*, hôte, et l'aubergiste entend *toste* du verbe espagnol *tostar*, brûler, à quoi il répond : *os quemo?* je vous brûle?

L'AUBERGISTE. Ce qui tache le plus c'est l'huile (1).

CHICHON. Ne m'entends-tu pas, cher *ventero*, de mes yeux, je te parle italien ?

L'AUBERGISTE. Arrêtez-vous un peu, m'ennuyer et me parler italien, c'est périlleux. Mais quel est cet homme qui a les mains attachées ?

CHICHON. C'est le démon, le tisserand de Ségovie.

L'AUBERGISTE. Qu'il aille à la male heure ! mais comment ne m'avez-vous pas demandé des étrennes ; je suis fou de joie. (Il chante et danse.)

Enfin le voilà prisonnier
Pèdre Alonzo le bandolier.

CHICHON. Le vieux perd la raison.

L'AUBERGISTE. C'est bien le moins, il y a mille jours que je ne puis plus manger, et que pas un voyageur n'osait, par crainte, entrer dans cette *venta*.

PREMIER HOMME. Pour étrennes donnez-nous à souper.

L'AUBERGISTE. Je vous donnerai un rable bien épais, tendre comme un Portugais et gras comme un moine. — Ah ! le coquin, quelle mine il a ! — Homme, dis-moi quel diable t'a mis dedans ?

CHICHON. Il ne vous répondra pas plus qu'une souche ; depuis qu'il est pris, il a rabattu sa visière et son museau : il n'a pas dit encore une parole.

L'AUBERGISTE. Dites-moi quel est l'autre ?

CHICHON. C'est un de ses camarades.

L'AUBERGISTE. Pauvre petit ! c'est un morceau d'or ! Que dis-je ? Gardez-vous de parler en italien à ce garçon.

Il sort.

(1) Chichon dit, mêlant l'italien à l'espagnol : *Hay qualche cosa que mangiar ;* l'aubergiste entend *manchar* tacher au lieu de *mangiar* manger.

PREMIER HOMME. Pendant que je vais presser le souper, restez de garde vous autres.

Il sort.

SCÈNE III

DON FERNANDO, TEODORA, attachés, CHICHON, LES DEUX FAUX BRIGANDS, LE VOYAGEUR, plus tard L'AUBERGISTE.

LE VOYAGEUR. Ne me conterez-vous pas comment vous avez pu le prendre?

LE DEUXIÈME HOMME. L'adresse humaine arrive à tout. Écoutez et vous saurez comment.

L'homme se met à causer avec Chichon et le voyageur.

DON FERNANDO, à part. Ciel! prêtez-moi votre secours! Pendant qu'ils causent je ferai en sorte que la flamme de cette lampe m'apporte un remède secourable, quoiqu'elle doive dévorer mes mains. Si, réduisant ces liens en cendres je désemprisonne mes mains, ce feu qui les brûle deviendra une foudre qui anéantira tous mes ennemis. (Il tourne le dos et il approche ses liens de la lampe.) Puissant élément, augmente ton action vorace, toi qui changes en fumée les troncs humides, le fer et le diamant! Ah! que ta violence fait souffrir! je m'embrase tout entier et ces liens ne se rompent pas! Feu ennemi! mes mains te donnent-elles un aliment plus savoureux que ces étoupes dont tu as coutume de te nourrir? (Les liens se rompent.) Enfin je suis libre! Maintenant si tous les monstres qui boivent les eaux de l'Égypte et qui paissent les prairies de l'Hyrcanie tentaient de tenir tête à ma fureur, je les hacherais tous en morceaux!

LE VOYAGEUR. Ce fut une chance pour le prendre que ses compagnons l'aient ainsi laissé seul.

CHICHON. Ce fut l'œuvre de Dieu qui voulut qu'un si grand scélérat payât tant d'attaques violentes et de vols.

DON FERNANDO. Vous allez voir, chiens!

Il enlève l'épée du voyageur et les charge.

CHICHON. Malheur à moi! Nous sommes perdus!

DEUXIÈME HOMME. Ici les gens du roi!

Chichon se range à côté de Fernando.

CHICHON. Ah! poules! vous vous frottez à mon maître Pedro Alonzo? Tombons sur eux, je suis à votre côté!

TEODORA. Ciel! secourez-nous!

FERNANDO, frappant Chichon. Ah! traître!

CHICHON. Vous me payez ainsi quand je combats de votre côté?

DEUXIÈME HOMME. Je suis mort!

L'AUBERGISTE. Sonnez la cloche pour appeler la Sainte-Hermandad!

Ils sortent.

Vue extérieure de la maison de campagne de Pedro de los Cobos.

SCÈNE IV

LE COMTE et FINÉO.

FINÉO. Joyeuse nuit!

LE COMTE. Elle me réjouirait si je n'étais si triste; mais les feux de ses étoiles n'égalent pas le nombre de mes chagrins, et ils ne peuvent égaler en lumière celle qui les cause.

FINÉO. C'est cependant un joli lieu de plaisance que ce château de Cobos.

LE COMTE. Il me plairait si le désespoir accordait un moment de trêve à mon cœur.

FINÉO. Voulez-vous, seigneur, que vos gens vous divertissent par leurs jeux, et que pour vous distraire on sème ces prés de lumières et de feux ?

LE COMTE. Non, Finéo, je suis sorti, au contraire, pour m'abandonner plus librement à la pensée qui me tue.

FINÉO. Nous aurions dû amener Clariana de son hameau.

LE COMTE. Ne la nomme pas, si tu ne veux perdre mon amitié. Tout ce qui n'est pas Teodora ajoute un tourment à l'enfer où je suis.

FINÉO. On dit, seigneur, que le Maure assiége Madrid.

LE COMTE. Les flèches de l'amour me donnent plus de souci que les siennes.

FINÉO. La renommée dit aussi qu'il a le même dessein sur Ségovie et qu'il est parvenu jusqu'à Guadarrama.

LE COMTE. La main de l'amour m'a tué, je ne crains plus celle de Mars.

FINÉO. On dit que le roi se mettra demain en marche pour couper le passage de la montagne afin de s'opposer à l'arrivée des bannières mauresques.

LE COMTE. Ah! Teodora, si tu savais de quel aveugle amour je suis possédé !

FINÉO, à part. J'essaie en vain de chasser de son souvenir avec mes récits cette malheureuse passion. (Haut.) Mais quelles sont ces lumières qui brillent dans la vallée et qui semblent des feux errants ou des étoiles ?

SCÈNE V

PAYSANS, au dehors, ensuite DON FERNANDO, LES MÊMES.

PREMIER PAYSAN. A la maison !

DEUXIÈME PAYSAN. A la vallée !

TROISIÈME PAYSAN. A la prairie !

Don Fernando paraît au fond du théâtre fuyant avec son épée brisée.

DON FERNANDO, à part. Ciel saint ! où irai-je ? Comment pourrai-je conserver ma liberté, circonvenu par tant d'ennemis ! Impossible de résister ! je perds à la fois mon épée qui était mon espoir et la force pour fuir. (Il s'avance.) S'il est en vous de la pitié, si un noble sang vous anime, si les malheurs d'autrui vous touchent, protégez un infortuné !

LE COMTE. Qui êtes-vous ?

DON FERNANDO. Si vous êtes généreux, il suffit que je sois poursuivi par mille ennemis et que je réclame votre protection contre leur fureur. Si vous voulez me l'accorder, songez que mes ennemis s'approchent irrités et décidés à tout.

LE COMTE. Entrez dans cette maison ; je vous sauverai.

DON FERNANDO. J'ai l'espoir que vous serez mon sanctuaire. Je me confie sans savoir à qui, car c'est ma dernière ressource.

Il entre dans la maison.

SCÈNE VI

LE FAUX BRIGAND, L'AUBERGISTE, PAYSANS, armés portant des torches de paille et conduisant Trodova liée, LE COMTE, FINÉO, ensuite DON FERNANDO.

L'AUBERGISTE. Ou la terre l'a englouti ou il se cache dans cette maison.

LE COMTE. Arrêtez.

L'AUBERGISTE. Qui êtes-vous ?

LE COMTE. Le comte.

DON FERNANDO, à une fenêtre de la maison. Est-il un homme

plus malheureux? je me suis livré aux mains de mon ennemi !

LE COMTE, à l'un des nouveaux venus. N'est-ce pas Celio?

PREMIER HOMME. Seigneur je suis Celio et avec tout ce monde je poursuis le tisserand. Je l'amenais prisonnier avec Teodora; rompant des liens qu'Hercule lui-même n'aurait pu rompre, et saisissant l'épée d'un voyageur à la venta, frappant et tuant il nous a échappé par la fuite; si on ne le trouve pas dans cette maison il est certain qu'il est perdu pour nous.

LE COMTE. Et Teodora?

PREMIER HOMME. Voyez-la ici.

DON FERNANDO, à la fenêtre. Tout l'enfer brûle en moi.

LE COMTE, à part. La parole que j'ai donnée au tisserand je la tiendrai car je suis gentilhomme et puisque Teodora est en mon pouvoir, ni mon amour ni ma sévérité ne sauraient lui trouver un plus dur châtiment. (Haut.) Il n'a pu entrer ici sans que je l'aie vu. Laissez Teodora près de moi et continuez votre recherche.

PREMIER HOMME. Allons!

L'AUBERGISTE. Foi d'hôtelier avant de l'avoir trouvé, je ne servirai de vin pur à aucun voyageur!

Ils sortent.

SCÈNE VII

LE COMTE, TEODORA, FINÉO, DON FERNANDO, à la fenêtre.

LE COMTE, à Teodora. Approchez; je m'offense, Teodora, de ce qu'on ait lié ces bras dont je suis le prisonnier.

Il la fait délier.

DON FERNANDO, à part, à la fenêtre. Que ferai-je sans armes,

jaloux et au pouvoir de mon ennemi ? Quoiqu'il se soit montré envers moi, noble, humain et généreux en me cachant à ceux qui me poursuivaient et qu'il ait ainsi accompli la parole qu'il m'avait donnée, je crains que maintenant il ne se venge sur ma vie et qu'il ne déshonore Teodora.

LE COMTE. Ouvre cette bouche charmante. Ne te crois pas offensée parce que je t'adore, et songe que ton amant est en mon pouvoir ; songe que si ta constance me résiste je t'obligerai par sa mort à l'oublier et à m'aimer, songe enfin que je dois vaincre par la force, si je ne puis vaincre par l'amour. Appelle le tisserand, Finéo.

DON FERNANDO, à part. Cela est fait.

Il quitte la fenêtre, tandis que Finéo entre dans la maison.

SCÈNE VIII

LE COMTE, TEODORA.

TEODORA, à part. Ah ! maître de mon cœur ! Ce serait folie que ne pas te tirer du péril où je te vois, te délivrer d'abord et ensuite mourir en résistant. (Haut.) Ne pensez pas, comte que mon silence soit une offense à votre amour et à votre qualité ; au contraire, jetant un regard sur la bassesse de ma condition je me sens honteuse de n'avoir pas répondu plus tôt à votre affection comme je le devais et de vous avoir dédaigné pour un humble tisserand ; le cœur refusait à la bouche la hardiesse de vous parler.

LE COMTE. Si j'ai le mérite de vous avoir adoucie, je demeure votre obligé et je suis satisfait de votre résistance, puisque par elle s'augmente le bonheur de mon triomphe.

TEODORA. N'en doutez pas, je suis à vous.

SCÈNE IX

DON FERNANDO, gardé par Finéo et les autres valets, LES MÊMES.

DON FERNANDO. J'entends de telles choses! ah! femme le! ah! femme volage et sans foi!

LE COMTE. Ne l'injurie pas si tu ne veux perdre la vie. J'ai romis de te délivrer des gens qui te poursuivaient; j'ai acompli ma promesse. Si maintenant ton audace l'offense ou l'offense, pense que je peux sans violer ma parole, t'infliger châtiment que tu mérites.

FINÉO, à part, aux valets. Veillez tous, car le tisserand est un émon.

DON FERNANDO. A quoi bon la noblesse, la vertu que tu iontras, en me délivrant de mes ennemis si tu déshonores maintenant cette pitié et si ta cruauté accomplit sur moi une engeance plus impitoyable? Comment te remercierai-je de la arole que tu m'as tenue, puisque en me donnant la vie tu n'as ôté l'âme en échange? Je ne parle pas de toi, femme sans oi, de toi je ne veux pas me plaindre.

TEODORA, à part. Je crains que les injures qu'il m'adresse ne lui coûtent la vie. (Haut.) Insensé, dis, quelle présomption t'a fait croire que je n'aimerais pas mieux un jour exaucer les justes vœux du comte que de garder ma constance à l'amour d'un tisserand? Ma passion pour toi m'a-t-elle donc tellement aveuglée qu'à un grand seigneur, à cet Atlas qui soutient dignement le poids d'un royaume, je préfère la vile personne d'un criminel bandit? Connais-toi, présomptueux, orgueilleux rentre en toi-même, si je t'ai suivi jusqu'ici c'est la force et non l'affection qui m'y a contrainte! Et ainsi la fureur qui t'anime est la seule cause de ta perte. Jouis donc

de ta désillusion et regarde-moi déjà comme la maîtresse du comte, ou, vive le ciel ! si tu m'injuries de nouveau je souillerai moi-même cette terre de ton sang infâme.

DON FERNANDO. Et j'entends cela !

LE COMTE. Ai-je mérité une si grande faveur de tes lèvres ?

DON FERNANDO. Après de telles offenses j'ai horreur de la vie ! Cruelle tue-moi donc, je t'offense à mon tour, j'attends la mort avec joie et je meurs en t'injuriant. Vile, infâme !

LE COMTE. Je ne puis endurer cela. Qu'il meure !

Le comte et ses gens tirent les épées.

TEODORA. Comte, arrêtez ! Ce dessein n'est pas digne de votre grandeur ; tuer un homme à terre ce serait déshonorer votre épée, et pour augmenter son châtiment c'est moi-même qui le tuerai. (A un valet.) Donne-moi cette épée.

DON FERNANDO. Ah ! ennemie ! ciel saint ! pour qui gardez-vous votre tonnerre ?

Teodora saisissant l'épée d'un valet, marche vers don Fernando et lui présente l'épée.

TEODORA. Mon bien ! prends-la, et pour que le comte ne me poursuive pas, défends le passage jusqu'à ce que la nuit m'ait cachée sous son noir manteau !

Elle fuit.

SCÈNE X

DON FERNANDO, LE COMTE, FINÉO, VALETS.

LE COMTE. Ah ! traîtresse !

DON FERNANDO. Fuis, honneur des femmes !

LE COMTE. Qu'il meure ! qu'il meure ! et poursuivez-la !

DON FERNANDO. Si ma valeur n'était pas ce qu'elle a cou-

nme d'être, vous pourriez poursuivre cette femme après n'avoir tué d'abord. Mais pour gagner la campagne il faut asser par la pointe de cette épée.

LE COMTE. C'est une furie de l'enfer!

DON FERNANDO. Vous êtes mes prisonniers. Je garderai ette issue avec les mains et avec les pieds.

Ils l'attaquent; ils se battent. Fernando gagne la grille du fond qu'il referme vivement et s'enfuit.

Une campagne.

SCÈNE XI

GARCERAN, CAMACHO, CORNEJO, JARAMILLO, BRIGANDS.

GARCERAN. Soldats, hâtez-vous! C'est maintenant, amis, maintenant que vos actions doivent témoigner de votre reconnaissance. Votre capitaine est pris, celui par qui vous êtes vivants et libres. Sacrifions nos jours pour lui afin de répondre, comme nous le devons, à la loi de l'amitié. Pressons notre marche; avant qu'il n'arrive à Ségovie, j'espère le délivrer.

CORNEJO. Vive Dieu! il faut entrer dans la prison même, quand la ville devrait prendre les armes, si le sort rigoureux ne nous permet pas de le rejoindre!

GARCERAN. J'aperçois dans l'ombre quelqu'un qui gravit la côte.

CORNEJO. C'est un homme à pied.

JARAMILLO. Appelons-le, il importe de savoir si par hasard il vient de Ségovie.

SCÈNE XII

TEODORA, LES MÊMES.

TEODORA, à part. Hélas ! je suis perdue !

GARCERAN. Homme ! ne fuis pas, bannis la crainte et ne te troubles pas ; dis-nous si tu as rencontré et où se trouve à cette heure la bande qui emmène prisonnier le tisserand de Ségovie.

TEODORA. Mon pressentiment me trompe ou c'est là Garceran.

GARCERAN. N'est-ce pas Teodora ?

TEODORA. Je suis Teodora.

GARCERAN. Qu'est-ce donc ? Comment reviens-tu libre et seule ? Qu'est devenu Pedro ?

TEODORA. Courons vite vers la maison des champs qu'arrose au pied de la Sierra ce ruisseau semant sur les rochers les perles de son cristal. Peut-être votre secours lui est-il nécessaire ; je vous conterai en route ce qui est arrivé.

GARCERAN. Hâtons-nous. Mais dis-nous s'il est libre.

SCÈNE XIII

DON FERNANDO, LES MÊMES.

DON FERNANDO, au dehors. Teodora !

TEODORA. Ah ciel ! c'est sa voix.

DON FERNANDO, au dehors. Teodora !

TEODORA. Sort heureux ! il est libre. Appelant. Pedro !

GARCERAN. Appelle-le une autre fois pour qu'il entende ta voix et qu'il vienne à son écho.

TEODORA, appelant. Pedro !

CORNEJO. Il quitte les rochers pour gagner le chemin.

GARCERAN, criant. Arrivez ! tout votre monde vous attend ici.

DON FERNANDO, entrant. C'est vous Garceran ?

GARCERAN. Et les vôtres.

DON FERNANDO. Et Teodora ?

TEODORA. Viens dans mes bras !

CAMACHO. Et dans les bras de nous tous qui nous réjouissons de ton bonheur.

GARCERAN. Nous apprîmes d'un voyageur qu'ils vous emmenaient à Ségovie prisonnier, et réunissant aussitôt votre *quadrilla*, nous partions à votre recherche.

DON FERNANDO. Mon courage m'a donné la victoire sur ces traîtres qui s'emparèrent de moi par une ruse infâme ; depuis j'ai dû la vie à Teodora, honneur de sa patrie, l'égale des matrones romaines. J'ai laissé le comte et ses valets enfermés dans la maison de campagne. Amis si vous avez gardé la mémoire de mes services, voici l'occasion de me prouver votre reconnaissance.

GARCERAN. En douter c'est offenser ceux qui vous doivent la vie.

CAMACHO. Il n'en est pas un ici qui ne s'expose pour vous à la mort.

CORNEJO. Tous feraient pour vous la guerre à l'enfer lui-même.

JARAMILLO. Mettez à l'épreuve votre bande valeureuse.

DON FERNANDO. Suivez-moi donc.

GARCERAN. Où allons-nous ?

DON FERNANDO. Faire connaître au monde le courage du tisserand de Ségovie.

Ils sortent.

Quoique le nom que vous donne le monde soit puissant, il ne sert à rien ici, et devant celui qui est déterminé à l'offense, le plus grand seigneur n'est qu'un homme. Connaissez-vous cette paysanne ?

LE COMTE. Je la connais.

DON FERNANDO. Savez-vous que cette femme que vous voyez sous cet humble habit, est doña Ana Ramirez, dont la naissance est égale, sinon supérieure, à la vôtre ? Savez-vous que c'est votre amour qui l'a contrainte à ce déguisement, que c'est vous qui l'avez abusée et perdue par des espérances trompeuses et de vaines promesses ?

LE COMTE. Moi des promesses à doña Ana ?

DON FERNANDO. Je n'attends pas ici votre confession ; ce que je sais suffit pour que le fer agisse. Donnez-lui donc sur-le-champ, à l'instant même, la main que vous lui devez, ou cette chambre va devenir le théâtre de votre supplice.

FINÉO, à part au comte. C'est sans doute le tisserand, je reconnais sa voix : et puisque vous ne pouvez résister, offrez-lui votre main. Sauvez votre vie, seigneur, du grand péril où elle se trouve. Comme vous aurez agi sous le coup de la violence il sera facile plus tard de rompre ce mariage.

LE COMTE, à part à Finéo. Tu as raison. Venez, doña Ana ; je suis heureux de vous offrir ma main ; que votre espérance n'ait pas été vaine !

DOÑA ANA. Vous savez bien, comte et seigneur, que quand même votre parole et votre foi ne vous obligeraient pas, mon amour serait un titre suffisant pour mériter votre main.

LE COMTE. Une juste réciprocité est due à votre délicatesse. (A part.) O ennemie, tu me paieras cette violence avec ta vie ! (Ils se donnent la main.) Voici ma main, je suis votre époux.

DOÑA ANA. Et moi dans mon bonheur, je donne la main d'épouse à celui qui me rend la vie et l'âme.

DON FERNANDO. Laissez-nous seuls à présent ; j'ai à parler au comte.

FINÉO. A-t-il encore quelque chose à vérifier ?

LE COMTE, à part. A cause de toi, Teodora, que j'en vienne à cette cruelle extrémité !

DOÑA ANA, à part. Sans doute il veut le prier de solliciter sa grâce auprès du roi. Pourtant il ne l'aurait pas offensé si telle avait été son intention. Mon âme se noie dans une vague terreur.

Tous sortent. Le tisserand ferme les portes.

SCÈNE XV

DON FERNANDO, LE COMTE.

LE COMTE, à part. Je devais finir ainsi. Le tisserand ferme les portes en dedans. Mon orgueilleuse pensée a lassé le ciel puisqu'il a voulu se servir pour l'abattre d'un si vil instrument.

DON FERNANDO, se démasquant. Comte, me reconnaissez-vous ?

LE COMTE. Oui, et à votre valeur pleine de violence je vous avais reconnu avant que vous ne vous fussiez démasqué.

DON FERNANDO. Qui suis-je ?

LE COMTE. Vous êtes le tisserand Pedro Alonzo, je ne l'ai pas oublié !

DON FERNANDO. Vous ne m'avez pas encore bien reconnu, Comte, regardez-moi mieux.

LE COMTE. D'après vos paroles je croirais, si cela pouvait être, en retrouvant en vous le vivant portrait de Fernando Ramirez, que c'est lui-même que je vois.

DON FERNANDO. Je suis bien lui, comte.

LE COMTE. Dieu m'assiste ! Si le ciel que j'ai offensé a permis que du sépulcre qui recouvrait votre froid cadavre enterré sous mes yeux, vous vous soyez levé pour venger votre sœur, j'ai déjà payé ma dette, et, en recevant ma main, elle a recouvré son honneur. Que me demandez-vous de plus ?

DON FERNANDO. Je ne veux pas que vous m'ôtiez le mérite de mon action en attribuant à un miracle du ciel les exploits de ma main, et quoique j'entende bien être envoyé par le ciel pour vous punir, je ne suis pas mort, comte, je suis vivant, et mon bras sera l'instrument de votre mort.

LE COMTE. Comment cela se peut-il ? je vous ai vu moi-même descendre dans le gouffre d'un tombeau.

DON FERNANDO. Ce fut une illusion, non la vérité, et pour que vous n'enleviez pas à mon courage la gloire qu'il a méritée écoutez-moi : Il y a six ans que la dent venimeuse de l'envie qui répand sa fureur éternelle et le poison de sa rage sur la valeur, la vertu, la noblesse et la renommée, déclara la guerre à mon père ; hélas ! il fut le papillon qu'attire vers sa flamme la faveur du roi ; cette faveur il devait la perdre et se perdre en même temps. L'inimitié, la rivalité et la jalousie que la faveur des cours crée entre les rivaux (car don Beltran Ramirez ne put et je ne pus moi-même manquer à la loyauté et à notre sang), accusèrent mon père d'avoir signé un traité de trahison avec le Maure Céïlan, roi de Tolède ; et la méchanceté rompit ainsi le fort bouclier de la vérité. Le loyal Alcaïde tendit son cou innocent à l'ignominie du supplice. Le ciel voulut que, me voyant près de subir le même sort et pour me dérober au jugement capital qui m'avait frappé, la crainte me prêtât des ailes et que je trouvasse un asile dans l'église de Saint-Martin, dont le manteau couvre toujours les malheureux. Apprenant là vos projets sur ma sœur, afin que sa faiblesse

ou votre violence ne la fit point faillir, je voulus l'empoisonner ; mais la pitié ou l'adresse de celui qui avait préparé le poison sauva doña Ana; de sorte qu'en feignant d'être morte elle échappa à la mort. Il ne me restait plus qu'à me soustraire à la menace et au coup que me réservait le dûr destin, la nécessité m'en donna le moyen, moyen horrible mais sûr; et tandis que la nuit enveloppait les humains dans le plus profond sommeil, le danger, stimulant mon audace, j'exécutai mon dessein. J'entre dans un caveau où l'église sainte avait enfermé la dépouille des morts, je rassemble mes forces et je lève une froide dalle, porte de ce profond tombeau; j'entre, et marchant à tâtons dans le sombre caveau qui semble le royaume de l'épouvante, je tire d'un cercueil un corps qui venait d'y être déposé la même nuit. J'enlève le linceul du cadavre rigide et je revêts ce cadavre de mes propres habits. Pour que ma ruse ne fût pas découverte, je lui labourai le visage de coups de poignard, et, après avoir transporté en cet état dans la rue le mort ravi à sa paisible sépulture, je m'enfuis dans la campagne n'ayant que son suaire pour vêtement. On trouva plus tard au lever du soleil, le corps glacé vêtu de mes habits qui contenaient mes clefs et mes papiers lesquels furent regardés comme autant de témoins fidèles; la renommée accrédita la nouvelle, ce désastre impie attendrit les cœurs les plus cruels, on descendit ce corps dans la terre, notre patrie commune et le bruit de ma mort se confirma. Moi, fugitif, je pris ma course vers Guadarrama. Feignant d'avoir été dépouillé par des brigands je me recommandai à la piété chrétienne du curé de ce pays qui, touché de mon malheur et de mon dénûment, fit une quête dans le village et m'acheta un vêtement avec lequel je partis pour Ségovie. Avant d'entrer dans la ville je coupai ma barbe afin de rendre mon visage méconnaissable; la souffrance et le chagrin

avaient du reste depuis longtemps opéré dans mes traits ce changement que je souhaitais; je pris le nom de Pedro Alonzo, et contraint par la nécessité j'évitai sa dure loi en servant un tisserand dont j'appris l'état. Six fois l'hiver gela les eaux de l'Oronte et la neige couvrit de son écume floconneuse la tête de ce mont altier; et je jouissais, dans cet horizon, de la quiétude et de la félicité comme un homme qui de la plage contemplerait le golfe orageux de l'ambition. Le sort se lassa de mon repos et de mon bonheur; il se servit de la beauté de Teodora pour soulever la tempête dans laquelle je me noie aujourd'hui; je conquis son cœur et elle paya mon amour par sa fidélité; elle était noble, elle était belle et dévouée, et moi j'étais heureux et j'avais promis de l'épouser. Telle était ma situation, quand les destinées amenèrent à Ségovie le tumulte de la cour pour que votre persécution vînt chasser de mes yeux le sommeil, ajoutant à l'orage de ma jalousie et à l'outrage infâme de votre main, celui que vous fîtes à ma sœur. A chacune de ces offenses votre vie suffit à peine. Telle est mon histoire, comte. Assuré que je suis vivant et que la force de mon bras et de mon cœur est bien celle d'un homme, et non un prodige de l'enfer, soutenez les outrages que vous m'avez faits; et, saisissant votre épée, que votre main tyrannique se montre aussi hardie contre ma vie qu'elle le fut contre mon honneur!

Il met l'épée à la main.

LE COMTE. Fernando, étant le frère de doña Ana, pourquoi cette fureur contre son époux?

DON FERNANDO. Le don de votre main a réparé son honneur, votre mort seule peut réparer le mien.

LE COMTE. Vous vous croyez à tort offensé, puisque mon injuste folie n'a pas outragé Fernando Ramirez, mais un homme, tisserand de son état, et qu'on appelait Pedro.

DON FERNANDO. Cette joue est la même qui a gardé l'empreinte de votre odieuse main; si c'est au tisserand que s'adresse l'injure, prenez que c'est le tisserand et non Fernando qui vous tue. Ce cœur est celui que votre amour pour ma femme a offensé.

LE COMTE. Si l'ingrate me résiste, en quoi vous offensé-je?

DON FERNANDO. La tentative suffit pour offenser un mari.

Ils se battent et le comte tombe.

LE COMTE. Je suis mort! Ciel! le châtiment de mes fautes est juste. Écoute, car déjà je meurs! Je témoignai contre toi et contre ton père; je fus un faux témoin, Fernando. C'était l'ordre de mon père; nous étions envieux de vous. Pardonnez-moi, puisque vous êtes chrétien et que je meurs!

Il meurt.

DON FERNANDO. Meurs donc pardonné!

Il sort.

SCÈNE XVIII

CHICHON, sortant de sa cachette.

La tourmente est passée si j'en crois ce silence. Doucement. Oui, le tisserand gentilhomme est parti. J'ai appris de belles choses. Que le diable t'emporte, Pedro! Tu étais Fernando Ramirez? Pardieu! je disais bien tout à l'heure qu'un tisserand si vaillant cachait quelque mystère. Pauvre comte! Le voici étendu par terre comme un thon! mais le tisserand a mis la clef en dehors. Hélas! que ferai-je enfermé avec un mort? Quelle agréable compagnie! Je tremble. Je confesse que je fus toujours avec les vivants une poule mouillée, mais avec les

morts je suis encore moins qu'une poule. J'ai envie de descendre par cette fenêtre. La troupe de ces féroces brigands chemine déjà vers la montagne. Avec les draps du lit de ce pauvre comte, je pourrai fabriquer une échelle volante; il y a ici une si mauvaise odeur que j'en suis suffoqué et importuné; pourtant je ne sais lequel des deux sent mauvais, moi ou le mort.

La gorge de la Guadarrama.

SCÈNE XIX

DON FERNANDO, GARCERAN, CAMACHO, CORNEJO, BRIGANDS. Bruit de la bataille au dehors.

DON FERNANDO. Voici l'occasion, amis, de racheter, je l'espère, nos erreurs passées par une heureuse fin. Le barbaresque victorieux poursuit ses avantages, et les nôtres se retirent en désordre; nous sommes cent et nous en valons mille dans la sierra où nous nous sommes exercés et que nous connaissons si bien. Attaquons en bon ordre et réparons l'emportement des Castillans. En avant! défendons aujourd'hui en mourant, le roi, la patrie, le ciel, que nous avons offensés en vivant!

GARCERAN. Avec un si vaillant chef et un si honorable but, chaque bras deviendra une foudre, chaque cœur sera un rocher.

CORNEJO. Attaquez, capitaine, tous nous vous suivrons!

CAMACHO. Regagnons ce qui a été perdu.

JARAMILLO. Attaquons! A eux!

Ils mettent leurs masques.

SCÈNE XX

LE ROI et LE MARQUIS, en armes, l'épée à la main. LES MÊMES.

LE MARQUIS. Montez à cheval, seigneur, et sauvez votre vie.

LE ROI. O ciel! défendez ma cause puisque je défends la vôtre!

DON FERNANDO. Revenez, revenez, Castillans, ce ne sont pas les Maures, c'est la crainte qui vous a vaincus et qui vous poursuit! Revenez! Santiago! A eux!

LE ROI. Marquis, quelle est cette compagnie de gens masqués qui attaquent si valeureusement le camp sarrazin?

LE MARQUIS. Vous avez demandé secours au ciel et il vient à votre aide.

LE ROI. Revenez, soldats, revenez! Que vos cœurs héroïques recouvrent l'honneur perdu!

LE MARQUIS. Déjà le Maure sanglant gravit en fuyant les rochers par où il était descendu.

LE ROI. Investissez-les, marquis, combattez pour mon honneur et pour le vôtre, pour vous et pour votre fils qui n'a pas craint de se cacher dans un pareil moment!

LE MARQUIS. Le ciel sait que je suis si honteux de l'avoir mis au monde, que je voudrais mourir pour ne plus le voir vivant ou vivre assez pour le voir mort.

LE ROI. Partez, je suis si exténué de fatigue que mon haleine est de flamme. J'attends sur ces rochers votre retour et celui de la victoire

SOLDATS, au dehors. Victoire! Castille!

LE ROI. Je vous rends grâce, Seigneur tout-puissant, qui m'avez ouvert le trésor de votre pitié!

Il sort.

SCÈNE XXI

CHICHON, l'épée nue à la main.

A présent les Maures remontent la sierra en fuyant; je puis sortir en sûreté du milieu de ces rochers, et je prétends participer à la gloire des vainqueurs. Chiens! êtes-vous devenus lièvres? Attendez! Chichon va vous battre tous pour vous rappeler son nom.

SCÈNE XXII

LE MARQUIS blessé, DON FERNANDO, qui le poursuit en le combattant, CHICHON, ensuite LE ROI.

LE MARQUIS. Homme, qui es-tu? Quel est celui qui après avoir vaincu les Maures tourne sa redoutable épée contre les chrétiens?

DON FERNANDO. Je la tourne contre toi seul. Je suis Fernando Ramirez.

Le roi entre et s'arrête pour écouter.

LE ROI, à part. Qu'entends-je?

DON FERNANDO. Dieu voulut me conserver la vie pour que je pusse montrer la loyauté de mon cœur en donnant la victoire au roi et à toi le sanglant châtiment des injustes outrages que tu as jetés sur mon père et sur moi!

LE ROI, à part. Ce sont les mystères du ciel! Je ne puis m'opposer au ciel.

CHICHON, à part. Le tisserand donne en ce moment au marquis du pain de chien (1).

LE MARQUIS, tombant. Je suis mort! Arrête, Fernando, puisque je meurs, je confesse que j'ai ravi à ton père l'honneur et la vie! J'ai produit contre vous un faux témoignage, vil effet de l'envie.

(1) *Pan de perro*, locution proverbiale qui signifie *un châtiment, une correction.*

LE ROI. Il suffit, Fernando, arrête ton épée puisqu'il avoue.

DON FERNANDO. Votre Majesté l'a entendu. Je demeure sa-
isfait, son fils le comte a tout avoué de même.

CHICHON. J'en suis témoin. Caché sous son lit, je l'entendis
nfesser en mourant ce que Fernando rapporte.

DON FERNANDO. Seigneur, je lui ai donné la mort pour les
fronts que j'ai reçus de lui; c'est son injuste tyrannie qui
'a forcé à devenir brigand. Par lui et son père le mien en-
nglanta l'échafaud, et moi je préservai ma vie par une ruse
ı couvrant de mes habits un cadavre qui fit croire à ma mort.
déshonora ma sœur; il prétendit traiter ma femme de
ême, et parce que je voulus l'en empêcher, il me donna un
ufflet. Je mets humblement ma tête à vos pieds, si étant
oble j'ai mérité d'être puni pour m'être vengé avec tant de
stice.

LE ROI. Fernando, je dois à votre courage et à celui de vos
ens la victoire que je remporte aujourd'hui. Quand votre juste
engeance serait un crime, je dois vous rendre, en récompense
e vos exploits, la même place dans mes bonnes grâces que
'envie vous avait enlevée. Que vos soldats s'avancent, je veux
es connaître et les récompenser.

SCÈNE XXIII

GARCERAN, CAMACHO, CORNEJO, JARAMILLO, BRIGANDS,
LE ROI, DON FERNANDO, CHICHON, LE MARQUIS, mort.

GARCERAN. Tous, grand Seigneur, nous mettons à vos pieds
les existences de ceux qui vous ont servi loyalement.

LE ROI. Vous serez tous récompensés de vos faits héroï-
ques. Mais dites-moi, Fernando, votre sœur vit-elle?

DON FERNANDO. Elle est cachée dans un village voisin sous
des habits de paysanne. Mais voici qu'avec la joie de la vic-

toire s'approchent les paysans, et avec eux ma sœur et ma femme pour vous féliciter.

SCÈNE XXIV

TEODORA, DOÑA ANA, PAYSANS, LES MÊMES.

DOÑA ANA. Allons baiser les pieds du roi.

DON FERNANDO. Viens, femme, le ciel a mis fin à nos maux et il récompense tes vertus. Approche, sœur, et baise les pieds du roi pour la grâce qu'il m'a faite.

TEODORA. Nos humbles lèvres baisent le sol que vous foulez.

LE ROI, à Teodora. Levez-vous, je vous honore comme femme et comme sœur de Fernando.

DON FERNANDO. Ainsi, Teodora, ce que je t'ai offert étant tisserand, je l'accomplirai étant Fernando Ramirez, puisque tu es de sang noble et que je dois ma main, l'honneur et la vie à ta constance. Et vous, Garceran, puisque vous voyez sans tache le clair miroir de mon honneur et celui de ma sœur, le comte lui ayant donné son nom, offrez votre main à doña Ana, si toutefois je mérite de devenir votre beau-frère.

GARCERAN. Si doña Ana veut récompenser mes désirs, mon bonheur sera complet, car j'acquiers du même coup l'ami le plus vrai et la plus belle récompense.

DOÑA ANA. Tant d'amour mérite bien ma main et mon âme.

CHICHON. Et pour étrennes, don Fernando peut m'accorder le pardon de mes fautes.

DON FERNANDO. Je te les pardonne quoiqu'elles soient bien grandes, afin d'engager ce Sénat à nous pardonner.

ANALYSES ET FRAGMENTS

DE SEIZE COMÉDIES

COMPLÉTANT LE THÉATRE D'ALARCON

ANALYSES ET FRAGMENTS

DE SEIZE COMÉDIES

COMPLÉTANT LE THÉATRE D'ALARCON

I

LES FAVEURS DU MONDE

LOS FAVORES DEL MUNDO

On ne doit pas se fier aux faveurs de la fortune, telle est la leçon morale qui sert de thèse à cette comédie. On y voit un jeune homme inconnu et sans appui, que la destinée prend par la main, et conduit jusqu'à l'intimité d'un grand prince et jusqu'à l'amour d'une femme idéale ; mais ce ciel trop limpide, se charge bientôt de nuages et se sillonne d'éclairs, et le jeune homme que la fortune éprouve ainsi, se conduit en sage, et renonce aux faveurs du monde pour aller vivre dans la retraite avec la femme qu'il a choisie.

Le protagoniste à qui notre auteur donne à peu près son nom, puisqu'il l'appelle Garci-Ruiz de Alarcon, arrive à Madrid, après de longs voyages. Son valet Hernando, qui l'accompagne dans une promenade au parc, le supplie en grâce de terminer là ses pérégrinations, qui ressemblent à celles d'un chevalier errant.

— Hernando, répond Garci-Ruiz, j'ai reçu une offense, et, selon les lois de l'honneur, je dois trouver mon offenseur ; il ne me suffit pas de l'avoir cherché. Ne pense point que cette poursuite soit pour moi une fatigue, c'est une joie, au contraire, et je ne prendrai du repos que lorsque j'aurai tué mon ennemi. J'ai toujours devant les yeux ce gant infâme qu'il m'a jeté au visage. Ciel ! en quel lieu cachez-vous cet homme ! Ou tuez-moi ou permettez que je le tue ! Moi qui, en Afrique, ai vaincu tant de Maures, moi qui ai planté de ma main sur leurs murs l'étendard catholique, dois-je vivre si longtemps sans vengeance et sans honneur, moi qui vous ai tant honoré ?

— Remettez-vous, seigneur, répond le valet du gentilhomme, si mes renseignements n'ont pas menti, don Juan est à Madrid. Promenez-vous dans le parc qu'arrose maigrement ce pauvre Manzanarès, dont un soleil caniculaire a bu les eaux.

— Arrête ! Hernando, n'est-ce pas don Juan que j'aperçois, là-bas, causant avec des dames qui descendent de ce coche ?

— Il se pourrait, mais je n'ose l'affirmer.

— Ne commettons pas d'erreur ; va au-devant de lui, reconnais-le bien. Ils viennent de ce côté : va, je t'attendrai derrière ces arbres.

C'est en effet don Juan de Luna qui s'approche; escortant deux dames voilées ; un jeune cavalier à la moustache relevée en croc, au feutre à plumes, à la fraise bien empesée.

— Belle Anarda, dit don Juan à l'une des dames, le prince m'envoie près de vous avec un message. Voyez-le, là-bas, sur ce tertre, portant son arbalète à l'épaule ; il a interrompu sa chasse et il vous regarde comme le but qu'il ne peut atteindre.

— Toute la ville est sur le bord de la rivière, répond l'une des dames, je ne puis aller trouver le prince sans me faire re-

arquer, mais je vais m'asseoir sur ce gazon afin qu'il me ›ie.

Don Juan s'agenouille près d'Anarda. Garci-Ruiz reparaît, re son épée et s'avance vers don Juan qui se met en défense. es femmes se lèvent et poussent un cri de frayeur.

— Tu paieras de ta vie ton audace! s'écrie Garci-Ruiz. Ici ersonne ne peut arrêter ma vengeance.

— Tu es venu chercher la mort, répond son adversaire : e me connais-tu pas?

Ils se battent, don Juan tombe. Au moment où Garci-Ruiz 'a lui enfoncer son épée dans la poitrine :

— Que la Vierge me soit en aide! murmure don Juan en evant les yeux au ciel.

Garci-Ruiz laisse aussitôt retomber son bras.

— Je ne serai pas discourtois envers celle que tu invoques. Relevez-vous, cavalier, vous devez la vie, à la Vierge mère de Dieu fait homme. Son nom seul pouvait me désarmer.

— Tuez-moi, Garcia, j'aime mieux mourir que d'avoir offensé celui qui m'a donné la vie.

— Mon honneur demeure ainsi satisfait. Je pouvais vous tuer; j'ai plus fait en vous pardonnant.

La belle Anarda est très-émue de ce qu'elle vient de voir et d'entendre. Elle reproche à Garci-Ruiz d'avoir cherché cette querelle devant des femmes.

— Je n'ai pas été discourtois, répond Alarcon en s'inclinant, car je ne vous avais pas aperçue. Sans cela, si ce n'est le respect, l'admiration du moins m'aurait retenu dans les bornes.

Le prince a envoyé querir sur-le-champ, par un de ses pages, les deux hommes qu'il a vus combattre, et de sa part, comme complément de sa mission, le page reproche tout bas à Anarda sa coquetterie qui est sans doute la cause de la blessure de don Juan de Luna. Elle fait répondre au prince

qu'elle ne connaît pas l'agresseur, et qu'elle le prie, pour punir son audace, de le faire arrêter et emprisonner. La compagne d'Anarda, la belle Julia, qui entend cette sentence rigoureuse fait observer à sa cousine, que cet étranger mérite plutôt une récompense qu'un châtiment. Elle a remarqué son bon air, sa résolution, et elle déclare qu'elle le protégera.

— Tu me comprends mal, lui dit tout bas Anarda restée seule avec elle, tout ceci est une feinte de l'amour.

— Tu aimes donc le prince?

— Je ne te vis jamais si simple. Pourquoi veux-tu que je ne m'intéresse pas à ce jeune étranger? Cette audace qu'il vient de montrer, la générosité avec laquelle il a donné la vie à don Juan, sa délicatesse à se disculper, sa gentillesse, sa distinction, tout cela m'a été au cœur. C'est pour qu'il ne quitte pas Madrid, c'est pour le revoir que je le fais arrêter. Mais, dis-moi, qui peut-il être?

— Ce garçon qui l'accompagne te le dira.

Les deux femmes font avancer Hernando, et lui demandent le nom de son maître. Il le leur dit.

— Est-il gentilhomme?

— La Manche n'en eut pas de plus illustre.

— Est-il marié?

— Non, c'est un homme prudent.

— Est-il riche?

— Bon, se dit à lui-même Hernando, nous voilà au vrai point! Mesdames, il a deux mille ducats de revenu.

— Qui l'amène à Madrid?

— C'est beaucoup demander.

— Dis-moi seulement s'il y vient pour y séjourner?

— Il y séjournera s'il y est retenu.

— Serait-il amoureux?

— Je crois que oui.

— Peut-on savoir le nom de la dame ?

— J'oserais dire que c'est vous.

— Quand m'a-t-il vue ?

— Tout à l'heure.

— Qui te fait croire qu'il m'aime ?

— Je sais qu'il vous a vue.

— Plaisanterie !

— Vérité !

Un importun survient c'est le comte Mauricio. Les dames disent tout bas à Hernando de les suivre, et se voilant toutes eux de leurs mantes, elles quittent la place. Hernando croit que dans cette bonne fortune il y aura bien pour lui quelques rogatons. Nous sommes venus, dit-il, pour tuer un homme et nous avons tué deux femmes !

Cependant Garci-Ruiz de Alarcon, guidé par le page, est arrivé auprès du prince don Enrique, fils du roi don Juan II, de Castille.

—Puisqu'il me faut obéir à Votre Altesse, qu'Elle veuille bien écouter un homme plus expert à manier l'épée que la parole. Garci-Ruiz de Alarcon est mon nom, plus craint sur les frontières barbaresques que connu à votre cour. J'ai des vassaux dans la Manche, mes ancêtres ouvrirent les portes d'Alarcon à la Castille. Il y a six ans, dans une sanglante bataille que nous livrâmes aux Maures à Jerez de la Frontera, se trouvait don Juan de Luna. Nos soldats repoussés oublièrent leur honneur et même commencèrent à fuir ; moi, désespéré d'une lâcheté aussi inaccoutumée je les frappai de mon épée : ils se retournèrent, et, revenant à la charge, ils demeurèrent vainqueurs; leur fuite eut l'air d'une ruse de guerre. On me fit l'honneur de la victoire ; mais les envieux m'opposèrent don Juan de Luna. Ils lui dirent que j'avais mal parlé de lui en mêlant son nom à celui des fuyards. Étant un jour dans un

petit cercle d'amis, don Juan arrive à moi en me disant : — Je suis don Juan dont la lune pleine de rayons glorieux accroît encore l'honneur de mes ancêtres ; vous avez dit de moi que je suis couard à la guerre, sachant bien que je vous suis supérieur en vaillance comme en noblesse.

— Tout cela est un mensonge, lui répondis-je.

J'avais à peine prononcé ces mots qu'il me jeta son gant au visage. Nous tirâmes nos épées ; on nous sépara. Don Juan vint à s'absenter, et moi sachant quels étaient les auteurs de la calomnie cause de mon offense, j'en jetai deux à la mer du bord d'une galère ; ces bouches qui m'avaient outragé burent la mort dans les flots. Le troisième de mes calomniateurs avait disparu. Moi, je me mis à chercher don Juan par terre et par mer, déterminé à donner ou à recevoir la mort. Je le cherchai pendant six ans ; j'appris enfin qu'il était à Madrid. J'y accourus et je le rencontrai enfin sur les rives du Manzanarès. Je l'attaquai : il tomba, invoquant le nom de la Vierge. Alors mon bras levé s'arrêta. Tel est le cas. Don Juan, puisque j'ai parlé devant lui, peut me reprendre si ma mémoire est en défaut.

— Tout cela est vrai, répond don Juan de Luna.

— Garci-Ruiz de Alarcon, ajoute don Enrique de Castille, vous avez bien agi. Vive Dieu ! j'aimerais mieux avoir fait ce que vous venez de faire que d'être prince d'Espagne. La gloire consiste à vaincre et non à tuer. Qui a vaincu a pu donner la mort ; mais qui a tué n'aurait peut-être pas su vaincre. Levez-vous, Alarcon, celui qu'a obligé la Reine du ciel ne doit pas rester à genoux devant moi. Je vous comblerai de mes faveurs. A dater de ce jour, vous habiterez mon palais. Je veux apprendre de vous la pitié et la vaillance.

— Je vous remercie prince, interrompt don Juan de Luna, des honneurs que vous accordez à Alarcon.

La nuit est venue et le valet d'Alarcon, Hernando, cause dans la rue avec la suivante Inès devant la maison d'Anarda. Le comte Mauricio, amoureux et jaloux d'Anarda, fronce le sourcil en surprenant ce colloque à une pareille heure et dans un tel lieu. Inès prétend que l'homme qui lui parle est un soldat qui lui demande l'aumône.

— Il ne convient pas à l'honneur de cette maison, lui dit le comte, que vous causiez ici avec un homme.

— Qui donc, riposte la suivante, vous a fait l'alcade de ce logis? Je vais avertir ma maîtresse que le comte Mauricio garde sa porte, et elle avisera.

Hernando raconte à Garci-Ruiz, ce qui vient de se passer, et les menaces du comte. Il lui apprend le nom des deux femmes. Un vieil oncle est le tuteur et l'argus de ces deux orphelines à marier.

Anarda et Inès viennent prendre le frais sur leur balcon. Apercevant deux hommes *embossés* dans leurs manteaux, Anarda croit avoir affaire au comte Mauricio, et encore toute irritée de ce que sa suivante vient de lui rapporter :

— Comte, dit-elle en s'adressant à celui qu'elle croit être Mauricio, votre poursuite est peu courtoise. De quel droit gardez-vous ma porte ? Vous en ai-je jamais donné le droit? Ayez, je vous prie, plus de soin de ma réputation. Si vous voulez vous venger de mes dédains, sachez que je ne vous offense pas en ne vous aimant point. Si vous persistez, le roi sait faire justice.

Après cette admonestation, qui comble de joie Garci-Ruiz, et lui fait voir que son rival n'est pas à redouter, Anarda et la suivante referment leur fenêtre.

— Faut-il le tuer? murmure tout bas à l'oreille du comte Mauricio, qui vient de reparaître dans la rue, son estafier Léonardo.

— Non, répond le comte, qu'il vive, puisqu'il n'est pas aimé !

Ces scènes, très-vives et très-animées, forment le premier acte des *Faveurs du monde*.

Le second acte s'ouvre chez le prince don Enrique, à l'Alcazar de Madrid. Garci-Ruiz est dans les bonnes grâces du prince de Castille, et don Juan de Luna, loin de se montrer jaloux de la faveur de son ancien ennemi, remercie encore don Enrique des bienfaits dont il comble celui à qui il doit la vie.

— En ceci, dit le prince, vous montrez, don Juan, la noblesse de votre cœur, et vous gagnez encore dans mon estime. Je ne vous en aime pas moins; les princes sont comme Dieu, ils partagent leur amitié entre beaucoup de favoris.

— Par ma vie ! murmure Hernando entre ses dents, nous voici des gens de cour. Passer les nuits, s'aller coucher à l'aurore, vivre vite et mourir lentement, voilà notre existence !

Le prince qui ne peut plus se passer de la compagnie de Garci-Ruiz, l'emmène, ainsi que don Juan, dans une promenade amoureuse, qu'il veut faire la nuit sous le balcon de sa maîtresse. Quand ils arrivent sous ce balcon bien-aimé, Alarcon reconnait avec terreur que c'est celui d'Anarda. Le prince le charge de veiller pour éloigner les indiscrets, et il se retire avec don Juan en attendant que la rue soit libre et qu'il puisse donner le signal que l'on attend.

— Hélas ! soupire Garci-Ruiz, c'est donc là le prix de la faveur ? Je donnerais tout pour retrouver mon espérance perdue. Fortune, tu m'as fait dans un seul jour le plus heureux et le plus malheureux des hommes ! Mais peut-être Anarda n'aime-t-elle pas le prince ? Qu'importe ! il est mon maître et

il l'aime. Il me traite comme son ami et l'amitié oblige. Cœur fidèle ! montre-toi ; que la loyauté triomphe de l'amour !

Toujours soupçonneux, le comte Mauricio veut savoir quel est le cavalier qui se promène ainsi dans l'ombre devant le logis de la belle Anarda. Garci-Ruiz l'invite à laisser la rue libre pour une heure, et il la lui abandonnera pour toute la nuit. Le comte, qui a reconnu le jeune étranger, refuse de quitter la place. Les épées sortent du fourreau et le comte est blessé. Entendant la rumeur que cette rixe a produite dans les maisons voisines, Léonardo emmène son maître. Le prince et don Juan accourent pour s'informer de ce qui vient de se passer.

— Ce n'est rien, répond Garci-Ruiz, tout est rentré dans le calme ; que Votre Altesse profite des instants ! Don Juan donne le signal, la fenêtre d'Anarda s'entr'ouvre et Inès se penche sur le balcon, annonçant sa maîtresse. Anarda paraît presqu'aussitôt avec sa cousine Julia. Ce n'est pas pour entendre les déclarations d'amour du prince qu'elle vient à ce rendez-vous, mais pour s'informer du jeune étranger du parc de Madrid ; elle le croit malheureux, persécuté, emprisonné, et c'est de lui qu'elle s'informe tout d'abord. Elle cache toutefois son amour sous le semblant d'un désir de vengeance. Elle a voulu l'emprisonnement d'Alarcon pour l'empêcher de quitter Madrid. Son étonnement est grand quand le prince lui annonce qu'il lui a désobéi.

— Comment ? la première grâce que je demande à Votre Altesse, vous ne me l'accordez pas ? Un audacieux qui m'a offensée ! Adieu, prince, on peut nous surprendre. J'entends mon oncle qui tousse.

— Écoutez d'abord mon excuse ; je vous amène le coupable afin que vous le punissiez vous-même.

— Que dites-vous ? réplique Anarda en revenant sur le

balcon qu'elle avait déjà quitté. Ainsi, prince, je pourrai croire que vous avez tenu compte de la faveur que j'ai sollicitée de vous?

— Pardonnez-lui, je vous prie, belle Anarda, puisqu'il reconnaît sa faute.

— Si je ne devais cette grâce à celui qui intercède pour lui, je l'accorderais à son humilité.

— Et maintenant, reprend don Enrique, je vous quitte, señora, pour me conformer à vos ordres.

— Vous pouvez rester, prince, mon oncle ne tousse plus.

— Comment ai-je pu mériter une telle faveur?

— Il célèbre la fête, dit en riant Anarda à sa cousine, mais il se trompe sur le saint.

— Hélas! balbutie Garci-Ruiz, il est évident qu'elle aime le prince. Que je suis fou d'avoir conçu de l'espoir en présence d'un tel rival!

Don Enrique annonce à Anarda les faveurs dont il a gratifié Alarcon, et celle-ci, au comble de la joie, le remercie; mais elle ferme la fenêtre et prend congé, car on entend de nouveau du bruit dans la rue. Le prince quitte son nouvel ami en lui disant :

— Votre bonheur a amené le mien; jamais je ne fus aussi favorisé que ce soir par Anarda, mais je regrette que vous ayez blessé le comte Mauricio, tout mon bonheur ne vaut pas le sang d'un de mes vassaux.

Garci-Ruiz s'éloigne seul en récapitulant ses aventures.

— Dure loi! se dit-il à lui-même, un favori est donc un astrologue chargé d'interpréter tous les caprices d'un prince! Je risque ma vie pour lui plaire et je l'offense; hier je gagnais ses bonnes grâces par le même moyen; hier don Juan était mon ennemi le plus détesté, aujourd'hui c'est mon ami et je

lui donne la vie; d'aujourd'hui je connais le comte et je suis déjà son meurtrier. Aujourd'hui je vis Anarda et je l'aimai, aujourd'hui je me crus aimé d'elle, aujourd'hui je perdis l'espérance et voilà qu'elle m'est revenue. Patience! c'est ainsi que sont les faveurs du monde!

Le jour a reparu et le tuteur don Diego fait comparaître ses nièces devant lui. Il a été éveillé par l'algarade de la nuit. C'est lui qui a donné les premiers soins au comte Mauricio blessé. Il conjure Anarda de mettre fin au scandale qui ne manquera pas de naître de cette aventure, en consentant à accorder sa main au comte. C'est le seul moyen d'éviter une rupture avec cette famille puissante. Anarda refuse obstinément, et sa cousine Julia, à qui le jeune étranger du parc de Madrid n'est pas resté indifférent, persuade à son oncle qu'il faut contraindre Anarda ou l'éloigner.

Pendant que cette trame se noue, Anarda reçoit résolûment chez elle Garci-Ruiz, qui lui a fait demander une entrevue secrète. Garci-Ruiz lui raconte qu'il est le plus malheureux des hommes; la femme qu'il aime le dédaigne pour un autre; le prince semble se défier de lui. Son parti est pris, il va quitter la cour et retourner dans sa terre. Il n'a pas voulu s'éloigner pour toujours sans baiser la main qui a été la cause de toutes ses disgrâces. Anarda combat le projet de départ de Garci-Ruiz. Se laisser abattre par la fortune est d'un cœur sans courage, et c'est montrer peu d'amitié pour le prince que de l'abandonner à cause d'un accès de caprice ou de dépit.

— Ai-je donc peu fait en exposant ma vie pour lui?

— Souffrir son caprice est un moindre sacrifice, et je vous trouve impatient.

— Je ne dois pas supporter une injuste rigueur.

— Si elle était juste, où serait votre mérite? si elle est

injuste, vous absenter c'est la justifier. L'innocence va au-devant de son juge.

— Je venais auprès de vous prendre congé de lui.

— Le prince m'a-t-il donc donné ses pouvoirs?

— Heureux celui qui est aimé d'une telle beauté!

— Je ne crois pas à vos démonstrations d'amour; j'ai su qu'elles étaient adressées à une certaine dame, et aujourd'hui je vous vois libre et prêt à partir. Un homme change-t-il si vite, et a-t-il le droit d'accuser la fortune d'inconstance?

— On ne peut reprocher sa légèreté à un homme qui suit un conseil.

— Ne m'adressez pas d'excuses, elles ne me plaisent point.

— Vous me jetez la pierre et vous cachez votre main. Dieu sait que si j'abandonne mon rêve, c'est que j'en ai reçu l'ordre.

— Rien ne peut contraindre un ferme amour.

— Je crois être loyal et même constant. Si la personne à qui je dois ma loyauté laisse apercevoir qu'elle aime, faudra-t-il donner suite à mon projet?

Garci-Ruiz laisse le langage couvert et devient plus pressant.

— Prenez garde, lui dit Anarda, le prince m'aime; je sais d'ailleurs qu'une autre occupe vos pensées; je veux vous charger de parler au prince de l'intention où je suis de me marier. Si vous consentez à l'aller voir, je vous dirai la cause de ma détermination.

— Señora, mon devoir est de vous obéir.

— Mon oncle veut me donner au comte Mauricio que je hais. Dites au prince que je reconnais que sa naissance l'empêche à tout jamais de m'épouser, et que ce serait ne pas m'aimer que vouloir me déshonorer. Dans cette situa-

tion je le prie de me choisir un mari qui puisse me faire honneur et me défendre. Persuadez-le, Garcia, et songez que je dépose ma volonté entre vos mains.

Alarcon est au comble du bonheur, car il a compris que c'est lui-même qu'Anarda a voulu désigner comme son époux. Mais survient la cousine Julia qui détruit, encore une fois, toutes ses espérances en lui faisant croire qu'Anarda est folle du prince, et qu'elle ne se marie que pour être à lui sans scandale. Garcia retombe du ciel dans l'enfer.

Au troisième acte, Garci-Ruiz fait au prince la communication dont l'a chargé Anarda. Le prince, prévenu par la cousine, se fâche et ordonne à son favori de sortir sur l'heure de Madrid. Au moment où le coche est préparé, arrive un contre-ordre, c'est Julia qui l'a fait donner. Elle prie don Garci-Ruiz de la venir voir en secret pour une affaire urgente.

— Illustre gloire d'Alarcon, lui dit la jeune fille, l'intérêt que je vous montre ne vous oblige en rien. Pour mon honneur j'ai résolu de sauver le vôtre. Ma cousine veut vous épouser, et médite en ceci un condamnable projet ; elle m'offense autant que vous, je prends donc le remède à mon compte.

— Est-il possible, belle Julia, qu'une chose qui vous concerne à peine vous tronble à ce point ?

La petite invention de Julia n'est pas d'une moralité scrupuleuse. Julia persuade en effet à Garci-Ruiz que sa cousine est plus que jamais amoureuse du prince et qu'elle ne veut prendre un mari que pour couvrir le scandale de son intrigue. L'amoureux crédule se rend un peu facilement à ces raisons, et il ne soupçonne rien, même quand l'habile ingénue lui dit :

— Choisissez quelqu'autre femme qui vous plaise.

— Il faudrait, répond-il, qu'elle fût d'un rang égal au mien.

— Si elle était de mon rang, cela vous suffirait-il ?

— Vraiment ? Vous m'accepteriez ?

— Une femme de ma qualité ne saurait répondre à une telle demande.

— Laissez-moi penser à cela.

— Dans tous les cas agissez vite, si vous voulez remédier au mal.

Alarcon sort de l'appartement de Julia, plus amoureux que jamais d'Anarda. La nuit est venue et Anarda n'est pas rentrée. Elle est sans doute allée au rendez-vous du prince. C'est du moins ce que la charmante cousine lui a laissé comprendre. Enfin, il entend le bruit d'une voiture qui s'arrête. Anarda en descend couverte de sa mante ; il l'arrête au passage.

— Écoutez, Anarda.

— Qui est là ? Holà ! une lumière !

— Ne criez pas ; je suis Alarcon.

— Vous, seigneur ! Que voulez-vous ?

— Ne vous troublez pas.

— Pourquoi me troublerais-je ?

— Pardonnez l'inconvenance de mon procédé et si je vous demande d'où vient seule à cette heure une femme de votre condition !

— Quoique ce ne soit ni le temps ni le lieu, l'honneur le veut, je vous répondrai. Julia m'a dit que l'ordre du roi est que j'entre dans un couvent ou que j'épouse le comte; que ce soir des gens de justice doivent venir m'arrêter, et que mon absence peut seule me sauver de leurs mains. Sur-le-champ je fis atteler mon coche, et accompagnée d'Inès j'allai me promener à la prairie. A la nuit tombante, un écuyer de Julia est accouru pour me prévenir que je pouvais rentrer à la maison.

Anarda se justifie sans peine, en prenant Julia dans son

iége et en lui faisant avouer toute sa petite machination, râce à l'ombre qui les couvre et qui cache la présence de iarci-Ruiz.

Le prince paraît bientôt, amenant avec lui don Diégo Giron, oncle et le tuteur des deux jeunes filles; don Juan de Luna es accompagne. Ils annoncent à Anarda que l'on a accordé a main au comte Mauricio. Anarda répond qu'elle donne sa nain à Garci-Ruiz.

— Je ne me marierai, répond Anarda, qu'avec le consenement du prince.

— Vous êtes mon meilleur ami, Garcia.

— Remerciez, Anarda, le prince de Castille à qui vous deez de devenir ma femme.

— Que dites-vous, Garcia?

— Altesse, ne voulez-vous pas marier Anarda?

— Oui, avec le comte.

— Puisque vous venez vous-même de déclarer que je suis otre meilleur ami, assurément vous ne me refuserez pas cette râce.

— Retirez-vous donc tous deux dans votre terre.

— J'obéis, prince, heureux d'échanger contre la main de a femme que j'aime les *faveurs du monde.*

Cette comédie, dont le but moral est nettement indiqué, ontient des scènes charmantes; les caractères de Garci-Ruiz t d'Anarda sont tracés avec une grande finesse. Le dialogue généralement beaucoup d'élégance et de distinction. Le remier acte, qui est le meilleur, se distingue par un mouvenent très-rapide et un vif intérêt. Les deux autres lui sont nférieurs; on y remarque pourtant des scènes habilement éveloppées, des mots plaisants et des pensées ingénieuses. I. Hartzenbusch fait remonter la représentation de cet ourage à l'année 1622.

II

L'INDUSTRIE ET LE SORT

LA INDUSTRIA Y LA SUERTE

L'industrie dont il s'agit ici est la ruse ou l'habileté employée à mal faire. Le sort joue le beau rôle, puisqu'il ruine les projets du personnage antipathique. C'est la contre-partie des *Faveurs du monde.* Cette pièce fut représentée vers l'année 1600. Deux jeunes gens se promènent sur une place de Séville ; chacun est accompagné de son laquais. Ils ne se parlent pas et semblent se tenir à distance et s'observer. Tous deux attendent que Blanca, fille de don Beltran, sorte de l'église. L'un est un riche marchand qui se nomme Arnesto, l'autre a nom don Juan de Luna, pauvre gentilhomme de bonne tournure et de bonne humeur.

Blanca sort enfin de l'église, enveloppée et la figure à demi voilée de son *rebozo.* Chacun des deux jeunes gens s'approche pour lui parler, et pendant que don Beltran congédie le marchand Arnesto, Juan trouve moyen de glisser dans l'oreille de la jeune fille qu'il l'aime ardemment depuis deux années. Quand Beltran et sa fille ont disparu, Arnesto s'approche de Juan et lui dit :

– Pardonnez-moi, monsieur, j'aurais certaine affaire à ter seul à seul avec vous.

– Vous m'avez trouvé, répond le jeune gentilhomme.

– Veuillez donc me suivre.

– Ils vont se battre, grommèle Sancho, le valet du marnd. Je vais aller prévenir don Beltran.

le son côté Jiméno, le laquais de Juan, court chez doña , cousine de son maître, et lui conte la rixe et le rendezus pris. Sol qui aime son cousin, sachant qu'il va se battre ır Blanca, a formé le dessein de se rendre de son côté sur ieu du combat.

Cependant les deux adversaires arrivent dans la campagne.

– Vous avez tort, dit don Juan à Arnesto, puisque j'étais premier en date.

– L'amour ne raisonne pas, seigneur don Juan, et je ıi pas aussi tort que vous croyez. Si vous êtes le premier amour, je suis le premier en faveur.

– Contentez-vous donc de ce privilége, repart don Juan, i qui aimai le premier Blanca, je ne vous ai pas empêché lui offrir vos hommages; ne m'empêchez donc pas de l'aier si vous croyez être plus favorisé que moi.

– Je suis aimé d'elle, don Juan, ce qui me constitue un droit.

– Si vous dites vrai, pourquoi seriez-vous jaloux de moi? Craiiez-vous de vous voir supplanter? Je suivrai ma prétention.

– Prenez garde, je vous tuerai.

– Bah! vous n'en ferez rien, Arnesto, croyez-vous qu'on le si facilement un homme comme moi?

– Plût au ciel que je n'eusse rien à perdre! interrompt marchand. Si j'étais pauvre, cette épée vous ferait enındre raison. Non, don Juan, je ne crains pas votre bravoure. u'avez-vous à perdre, vous qui ne possédez que votre maneau? C'est pourquoi il ne me convient pas de vous tuer moi-

même ; je saurai trouver quelqu'un qui enchaînera votre langue ; tel est le privilége que donne l'argent.

— Ne parlez pas ainsi, reprend don Juan, en arrêtant Arnesto qui tournait déjà les talons. Sachez que c'est moi-même qui ai l'intention de vous tuer, car je n'ai pas d'argent à donner pour qu'un autre s'en charge.

Don Juan, pour appuyer ses paroles, met la main sur son épée. Arnesto décline l'engagement.

— Pourquoi donc alors, reprend Juan, m'avez-vous amené hors de la ville ?

— Pour vous dire ce que je vous ai dit.

— Si vous étiez gentilhomme, Arnesto, vous connaîtriez mieux les lois du duel ; moi qui le suis, je dois remplir mon devoir.

Don Juan tire son épée. Arnesto est sur le point de s'enfuir lorsqu'il voit accourir don Beltran, le père de Blanca. Alors, sûr d'être protégé, il se hâte de mettre l'épée à la main. Sans la présence de Beltran il s'empresserait, assure-t-il, de châtier l'arrogance de son rival.

Beltran veut les réconcilier. Arnesto dit qu'il y consent, à condition que don Juan promettra de faire ce qu'il lui demande. Don Juan refuse, puisqu'il s'agit de renoncer à Blanca. Arnesto s'excuse alors auprès de Beltran et il s'éloigne.

— Savez-vous, don Juan, dit don Beltran, que vous vous êtes fait là une mauvaise affaire ?

— Je sais, seigneur, que je suis gentilhomme et que lui n'est qu'un homme, et même un homme fabriqué d'argent. Que dois-je savoir de plus ?

— Je vous certifie pourtant que la noblesse de l'homme riche passe avant toutes les autres. Ne vous fiez pas trop à votre sang noble ; si vous luttez ensemble, il aura plus d'amis que vous n'avez de gouttes de sang dans les veines. Tant que

vous serez pauvre, comprimez cet orgueil. Pardonnez-moi de vous donner ce conseil que vous ne me demandiez pas; vous savez que c'est le privilége des vieillards.

Bientôt arrivent doña Sol et Célia, voilées, qui sont ravies de voir don Juan encore vivant. Célia propose à sa maîtresse de se retirer sans parler au jeune homme, puisqu'on est assuré de son salut. Elles veulent fuir, mais don Juan les arrête sans les reconnaître encore.

— Pourquoi fuyez-vous, et pourquoi ne répondez-vous pas? Craignez-vous que je ne vous reconnaisse à la voix? Mon désir de vous voir n'en est que plus vif; le mur qui vous sépare de moi est un voile bien léger. Allons, vous n'avez pas besoin de l'écarter, ajoute-t-il en souriant, sa transparence m'a montré vos traits. Vous êtes ma cousine doña Sol. Qu'est-ce que cela veut dire? Sol! qui vous amène ici?

— Don Juan, répond Sol en se découvrant, j'avais besoin de savoir si vous étiez mort ou vivant. Vous avez eu une querelle avec Arnesto. Ingrat, vous vous battiez pour doña Blanca, mais l'amour vous punit de votre trahison. Sa beauté ne peut lutter avec ma constance, et elle ne sera pas plus belle parce que je suis moins heureuse. Va, je t'aime plus que tu n'aimes Blanca! Tu fuis celle qui te suit et tu vois fuir celle après qui tu cours.

— Contenez-vous Sol, revenez à vous! Pourquoi quitter ainsi votre maison? Pourquoi vous humilier de cette sorte devant un homme?

— Notre mariage n'était-il pas arrêté, don Juan? Je vous avais donné toute mon âme et vous me cherchez des torts pour dissimuler les vôtres.

— Vous dites vrai, Sol, il fut question de notre mariage, mais notre pauvreté à tous deux égalait notre noblesse.

— Comment vous en êtes-vous aperçu si tard?

— Vous n'ignorez pas que toute mon espérance était basée sur un héritage qui m'arrivait par les gallons des Indes. Une tempête le dispersa dans les flots; force me fut alors de changer d'intention sinon d'amour. Agissez donc comme je l'ai fait, si vous le voulez bien; vous êtes femme et cela vous sera facile.

Nous passons de la campagne au logis de don Beltran. Blanca a deviné que son écuyer Aguero a quelque message à lui remettre.

—Aguero, lui dit-elle, va dans ma chambre et apporte-moi un livre.

— Quel livre désire Votre Grâce ?

— Fray Luis de Grenade.

L'écuyer entre dans la chambre de Blanca et glisse une lettre dans le volume.

— Voici, señora, dit-il, en lui remettant le livre et le billet. Puis il salue et se retire.

— Il s'en va sans oser me parler, dit Blanca. Il aura craint de me déplaire. Une pensée de curiosité agite mon âme. Sont-ce les étincelles de l'amour? Qu'est cela ? s'écrie-t-elle après avoir feuilleté le volume dont elle retire le billet qu'y a glissé Aguero. Une lettre fermée ? C'est Aguero qui l'y a déposée et il s'est retiré pour me la laisser lire. Comme un chasseur habile il a tendu le filet et il s'est caché. Ce billet serait-il de don Juan ? J'ai hâte de le vérifier. La lettre est fermée. Que ferai-je ? Puisque je suis seule j'y substituerai un autre papier car celui-ci ne porte pas d'adresse.

Elle décachète le billet qui est signé don Juan de Luna et qui contient ces mots :

« Dès que je vous vis, Blanca, je vous aimai, et je ne puis vous oublier quoique je sois indigne de vous : pourtant le découragement n'a rien changé à mon amour. Quoique je vive

en mourant, je ne vous demanderai pas la vie, mais seulement la permission de vous aimer puisque vous m'y avez contraint. »

— Qu'ai-je lu? Je dois répondre, mais je ne puis fier à Aguero les secrets de mon honneur. Je ferai en sorte que sans se douter de rien il porte ma réponse.

Blanca s'assied devant une table et écrit ce qui suit :

« J'apprécie votre constance. Je vous attends à minuit à mon balcon, où je vous parlerai secrètement. Dans les choses qui intéressent la réputation, une lettre et un écuyer sont deux témoins dangereux. »

Elle plie sa lettre dans la même forme que le message de don Juan et elle la glisse à son tour dans le livre pour remplacer celle qu'elle en a tirée. Puis elle appelle Aguero.

— Est-ce vous, Aguero, qui avez placé là ce billet? Dites la vérité!

— C'est moi, madame.

— Quelle a été votre intention? Parlez sans hésiter.

— Que vous le lisiez. C'est don Juan de Luna qui ma prié d'agir ainsi.

— Vous avez commis une faute, Aguero, puisque vous avez risqué de me compromettre. Si je ne craignais d'ébruiter cette aventure je vous ferais bâtonner; malheureux. Je vous passe cette faute pour la première fois, mais afin que vous ne conceviez aucune mauvaise pensée sur mon honneur, vous allez reporter à don Juan son billet. Prenez garde, je saurai si vous le lui avez rendu.

— Donnez, madame, je le lui rendrai en mains propres.

L'écuyer part, sans se douter qu'il porte la réponse de la jeune fille. Nuño, frère de doña Blanca, vient la supplier de parler pour lui à son amie doña Sol dont il est amoureux. Elle le lui promet. Puis Nuño lui confie qu'il craint fort que doña Sol ne soit en intrigue avec don Juan.

— Ne sont-ils pas parents ? demande Blanca toute émue.

— Sans doute, mais non pas si proches qu'ils ne puissent se marier. Je t'avertis de cela, sœur, afin que tu la détournes de l'écouter.

A peine restée seule, Blanca s'empresse de rappeler Aguero. Mais il est parti et le billet est sans doute déjà rendu dans les mains de l'infidèle don Juan. Qui aurait cru que le repentir viendrait si tôt ! Que faire ? mourir ou vaincre puisqu'elle est jalouse et qu'elle aime.

A minuit Blanca vient à son balcon comme elle l'a promis. Un homme se promène sous sa fenêtre, elle ne doute pas que ce ne soit don Juan de Luna.

— Je vous ai répondu ce matin, lui dit-elle en baissant la voix, mais je m'en repens car j'ai su depuis que vous aimiez votre cousine et que vous étiez aimé d'elle. Si par hasard, ce que je ne veux pas croire, le désir de faire un riche mariage vous avait poussé à feindre un amour que vous ne ressentez pas pour moi, vous avez eu tort.

Pendant cette remontrance qui se trompe d'adresse, survient don Juan lui-même qui se croit trahi dès qu'il a reconnu Arnesto, de son côté Arnesto tremble en se voyant livré à la colère de don Juan. Celui-ci, en effet, fond sur lui l'épée à la main, et le contraint de fuir avec son valet. Blanca croyant que c'est don Juan qui fuit ainsi devant un homme gémit de sa lâcheté.

— Hélas ! dit-elle, j'aurais mieux aimé le voir mort que poltron.

Arnesto s'empresse d'exploiter la crédulité de Blanca et dans une visite qu'il lui fait il se vante hautement auprès d'elle d'avoir fait jouer à don Juan le rôle de fuyard qu'il a joué lui-même. Quand l'infortuné don Juan vient pour lui faire sa cour elle le quitte en lui disant : — Seigneur don

Juan, personne n'atteignit jamais l'objet de son amour en fuyant.

Le maître et le valet ne peuvent percer le mystère de ces paroles. Jimeno pense qu'il doit y avoir sous jeu quelque intrigue du marchand.

Blanca va rendre visite à doña Sol, et elle rencontre chez elle son frère Nuño venu avec don Juan. Pendant que Nuño parle à doña Sol de son amour, don Juan reproche tout bas à Blanca de lui avoir renvoyé son billet sans le lire. L'étonnement de Blanca est bien plus grand encore quand elle apprend que c'est à Arnesto qu'elle a parlé au balcon et que c'est Arnesto qui a pris si lestement la fuite devant l'attaque de don Juan. Don Juan n'a donc pas lu la réponse. Il la porte sur lui croyant toujours que c'est sa lettre renvoyée par Blanca. La jeune fille est heureuse de cette découverte ; elle reproche pourtant à son amant de poursuivre une si petite étoile quand on le dit amoureux d'un soleil.

— Moi, amoureux de doña Sol ?

Et il s'empresse de se disculper de ce soupçon. Ses excuses sont acceptées, sa justification est complète.

— Voici deux ans que je vous fais la cour, belle Blanca.

— Jacob, lui répond-elle, resta sept ans pasteur.

— Ce serait peu pour moi, si j'avais l'assurance de vous obtenir.

— Jacob arriva enfin à mériter la faveur qu'il briguait.

Le bruit d'une cavalcade se fait entendre dans la rue. Les dames sortent pour l'aller voir passer. On crie au secours, la foule se précipite, un cavalier vient de tomber sur le pavé et de se blesser grièvement : dit-on. C'est Arnesto que l'on apporte blessé. Don Juan s'empresse et bande sa plaie avec son mouchoir. Ce mouvement fait tomber de sa poche le billet de

Blanca, et Sancho, le valet d'Arnesto, le ramasse pensant qu'il peut servir à quelque chose. Jimeno reproche à son maître d'avoir secouru son rival.

— Si c'était vous, il vous aurait bien laissé par terre. Il est vrai que cela ne vous serait pas arrivé puisque vous n'avez pas de chevaux.

— Je n'envie rien à Arnesto, répond don Juan. La fortune est sujette à changer.

— N'importe, monsieur, que ses faveurs soient longues ou courtes, il est bien doux de les posséder. Quoi de plus agréable qu'un coche qui roule le soir sur l'Alaméda et la nuit sur le bord de la rivière, qui vous mène à la comédie, à Atocha, au Prado en la compagnie d'un ami de bon goût, s'il y en a. « Allez donc! gare! tourne! attends! n'accrochez pas! prenez du champ! » On rencontre une femme voilée. « Voulez-vous monter dans mon coche, vous y mangerez des bonbons, mon bel ange? — Qu'en dites-vous ma tante? — Ce monsieur me paraît un gentilhomme. Monte donc. — Cocher, allez très-doucement. — Fermez ce rideau. — Montrez votre visage. — Seigneur. » Je laisse à deviner le reste. Ce n'est pas vivre que vivre sans voiture, et si je n'en dois jamais avoir, autant mourir tout de suite!

La contusion d'Arnesto est guérie. Sancho lui remet la lettre tombée de la poche de don Juan. Il la lit et entre dans une grande fureur en voyant que son rival lui est préféré. Il demande quand viendra l'estafier, le *valiente* qui s'est chargé de le débarrasser de ce don Juan, moyennant un prix raisonnable.

— Demain, répond Sancho. Mais allez cette nuit à ce rendez-vous que doña Blanca donne à votre rival et qu'il ne connaît pas, puisque le cachet de la lettre n'a pas été rompu.

Pendant ce temps don Juan reçoit un autre billet indiquant un autre rendez-vous au balcon de doña Blanca pour la même nuit. Ce billet a bien été écrit par Blanca, mais c'est pour doña

ol qui a feint de vouloir parler à un jeune homme qui la demande en mariage, et pour qu'il ne reste pas trace de son imprudence elle a emprunté pour écrire sa lettre la main amie de Blanca. Mais c'est à don Juan lui-même, c'est à l'amant de Blanca que doña Sol fait remettre le billet et elle ne doute pas qu'il ne vienne au rendez-vous quand il aura reconnu l'écriture de celle qu'il aime.

Sol se trouve à l'heure dite au balcon de Blanca, car en l'absence de son père elle est venue demander l'hospitalité à son amie. Don Juan est exact sur la place quand les *serenos* crient l'heure de minuit ; mais Arnesto s'y trouve aussi. Il écarte d'abord don Juan en le faisant aborder par un homme à lui qui se donne pour alguazil et le prie de la part du seigneur *assistant* de ne pas compromettre une jeune fille en se promenant ainsi sous sa fenêtre. Dès que la place est libre il s'introduit dans la demeure de don Beltran au moyen d'une échelle de corde, et, parvenu dans une chambre à coucher, il saisit doña Sol qu'il prend pour Blanca. Aux cris de la jeune fille tout le monde s'éveille dans la maison où don Juan lui-même pénètre par l'échelle de corde qui pendait au balcon. Arnesto se débat contre les valets de Beltran, qui le menaçent de le percer de leurs épées.

— Seigneur don Beltran, s'écrie-t-il, laissez-moi la vie, j'épouse Blanca, il n'y a point d'outrage !

Mais Blanca survient bientôt, calme et impassible.

— Je suis innocente de tout ce qui arrive, dit-elle, c'est sans doute pour vaincre mes dédains que cet homme a imaginé cette histoire. Je le hais, je ne l'épouserai pas, quand il irait de mon honneur ou de ma vie.

Confus de ces outrages, Arnesto relève la tête et dit :

— Voilà le billet que vous avez écrit, il est vrai qu'il était à l'adresse de don Juan, mais c'est moi qui en ai profité.

Blanca reconnait en effet son écriture ; son père et son frère l'accablent de reproches. Don Juan lui-même se désole lorsque doña Sol, cause de toute l'algarade, sauve son amie en avouant qu'elle a été victime d'Arnesto, quand elle croyait parler à don Juan. Ainsi tous deux ont été trompés en croyant tromper les autres. Arnesto se résigne sous une triple menace à épouser la belle Sol ; don Juan obtient la main de Blanca et l'un des acteurs pour finir, salue le public de ce compliment. « L'industrie a fait le poëte, le sort est dans vos mains. »

La industria ha puesto el poeta ;
La suerte esta en vuestras manos.

III

LES MURS ENTENDENT

LAS PAREDES OYEN

Cet ouvrage, très-apprécié en Espagne et qui date de 1622, est l'une des meilleures comédies de caractère d'Alarcon. Je ne le mets pas pourtant sur le même rang que la *Verdad sospechosa*, parce que tous les incidents ne découlent pas rigoureusement de l'idée morale qui constitue le sujet. Le caprice a une trop forte part dans l'invention de la fable, laquelle est, du reste, amusante, gracieuse et habilement conduite.

Une jeune veuve de Madrid, doña Ana de Contreras, est aimée de deux cavaliers bien différents l'un de l'autre. Don Mendo de Gusman est un gentilhomme de la cour, beau, spirituel, un modèle d'élégance dans ses manières et dans sa toilette; l'autre don Juan de Mendoza, est pauvre et d'assez mauvaise mine ainsi qu'il le dit lui-même :

... Un hombre tan pobre y feo
Y de mal talle....

Au moral ils ne diffèrent pas moins qu'au physique. Don Juan de Mendoza, celui pour qui la nature s'est montrée si

avare de ses dons extérieurs, est bon et généreux, plein de courtoisie et d'indulgence envers tout le monde, et il aime la jeune veuve d'une passion dévouée et sans bornes, tandis que don Mendo est le vrai type du médisant ; il sacrifie tout au plaisir de débiter un bon mot, et en outre il courtise à la fois deux femmes sans être précisément amoureux d'aucune.

Comme cela est juste, c'est vers le brillant don Mendo qu'incline doña Ana de Contreras, et le pauvre don Juan est dédaigné.

— Enfin que voulez-vous, lui dit-elle ?

— Je ne sais qu'une chose, madame, c'est que je vous aime et que je ne vois pas de remède à mon amour. Vous ne devez pas vous offenser de cette déclaration, puisque j'avoue en même temps que je suis indigne de vous.

— Avez-vous autre chose à me dire ?

— Rien. Tout est dans ces mots : Je vous aime.

— Alors adieu, seigneur don Juan.

— Arrêtez ! Ne me répondrez-vous pas ? Me laissez-vous ainsi ?

— N'avez-vous pas dit que vous m'aimiez ?

— Je vous l'ai dit et vous le voyez bien.

— N'avez-vous pas ajouté que vous ne me demandiez pas de retour ?

— Je vous l'ai dit.

— N'avez-vous pas dit encore que vous renonciez à l'espérance ?

— Je l'ai dit.

— Puisque c'est vous qui l'avez dit, je n'ai donc rien à vous répondre.

Et la belle veuve laisse là le pauvre amoureux avec le désespoir dans l'âme.

Survient bientôt l'autre galant, don Mendo, qui envoie son

écuyer porter un billet parfumé à son autre conquête, doña Lucrecia, cousine d'Ana de Contreras. Un de ses amis lui fait compliment sur ses succès auprès de Lucrecia.

— Hélas! répond-il, c'est chose cruelle qu'une femme sotte.

— Plaît-il ?

— Lucrecia est jalouse, et moi je suis épris de doña Ana de Contreras. Avec ses querelles et sa jalousie elle ne fait qu'attiser le feu.

— Plût à Dieu, dit tout bas le comte en étouffant un soupir, que cette infidélité, doña Lucrecia, te puisse ouvrir les yeux !

C'est la nuit de la Saint-Jean. Les dames de Madrid s'éventent à leurs balcons et prennent le frais à la clarté des étoiles, pendant que les cavaliers courent les rues, donnent des sérénades et causent aux grilles avec leurs amoureuses. A chaque angle de rue, les guitares et les castagnettes accompagnent les propos galants. Doña Ana est cachée derrière sa jalousie, et avec Célia sa suivante elle regarde passer les manteaux. Arrive une troupe de gentilshommes, parmi lesquels elle reconnaît don Mendo et don Juan qui suivent le duc d'Urbino.

— A qui sont ces balcons ? demande le duc.

— A doña Ana de Contreras, répond don Juan. Derrière ces jalousies brille un soleil qui embrase tous les cœurs.

— Écoute, murmure Ana à l'oreille de sa suivante, on parle de moi.

— La renommée publie qu'elle est belle.

— Sa beauté et sa vertu ajoute don Juan, sont sans rivales.

Don Mendo qui craint que le duc ne s'enflamme pour sa belle, se hâte d'interrompre pour corriger l'effet de cette louange.

— Vous êtes aveugle, don Juan, ou je le suis moi-même ; la veuve ne me semble pas aussi belle que vous le donnez à

penser. Si de loin elle produit quelqu'illusion, on p
que de près elle est laide. Pour moi, qui la vois chez e
suis tout à fait revenu.

— Vous la voyez ?

— J'y suis bien obligé, étant son parent. Si elle remue les lèvres, sa pensée commune tombe glacée en flocons de neige.

— Hélas ! soupire don Juan, parler ainsi de celle qu'on prétend aimer !

— Elle cache son âge sous le blanc qui couvre son visage.

— Oh ! le traître, dit doña Ana à sa suivante, il n'épargne pas même mes années !

— Elle a mille fioles qui sont le Jourdain dans lequel son teint se rajeunit.

Comme on le pense bien, doña Ana est édifiée par ce qu'elle vient d'entendre et elle jure de se venger. Cette scène qui sert de pivot au revirement des sentiments de la jeune veuve, a le grand défaut de n'être qu'un moyen d'auteur; en effet, ce n'est pas le médisant qui vient de parler là, c'est le jaloux ; il y a donc déviation dans la ligne du caractère, faute que Molière ne commettait jamais, et dont Alarcon lui-même s'est bien gardé dans son *Menteur*.

Rouge de dépit, doña Ana fait atteler son coche et elle part le soir-même pour Alcala.

Don Juan de Mendoza l'y a suivie, en compagnie du duc d'Urbino qui s'est tout à fait épris de la belle veuve. Le prétexte de leur voyage a été le désir d'assister à un combat de taureaux, qui doit avoir lieu à Alcala à propos de la neuvaine de San-Diego.

Après la fête, doña Ana revient à Madrid avec des carrosses de louage. Le duc d'Urbino trouve bon de gagner les cochers, et de se substituer à eux, de compagnie avec don Juan, pour ramener à Madrid, pendant la nuit, doña Ana et sa

›usine doña Lucrecia. Ils endosseront les casaques des phaé-
ns de louage, et doña Ana ramenée en sûreté ne se doutera
nais de rien.

La médisance de don Mendo a déjà produit un premier
hangement dans le cœur d'Ana. Elle commence à se dire :
– Si ce pauvre don Juan était un peu moins laid !

La suivante la prêche et elle se laisse prêcher, autre indice
l'hésitation.

— Ne voyez pas, lui dit Célia, seulement la grâce et la
›eauté du visage : l'extérieur n'est tout qu'aux yeux d'une
ille sans cervelle.

— J'avoue que depuis le jour où j'entendis don Juan me
léfendre je l'estime plus qu'auparavant, parce que le bienfait
:ngendre la reconnaissance, et puisque mon dédain s'est
ıpaisé, cesser de haïr c'est peut-être commencer à aimer.

Le moment du départ pour Madrid est arrivé. Les cochers
ıont introduits en présence de doña Ana qui leur donne l'or-
lre de tenir les voitures prêtes pour minuit.

— Ce sera la première fois que le soleil se lèvera au milieu
de la nuit.

— Vous avez de l'esprit, cocher, dit Ana en souriant au
duc qui rabat son chapeau sur ses yeux, afin de mieux dissi-
muler ses traits pendant que don Juan se tient tremblant
derrière son compagnon, évitant de parler et d'être vu.

— Est-ce une faute, répond le faux cocher? J'ai un
cœur tout comme le roi quoique je sois cocher pour vous
servir.

Cependant doña Lucrecia a montré à sa cousine Ana le
billet doux qu'elle a reçu de don Mendo. Dans ce billet don
Mendo écrit à la cousine :

« De vous, Lucrecia, à doña Ana, il y a autant de diffé-
rence que de la vie à la mort, et de la nuit au jour. Qui

échangerait la belle Diane pour une étoile? N'ai-je pas une âme et deux yeux pour choisir la plus belle? »

Cette fois c'est de la médisance écrite.

Don Mendo vient aussi faire visite à doña Ana qui le reçoit fort mal, et lui laisse deviner, par quelques phrases prises dans sa lettre à Lucrecia, que son double jeu est découvert. Mendo, soupçonnant alors une trahison de don Juan, le calomnie auprès de doña Ana, et il charge aussi le duc d'Urbino, dans lequel il voit un rival.

Nous voici à la calomnie et au mensonge et non plus à la médisance.

— A quoi servent les fausses excuses, don Mendo, à quoi bon ces inventions, alors que la vérité elle-même vous accuse? Je n'ai fait que répéter ce que vous avez dit de moi pendant cette nuit de Saint-Jean; ainsi vous pouvez vous retirer, renoncer à mon amitié, mais n'oubliez jamais qu'il ne faut pas médire car *les murs entendent.*

Le voyage à Madrid s'effectue comme il a été convenu, et les deux dames cheminent sous la conduite des deux cochers de qualité. Don Mendo a cherché à corrompre les faux cochers et ils ont feint de se laisser corrompre. Le plan est de faire quitter la route royale à la voiture de doña Ana et de l'égarer dans un chemin de traverse, pour la livrer à don Mendo de Gusman. Le duc et don Juan exécutent le projet de Mendo qui accourt pour enlever doña Ana. Mais les cochers mettent alors l'épée à la main et forcent le galant à fuir avec ses gens.

De retour, saine et sauve dans sa maison de Madrid, Ana de Contreras supplie ses deux libérateurs de songer à leur sûreté puisqu'ils ont offensé un gentilhomme puissant.

— Ne craignez rien pour nous, répond le duc d'Urbino. Quand nous aurons prouvé la forfaiture de ce seigneur, la sentence du juge nous mettra hors de cause. D'ailleurs, dans

l'intérêt de son honneur, il sera plus prudent pour lui de se taire. Il ne voudra pas avouer qu'il a été mis en fuite par de vils cochers.

— Je vous remercie de votre courage.

Un soupçon vient à la suivante en voyant la courtoisie de ces hommes.

— Regarde leurs mains, lui dit tout bas sa maîtresse, elles nous diront la vérité.

— Ah! maîtresse, de ma vie, répond Célia, leurs mains sont douces comme de la soie. Quand on les approche, elles embaument.

Le duc refuse la récompense pécuniaire qui lui est offerte.

— Il ne faut pas, répond-il, que l'on croie que nous n'étions pas obligés de vous défendre.

— Et vous, répond Célia en s'adressant à don Juan qui se tient toujours le nez dans son manteau, êtes-vous muet? Allons! levez donc la tête. Avez-vous peur maintenant, vous qui vous êtes si bravement battu?

Le duc s'éloigne, et Célia qui a reconnu don Juan de Mendoza, l'arrête par son manteau en lui disant :

— Monsieur le faux cocher restez, ma maîtresse veut vous parler.

Quand ils sont seuls :

— Pourquoi, don Juan, lui dit la jeune veuve, conduisez-vous ici des gens qui me parlent d'amour tandis que vous vous cachez? Quel est ce cavalier?

Don Juan lui raconte alors que rebuté par elle et ayant perdu tout espoir, il avait voulu lui présenter un mari digne d'elle, plutôt que de la voir appartenir à don Mendo.

— Maintenant, dit-il, je suis arrivé à mes fins et le duc d'Urbino vous aime et est prêt à vous offrir son titre et sa main.

— Je vous sais gré, don Juan, de votre générosité, mais fille

d'un petit gentilhomme, je ne puis espérer la grandesse. L'orgueil amène quelquefois l'humiliation.

— Votre beauté est digne de plus encore. Ni le duc, ni le roi...

— Arrêtez, don Juan. Vous jugez tous les cœurs d'après le vôtre. Suivez mon conseil, cessez de vous entremettre dans cette affaire ; car enfin on pourrait peut-être plus obtenir de moi en demandant pour soi-même qu'en sollicitant pour un autre.

Doña Ana laisse don Juan sous le coup de cet espoir inattendu. Elle lui conseille évidemment de se mettre sur les rangs des compétiteurs. La femme qui permet qu'on l'aime vous favorise déjà.

Beltran, l'écuyer de don Juan, vient porter le dernier coup à don Mendo.

— Il est mille vices, dit-il, que tout le monde ne prend pas en haine, mais tout le monde fuit le médisant. Il existe un gentilhomme que j'ai entendu médire de tous ceux qu'il connaît; il est haï de tous ; si on le brûlait, je crois que chacun voudrait apporter son fagot.

— Tais-toi, Beltran, tu as mal parlé de la médisance, et à ton insu tu as médit de don Mendo.

— N'a-t-on pas sa grâce quand on a volé un voleur ?

Célia ne croit pas encore à l'entière conversion de sa maîtresse.

— Assez, Célia, tais-toi, tes paroles m'offensent quand tu crois que j'oublie ainsi les outrages. Je n'ai pas oublié le mal que Mendo a dit de moi et l'infâme action qu'il a tentée aujourd'hui. Mon amour est devenu de la haine.

Délivré de Mendo, don Juan craint maintenant le duc d'Urbino, ce fantôme d'amant qu'il a créé lui-même. Doña Ana a consenti à recevoir son ancien amant, mais c'est pour lui dire :

— Il est trop tard, je refuse votre main. C'est pour vous garantir contre l'amour du duc que vous avez médit de moi ; je le crois bien ; mais l'intention a été secrète et l'injure a été publique. Comprenez-vous maintenant le danger de la médisance ; la cause qui vous faisait agir était légitime et pourtant tout retombe sur vous. Le mal, quand on l'emploie, condamne le résultat, même quand le résultat est le bien.

L'amour et la persévérance de don Juan obtiennent enfin leur récompense, et il épouse doña Ana. Mendo se retourne en vain vers Lucrecia qui lui reproche d'avoir médit d'elle quand il voulait se disculper auprès de doña Ana.

— Moi ! j'ai médit de vous ?

— Mendo, les murs entendent. Je ne serais pas assez folle pour accepter la main de l'homme qui m'a méprisée. Et afin que vous ne conceviez aucune espérance, je donne ma main au comte à cause de sa loyauté et de sa fidélité.

— J'ai tout perdu. Que ferai-je maintenant de la vie ?

— Regardez-la aussi comme perdue, don Mendo, si à l'avenir vous n'êtes pas plus sage dans vos paroles.

Je n'ai pas donné à l'analyse de cette comédie le développement qu'elle comportait, parce que le lecteur qui voudra la mieux connaître pourra la lire en son entier dans un volume de M. Charles Habeneck, publié l'année dernière par l'éditeur Hetzel. J'en ai dit assez cependant pour faire comprendre le mérite de cette composition et le but moral qu'elle se propose.

IV

L'AUTRE LUI-MÊME

EL SEMEJANTE A SI MISMO

Cette pièce est purement d'imbroglio et elle a quelque analogie avec le *Castigo del penseque* de Tirso de Molina. Elle est antérieure à l'année 1616.

Don Juan de Castro a pour cousin un certain don Diégo de Lujan, arrivé depuis peu de Flandre à Madrid. Obligé de faire un voyage au Pérou, don Juan s'embarque à Cadix à la vue de tous ses amis, puis il débarquera secrètement la nuit sur les côtes d'Espagne lorsque tout le monde le croira bien loin. Son projet est d'observer la conduite de sa fiancée pendant sa prétendue absence. Il a eu soin de répandre et d'accréditer le bruit que son cousin don Diégo de Lujan lui ressemble tellement qu'on les prendrait l'un pour l'autre. Il a donné à son oncle et à doña Ana, sa future femme, son propre portrait, vêtu d'une autre façon, en leur disant que c'est le portrait de don Diégo. Il charge un de ses amis, à qui il confie le secret de son épreuve, d'entreprendre réellement pour lui le voyage d'outre-mer, afin de régler les affaires qui l'appelaient en Amérique. Leonardo accepte par amitié le voyage dont on le charge, mais il part plein d'inquiétude, car il laisse à Ma-

drid une jeune fille qu'il aime, la belle Julia, et il emporte le triste pressentiment qu'on l'aura bientôt oublié. Cette exposition remplit le premier acte du *Semejante a si mismo*.

Au second acte, doña Ana pleure le départ de don Juan de Castro. Mais bientôt arrive le faux don Diego de Lujan, qui n'est autre que don Juan de Castro lui-même. La famille s'extasie sur la ressemblance, qui en effet, ne saurait être plus frappante. Le vrai Diégo accompagne son ami sous la livrée du domestique Mendo. Avant d'éprouver sa fiancée, don Juan tente, en lui donnant une poignée de doublons, Sancho, son valet, qu'il a laissé pour garder la vertu de sa cousine.

— Don Juan est absent, lui dit-il, moi je suis présent. Aide ma prétention amoureuse et change une espérance douteuse pour une amitié certaine. Don Juan ne saura rien ; si par malheur il apprenait quelque chose et qu'il te chassât, je te prends à mon service.

— Pardieu ! répond Sancho, avec de tels sermons vous convertiriez le grand Sofi de Perse. Je dis, seigneur, que je vous approuve. Vous n'avez qu'à ordonner, je ferai tout ce que vous voudrez auprès de la fiancée de mon maître.

— Ah ! chien infâme ! s'écrie don Juan de Castro, je suis don Juan et non Diégo de Lujan ! C'est donc ainsi que tu es fidèle et loyal ?

— Ne vous emportez pas, je vous avais reconnu, réplique sans se déconcerter le rusé laquais, et voyant que vous vouliez me faire de tout ceci un mystère, j'ai voulu, moi aussi, vous éprouver. Au diable don Diego de Lujan !

— Mais, coquin, en prenant les doublons, n'as-tu pas contracté une obligation envers don Diego ?

— Mon intention, seigneur, était de garder l'argent et de me jouer de lui. N'est-il pas bon de payer en trahison celui qui achète par trahison ?

trouve évincé dans le cœur de sa belle. Don Juan de Castro confesse l'imprudence de son épreuve ; il obtient son pardon de doña Ana et Sancho épouse la servante Inès, délivré des préoccupations jalouses que lui a données le véritable don Diégo de Lujan, sous la livrée du laquais Mendo.

V

LA CAVE DE SALAMANQUE

LA CUEVA DE SALAMANCA

Les étudiants don Diégo et don Juan battent la nuit le pavé le la ville universitaire de l'Espagne.

— Don Juan je suis mécontent de vous. Depuis que vous ìtes marié vous n'êtes plus bon à rien. Si nous suivons des emmes, aucune n'a bonne tournure; si nous passons la nuit lehors, l'humidité vous fait mal; si je me mets en colère rous me prêchez; enfin, si j'ai une querelle au lieu de m'aider rous me retenez. C'est mal don Juan. Ou imitez-moi, ou cher-chez pour compagnon un frère de Jean de Dieu.

— Très-bien, répond don Juan, où voyez-vous que parce qu'on a pris femme on ait perdu la cervelle? En quelle aven-ure m'avez-vous vu rester en arrière? Dans quelle querelle ne m'avez-vous point trouvé à votre côté?

— Enfin que faisons-nous cette nuit?

— De belles choses. Il suffit que vous en ayez la volonté.

Survient un troisième étudiant. Il propose d'aller faire visite à la belle Mariquilla, la bachelière de Salamanque, ou à la charmante Juanilla qui bavarde comme une pie, ou bien encore de battre le guet; on s'arrête enfin à l'idée de tendre

à travers la rue une corde de six brasses pour faire casser le nez aux passants et les rosser après. Un rotisseur vient tomber dans le piége, puis un portefaix, puis le soldat du guet Chinchilla, puis son lieutenant. Les autres se saisissent de Diego, une mêlée s'engage pour le reprendre et la bande s'éloigne en jetant des pierres aux alguazils.

Les étudiants mis en déroute, cherchent un refuge chez un vieux sorcier, qui leur dit de ne rien craindre et qu'il répond de leur vie. Il fait descendre un nuage qui enveloppe les étudiants, et quand les soldats entrent ils ne voient pas ceux qu'ils cherchent. Le lieutenant garde la porte et fait fouiller tous les recoins, mais on ne trouve rien et la justice se retire.

Les étudiants remercient leur sauveur et ils le prient de se faire connaître à eux.

Il raconte qu'il a étudié la magie sous le grand enchanteur Merlin, dont il fut l'ami. Il sait arrêter les tempêtes ou les déchaîner, former des nuages et des foudres terribles, changer les formes des hommes et des animaux. Il est désintéressé, car le grand œuvre lui fournit à volonté tout l'or dont il a besoin. Dans cette caverne où il s'est réfugié il apprend à tout curieux qui le demande les éléments de sa science, et c'est un plaisir pour lui d'offrir ses services à ses jeunes hôtes de l'Université.

La mêlée de la nuit passée a fait du bruit dans Salamanque. On en cause chez don Pedro père de la séduisante Clara qu'adore don Diego l'un des étudiants que nous avons vus tout à l'heure. Le Corrégidor a été blessé, l'Alguazil mayor a rendu l'âme, le greffier Romero a eu la tête fendue, et don Garcia est sous les verroux.

Un ami de l'étudiant don Diego arrive sur ces entrefaites à Salamanque. Il a étudié aussi les sciences occultes et il a entrepris le voyage de Salamanque pour voir la cave miraculeuse

où une tête de bronze placée sur une chaire, professe les doctrines de la magie avec une voix humaine. Sur sept personnes qui entrent dans cette caverne, six s'enfuient, dit-on, avec terreur, et une seule a le courage d'y rester.

— Ce lieu, répond don Diego, appelé métaphysiquement du nom de cave, est tout simplement cette maison de chétive apparence où nous nous trouvons en ce moment; elle ne reçoit que par la porte la lumière du ciel. La tête de métal placée sur une chaire, désigne dans notre langage, un savant qui étudia comme vous sous l'enchanteur Merlin. Les sept qui entrent et le seul qui reste signifient le petit nombre qui arrive à profiter des leçons du grand maître.

Cette matière que contient le premier acte de la comédie, expose le sujet dont les développements n'offrent aucun intérêt. C'est là sans doute un des premiers essais dramatiques de notre poète qui venu très jeune en Espagne étudia probablement à l'Université de Salamanque et composa cette espèce de féerie pour le divertissement de ses camarades d'école.

Au second acte don Diego médite d'employer les moyens cabalistiques dont on lui a enseigné l'usage pour empêcher don Pedro Maldonado de livrer à un autre le main de sa fille doña Clara. Il envoie à Clara une caisse renfermant la fameuse tête de bronze qui lui doit révéler le présent et l'avenir, si elle la veut consulter bien enfermée dans sa chambre quand sonnera minuit.

Clara et sa servante Lucia, dévorées par la curiosité, ouvrent la boîte à l'heure dite et elles en voient en effet sortir une tête couleur de métal. Les jeunes filles tremblent de tout leur corps, mais pourtant la curiosité l'emporte et elles se décident à la consulter. Pendant qu'elles s'y disposent on entend au dehors la voix du père de Clara. Lucia sort pour aller voir ce qu'il veut et Clara reste seule avec la tête de bronze. Tout

à coup la caisse s'ouvre dans sa longueur et don Diego apparaît.

— Jésus ! s'écrie la jeune fille.

— Ne crains rien je suis Diego. Si l'obscurité te fait peur, montre ton visage et il fera clair.

— Etes-vous réellement don Diego ?

— Quel autre s'exposerait ainsi pour te voir ?

— Chimère ou vision laisse-moi, tu n'es qu'un bronze !

— Le bronze fut un mensonge ; je suis la vérité.

Et pour la convaincre il l'embrasse.

— Vous êtes fou, don Diego.

— Devant un tel bonheur ce serait folie que de n'être pas fou.

— Je vais crier, don Diego, vous me connaissez mal.

— Ce serait vous perdre, et l'enchantement me protége.

— L'enchantement ne peut rien contre le libre arbitre.

— Eh bien, je saurai triompher de votre volonté.

— A moi ! je resterai pure ou vous m'ôterez la vie !

Le troisième acte nous donne la suite de cette scène de nuit sur laquelle le rideau est tombé ; Diego raconte à son camarade Zamudio ses exploits de la nuit. Elle s'est passée en supplications, en menaces, en efforts inutiles qui l'ont épuisé, si bien que le jour venu la belle éplorée s'est mise à rire, et c'est lui Diego, qui confus et vaincu dans la lutte a dû se retirer de la lice.

Y como la vi reir,
Avergonzado y vencido,
De la estacada sali.

Don Diego s'introduit suivi de Zamudio dans la prison de son ami et camarade Garcia. Il lui ôte ses fers et les autres détenus en appellent à lui de la justice du corrégidor. Il s'informe des causes de la détention, réforme les jugements et libère les prisonniers. Un alcade se présente ; Diego lui prend le livre d'écrou et le brûle.

Emu de toutes ces magies, le juge a ordonné que les docteurs en théologie se réuniraient dans la cathédrale en présence de l'Université. Arrivent bientôt dans le chœur de l'église au son des timbales et des trompettes le *pesquisidor* ou juge-enquêteur qui s'assied au milieu du cercle des docteurs et sur un autre siége en face de lui comparaît le sorcier Enrico. Par l'ordre de Sa Majesté on discute alors très-sérieusement la question de savoir si la magie est licite ou non et sur quelles bases elle se fonde. L'argumentation du sorcier Enrico est celle-ci.

Toute science naturelle est licite et il est permis de s'en servir ; la magie est naturelle, donc elle est bonne. La mineure se prouve ainsi. La magie opère conformément à la nature, donc elle est naturelle. Et la magie se prouve de cette sorte. Elle profite des vertus et instruments naturels pour ses œuvres ; donc elle opère conformément à la nature. *Probatur.*

Le seigneur docteur délégué par le juge, établit de son côté que la magie se divise en trois espèces, naturelle, artificieuse et diabolique. Les deux premières sont licites, mais la troisième a été inventée par le démon. Le mal s'y cache sous le masque du bien. L'argumentation embrasse également la majeure et la mineure et elle conclut en citant l'opinion des Saints-Pères qui ont déclaré la magie illicite et condamnable.

Le sorcier vaincu par la force du raisonnement se déclare vaincu. Tout le monde est pardonné et don Diego épouse doña Clara. *Ainsi l'on donne fin à l'histoire véridique de la cave de Salamanque, conforme aux traditions les plus certaines.*

Cette pièce qu'on croit de l'année 1599, est sans aucun doute l'un des premiers essais dramatiques d'Alarcon quand il étudiait à l'Université de Salamanque. Je n'ai analysé que pour mémoire cet embryon informe et sans valeur, écrit pourtant d'une façon élégante et spirituelle.

aux compliments du duc qu'il n'est pas celui qui a blessé le galant.

— Vous voulez cacher votre belle action, lui est-il répondu, je veux savoir votre nom, vous trouverez en moi un véritable ami.

— Allons ! se dit Tello, je dois être vaillant par force. Que risquai-je ? peut-être est-ce la fortune qui me vient chercher. Puis s'adressant au duc :

— Croyez bien, seigneur, qu'il faut, pour me décider à parler, tout le respect que je dois à un seigneur de votre qualité, sans cela le bourreau lui-même ne m'aurait pas arraché une parole. Je me nomme Fernan Tello de Menesès, Cadix est ma patrie, ma famille est noble et pauvre. Aussitôt que je fus un homme, on me ceignit une épée et je fus soldat sur les navires qui vont aux Indes. Je retournai trois fois fouler les montagnes de la Nouvelle-Espagne qui nous enrichissent de leur or, sans qu'il m'échût la moindre parcelle de ce précieux métal. Le malheur va aux Indes comme les hommes. Je vins enfin pour chercher la fortune à Madrid. Un gentilhomme mexicain, qui sollicite un emploi, me prit à son service il y a six mois ; j'acceptai faute de mieux, car les gentilshommes ne dérogent pas à leur qualité pour servir.

— C'est donc moi que vous servirez, Tello, répond le duc, vous serez gentilhomme de ma chambre.

— Que le ciel augmente vos années, généreux duc !

— Ce n'est là que le commencement, attendez de moi d'autres faveurs.

Après cette rapide exposition, l'auteur nous transporte au couvent de la Vitoria, où s'est réfugié don Enrique après son malheureux duel. Le jeune étranger est mort, et on peut faire à son meurtrier un mauvais parti. Un marquis, parent de don Enrique, vient le chercher dans son asile, et lui dit que

le roi, connaissant l'affaire, veut absolument savoir quelle est la dame qui a causé ce malheur. Quant au meurtrier, on l'a pris et relâché à la demande du duc Alberto. Don Enrique ne sait ce que cela veut dire, mais il se décide à suivre son parent, qui l'emmène chez lui, où il trouve bonne table et bon logement.

Un changement de scène nous introduit ensuite chez doña Léonor, la belle promeneuse du Prado de san Jeronimo. Elle raconte à Belisa, son amie, l'accident du duel, et elle lui présente Tello de Menesès, son vaillant libérateur, qui est venu la complimenter de la part du duc, son nouveau maître. Pendant cette conversation, un alguazil se présente chez doña Léonor de la part du roi, lui annonçant qu'il a l'ordre de Sa Majesté de la conduire à Alcala. Une voiture et des gardes l'attendent à la porte de la maison. Tello pâlit de frayeur, Léonor, croyant que c'est d'indignation, et qu'il veut faire un mauvais parti aux gens de justice, le supplie de se contenir. Belisa l'accompagnera au lieu de son exil, et avant de partir elle avisera le duc.

— Adieu Tello, ajoute-t-elle en jetant un regard mélancolique sur son prétendu sauveur.

— Adieu, madame, puissé-je ne pas mourir de l'idée que je suis la cause de ce que vous souffrez !

— Pour vous, Tello, je souffrirai davantage et sans me plaindre.

Au second acte nous sommes à Alcala de Hénarès. Le duc Alberto, prévenu par Tello, a fait atteler son coche et a suivi Léonor dans son exil ; mais forcé de retourner bientôt à Madrid, il charge Tello de voir Léonor pendant son absence et de lui porter l'hommage de son amour. Toutefois, avant de partir, il la verra lui-même une dernière fois. Léonor, et Belisa sont à la promenade sous la garde de leur écuyer

Castro. Le duc vient faire ses adieux à Léonor, pendant que Tello, par ordre de son maître, cause à l'écart avec Belisa, le duc met un genou en terre pour parler à Léonor.

— Relevez-vous, seigneur, lui dit la belle, vous devez être fort mal ainsi.

— Ah ! Léonor, quand vous n'avez pas pitié de mon âme qui souffre, vous vous apitoyez sur mon corps !

Survient Tristan, le valet de don Enrique, qui s'est déguisé pour n'être pas reconnu. Il porte une formidable perruque, un bandeau sur l'œil, et il a vidé une jarre de vin pour contrefaire l'ivrogne avec tout le naturel possible. Il est chargé par son maître d'observer ce qui se passe, et il est porteur d'un message amoureux. L'écuyer Castro veut chasser l'ivrogne.

— Laissez-moi, répond celui-ci, je suis Cupidon et je descends du ciel.

— Vous avez pris là, l'ami, une singulière forme.

Puis, désignant le duc et s'adressant à Léonor, qu'il feint de ne pas connaître.

— Aimez-le bien, dit-il, il porte du linge magnifique !

— Tu ferais mieux de dire que je porte un cœur blessé.

— Quoi ! elle ne vous aime pas ?

— Non.

— Ah ! si j'étais de vous !

— Que ferais-tu ?

— Moi ! je la lâcherais !

Et il se laisse tomber près de Léonor, dans l'attitude d'un buveur qui ne peut résister au sommeil.

Le duc prend congé de sa belle et laisse Tello près des deux femmes. L'écuyer Castro va chercher un seau d'eau à la rivière pour réveiller cet ivrogne qui dort toujours et se débarrasser de sa compagnie.

Pendant ce temps Léonor dévoile à Tello la passion qu'il a su lui inspirer sans le vouloir. Elle n'aime pas le duc; ses assiduités lui sont importunes, c'est en lui, Tello, qu'elle a placé son espoir, et elle le conjure de la délivrer. Tello s'excuse sur la fidélité qu'il doit à son maître. Léonor appelle son cocher et se retire furieuse avec son amie Belisa.

L'écuyer Castro reparait bientôt avec son seau d'eau, et il le verse tout entier sur la tête de l'ivrogne endormi cette fois tout de bon. Tristan croit qu'il se noie dans une rivière, il nage désespérément sur le gazon, appelant à son aide saint Cyprien et sainte Lucie. En revenant à lui, il se trouve face à face avec son maître don Enrique et son parent le marquis, lequel l'avait chargé d'une lettre pour Léonor. Cette lettre, Castro la lui a prise en s'éloignant.

Tello, pendant l'absence du duc, veille sur la maison de Léonor pour rester fidèle à sa promesse. Le duc a exigé qu'il revêtît ses propres habits, afin que, grâce à l'ombre de la nuit, on pût croire que c'était lui-même qui veillait. Don Enrique qui rôde aussi autour de la maison qui renferme Belisa, prie Tello de changer avec lui de manteau, afin de déjouer les espions qui voudraient l'empêcher de parler à Belisa. Une bande de *valientes* fond l'épée à la main sur don Enrique, qui les met en fuite, aidé par les cris de Léonor appelant au secours, mais Enrique est blessé, Tello l'aide à s'enfuir en se disant à part lui :

— C'est moi qu'ils ont cru frapper. Tout est chance.

Cette matière, déjà si embrouillée, se complique encore de la jalousie de Belisa, qui croit que son cher don Enrique l'oublie pour courtiser Léonor. Le duc de nouveau revenu de Madrid, veut en finir avec les résistances de sa belle, et après avoir mis dans ses intérêts Belisa et la servante Celia, il s'introduit dans la maison pendant que tous les serviteurs assis-

tent à une fête de taureaux où elle n'a paru qu'un instant pour voir combattre Tello. Tello s'en est tiré à sa gloire par suite de la chance qui ne l'abandonne jamais; car de sa vie il n'avait tenu une épée de matador. *D'un seul coup, il a fait entrer le fer et sortir la vie*, ce qui est le suprême de l'art. Le duc, oubliant toutes convenances, devient de plus en plus pressant, et Belisa, pour lui prêter assistance, fait semblant de s'évanouir; Léonor appelle à l'aide et l'on voit entrer don Enrique l'épée à la main. Le marquis intervient aussi comme parent de Léonor, et le duc est mis en demeure de réparer ses torts par un mariage. Tello, le vainqueur de la *corrida*, est aussi accouru, ne sachant quel parti prendre, car si l'un des adversaires est son maître, l'autre l'a été. Léonor annonce, pour mettre fin à l'imbroglio, qu'elle va se prononcer si chacun jure de reconnaître son choix, et elle donne sa main à Tello. Don Enrique prie Léonor d'intercéder pour lui auprès de Belisa qui, voyant le peu de fondement de sa jalousie, accepte Enrique pour mari, et le duc, s'adressant au parterre, ajoute :

— Noble Sénat, si l'auteur ne vous avait plu aujourd'hui, il dirait que *tout est chance*.

Cette comédie d'intrigue n'a rien de très original dans la conception ni dans l'exécution, elle ne vaut que par son style. Il ne ressort aucune idée morale de cette persistance de la fortune à favoriser un homme qui ne fait rien pour l'aider, Mais Alarcon aime à représenter les caprices du destin sous toutes les formes où il peut les rêver. — Date probable de la représentation, 1622.

VII

LA FEINTE MALHEUREUSE

EL DESDICHADO EN FINGIR

Cette pièce est l'une des premières qu'ait composées Alarcon. Don Juan Eugenio Hartzenbusch la fait remonter à l'année 1599. Le critique espagnol me paraît accorder un trop facile éloge à la fabulation de cette comédie qui est vulgaire et embrouillée ainsi que le démontreront les quelques mots d'analyse qui vont suivre. L'ouvrage contient néanmoins de jolis vers et le style en est généralement bon.

Cette feinte malheureuse, souvent mise en œuvre par les dramaturges qui ont précédé notre auteur, consiste pour Arseno soupirant de la belle Ardénia, à se donner, d'après le conseil de sa maîtresse, comme le frère de celle-ci, Arnesto, établi à Rome et que sa famille n'a pas vu depuis longtemps.

Un autre amoureux, Persio, qui a surpris le secret, a prévenu Arseno et s'est installé dans la maison du vieux Justino en employant la ruse avant lui.

Avec l'aide d'Ardénia, Persio est évincé; mais le prince de Bohême troisième soupirant de la belle, jure de se débarrasser de ce nouveau rival. Il le fait d'abord enfermer dans une

maison de fous, puis attaquer la nuit au coin d'une rue par ses estafiers. Voilà ce que rapporte au trop naïf Arseno sa *feinte malheureuse*. Ce n'est pas tout encore. Pour l'achever, il est accusé d'une séduction et d'un meurtre. On vient l'arrêter pour avoir tué à Rome le cousin du cardinal Colonna. Enfin le véritable Arnesto arrive de la ville éternelle et en se aisant reconnaître il le délivre de toutes ses tribulations qui se terminent par son mariage avec Ardénia.

VIII

LE MAITRE DES ÉTOILES

EL DUEÑO DE LAS ESTRELLAS

De graves critiques, qui n'ont pas eu le temps de lire la pièce, ont écrit que c'était une féerie. Le titre semblait en effet l'indiquer. Ce n'en est pas une. Voici le sujet.

Lycurgue fugitif de Sparte s'est caché dans un village de la Crète sous les habits d'un paysan. Le roi de Crète a consulté l'oracle qui lui a ordonné de chercher et de trouver Lycurgue. Le roi envoie son ministre Sévère à la recherche du législateur lacédémonien. Sévère s'habille en marchand, parcourt les campagnes et observe.

Cependant Lycurgue sous le travestissement du paysan Lacon reçoit, dans une rixe, un soufflet d'un jeune Crétois nommé Téon. Il jure de se venger et vient à la boutique du faux marchand Sévère pour acheter une épée. Sévère lui montre des livres et lui vante les lois de Solon comme supérieures à celles de Lycurgue. « Lycurgue est une étoile comparée au clair soleil de Solon. »

— Bonhomme, répond le sage indigné, vous connaissez mieux le commerce que les lois.

— Ce que j'avance, seigneur, je l'ai entendu dire à des savants. Ils ajoutaient même que Lycurgue fut le tyran de sa patrie en lui donnant ses lois. La preuve c'est qu'il fut contraint de prendre la fuite. Il est clair qu'il n'en eût pas été réduit là si ses lois eussent été justes.

L'auteur indigné se trahit et le faux marchand déclarant sa qualité le somme alors de le suivre chez le roi de Crète.

Ce roi de Crète qui recherche les sages ne l'est guère lui-même, car pendant l'absence de son ministre il s'introduit furtivement chez lui pour triompher de la belle Diana sa fille. Le roi aime Diana depuis longtemps, et ses résistances l'ont poussé à bout. Diana lui répond qu'elle l'aime mais qu'elle va se percer le sein s'il veut la déshonorer. Le roi vaincu par les reproches de la jeune fille et par cette menace de mort s'éloigne en lui jurant qu'il l'aimera toujours.

Au second acte Lycurgue présenté au roi de Crète par le ministre Sévère est chargé de gouverner le royaume. C'est la volonté d'Apollon, il ne peut s'y soustraire. Le roi gardera la couronne, mais le pouvoir passera dans les mains du législateur spartiate.

Lycurgue répond que ceux de Sparte, connaissant le lieu qui lui sert d'asile, viendront le réclamer les armes à la main. Le roi le défendra. A cette condition Lycurgue baise la main du roi et s'engage à le servir pour obéir à l'oracle d'Apollon. Le roi lui donne sa bague, insigne de son pouvoir souverain.

Cependant Lycurgue n'est pas vengé de l'affront qu'il a reçu du jeune Crétois. L'occasion se présente bientôt. Téon dénoncé par les villageois qu'il a battus et insultés est amené et remis au jugement de Lycurgue. Téon est le frère de Diana le fils du ministre Sévère et le roi n'a pas voulu prendre sur lui la responsabilité de la condamnation que l'on réclame; il a donc délégué à Lycurgue le soin de punir.

Mais le diable qui se mêle de tout a voulu que le sage Lycurgue lui-même tombât amoureux de Diana. Téon est bien étonné de reconnaître dans son juge le paysan Lacon qu'il a souffleté.

— Ne craignez rien de Lycurgue lui dit le nouveau ministre du roi de Crète, mais gardez-vous de Lacon.

Il fait évader Téon de la prison où on l'avait renfermé et reprenant ses habits de paysan il le provoque en duel et le tue. Puis, cachant à tous les yeux sa vengeance, il épouse Diana, mais le roi avant qu'il ait pu profiter de son titre de mari l'envoie commander l'armée qui doit repousser l'invasion du territoire. Se méfiant de quelque machination, Lycurgue revient nuitamment dans sa maison et il trouve un homme dans la chambre de sa femme.

— Meurs, traître! s'écrie-t-il en se jetant sur lui l'épée à la main.

— Arrête! je suis le roi.

Le roi? ferme la porte, Télamon, dit-il au soldat qui l'accompagne.

— Traître, veux-tu me tuer?

— Roi, afin que tu saches que le sage est le maître des étoiles (de la destinée), écoute et tu apprendras comme je sais les vaincre et recouvrer mon honneur. Il n'est pas nécessaire que tu prennes ma vie pour me prendre ma femme, ni que je sois déshonoré ; il n'est pas nécessaire que tu supportes une guerre terrible pour la défense d'un étranger. C'est pourquoi je donnerai moi-même à mes jours une fin honorable et une éternelle renommée afin que les siècles futurs me nomment le *maître des étoiles*.

Et il se perce lui-même de son épée.

Comme on peut le voir cette pièce n'est pas d'une riche

invention. Ce sont des Espagnols du temps de Philippe IV qui agissent sous des noms grecs. Cette biographie de Lycurgue est aussi d'une fantaisie un peu extraordinaire. Le seul mérite de l'ouvrage est son style et le mouvement de quelques scènes.

IX

LES OBLIGATIONS D'UN MENSONGE

LOS EMPEÑOS DE UN ENGAÑO

L'exposition de cette comédie d'intrigue qui n'a pas la prétention de moraliser, se fait d'une manière vive et originale, et elle donne lieu à une action qui ne manque pas d'intérêt. Les complications ne sont pas forcées, le dénouement ressort naturellement du sujet lui-même. Le style en est fin et délicat; toujours correct et élégant.

Nous sommes à Madrid chez doña Léonor. Elle entre fort préoccupée, et suivie d'Inès sa camériste.

— Quel peut-être, dit-elle, cet étranger qui rôde ainsi dans notre rue?

— Señora, répond la suivante, le premier étage de cette maison est le premier ciel de la lune de Téodora; et le second étage est le ciel de votre soleil dont les rayons donnent à l'aube les perles qu'elle pleure; il n'est pas possible que cet étranger adore la lune s'il a vu le soleil.

— Comment connaître ses intentions?

— Madame est-ce curiosité ou amour?

— Pour l'instant c'est curiosité; quand je saurai qui il est ce sera peut-être amour,

— Faites-vous mieux comprendre.

— Touche une seule corde d'un instrument, tu verras les autres rester muettes si elles ne sont pas d'accord avec elle; mais si une de ces cordes est à la distance voulue et en consonnance parfaite, elle sonnera sans que tu la touches. Ainsi mon cœur est accordé de telle sorte que, si j'apprends que ce jeune homme ne m'aime pas, toutes les cordes resteront muettes; mais s'il m'aime, mon amour sonnera ne fût-il touché que par le souffle de sa voix.

— Si vous en arrivez là, que ferons nous de don Juan?

— Je perdrai sans peine ce que je ne cherche pas à gagner. On a voulu nous marier; c'est une union sortable, mais je n'y ai point de goût.

— Je prétends, madame, vous tirer d'embarras. Le valet de ce jeune gentilhomme qui se promède dans la rue me fait toujours des signes. Il est en bas, si vous m'en donnez licence, je le vais appeler.

— C'est cela, et pour m'avertir si mon frère rentrait, place-toi sur ce balcon.

— Je l'ai appelé, madame, il va monter.

— Déjà? mon Dieu! pourquoi donc suis-je si troublée?

Campana, le valet du bel étranger entre en effet dans le salon de doña Léonor, et Inès se place en embuscade pour surveiller. Campana apprend à doña Léonor que son maître se nomme don Diego de Luna. Elle, de son côté, le charge de dire à son maître qu'elle est doña Léonor de Giron, et qu'elle le prie, ayant un frère qui la surveille, de vouloir bien s'expliquer sur ses promenades devant la maison. Si son amour s'adresse à doña Téodora, qui habite le premier étage, qu'il veuille bien le dire. Mais le valet rusé, pour ne pas faire connaître les relations de son maître avec Téodora, donne le

sange à Léonor, et lui laisse croire que c'est-elle qui est adorée par don Diego de Luna.

Léonor reste donc convaincue de la passion qu'elle a inspirée au jeune étranger.

Campana va rendre compte à don Diego de sa visite, et il demeure convenu entre eux que pour mieux ménager la réputation de Teodora Diego feindra tout de bon que c'est au cœur de Léonor qu'il s'adresse. Il craint pourtant de blesser le marquis, son ami, épris de doña Léonor, à qui il a juré qu'il n'était et ne serait jamais son rival. Il vient faire une visite à Teodora, après avoir eu soin de franchir lestement l'escalier afin d'éviter d'être aperçu par les gens de Léonor. Ce qu'il ne sait pas, c'est que Léonor est également en visite chez Teodora, et que cachée dans une chambre voisine, elle le voit et l'entend. Mais voici que don Sancho, frère de Léonor, chargé par le père de Teodora de veiller sur sa maison en son absence, survient en trouble fête. Il a vu entrer un homme et il lui demande compte de sa présence dans cette maison. Les deux jeunes gens en viennent aux mains; don Diego est blessé; on l'emporte mourant à l'étage supérieur chez Léonor, et don Sancho se propose de tout réparer par un mariage, pendant que Teodora remercie tout de bon son amie d'avoir sauvé son honneur en prenant l'affaire pour elle. Au deuxième acte, la convalescence de don Diego s'est prolongée et il est toujours au logis de don Sancho. Il se voit dans la nécessité de s'expliquer pour sortir d'embarras. Mais découvrir le secret de son amour est impossible, car il compromettrait Teodora, et demeurer dans la situation où il se trouve n'est point possible non plus; ce serait avoir l'air de manquer de parole au marquis, puis ce serait une lâcheté; détromper Léonor serait la désespérer. La position est critique. Il se décide enfin à parler en présence des deux femmes.

Téodora est venue chez Léonor pour la remercier encore d'avoir bien voulu la tirer du mauvais pas où elle s'était placée par son imprudence. Maintenant il est temps que don Sancho connaisse la vérité et qu'il sache que c'est Teodora et non Leonor qui est aimée de don Diego. Léonor désabuse son amie en lui affirmant qu'elle aime don Diego et qu'elle en est aimée, et qu'après l'avoir ainsi compromise, il est impossible qu'il ne l'épouse pas. Mis au pied du mur, don Diego a beau répéter que son amour pour Teodora n'a été qu'une feinte, aucune des deux femmes ne veut le croire, et il reçoit les reproches des deux parts. Teodora sort furieuse et Léonor ordonne à ses gens de fermer les portes pour empêcher don Diego de sortir. L'infortuné n'est pas au bout de ses peines; il reçoit un cartel du marquis. Les apparences sont contre lui; il aurait mauvaise grâce même à se disculper; il se battra donc; mais les portes sont fermées par l'ordre de Léonor; n'importe; il saute du haut du balcon pour ne pas manquer à un rendez-vous d'honneur.

Au troisième acte nous retrouvons don Diego dans une posada de Madrid, oú on l'a transporté après sa chute du balcon de Léonor. Sa blessure l'a empêché de répondre au cartel du marquis. Il s'informe à son valet de sa chère Teodora, que personne n'a pu voir, car elle est gardée à vue par son frère don Juan, revenu tout exprès de Séville, à la première nouvelle de cette affaire qui touche à l'honneur de sa maison. Campana a révélé toute l'histoire au marquis, lequel, enchanté de n'avoir point de rival dans la personne de don Diego, vient l'embrasser affectueusement, le priant d'oublier ses torts.

Teodora cependant se désespère, croyant toujours à l'amour de don Diego pour Léonor. Nul doute. Il n'a sauté par le balcon que pour aller se battre pour elle avec le marquis. Don Diego vient pour se justifier. Elle lui déclare qu'elle est

résolue à se venger de lui en épousant don Sancho Giron, tandis que Léonor de son côté va épouser don Juan. Don Diego tombe à ses pieds et la supplie de l'écouter. Il lui explique alors que c'est pour mieux cacher leurs relations que ce fou de Campana a inventé cette passion pour Léonor, passion qui n'a jamais existé. S'il a sauté du balcon, au risque de se rompre les os, c'était pour le soin de son honneur et pour rester digne de l'amour de Teodora. Son désespoir, ses prières, son ardent amour finissent par attendrir sa maîtresse, qui lui accorde son pardon et qui lui donne sa main.

X

LE CHATIMENT DE L'AMITIÉ

LA AMISTAD CASTIGADA

Denis, tyran de Syracuse, amoureux de sa nièce Aurora, charge l'un de ses courtisans Philippe, de voir secrètement la jeune fille et de la disposer à être favorable à son amour. Philippe s'acquitte de son ambassade. Aurora justement indignée lui fait honte de la mission qu'il n'a pas craint d'accepter.

— Est-ce ainsi, dit-elle, que le roi paie les services de Dion mon père, à qui il doit sa couronne? Est-ce donc là sa reconnaissance? Veut-il ainsi perdre le surnom de tyran? Et vous, avez-vous pu vous charger d'un si vil message? Je ne sais lequel de vous deux m'a le plus offensée, le roi en concevant cet infâme dessein, ou vous en osant me l'expliquer!

Philippe voit avec bonheur la résistance d'Aurora aux désirs du roi. Il devient amoureux d'elle, et il jure de gagner ce que le roi a perdu. En somme, s'il échoue, que lui en coûtera-t-il? La vie!

Après avoir rendu compte au roi du peu de succès de son ambassade, Philippe retourne auprès d'Aurora avec la mission

de tâcher encore de la persuader et d'obtenir d'elle un rendez-vous. Aurora a lu dans les yeux de l'ambassadeur de Denis la passion qu'elle lui a inspirée. Cette passion, elle incline elle-même à la partager, et elle voudrait forcer Philippe qui se tient sur la réserve, à se déclarer.

— Le roi m'envoie une seconde fois près de vous, belle Aurora, lui dit Philippe, pour que je vous dise tout ce qu'il souffre et pour vous demander la permission de vous visiter lui-même. Je regrette de vous offenser par son ordre, mais je suis heureux de l'occasion qui m'est donnée de vous contempler encore.

— Philippe, je ne sais que vous répondre.

— Je sais, moi, ce que vous allez me dire ; votre doute annonce que vous êtes moins l'ennemie du roi. C'est une réponse claire que de ne pas vous fâcher.

— On ne me fait pas d'injure en m'aimant; la raison ne défend pas d'être reconnaissante quoiqu'on n'accepte pas cet amour. J'ai répondu avec irritation à votre première démarche, ne vous étonnez pas que j'aie changé, puisque j'ai reconnu que l'amour n'est pas une offense et qu'il n'est pas juste de payer celui qui vous aime en l'abhorrant.

— Hélas! murmure Philippe, je suis perdu!

— Mais reprend la jeune fille, pourquoi me défendrais-je de faire ce que vous me demandez? J'aurais à me disculper si je refusais, mais non pas si j'accepte. Dites donc au roi...

— Ah! ciel!

— Que je suis sensible...

— Que dites-vous?

— Cela paraît vous déplaire?

— Non señora. A part. Je suis mort! Haut. Le plaisir que je vais causer au roi en lui répétant vos paroles produit l'effet que vous voyez.

— Dites-lui donc, non-seulement que je le remercie mais que je lui accorde avec joie le rendez-vous qu'il demande pour cette nuit.

— Que dites-vous ?

— Cela paraît vous déplaire.

— Je ne puis dissimuler mon tourment, dit à part Philippe, partons sans lui parler davantage.

— C'est ainsi que vous me quittez ? Revenez, Philippe, ce que je vous ai dit n'est point la vérité !

— Se peut-il ?

— Ne dites rien au roi de ce que vous venez d'entendre. Tout cela était une feinte.

— Une feinte ?

— Qui vous rend donc si joyeux ?

— Ma joie vous contrarierait-elle ?

— On ne regrette jamais le résultat qu'on a cherché.

— Quelle a donc été votre intention ?

— Vous voir déclarer un secret que vous prétendiez me cacher.

— Quel secret ?

— Celui qu'à défaut de votre bouche vos yeux ont confessé.

— Quel est-il ?

— Le chagrin que vous éprouviez de me voir céder aux désirs du roi.

— Ainsi, c'est la fiction qu'il faut croire et non la vérité ? Vous avez eu tort de répondre d'abord au mensonge de ma bouche et non à la pensée de mon âme.

— Êtes-vous certain que je vous aie remarqué ?

— Voulez-vous que je dise oui ?

— Pourriez-vous dire que non ?

— Je dirai ce qu'il vous plaira.

— Même en vous aimant, puis-je me déclarer la première?

La glace est enfin rompue et Philippe peint résolûment sa passion. Les deux amants jurent d'être l'un à l'autre et de triompher de l'amour et des persécutions du roi.

Mais le roi de Sicile ne se tient pas pour battu par les nouveaux refus d'Aurora. Il obtiendra par la force ce qu'on lui refuse. Philippe se décide alors à tout révéler à Dion, père d'Aurora.

— Perfide Denis, s'écrie celui-ci, est-ce donc ainsi que tu me montres ta gratitude? je t'ai donné la couronne et tu médites ma ruine et mon déshonneur! le ciel ne le permettra pas. Je vous remercie, Philippe, du service que vous me rendez. Vous avez bien agi en me révélant le péril. Allez avec Dieu et fiez-vous à moi pour le reste.

Le roi, guidé par un valet s'introduit pendant la nuit chez Dion. Au moment où il va pénétrer dans la chambre d'Aurora, c'est son père qu'il voit venir à lui accompagné de gens armés. On dépose le roi et on élit Dion à sa place. Denis part pour l'exil. Puis s'adressant à Philippe Dion lui dit :

— Pourquoi ne suivez-vous pas le roi? qu'attendez-vous?

— La main d'Aurora que vous m'avez promise en récompense du service que je vous ai rendu.

— Là est votre délit, Philippe. En me donnant cet avis vous avez violé le secret que vous aviez juré à votre souverain. Vous êtes un vassal infidèle. Je ne suis pas obligé de vous tenir ma parole; hier j'étais Dion, aujourd'hui je suis le roi. Partez donc pour l'exil.

C'est ce dénoûment de la pièce qui justifie le titre du *Châtiment de l'amitié*. On a pu remarquer dans cet ouvrage une scène très-fine et très-bien conduite où la belle Aurora force Philippe à lui dévoiler malgré lui son amour.

XI

LA RUSE DE MELILLA

LA MANGANILLA DE MELILLA

Le sergent Pimienta déguisé en Maure cherche à rentrer dans Melilla, ville espagnole sur la côte africaine. Il accompagne une jeune fille arabe à qui il a servi de guide. La jeune fille l'accuse de l'avoir trahie et de vouloir la conduire à Melilla pour la vendre aux marchands chrétiens. Survient le général Vanégas avec ses soldats.

— Qu'on saisisse ces Maures ! s'écrie-t-il.

Pimienta se nomme et obtient sa grâce. Lorsqu'ils sont tous arrivés sous la tente de Vanégas Alima conte au général chrétien son histoire : « Mon père, dit-elle, est un noble Maure nommé Abenyufar, l'un des favoris du roi de Fez. Pour mon malheur je crûs bien vite sous son toit en amour et en beauté. Parmi mes soupirants l'Alcaïde de Bucar, Aeen, se montra le plus empressé. Comme je lui résistais, il brisa une nuit la porte de mon jardin et secondé par une troupe de Maures masqués il m'enleva et m'emmena dans sa ville.

Quoique sa prisonnière je continuai ma résistance : « Barbare Maure, lui dis-je, homme sans loi et sans Dieu, ne crois

pas que tu me vaincras ! Vive Allah ! si tu persistes je te déchirerai avec mes dents et avec mes ongles. Il devint plus calme et me permit de l'accompagner à la chasse. Je profitai de cette liberté pour m'enfuir à travers les montagnes et les plaines et je n'arrêtai la course de mon cheval que lorsque je rencontrai cet Espagnol qui par la ruse me fit son esclave. Mais depuis que je suis à toi, brave général, j'aime mieux me voir esclave à Melilla que libre à Bucar.

— J'admire ta beauté, répond le général castillan; et je plains ton sort.

— Je me fie à ta noblesse.

La ruse de la Mauresque réussit, et touché de ses grâces le général l'achète au sergent Pimienta qui se désespère, car il comptait garder pour lui sa capture.

Tous les efforts d'Alima tendent dès lors à enflammer le cœur de son nouveau maître. « Tu crois donc, lui dit sa compagne Arlaja, que le général t'aime ?

— Ou je connais mal l'amour, répond Alima, ou ses flèches ont blessé le chrétien. Quoiqu'il cherche à le cacher, le feu de son âme s'échappe de ses yeux en étincelles. Je ferai si bien que sa jalousie me découvrira ce que me cache son amour. Dans la chaleur du jour il a coutume de venir se reposer près de cette fontaine, je l'attendrai ici. Laisse-moi seule, car je l'entends.

Alima se couche sur le gazon et elle feint de dormir.

Vanégas s'arrête devant ce tableau qui l'enchante. Il voudrait fuir, car il sent faiblir son cœur, et il a honte de se voir dominé par cette passion pour une Infidèle. Mais il aperçoit une lettre dans la main de la belle dormeuse. Il veut savoir ce qu'elle contient, et il lit : « Je te donnerais mon cœur s'il était encore à moi ; mais si un cœur qui aime doit être ré-

compensé par l'amour, tu verras par ma constance que, quel que soit ton amour, le mien le surpasse encore.

— Quelqu'un, murmure Vanégas en pâlissant de jalousie, a donc médité d'être aimé d'Alima?

— Oui, répond la jeune fille en feignant toujours de dormir.

— Peut-être dit-elle la vérité dans son rêve.

Puis s'adressant à elle :

— Aimes-tu, belle Alima?

— Oui, j'aime.

— Et tu es aimée?

— Je ne sais.

— Et qui aimes-tu?

— Toi.

— Et que suis-je, moi?

— Mon maître.

— Et qui a écrit cette lettre?

— Mon amour.

Tout à coup Alima se lève en se frottant les yeux comme si elle venait de s'éveiller. Interrogée par Vanégas, elle dit qu'elle répondait sans doute dans son rêve.

— Et que rêvais-tu?

— Des folies.

— Dis-les-moi.

— Je rêvais que tu m'aimais et que tu me le disais. Vois quelle folie!

— Cela ne se peut-il pas?

— Je n'ai pas tant de mérite étant ton esclave.

— Achève.

— Je rêvais aussi que je t'aimais et que mon amour te disait... Mais quelle extravagance!

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'est pas raisonnable qu'une femme ose la première découvrir sa passion. C'est à l'homme à parler le premier.

— T'ai-je dit de te déclarer?

— Et moi, t'ai-je dit que je t'aimais?

— Est-ce que j'ai parlé de cela?

— Et moi, ai-je avancé par hasard que tu l'avais dit?

— Enfin si je t'aimais, m'aimerais-tu?

— Je crois que oui.

— Et si je ne t'aimais pas?

— Je t'oublierais.

— Tu triomphes donc de l'amour?

— Si cela était, je l'aurais caché.

— Pourquoi disais-tu donc tout-à-l'heure que tu m'aimerais si je t'aimais?

— Parce que ton amour entraînerait le mien. On aime quand on se sent aimé.

— Eh bien! je t'aime.

— Eh bien! je partage ton amour.

L'Alcaïde Acen de Bucar arrive à Mélilla pour traiter du rachat de la fugitive Alima. Pour éviter d'être remise entre les mains de l'Alcaïde, Alima déclare qu'elle renie la foi mahométane et qu'elle demande le baptême. Mais pour se délivrer d'un amour qu'il regarde comme un sacrilége, le général met en doute la sincérité de la déclaration d'Alima. Elle réitère sa profession de foi.

— Je dois donc tout risquer pour te conserver, dit Vanégas, puisque le Christ mourut pour nous sauver tous.

— Eh bien! s'écrie l'Alcaïde, tu verras sur tes murs les étendards de Mahomet.

— Maure, Dieu me défendra!

Un morabite a prêché la guerre sainte dans la mon-

tagne et les Marocains accourent en masses profondes pour donner l'assaut à Melilla. Vanégas feint alors de vouloir abandonner la place. Il fait ouvrir les portes, en tenant toutefois les forts bien armés. Quelques soldats espagnols s'embusquent comme pour éviter la bataille inégale qui se prépare. Les Maures donnent dans la ruse du général espagnol, et, croyant faire la garnison prisonnière, ils sont pris eux-mêmes et désarmés.

— Alima s'empare d'Acen et le somme de confesser la foi catholique et de renier Mahomet.

— Je t'obéirai si tu veux m'accorder une grâce.

— Pour sauver ton âme, Acen, il n'est rien que je n'entreprenne.

— Jure-moi donc que personne ne t'épousera.

— Je te le jure.

— Eh bien ! je meurs chrétien.

— Viens donc recevoir le baptême.

Les prisonniers Maures seront réduits en esclavage à moins qu'ils ne se convertissent. Tous demandent le baptême et le général espagnol déclare qu'il veut être le parrain de tous.

Telle est cette étrange comédie dont la fabulation nous paraît aujourd'hui tout à fait folle ; mais qui s'adressait à un peuple fervent et tout à fait convaincu du miracle que l'auteur met en action pour conclure selon la tradition de la foi catholique.

XII

L'ANTÉCHRIST

EL ANTICRISTO

Cette pièce est un véritable *auto sacramental.* L'invention y tient peu de place, mais on y trouve quelques belles scènes, de grandes pensées et un style ferme et coloré.

Le faux Elie raconte aux Juifs que son sommeil a été illuminé par une vision. Un être bizarre et terrible lui est apparu, disant : « Je suis le roi, le messie promis aux Hébreux. Je régnerai à Jérusalem et je réédifierai le temple de Salomon. J'habite les ruines de Betsaïda. Elie, viens m'y chercher aussitôt que sera dissipé ton sommeil ! Pour témoigner de ta mission, je t'imprime mon sceau sur la main. » Il dit : et il s'évapora en fumée. Je m'éveillai et je vis avec terreur, imprimé sur la paume de cette main, ce caractère qui frappe vos yeux.

Les Juifs crient au miracle. Le faux Elie ne laisse pas refroidir les enthousiasmes, et il entraîne ses adhérents sur le chemin de Betsaïda, pour aller saluer le messie qui doit donner la liberté au peuple de Dieu et un roi à Jérusalem.

Le poëte nous transporte alors dans le désert qu'habite le faux messie. L'Antéchrist paraît avec sa mère.

— Fils de malédiction! lui dit-elle, ne te suffit-il pas d'être le fruit incestueux de celui qui étant ton aïeul devint ton père, faut-il encore que tu veuilles, dans ta criminelle lasciveté, devenir l'époux de ta mère? Un pareil fils est digne de la tribu de Dan et d'un père que Dieu a maudit!

— Que m'apprends-tu? répète-le encore. Moi, de la tribu de Dan? moi, le fils de mon aïeul?

— Pourquoi t'étonner? Tes penchants ennemis du ciel ne te disent-ils pas, si je te le tais, qu'une infâme union a pu seule produire un monstre tel que toi? mais apprends ton origine puisque ton crime et ma peine m'obligent à te la révéler. Un homme, faux docteur à Babylone, obscur descendant de Dan, poussé par sa passion pour sa sœur Saba, épouse-vierge d'Oreb absent, commit sur elle, par la force, un adultère et un inceste. Moi, malheureuse, je naquis de ce crime. Plût au ciel que je fusse morte informe embryon, puisque de moi devait naître un crime plus grand encore! Je grandis et le vert printemps de mes années avait à peine atteint le troisième lustre quand ce même homme, embrasé d'amour pour moi, abusa de ma jeunesse et flétrit l'honneur de ton père, sans que je pusse me délivrer de sa violence. Tu fus le rejeton incestueux de ton aïeul, père et oncle. Mon outrage s'accrut dans mon sein et révéla ma honte, et en te mettant au jour je confessai cette action impie à ma mère, que les furies incitèrent à la vengeance... Je rêvai qu'au lieu d'un enfant, je mettais au monde une étincelle, laquelle produisait un incendie qui montait audacieusement vers le ciel, et qui d'un vol rapide, redescendait en un instant sur la terre, emplissant de flamme et d'épouvante toute la région des éléments. Une divinité m'apparut au milieu de cette lumière et m'assigna pour retraite le désert de Galilée. Puis elle s'évanouit dans le silence de la nuit.

Je t'emportai donc à Betsaïda où je t'élevai. A peine avais-tu cinq ans que ton bras poursuivait les bêtes féroces et que tes rêves s'égaraient dans les sphères célestes. Pour tromper tes mauvais instincts, je te fis croire que tu descendais de la tribu de Juda. Mais je ne sais quelle souveraine intelligence te révéla mille sciences et tu n'en profitas que pour te livrer à tous les crimes. Plaise au Dieu d'Israël, monstre infâme, que tu meures de ta méchanceté, et que suivant les signes de mon rêve tu irrites tellement le ciel contre toi qu'il te précipite dans les abîmes du tourment éternel, compassion et terreur de l'enfer lui-même !

— Va, répond le fils de cette mère maudite, accumule les imprécations, les injures, les colères, les malédictions ; je me complais dans tes exécrations. Ce qui est juste afflige et tourmente seul mes pensées, parce que non-seulement je me réjouis de pécher, mais aussi d'avoir péché. Si je suis si méchant, si le génie du mal assista à ta conception, la faute en est à toi, au misérable destin. Je naquis de toi, je vis par ta faute. Accuse ton imprudence qui devait changer en tombeau le berceau d'un pareil enfant. Mais puisque la malice du sort et l'indignation du ciel ont voulu que je vécusse pour ton malheur, je veux te dire une dernière fois ce qui m'a poussé à satisfaire mon goût, et à entreprendre ton châtiment. Cette intelligence occulte qui, le jour de ma naissance, te fit voir sous une apparence fantastique une étincelle répandant partout l'incendie, a trempé mon âme de telle sorte qu'excédant les limites humaines, je m'élève à la connaissance des secrets divins ; elle m'a donné aussi une telle puissance, que du royaume de la lumière jusqu'à la région des ombres, tout obéit à mon caprice. Rien ne m'est impossible. Je suis le rival du pouvoir éternel. Je noierai la terre dans de fausses lois et dans de vaines croyances, et je la forcerai à voir en moi le Messie pré-

dit par les prophètes. Maintenant, comme pour exécuter de si hauts desseins il faut que l'on croie que la tribu de Juda m'a donné naissance, ainsi que l'a prophétisé Jacob, je veux détruire en toi le sang de Dan que tu m'as transmis. Le terme de ta vie est arrivé. Sois ma première victime. Que celle qui engendra un tel fils meure par ses mains.

— Malheur sur toi! malheur sur moi! s'écrie la malheureuse femme en tombant sous les coups de son fils.

Après l'avoir tuée il la jette dans une caverne.

— Caverne obscure, dit-il, toi à qui je confie ce cadavre, garde au fond de ton insondable sépulture le secret de ma naissance et de mon forfait!

Cette scène, comme on peut le voir par cette traduction un peu abrégée, a de la grandeur et de la puissance, elle ouvre l'*auto* d'une façon tout à fait épique ; malheureusement le reste de la composition ne se soutient pas à cette hauteur.

Les Juifs, conduits par le faux Elie, viennent donc à Betsaïda se prosterner devant l'Antéchrist.

— Salut, divin Josué, qui dois nous rendre nos libertés!

— Salut nouveau Joseph-Isaac-David-Prophète-Roi-Messie!

Et l'Antéchrist répond :

— Vos voix sont venues jusqu'à moi, Hébreux. Salut, Elie, qui dois être le précurseur de ma venue! Pars et rends-toi à Babylone, publie les vérités que tu vois, prépare l'avènement de mon règne. De là il se répandra sur l'univers.

— Hommes, s'écrie le faux Elie, c'est bien là le Messie!

Parmi la foule qu'amène la curiosité auprès de l'imposteur, se trouve une jeune fille chrétienne, nommée Sofia, qu'accompagne son frère, chrétien comme elle. Sofia répond aux proclamations de l'Antéchrist en lui disant :

— Tu mens, esprit trompeur, qui viens troubler la terre avec de telles nouvelles; tu mens, toi qui sors de l'abîme

pour combattre l'Eglise! Mais moi, le plus humble des soldats de la croix, je te vaincrai et je mettrai ta tête sous mes pieds.

La foule murmure contre la jeune fille audacieuse et veut qu'elle soit mise à mort; mais le faux Messie qui la trouve belle et qui veut la réserver pour son harem la sauve, et tous de crier à la miséricorde du fils de Dieu.

Au second acte, l'Antéchrist règne à Babylone. Tous courbent la tête, les chrétiens seuls résistent. Le faux Elie excite le prophète à massacrer ces incorrigibles ennemis. On le nomme général des armées babyloniennes et il se prépare aux rigueurs. Sur ces entrefaites arrive le véritable Elie.

— Jésus-Christ, dit-il, est le vrai Messie. Toi tu es le céraste, le serpent, le bélial, la bête déca-cornue qu'ont prédite les Pères; tu es le fils du péché, l'Antechrist en un mot.

Après une controverse théologique engagée entre les deux parties, l'Antechrist déclare à la face du peuple hébreu qu'Elie vivra afin qu'il soit témoin de ses triomphes et qu'il confesse plus tard la vraie foi. Puis il retourne dans son harem, où il a fait conduire la belle chrétienne, qui la veille l'a bravé.

— Les résistances de Sofia ne font qu'irriter les désirs du satrape babylonien, et la passion l'emporte jusqu'à offrir à celle qu'il adore de devenir reine et de partager son pouvoir.

— Du couchant à l'aurore, belle Sofia, tu ne trouveras pas un lieu où tu puisses te cacher, et tu peux être la reine de celui qui est le roi des éléments. Réponds-moi. La rigueur ferme-t-elle tes lèvres et se venge-t-elle de ma puissance sur mon amour? Songe que ce que je demande je puis le prendre. Résous-toi donc à donner ce que je ne prends pas, pouvant le faire, et je te saurai gré de m'accorder ce que tu ne peux me refuser.

— Je parle, répond Sofia, parce que de mon silence tu

pourrais conclure que je consens. Je ne suis touchée, barbare blasphémateur, ni par ton amour ni par ton pouvoir. J'ai placé ma confiance dans le Dieu suprême.

— Comment penses-tu te défendre de moi quand tu vois le monde trembler à mes pieds, et la mort à mes ordres ?

— Ma volonté est immuable.

— Ne connais-tu pas ma puissance ?

— Sa force est vaine avec moi.

— N'es-tu pas femme ?

— Je suis chrétienne.

— N'es-tu pas faible ?

— J'ai foi en Dieu.

— Qu'il te protége donc contre moi ce Dieu en qui ton ignorance se fie !

— Jésus, secourez-moi !

— Le faux Messie se précipite sur elle. Le prophète Élie paraît soudain et lui crie :

— Ne crains point, Sofia, Dieu est avec toi ! Fuis ce monstre ennemi, pars pour Sion, c'est là que tu le vaincras !

Au troisième acte, l'Antéchrist fait son entrée à Jérusalem, dont on lui apporte les clés. Il ordonne de commencer la réédification du temple de Salomon. Mais au comble des honneurs et de la puissance, il pense toujours à cette jeune chrétienne qu'il aime et qui toujours lui échappe.

Ministres de l'enfer, s'écrie-t-il, vous me la donnerez ou je confesserai que Jésus est Dieu !

Pour divertir sa tristesse, il se rend dans son harem. Les femmes cuivrées et noires de l'Égypte et de la Libye dansent autour de lui, secouant leurs chevelures semées de perles et de monnaies d'or et faisant sonner dans leurs mains les crotales d'argent. Le démon mis en demeure par la menace du fils de Dan, fait alors paraître devant ses yeux la chrétienne qu'il regrette.

Elle est richement ornée, sa démarche est enivrante et ses yeux lancent des flammes.

— Grand monarque, dit-elle, tu m'as vaincue. Je suis à toi et je demande ton pardon.

Cette femme est une invention du démon ; ce n'est pas Sofia, c'est l'apparence de Sofia. L'Antéchrist fait asseoir le spectre auprès de lui et les autres odalisques se dépitent de jalousie. Le vrai prophète Elie vient encore une fois troubler la fête en annonçant au sultan que Sofia est en sûreté loin de lui et qu'il ne presse dans ses bras qu'une ombre vaine.

— Tu mens, faux prophète, s'écrie l'Antéchrist indigné, et il ordonne cette fois qu'on le mette à mort.

Mais la véritable Sofia arrive à la tête d'une troupe de chrétiens que guide un ange armé de l'épée flamboyante. L'Antéchrist tombe foudroyé et Sofia lui met le pied sur la tête, annonçant la fin de la persécution et le règne éternel de la foi chrétienne.

XIII

LES SEINS PRIVILEGIÉS

LOS PECHOS PRIVILEGIADOS

Il faut avant tout expliquer ce titre bizarre. Il rappelle le privilége qu'accorda le roi de Léon Alphonse V à la famille de Villagomez, privilége qui conférait la noblesse à toute femme qui allaiterait un fils de cette illustre maison.

Rodrigo de Villagomez, infançon de Léon, aime Léonor, l'une des filles de don Melendo, comte de Galice, et il a obtenu du comte la promesse d'une prochaine union. Comme il se dispose à porter à Léonor l'heureuse nouvelle du consentement de son père, le roi vient en grande hâte trouver Rodrigo, à qui il veut parler sur-le-champ et dans le plus grand secret.

— Je suis amoureux, lui dit le roi; il faut que vous soyez mon confident et mon interprète auprès de celle que j'aime; elle est fille de don Melendo, comte de Galice.

— Hélas ! soupire tout bas Villagomez, le roi est mon rival.

— Vous êtes tellement l'ami du comte, reprend le roi de Léon, que nul mieux que vous ne saurait me servir, et vous le pouvez puisque c'est sa seconde fille qui m'a inspiré cette passion.

Ce mot a rendu toute sa tranquillité à Rodrigo, puisque ce n'est pas Léonor qu'aime le roi.

— Pensez-vous, seigneur, répond-il en souriant, que don Melendo soit homme à vous refuser la main de sa fille ? Déclarez-vous à lui, je ne crains pas de prédire que vous le comblerez de joie.

— Si je voulais épouser doña Elvira, croyez-vous donc que je vous demanderais la faveur que je sollicite de vous ?

— L'estime que j'ai de votre personne, sire, m'empêchait de vous supposer un tel dessein. M'estimez-vous donc si peu de votre côté, que vous comptiez sur moi pour une action si déloyale ? Et enfin, croyez-vous que j'estime assez peu le comte pour supposer qu'il vous accepte autrement que comme son gendre ?

— Vous, le comte et moi, Rodrigo, nous avons tous droit à l'estime; mais aucune loi ne dirige le caprice, et la raison ne peut rien contre l'amour. Et quand don Sancho Garcia, comte de Castille, veut pour assurer la paix entre nos royaumes, me donner la main de doña Mayor, sa fille, et que je repousse ses offres, puis-je épouser la fille d'un de mes vassaux?

— Mais si votre cœur obéit à la raison, pourquoi ne vous dissuade-t-il pas de faire au comte de Galice cette offense ?

— L'amour m'aveugle. Ne me donnez pas de conseils, Rodrigo, faites ce que je vous demande, si vous êtes mon ami.

— C'est parce que je le suis que je place devant vos yeux le miroir de la vérité; la véritable amitié se montre dans un bon conseil.

— J'accorde que vous m'avez averti et que je vous suis obligé de votre conseil, mais puisque je persévère dans mon dessein, vous devez me prêter votre secours.

— L'erreur de l'amitié n'affranchit pas du devoir.

— La volonté du roi vous disculpe suffisamment.

— Je paraîtrai d'autant plus coupable, car c'est toujours au favori qu'on attribue les fautes des rois.

— Si vous vous sentez plus obligé par l'amitié du comte que par la mienne, cette discussion aura servi à me détromper; mais si vous me préférez à don Melendo, de deux choses l'une, ou vous me servirez ou vous ne serez plus mon ami.

— Sire, si mon sang et mon courage ne m'ont pas acquis ce titre, vous me vendez cette faveur bien cher, puisque c'est au prix de mon honneur. C'est là quelquefois le moyen d'arriver à l'amitié royale, quand on n'a pas d'autres ailes pour vous y porter; mais ce moyen ne convient pas à celui qui peut s'élever par son mérite.

— Pensez, Rodrigo, que je trouverai mille vassaux qui me serviront dans cette affaire, et que vous ne trouverez pas facilement un autre roi pour ami.

— On dira donc, sire, que j'ai été le seul capable de sacrifier l'amitié du roi à l'honneur; les méchants mettent les bons en lumière, comme la nuit fait par le contraste mieux briller le jour.

— Il suffit, c'est trop argumenter avec moi. Songez seulement que j'étais votre ami quand je vous ai dévoilé mon secret. Vous devez donc vous taire et ne plus me revoir.

Villagomez demeure seul et menacé des vengeances du roi; l'étiquette de la cour s'oppose à ce qu'il épouse Léonor sans le consentement du souverain; nul doute qu'il lui sera refusé. Mais son ambition et son amour dussent-ils en souffrir, il aura la suprême jouissance d'avoir accompli son devoir. Jamais beaucoup ne coûta peu.

Rodrigo de Villagomez se trouve dans une difficile position; le secret qu'il doit au roi l'empêche de dénoncer un projet

qui peut atteindre l'honneur du comte, et tout en se sacrifiant au devoir, il peut perdre à la fois ses deux amis. Il se décide à s'absenter de la ville et il vient, prétextant un voyage, prendre congé de sa fiancée et de son futur beau-père, bien étonnés d'un aussi prompt départ. Dans une scène très-fine et très-bien conduite, il s'efforce, sans trahir le roi, d'insinuer au comte de Galice qu'un danger le menace du côté de l'une de ses filles, et il le contraint ainsi à se tenir sur ses gardes.

— Rodrigo, votre longue absence m'a donné du souci, lui dit don Melendo, et c'est vainement que je vous ai cherché au palais du roi.

— Comte, tout est bien changé, et vous m'auriez trouvé partout plutôt que là.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau dans vos affaires ?

— Melendo, ce ne sont plus les services mais les complaisances qui donnent la faveur. Pour de certains motifs, comte, j'ai perdu les bonnes grâces du roi; Dieu sait que ce n'a pas été ma faute. A cause de cela je dois m'absenter de la cour, j'y suis contraint, il me faut un motif puissant pour partir ainsi la veille de mon mariage avec Léonor. Je ne puis demander le consentement du roi qui est fâché contre moi, et dans l'état des choses vous ne me donneriez pas Léonor sans l'agrément du souverain.

— Pourquoi non ?

— J'ai confiance dans votre amitié, mais la mienne est assez forte pour vouloir vous épargner des chagrins.

— Ou le roi vous rendra sa faveur, ou vive Dieu ! cher ami, je la perdrai comme vous.

— N'intervenez pas pour moi ; ce ne serait pas le moyen de calmer la colère du roi, et je ne le veux pas. Je pars pour Valmadrigal, où au milieu de mes vassaux, je ne craindrai

plus le roi Alphonse, quoique j'y doive éprouver le déplaisir de votre absence. Embrassez-moi et adieu.

Je ne puis donc, Rodrigo, savoir le motif de cette fuite ?

— Puisque vous êtes mon meilleur ami et que je me tais, mon silence doit être bien nécessaire ; mais si vous savez comprendre, je vous en dis assez en m'exilant, en me taisant et en ne me mariant pas.

Le comte de Galice reste confondu. Il cherche à commenter l'air mystérieux et affligé de son futur gendre.

— Ciel ! que puis-je augurer de ses dernières paroles ? Oh ! sans doute le roi aime Léonor. Un homme tel que Villagomez ne change pas sa fortune, sa richesse et ses projets sans de graves motifs, et tout cela ne peut venir que de l'amour et de la jalousie. Ah ! Alphonse ! un roi paye-t-il ainsi les services rendus ? Puisque l'on traite de votre mariage en Castille, il est clair que vous voulez déshonorer ma Léonor ! Mais avant d'éclater je dois vérifier mes soupçons.

Le comte s'ouvre à son fils, et tous deux questionnent un serviteur de la maison que l'on a vu le matin parler en grand secret avec Ramiro, le nouveau favori du roi.

— Nuño, lui dit le comte de Galice, choisis entre la récompense et le châtiment ; que la crainte, sinon le dévoûment te délie la langue !

— Seigneur, le dévoûment suffit ; la menace est inutile.

— Dis-moi donc ce que te voulait Ramiro.

— Ramiro, seigneur, adore votre fille Elvira. Aujourd'hui, en votre absence, il lui a parlé et il m'a demandé de lui ouvrir cette nuit la porte de la maison. Comme je redoute sa puissance, je lui ai répondu que je le servirais, mais je n'en eus jamais l'intention. Si je l'avais refusé, un autre de vos serviteurs aurait été peut-être moins scrupuleux.

— Pour te récompenser de ta franchise, Nuño, je te donne

la garde de Bétanzos. Mais dis-moi, que se passe-t-il au sujet de Léonor? Quel est celui qui l'aime ?

— Si je le savais, seigneur, je vous l'aurais dit tout d'abord.

— Pardonne, mon roi, murmure tout bas le comte, je t'ai accusé à tort. Puis s'adressant à son fils :

— Que ferons-nous, Bermudo? j'ai besoin de tes conseils.

— Mon père, il faut d'abord vérifier si ma sœur Elvira est coupable. Nuño laissera entrer Ramiro, et tous deux cachés ici, nous donnerons la mort à ceux qui nous bravent.

— Tu dis bien. C'est toi, Nuño, qui aujourd'hui restaureras mon honneur.

Les choses se passent comme elles ont été convenues. Nuño ouvre la porte de la maison du comte à Ramiro, que le roi lui-même accompagne incognito, et ils entrent dans la chambre d'Elvira.

— Qui est ici? s'écrie la jeune fille épouvantée de cette visite nocturne.

— Ne vous effrayez pas, c'est le roi.

— Malheur à moi ! Quelle audace !

— Écoutez.

— Puisque vous connaissez le cœur de mon père, comment avez-vous osé tous deux commettre une action aussi insensée?

— Perdre la vie pour vous, Elvira, est le plus grand bonheur qui me puisse arriver.

— Comment êtes-vous entrés? Qui vous a ouvert ?

— Ne craignez rien, je vous adore.

— Partez, seigneur, partez, si vous avez pour moi quelque estime !

— Je tiens l'occasion, je ne veux point la perdre.

— Je vais appeler mon père.

— Appelez, et ce seront deux dommages au lieu d'un ; je le ai et vous perdrez votre honneur.

La porte s'ouvre avec fracas et le comte de Galice, accompagné de son fils et de ses serviteurs, se précipite en armes vers les audacieux étrangers.

— Arrêtez, comte, je suis le roi !

— Le roi ! s'écrie le comte, en laissant tomber son épée, car c'est Ramiro et non le roi qu'il croyait trouver là. Le roi. Oui, je vous reconnais, vous êtes le roi, quoique vous ne paraissiez pas l'être.

... El Rey sois
Aunque no lo pareceis

Le roi s'excuse sur la violence et l'aveuglement d'une passion folle. Il disculpe Elvira.

— Je ne l'accuse pas, répond le comte, car j'ai vu sa résistance.

Alphonse jure de ne plus songer à ses projets coupables. Le roi se retire, mais le comte veut l'accompagner avec des flambeaux jusqu'au seuil de la maison, afin que ceux qui le verront sortir puissent croire que c'est à don Melendo et non à sa fille qu'il est venu rendre visite.

Telle est la matière de ce premier acte, très-vivant, très-chaud, très-mouvementé et rempli de traits de caractères vraiment magnifiques. Toute la grandeur chevaleresque de l'Espagne palpite dans ces remarquables scènes.

Cependant peu rassuré par les promesses du roi, le comte de Galice se décide à se réfugier avec ses filles dans les terres de Villagomez. Le roi croit que c'est Rodrigo qui a révélé son amour à don Melendo, malgré sa parole de lui garder le secret, et il a juré de se venger de lui. Le comte se rend donc à Valmadrigal, sous prétexte de se divertir pendant quelques jours, et de là il compte gagner ses terres de Galice, où il sera en sûreté lui et tous les siens contre les entreprises du roi.

C'est au château de Valmadrigal que se trouve Jimena, la nourrice de Rodrigo de Villagomez. Jimena est une bonne paysanne, robuste et résolue, parlant un patois galicien très-rustique, et dévouée à son nourrisson au point de tout braver pour lui. Elle presse son jeune maître de lui confier ses chagrins.

— Si quelqu'un vous a molesté, lui dit-elle, je ne suis qu'une femme, mais je vous promets de lui rompre les os à coups de poing ; il n'est pas une bête féroce dans toute notre montagne à qui je ne puisse donner la mort avec mon bras sans avoir recours au fer.

— Je connais, nourrice, tes exploits, et toute la province les connaît, mais la destinée on la supporte, on ne peut la vaincre par la force.

Le roi de Navarre vient trouver incognito Rodrigo de Villagomez à sa terre de Valmadrigal, et il lui raconte qu'épris d'Elvira, la fille de don Melendo, il a résolu de la demander en mariage à son père. Le comte ne tarde pas à arriver avec son fils et ses deux filles, et le roi de Léon, que le départ de la belle Elvira a piqué au vif, s'est mis aussi en campagne sous un déguisement pour la retrouver à Valmadrigal, où il sait qu'elle a dû se rendre. Il est surpris par Rodrigo, et tous deux tirent l'épée sans se reconnaître.

— Malheur ! s'écrie le courtisan Ramiro, vous avez tiré l'épée contre le roi.

— C'est contre toi et non contre lui, répond Rodrigo en l'attaquant à outrance.

— Va, combats, mon cher Rodrigo, lui dit la nourrice Jimena, et pendant que tu le tueras, moi j'aurai soin du roi.

Elle a en effet saisi le roi de Léon dans ses bras vigoureux, si bien qu'il ne peut se mouvoir pour porter secours à son favori, que Villagomez a bientôt mis hors de combat.

A la suite de cette algarade, don Rodrigo de Villagomez, par le conseil du comte et sous la garde de sa nourrice, s'est réfugié dans la montagne pour se soustraire aux vengeances du roi, qu'il a offensé. Le comte de Galice va trouver Alphonse et, se couvrant en sa présence, il lui déclare, après lui avoir baisé la main que lui et ses fils ne sont plus vassaux de la couronne de Léon, ainsi que les *fueros* les y autorisent. Mais Elvira, malgré les affronts reçus, est demeurée fidèle au souvenir du roi Alphonse. Elle est sensible à la démarche qu'il a faite en venant la trouver à Valmadrigal.

— Si vous ne pouvez, sire, vous affranchir de votre mariage de Castille, moi je deviendrai reine de Navarre. Ainsi, adieu.

Vaincu par cet argument, Alphonse se décide à lui déclarer qu'il la prendra pour femme et pour reine. Surpris en ce moment par le roi de Navarre et les gens qui l'accompagnent, il est sur le point de périr, quand un cavalier et une femme viennent à son secours. Le cavalier est Rodrigo de Villagomez, la femme est la nourrice Jiména.

Tout le monde se réconcilie : Rodrigo épouse sa Léonor, le roi donne la main à Elvira et cède la princesse de Castille au roi de Navarre qui s'en contente ; et quant à la brave Jiména, le roi lui dit :

— Celles qui donnent une telle valeur aux Villagomez en les nourrissant du lait de leur sein, jouiront, à dater d'aujourd'hui, du privilège de noblesse, et le monde les appellera : *les seins privilégiés*.

XIV

LES PROMESSES A L'ÉPREUVE

LA PRUEBA DE LAS PROMESAS

L'argument de cette comédie est tiré du comte Lucanor livre composé par le très-excellent prince don Juan Manuel.

Don Illan est un savant de Tolède qui s'adonne à la nécromancie et à la magie. Sa fille Blanca a deux prétendants, don Enrique de Vargas et don Juan de Ribera. Chacun de ces prétendants a ses qualités. Don Juan est parent du marquis de Tarifa, il est riche, spirituel et galant; don Enrique n'a pas moins de droits, et c'est pour lui que penche la sympathie du père de Blanca. Il charge donc sa servante Lucia de parler à Blanca de ce soupirant, et de faire en sorte qu'elle le choisisse. Mais, de son côté, il soumet ses gendres futurs à une épreuve qui doit être concluante. Au moyen d'artifices magiques, donnant à un rêve la réalité de la vie, il fait croire à don Juan que par la mort soudaine de son parent il vient d'hériter du marquisat de Tarifa et des grands biens de cette maison. Le nouveau grand d'Espagne annonce à sa belle que le soin de ses affaires l'appelle à Madrid, et qu'elle et son père peuvent l'y suivre, car il ne cessera jamais de l'aimer. Mais

dans le ton de ses paroles, un changement très-notable, dû aux inspirations de l'ambition, se laisse déjà deviner.

Au second acte, don Juan rencontre don Enrique à Madrid. Il a quitté Tolède pour suivre Blanca, car pour lui la patrie est là où l'on aime ; et ses dédains n'ont pu le décourager. Le vieux savant lui conseille de persévérer ; ou il brûlera ses livres, ou Enrique l'emportera sur le brillant don Juan.

— Si vous penchez pour moi, don Illan, comment avez-vous suivi le marquis à Madrid ? Que dira-t-on de vous à Tolède ?

— J'ai mon dessein, don Enrique. Ne vous hâtez pas de me condamner, et ne conseillez jamais celui qui en sait plus que vous.

Don Enrique cherche à se rassurer, mais il apprend que son rival est devenu le favori du roi et qu'on traite de son prochain mariage avec l'ingrate Blanca. Il ne désespère pas encore, car il a foi dans la loyauté et dans la science de don Illan.

Les grandeurs ont tourné la tête à don Juan, qui laisse enfin entendre à celle qu'il aime qu'elle ne peut prétendre à épouser un grand d'Espagne, un marquis de Tarifa. Don Illan prie humblement le marquis de solliciter près du roi, dont il est le favori, un habit de St-Jacques pour son fils Melchor.

— Illan, lui répond don Juan, Sa Majesté ne limite pas ses libéralités, mais je dois les réserver à mes parents. Vous ne voudriez pas m'exposer à leurs injustes reproches.

— Vous savez, marquis, répond le vieux nécromancien, que je préfère votre repos et votre honneur à mon intérêt.

— Et puis, considérez, Illan, que ce que vous demandez est la récompense due à des services militaires, et que votre fils est un lettré. Qu'il suive donc le chemin des lettres, et dans l'occasion je pourrai parler de lui à Sa Majesté. Adieu.

— Tu remplis bien tes promesses, murmure entre ses dents le vieux sorcier. Des refus à toutes mes demandes? Quand l'enchantement produit par ma science se sera dissipé, tu ne diras pas que je t'ai puni sans raison.

Blanca revient tout doucement à don Enrique, qui l'aime toujours malgré ses dédains. Il a été éprouvé pourtant comme don Juan, et il a su résister à la tentation. Le roi lui a donné une commanderie de Saint-Jacques.

— Plus il monte, dit la servante Lucia, plus il vous adore avec humilité, bien différent du marquis, chez qui avec les honneurs croît l'oubli.

Tout s'explique à la fin. L'héritage du marquis et la faveur du roi, la commanderie de Saint-Jacques, tout cela n'a été que le produit de la sorcellerie. Ni don Juan, ni Enrique, ni Blanca, ni son père ne se sont absentés de Tolède. Madrid, la cour, tout a été un rêve qui a servi à dévoiler le caractère de chacun. Blanca donne un congé en règle à don Juan, et elle accorde sa main à don Enrique, qui seul n'a pas failli à sa loyauté quand on a mis *les promesses à l'épreuve.*

XV

LA CRUAUTÉ POUR L'HONNEUR

LA CRUELDAD POR EL HONOR

Cette action dramatique, qui développe de très-énergiques caractères, se passe en Aragon, au douzième siècle ; elle se base sur ces quelques lignes de l'histoire d'Espagne du Père Mariana (livre XI, chapitre IX) : « Un certain imposteur se mit à la tête des mécontents et se donna pour le roi don Alfonso, lequel avait été tué vingt-huit ans auparavant en Palestine, à la bataille de Fraga. Il affirmait que, dégoûté des choses de ce monde, il s'était tenu tout ce temps caché en Asie. Son âge et sa ressemblance avec le feu roi lui donnèrent du crédit. Le vulgaire, ami des fables, ajoutait encore à ce récit et le gouvernement de la reine était alors méprisé de beaucoup de gens. Il en serait arrivé de grands maux si l'imposteur n'eût été pris et mis à mort à Sarragosse. Telle fut la récompense de la fourberie et la fin de cette tragédie mal combinée. » Voici maintenant la mise en œuvre de cet argument dans le vigoureux drame d'Alarcon.

Un jeune homme nommé Pedro Ruiz de Azagra chasse dans les montagnes aux environs de Sarragosse. Il rencontre un

vieillard vêtu en pèlerin. Ce pèlerin s'annonce comme arrivant de la terre sainte où il est resté depuis le jour où le roi d'Aragon Alfonso périt sous les épées des Maures, à la malheureuse bataille de Fraga. Pedro Ruiz répond au pèlerin que l'Aragon regrette toujours le roi Alfonso.

— Eh bien, si le roi Alfonso était vivant?

— Que dites-vous?

— Il vit, il est en Espagne.

— Si vous dites vrai, vieillard, je m'engage à lui rendre son trône.

— Regardez-moi, dit le pèlerin. Le roi Alfonso est devant vos yeux. Voici le sceau royal que j'ai conservé pour preuve de ce que j'avance.

Pedro Ruiz jure de combattre pour le roi, et de lui chercher des appuis.

Après cette introduction, nous voyons la reine Pétronille défendre la couronne de son fils mineur contre les prétentions de ses grands vassaux, comme la reine doña Maria, dans *la Sagesse d'une femme*, de Tirso de Molina. Parmi tous ces grands vassaux un seul est demeuré fidèle, c'est le jeune Sancho Aulaga. Lui seul, après que Pedro Ruiz de Azagra a proclamé le retour du vieux roi Alfonso le bon, le sage, le fort, et que tous les seigneurs ont déserté la cause de la reine pour la sienne, jure de la défendre et de mourir s'il le faut pour elle.

La première scène du second acte nous montre l'imposteur revêtu des insignes royaux, et attendant dans la salle d'armes d'un château fort l'arrivée des grands vassaux déclarés en sa faveur. Il touche au trône, mais une nouvelle est venue le terrifier ; Sancho Aulaga a été nommé par la reine Pétronille général en chef des forces royales. Sancho Aulaga est son fils, et le faux Alfonso n'est autre qu'un compagnon du roi,

Nuño Aulaga, que, comme lui depuis vingt-huit ans, tout le monde avait cru mort. Sancho, qui ne connaît point son père, a juré à la reine de mettre à ses pieds la tête de l'imposteur. Nuño, sous prétexte d'éviter l'effusion du sang, demande une entrevue à son fils. Sancho l'accepte. Sancho est au comble de ses vœux. La reine lui a promis la main d'une jeune fille qu'il aime, doña Teresa, quand il aura lavé dans le sang du faux Alfonso l'outrage fait à la majesté royale.

Le père et le fils sont en face et les deux armées sont là, à quelque distance.

— Dieu vous garde, dit le jeune Sancho. Quoique je sache que vous êtes un faux roi, il me suffit, pour vous parler avec respect, que vous en portiez le nom. Ceci établi, comme je sais que vous n'arriverez pas à me tromper ni à me corrompre avec des dons, je viens vous entendre.

— Sancho, on t'a induit en erreur. J'espère t'obliger plus en te détrompant qu'en trompant les autres. Ah ! Sancho ! si nous n'étions ici sous les yeux de tant de témoins, je t'embrasserais mille fois jusqu'à ce que mon cœur eût apaisé la soif qu'une si longue absence y a fait naître. Je ne suis pas le roi, non ; je suis ton père, Nuño Aulaga, que tu pleures depuis la bataille de Fraga.

— Dieu ! que m'apprenez-vous ? vous mon père ? un traître à son roi a pu engendrer ma vertu !

— Quel aveuglement ! on peut trahir pour régner. Qui aurait osé l'entreprendre, sinon celui qui possède un fils si valeureux ? Écoute-moi seulement ; fais ensuite ce que tu voudras.

Nuño lui raconte alors qu'il épousa jadis doña Teodora de Lara. Quoiqu'il fût gentilhomme, sa femme était d'une condition supérieure à la sienne ; mais ses attentions, son amour, ses richesses amenèrent Teodora à accepter l'union qu'il sollicitait.

— Elle me donna enfin sa blanche main, et quand le silence de la nuit couvrit notre chambre à coucher, elle commença à se plaindre d'être tombée en un instant des gloires du ciel dans un enfer de chagrins; puis je connus... quelle honte! je le dis en rougissant, je connus le vol de son honneur et que je n'étais pas le premier que l'amour eût jeté dans ses bras. Pour ne point publier mes affronts je me tus, l'honneur lui-même me faisant sentir à la fois l'éperon et le frein. Déterminé, non à pardonner, mais à différer, je remis à un meilleur temps ma vengeance. Je cherchai et je découvris qu'avant de me donner sa main, Teodora s'était livrée à Bermudo, le père du comte de Montpellier. Je m'embusquai et je les surpris dans ma propre maison, je tirai mon épée, mais un seul bras ne put rien contre vingt autres qui m'arrêtèrent. Teodora se retira dans un couvent. Ne pouvant rien contre la puissance de Bermudo, j'allai retrouver le roi Alphonse le Fort en terre sainte. Quand il tomba sur le champ de bataille je lui pris le sceau royal et je m'enfuis, ne pouvant plus le défendre. Je me revêtis des armes du roi, et comme je lui ressemblais de taille et de visage, on crut que j'étais le roi lui-même. Aujourd'hui tout le monde en Aragon me reconnaît pour tel. Tout cela, Sancho, est à ton profit. J'aspire seulement à t'élever et à me venger.

— Mon Dieu, s'écrie Sancho, se peut-il que ce ne soit pas un rêve? Ciel sacré! est-il vrai que ce soit là mon père Nuño? D'un côté mon père, son offense, un royaume! de l'autre ma parole, ma loyauté, mon devoir! que l'ambition cède au devoir, ce qui est profitable, à ce qui est juste! Sois loyal, Sancho, ton obligation n'en est que plus grande, Nuño étant ton père! Ta valeur ressort d'autant plus que tu gagnerais davantage en trahissant; c'est peu d'être loyal en perdant peu.

Nuño presse son fils de prendre une décision. Le fils feint

de ne pas croire au récit du faux Alfonso et il refuse de reconnaître en lui son père.

— Eh bien, lui dit Nuño, je vais moi-même publier mon crime et celui de ta mère et tu seras deux fois déshonoré.

— Mes actions démentiront les tiennes.

— Tu hésites, Sancho ?

— Non, je suis résolu.

— Je prépare ta fortune.

— Et moi ton châtiment.

— Je suis ton père.

— Mon père est mort ! Courons aux armes !

— Aux armes ? Eh bien, le monde apprendra qui je suis.

— Ne le dis pas, tais-toi.

— Si tu ne me cèdes je dois publier mon nom.

— O cruel coup du sort !

— Si je ne suis pas ton père, pourquoi crains-tu que je le dise ?

— Tu es Nuño pour me perdre, mais non pour me forcer à t'aider dans ton criminel dessein.

— Si tu ne m'obéis, je publie que je suis ton père.

— Je le publierai le premier, répond Sancho en haussant la voix de manière à être entendu des siens. Que l'Aragon et le monde sachent...

— Arrête, ô mon fils, tais-toi, ce n'est pas pour moi, c'est pour toi que je crains.

— Taisons-nous donc tous les deux, Nuño. Contente-toi de cela et laisse-moi exercer le devoir de ma loyauté. Aux armes !

— Aux armes ! répète le faux Alfonso, et meure Nuño qui a donné le jour à un parricide !

— J'exécute mon devoir contre mon sang.

La révolte a gagné les soldats de Sancho qui veulent se

rallier à celui qu'ils croient être leur roi Alfonso le Fort. Le loyal Sancho Aulaga est fait prisonnier par les siens et livré au comte d'Urgel et au seigneur de Montpellier. C'est à la prière de son père qu'on lui accorde la vie. Son désespoir est profond. Le voilà prisonnier, lui qui devait obtenir la main de doña Teresa pour prix de la victoire promise !

Nuño vainqueur fait sortir son fils de prison. La reine Pétronille a reconnu le nouveau roi ; Sancho est invité par son exemple à prêter le serment d'obédience. Quand ils sont demeurés seuls :

— Mon fils, donnez-moi vos bras. Je suis impatient de vous serrer sur mon cœur.

— Je ne le désire pas moins que vous, ma loyauté a poussé la résistance jusqu'au bout.

Parvenu au but de ses désirs, Nuño s'occupe maintenant de sa vengeance. Il a demandé pour la nuit suivante un entretien secret à Bermudo dans un jardin. On se souvient que Bermudo est le séducteur de Teodora, mère de Sancho. Là il le tuera de sa main. Le fils ne trouve rien à répondre au projet de son père si conforme aux usages du drame espagnol. Il lui demande même s'il ne désire pas qu'il l'accompagne au rendez-vous. La nuit attendue arrive enfin. Bermudo rejoint le faux Alfonso dans le jardin.

— Sommes-nous seuls, Bermudo ?

— Le bruit de cette fontaine trouble seul le silence de la nuit. Votre Majesté peut s'asseoir ici.

— Asseyez-vous, Bermudo. Vous souvenez-vous de Nuño Aulaga ?

— Oui, sire, celui qui mourut à Fraga.

— Vous rappelez-vous l'outrage que vous lui fîtes et qu'il ne put venger à cause du pouvoir que vous aviez alors ? Bermudo, quand on offense le ciel on est châtié dans la vie où

dans la mort. Je ne suis pas Alfonso le Fort. Celui qui vous tue pour venger son offense est Nuño Aulaga.

Et il lève son poignard sur la poitrine de Bermudo assis et sans défense. Mais ce jardin se trouve tout à coup peuplé de gens qui se jettent sur l'imprudent Nuño et vont l'enfermer dans un cachot. On le juge et on le condamne à mort. Il n'a plus qu'une heure à vivre. Sancho vient le trouver dans sa prison.

— Père, lui dit-il d'une voix tremblante.

— Fils de ma vie, répond Nuño, tu te hasardes beaucoup.

— Je ne crains pas les dangers. Je suis, père, le plus malheureux des hommes; on m'accuse d'être votre complice, et vous, l'on vous réserve à la plus infâme des morts. Il vous reste une heure de vie, et une éternité de honte. Évitez cette infamie par une mort secrète. Il n'est pas bien que celui qui se nomme mon père et qui se fait appeler roi d'Aragon attende un échafaud. Je viens vous apporter ce poignard. Que votre main rachète ici vos crimes si vous ne voulez pas charger la mienne de ce soin.

— Tu m'as devancé, fils, non pas en concevant ce hardi dessein, mais en l'exprimant.

— Vous montrez maintenant que vous êtes mon père.

— Montre à ton tour que tu es mon fils. C'est toi que je choisis pour mon bourreau; en me tuant moi-même, je t'enlèverais cette gloire. Que ma faute se rachète ainsi, et que l'Espagne sache que pour accomplir ce haut fait, nous avons donné, toi le coup et moi la vie.

— Non, père, puisque vous avez eu la pensée, ayez le courage de l'exécuter vous-même.

— Ne me résiste pas; nous devons partager cette gloire; nous changerons ainsi en renommée éternelle, la honte qui nous menaçait tous deux. Point de réplique; ou je ne dois

pas mourir ici, ou c'est de ta main que je dois mourir. Je te donne cet ordre et te paye ainsi tout ce que je te dois, puisque je te lègue l'honneur d'une telle action.

— Puisque vous êtes résolu, père, je vous obéis ; et si je ne me tue pas moi-même, c'est seulement pour vous voir vengé.

— Oui, fils, puisque l'affront de ta mère n'a pas été vengé sur Bermudo, vis pour venger ton père et toi. Ma honte publiée, et l'infamie que je laisse après moi, t'obligent à la vengeance. Mais j'entends déjà les pas des exécuteurs. Tire ton poignard. Fils, donne-moi le dernier baiser et la mort !

De la prison où se passe cette belle scène qui rappelle la sauvage grandeur du Tisserand de Ségovie, nous retournons au palais de la reine Pétronille ; elle est entourée de tous les grands vassaux et place la couronne sur la tête de son fils. Sancho s'avance et dit :

— Reine Pétronille, roi Alfonso, je suis Sancho Aulaga que l'on a surnommé le vaillant ; je suis aujourd'hui le même que je fus autrefois. Je suis celui qui a conquis pour vous des villes, et soumis les vassaux de la couronne à votre pouvoir ; c'est dans ce même lieu, quand tous vous abandonnaient, que je tirai mon épée, et que seul j'offris ma vie pour vous défendre. Moi seul, quand tous baisaient la main de l'imposteur, j'ai dit : « Prenez garde, il vous trompe, c'est un traître et non le roi Alfonso. » Si mes propres soldats ne m'avaient pas arraché mes armes, j'aurais montré ma loyauté en mourant, puisque je ne pouvais vaincre. Et si quelqu'un dit què je suis complice d'une trahison, il a menti, comme en prétendant que le traître fût mon père Nuño Aulaga, et comme en ajoutant qu'il voulût se venger de Bermudo parce que ma mère doña Teodora l'avait déshonoré. Il est clair que ma mère n'a pas failli, et que le père de Sancho Aulaga ne peut être taxé de trahison et d'infamie. Puisque j'ai tué de ma main l'imposteur,

qui pourrait dire qu'il fût mon père ? Je prouverai à tous et au monde, corps à corps, avec cette épée que ces bruits sont faux. Donnez-moi du champ, puisqu'il m'est dû selon les fueros d'Espagne.

— Il suffit, Sancho, répond Bermudo, je ne puis accepter ton défi pour plusieurs raisons. Tu veux prouver que ton père ne fut pas un traître, et que ta mère ne faillit pas, je me porte comme toi garant de tout cela. Et puisque Nuño Aulaga est mort, je romprai le silence que j'ai gardé pendant qu'il vivait. Ecoute, et sache, et que le monde sache aussi, que tu es mon fils. Je me fiançai à Teodora, et depuis deux mois tu étais conçu par elle quand le roi Alfonso la maria par force à Nuño Aulaga. Nuño étant mort je te légitime en épousant ta mère.

Sancho perd l'espoir d'épouser sa fiancée Teresa qui se trouve devenir sa sœur, mais l'honneur espagnol est satisfait. Ce drame sanglant, le seul qu'ait écrit dans ce genre Alarcon, rappelle la grandeur caldéronienne. C'est une vigoureuse composition à laquelle on n'a pas rendu encore toute la justice qu'elle mérite.

XVI

L'EXAMEN DES MARIS

EL EXAMEN DE MARIDOS

Nous rentrons ici dans la comédie de caractère dont Alarcon fut, comme nous l'avons dit, le précurseur chez les nations modernes. *L'Examen des maris* appartient au genre de la *Vérité suspecte* et des *Murs entendent;* il est pourtant de beaucoup inférieur à ces deux ouvrages, et ne contient réellement qu'une scène de premier ordre, celle d'Inès avec son majordome. *L'Examen des maris* se joue encore de nos jours sur quelques théâtres d'Espagne. C'est une des comédies qui furent réclamées par Alarcon comme sienne, parce qu'elle avait été imprimée sous le nom de Lope Vega. On croit la pièce écrite vers 1530.

Doña Inès, la protagoniste de la comédie, est une jeune veuve à qui Beltran, son vieil écuyer, remet, le jour où va cesser son deuil, un testament de son père, lequel ne contient que ces seuls mots : « *Avant de te marier, réfléchis.* » Inès, poursuivie par plusieurs galants, forme le projet de les passer en revue et de donner sa main et sa fortune à celui qui lui semblera le plus digne. Les deux principaux prétendants sont le comte Carlos et le marquis don Fadrique. La jeune veuve

flotte entre ces deux galants; elle incline pourtant davantage vers le marquis. Mais une autre femme également belle et riche, doña Blanca, a juré qu'Inès n'épouserait pas le marquis, car doña Blanca a été quittée par don Fadrique et elle son emploiera tous les moyens pour l'attacher de nouveau à char.

Elle se donne donc résolûment pour la femme de chambre d'une ancienne maîtresse du marquis, et elle se présente chez Inès sous prétexte de lui proposer des bijoux qu'elle a, dit-elle, commission de vendre. La jeune veuve s'extasie sur la beauté des diamants qu'on fait scintiller à ses yeux, et sa curiosité se trouve piquée au vif, quand la fausse revendeuse lui dit en confidence que la personne qui veut s'en défaire est une belle jeune femme qu'un ingrat amant vient de planter là. Inès la prie de lui révéler au moins le nom du séducteur.

— Vous me promettez le secret ?

— Sur mon honneur je vous le promets.

— Marquise, la dame en question s'était éprise d'un cavalier charmant, adoré de toutes les femmes, et déjà l'on parlait de mariage lorsque le comte Carlos, c'est le nom du jeune homme, cessa tout à coup ses visites.

— Le comte Carlos, dites-vous ?

— Vous devez l'avoir rencontré. Nous sûmes que l'ingrat était devenu éperdument amoureux d'une autre dame plus favorisée que ma maîtresse, dont il taisait le nom avec un mystère dont on ne l'aurait pas cru capable. Le père de ma maîtresse lui proposa alors d'épouser au lieu et place du comte Carlos le marquis don Fadrique ; mais, hélas ! malgré son illustre nom, sa belle fortune et ses qualités, nous apprîmes sur le marquis des choses qui le rendent impossible comme mari et comme galant. C'est d'abord un menteur et un homme qui se vante à tout propos ; de plus il a des maux

cachés, et sa bouche exhale parfois une affreuse odeur d'ail et de ciboule.

— Je vous remercie, répond la veuve, de l'histoire divertissante que vous venez de me conter. Je plains sincèrement votre maîtresse du chagrin que lui ont causé ses amants.

— Mais que décidez-vous, madame, pour les diamants?

— Un autre jour, nous les ferons estimer par un orfèvre.

— Je reviendrai donc vous voir. — J'ai semé la discorde, murmure tout bas la fausse revendeuse en se retirant; puisque je suis une Junon abandonnée, meure Pâris et que Troie soit livrée aux flammes!

Les calomnies de Blanca germent dans l'esprit de l'héritière; elle commence à trouver mille défauts au marquis, et elle se sent ramenée doucement vers le comte Carlos. Mais Carlos dédaigné par Inès s'est rejeté vers Blanca, et commence à l'aimer, laissant au marquis son ami, qu'il ne veut pas contrarier, le champ libre du côté d'Inès.

Le second acte conclut par une très-jolie scène de comédie, qui a été déjà traduite par M. Philarète Chasles, dans ses *Études,* et aussi par M. Eugène Baret dans son *Histoire de la littérature espagnole.* Inès reçoit de son écuyer Beltran les mémoires où chacun de ses prétendants formule sa demande en mariage, et elle les passe en revue.

— Au nom de Jésus je commence l'examen.

— Ce billet, madame, est de don Juan de Vivero.

— Il n'en écrit pas long. Il dit ceci : « Si les peines vous émeuvent, je meurs. » Ce *je meurs* est vulgaire, mais l'auteur se montre spirituel par sa brièveté.

— J'ai pris mes renseignements.

— Dites.

— Don Juan de Vivero, jeune, bien tourné, gentilhomme et d'une bonne conduite. Six mille ducats de rente, cavalier

galicien. Il a des habitudes modestes quoiqu'on dise qu'il fut jadis si enclin au jeu qu'il y perdit jusqu'aux meubles de sa maison et sa liberté. Pourtant il vit maintenant très-tranquille.

— Celui qui a joué jouera. C'est un défaut qui se calme mais qui ne s'éteint pas. Rayez-le.

— Je vous obéis.

— Poursuivez.

— Celui-ci est don Juan de Guzman, noble et jeune.

— N'est-ce pas celui qui portait hier un ruban vert au cou ?

— Lui-même.

— J'ai grand'peur que ce ne soit un fou ou un niais. Se croire distingué par une femme ne fut jamais le fait d'un homme sage. *Elle lit.* « Tant que la grande planète éclairera le globe dans son cercle rapide et que ses rayons pyramidaux illumineront le cristal de mes yeux... » Oh ! le merveilleux extravagant.

— Et quel homme assommant !

— A une femme de pareilles circonlocutions et des épithètes aussi inusitées !

— Voulez-vous écouter ses notes ?

— Non, Beltran, rayez-le vite et écrivez en marge : « Rayé pour cause de sottise. N'y pas revenir parce que son défaut est sans remède. » *Beltran écrit sur le livre.*

— C'est fait. Celui qui suit est don Gomez, de Tolède, qui porte pompeusement sur sa noble poitrine la croix de Calatrava. Homme qui marche comme un ministre, long manteau et courte fraise, le collet du manteau relevé en arrière, le pas compassé et pressé, le chapeau aux bords rabattus, et un papier dans la ceinture ; mûr d'années et de sens.

— J'aime le sens mûr, Beltran, mais non pas l'âge dans un mari.

— Il est mûr sans être vieux.

— Voyons la note.

— C'est un Hurtado de Mendoza.

— Des vrais ?

— Des vrais.

— Il sera vaniteux.

— Il est pauvre.

— Alors il le sera moins.

— Il a l'espoir d'un grand héritage.

— Il ne faut pas compter sur ce qui est au pouvoir d'un autre ; surtout quand on ne sait pas si l'on mourra avant ou après lui.

— Il sollicite un emploi.

— Il sollicite ! le malheureux ! Croyez-vous qu'il soit agréable d'avoir pour mari un homme qui tend toujours la main ?

— Il brigue une vice-royauté.

— Rien que cela ? Étonnez-vous si je dis qu'il est vaniteux.

— D'innombrables services plaident pour lui.

— Je les donne tous pour quelques maravedis ; des mérites non récompensés sont des droits douteux.

— Mais parmi ses qualités il se trouve un défaut.

— Lequel ?

— Il est colère, bourru.

— Périlleux compagnon.

— Mais on dit que cette fureur passe en un moment et qu'il redevient ensuite paisible et doux.

— Si dans son ardeur première il me jette en bas d'un balcon, dites-moi, après le dommage, à quoi servira le repentir ?

— Le rayerai-je ?

— Oui, Beltran ; je veux choisir un mari que j'aime toujours et que je ne doive pas toujours craindre.

— Le voici rayé.....

— Poursuivez.

— Don Guillen d'Aragon. Il plaide pour une comté.

— Il plaide ? l'infortuné !

— On assure qu'il a droit. Ses avocats l'affirment.

— Quand disent-ils le contraire ?

— Grand poëte.

— Très-bien quand on n'en fait pas le métier.

— Il chante agréablement.

— Talent charmant chez un garçon s'il chante sans se faire prier, et pourtant sans s'imposer !

— Il est fort savant en latin et en grec.

— J'approuve le latin et le grec ; quoique le grec fasse d'ordinaire plus d'orgueilleux que de savants.

— Qu'ordonnez-vous ?

— Qu'on s'informe s'il gagnera son procès.

— Celui qui suit est don Marcos de Herrera.

— Rayez-le tout de suite. Don Marcos et don Pablo, don Pascual et don Tadeo, don Simon, don Gil, don Lucas, on a peur rien qu'à les entendre nommer, que sera-ce si ceux qui portent ces noms leur ressemblent ?

— Je le raye. Note du comte don Juan.

— J'écoute.

— Andalous, riche en biens non engagés et qui s'accroissent chaque jour, car il fait des affaires.

— C'est un défaut dans un gentilhomme. Il ne doit se montrer ni prodigue ni avare.

— On dit qu'il courtise les femmes.

— Condition qui change avec le temps. Il se mariera et il se calmera sous le joug du mariage.

— Il manque d'exactitude.

— Il est gentilhomme.

— Mauvais payeur.

— Homme de cour.

— Tapageur.

— Il est Andalous.

— Veuf.

— Rayez-le bien vite. Qui se marie deux fois sait se défaire de sa femme, ou bien c'est un sot.

— Le comte Carlos vient après, bien posé, noble, riche, bien fait, plein de grâce.

— D'accord, mais il a un grand défaut.

— Quel est-il ?

— C'est que je ne l'aime pas.

— Faut-il le rayer ?

— Non, Beltran. Je ne le raye ni ne l'accepte.

— Il ne reste plus que le marquis don Fadrique. Je lis ses notes.

— Dites-moi, quels renseignements avez-vous eus sur les vices que cette femme lui attribue ?

— Qu'ils sont tous vrais.

— Est-il possible ? Rayez-le ; mais non, attendez ; c'est inutile, puisque je ne puis le rayer dans mon cœur comme dans ce livre.

Ochavo, le valet du marquis don Fadrique, surpris dans l'appartement de doña Inès où il était venu pour courtiser la suivante Mencia, se cache dans une cheminée, et de là il entend répéter par doña Inès à son écuyer Beltran les fausses confidences qui lui ont été faites par la femme inconnue sur les prétendus défauts du marquis. Il s'empresse d'aller révé-

ler à son maître la cause réelle des hésitations et des refroidissements de la jolie veuve. Dès lors il n'y a plus qu'à s'expliquer, d'autant plus que le comte Carlos est en bon chemin auprès de doña Blanca dont il est décidément devenu tout à fait amoureux.

Le dénoûment de la pièce se fait en cour d'amour. Carlos et don Fadrique viennent, en présence d'Inès et de quelques amis, discuter et résoudre la question de savoir qui doit l'emporter dans le cœur d'une dame : ou l'homme qu'elle aime, mais qui a des défauts, ou l'homme qu'elle n'aime pas, mais qui est parfait en tout. Le marquis conclut que c'est l'homme parfait qui doit triompher. Le comte, voulant faire le bonheur de son ami, conclut pour celui qui est aimé de la dame.

La veuve, à la grande surprise de tous, se déclare pour le comte Carlos. Mais celui-ci la prend à part et lui insinue que c'est par son ordre qu'on a faussement prêté tant de défauts au marquis, lequel est véritablement l'homme parfait qu'elle cherche et qu'elle a enfin trouvé. Il sauve ainsi l'honneur de Blanca qui l'épouse par reconnaissance, et Inès en épousant celui qu'elle aime conclut ainsi son *Examen des maris.*

COMÉDIES APOCRYPHES

ATTRIBUÉES A ALARCON

Comme je l'ai dit, ces pièces sont au nombre de sept. *Quien engaña mas à quien,* n'est autre chose que *El desdichado en fingir* refondu. Au lieu de se passer en Bohême la scène est à Milan. Persio y devient don Enrique, Arseno devient don Diego, Ardenia s'intitule doña Elena. Les incidents sont les mêmes ou peu s'en faut. Il est évident qu'un auteur du mérite d'Alarcon ne se serait pas donné tant de peine pour un si mince résultat.

Don Domingo de don Blas et la première partie du *Tisserand* sont les deux meilleures de ces compositions apocryphes. On peut lire dans l'intéressant ouvrage de M. Ferdinand Denis, *Chroniques de l'Espagne et du Portugal,* une excellente traduction de cette première partie du Tisserand de Ségovie. On y voit mis en action les récits de la seconde partie ; c'est d'abord le marquis Suero Pelaez, rejetant sur un noble vieillard, l'alcaïde de Madrid, don Beltran Ramirez, le crime de trahison dont il s'est lui-même rendu coupable en conspirant avec le roi maure de Tolède ; c'est don Fernando qui vient de soumettre les ennemis du roi de Castille et qui pour récompense trouve son père étranglé ; c'est l'épisode de la sœur endormie par un narcotique ; c'est Fernando soutenant

un siége en règle dans l'église de Saint-Martin où il s'est réfugié, et où il est sauvé par une noble jeune fille qui, d'une maison voisine de l'église, se creuse avec l'aide de ses gens un chemin souterrain pour ouvrir une issue à l'héroïque bandit. Cette jeune fille unit sa destinée à la sienne. Elle l'engage à quitter son nom et à venir avec elle à Ségovie. Là il passera pour un ouvrier tisserand et elle pour une paysanne.

— Que dois-je faire dans Ségovie ?

— Tisser, lui répond la jeune fille, jusqu'à ce que vous voyiez la trame de la vengeance.

Tel est le sommaire de l'action qui sert de prologue au Tisserand d'Alarcon. Ceux qui liront cette première pièce dans le livre de M. Ferdinand Denis, reconnaîtront à ses nombreuses beautés qu'on a bien pu l'attribuer sans trop de crédulité à don Juan Ruiz de Alarcon.

Don Domingo de don Blas est un original qui ne vit que pour lui, et qui se pique de sacrifier toutes les convenances et tous les devoirs à son bien-être. Il gronde son chapelier et lui fait rogner comme inutiles les ailes exagerées d'un feutre à la mode que celui-ci lui apporte ; il fait raccourcir par son tailleur un magnifique manteau parce qu'il l'embarrasserait quand il doit monter à cheval ou tirer son épée. Pour aller à la cour, il porte en guise de fraise une *valona* étriquée, quand les vastes *golillas* à tuyaux empesés sont à la mode parmi les gens de sa condition. S'il conte des douceurs à une femme, il la prie de vouloir bien s'asseoir et de permettre qu'il en fasse autant, car rien ne lui semble plus fatigant que de parler d'amour debout. Si son valet vient lui annoncer que le dîner est servi, il se fâche et répond que ce n'est pas son moment, et que la pendule marque les heures mais qu'elle ne saurait les imposer. Cet homme bizarre est noble et vaillant ; quand l'honneur parle, il sacrifie son repos,

si bien qu'il aime mieux braver la mort que de consentir à entrer dans une conspiration avec le prince don Garcia contre le roi de Léon Alphonse III, son souverain.

La *Faute cherche le châtiment et l'outrage la vengeance*, est un drame médiocre de l'école de Calderon. Le style aurait dû suffire pour détromper ceux qui, d'après quelque réimpression portant peut-être son nom, ont cru pouvoir l'attribuer à l'auteur de la *Vérité suspecte. Qui va mal finit mal*, a les mêmes défauts que la pièce précédente. La comédie intitulée : *la Vertu sert toujours à quelque chose*, est attribuée par quelques bibliographes à Tirso de Molina ; quelques autres croient qu'Alarcon a travaillé au premier et peut-être au second acte. *Les Exploits du marquis de Cañete*, ont pour sujet une action déjà traitée par Lope de Vega, sous le titre de l'*Arauco dompté;* cette comédie est également due à la collaboration de plusieurs auteurs, parmi lesquels on a cru devoir faire figurer Alarcon, mais personne jusqu'ici n'a prouvé sa participation à cet ouvrage imprimé à Madrid, en 1622. L'édition d'Alarcon publiée par lui-même en 1628 et en 1634, ne fait pas plus mention des exploits du marquis de Cañete, que des six comédies précédentes. Le bagage de notre auteur est d'ailleurs assez nombreux et assez riche pour qu'on ne l'augmente pas à plaisir d'un poids inutile.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

Page 15, 11e ligne, au lieu de : *du drame de l'Occident*, lisez : *du drame de Goëthe et de Shakspeare.*

Page 135, 16e ligne, au lieu de : *vérifier la vérité du fait*, lisez : *vérifier le fait.*

Page 142, 1re ligne, au lieu de : *Chez doña Clara*, lisez : *Dans la rue.*

Page 423, 13e ligne, au lieu de : *Et la magie se prouve*, lisez : *Et la majeure se prouve.*

Page 440, 9e ligne, au lieu de : *son amour pour Teodora*, lisez : *pour Léonor.*

Page 446, 12e ligne, au lieu de : *en amour et en beauté*, lisez : *en âge et en beauté.*

Coulommiers. — Typ. A MOUSSIN et CHARLES UNSINGER.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

LÉVY FRÈRES

GRAND IN-18,

me.

JTRES
. . . . 1 vol.

ORT
. . . . 1 vol.

RC
rléans . . . 1 vol.

JE
. . . . 1 vol.

. . . . . . 1 vol.

JR
. . . . . 2 vol.

OIRE
. . . . . 1 vol.

. . . . 1 vol.

. . . . 1 vol.

. . . . 1 vol.

. . . 1 vol.

. . . 1 vol.

. . 1 vol.

RT
. . 2 vol.

ANGLAISE
. . 1 vol.

. 1 vol.

. 1 vol.

1 vol.

1 vol.

RE



